



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

NYPL RESEARCH LIBRARIES

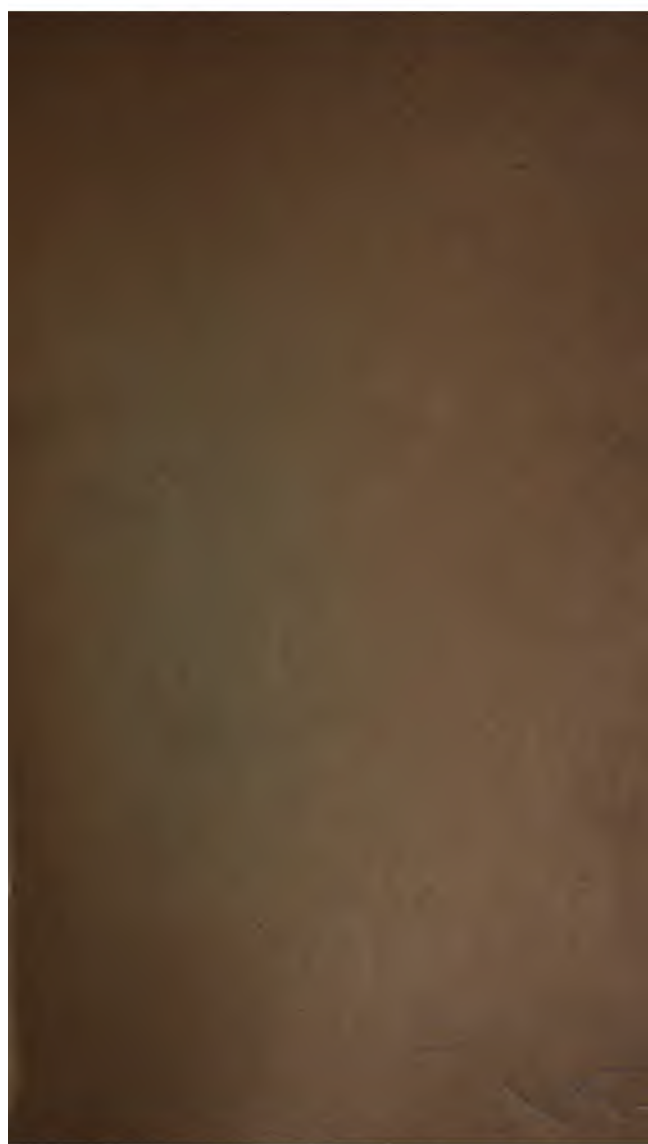


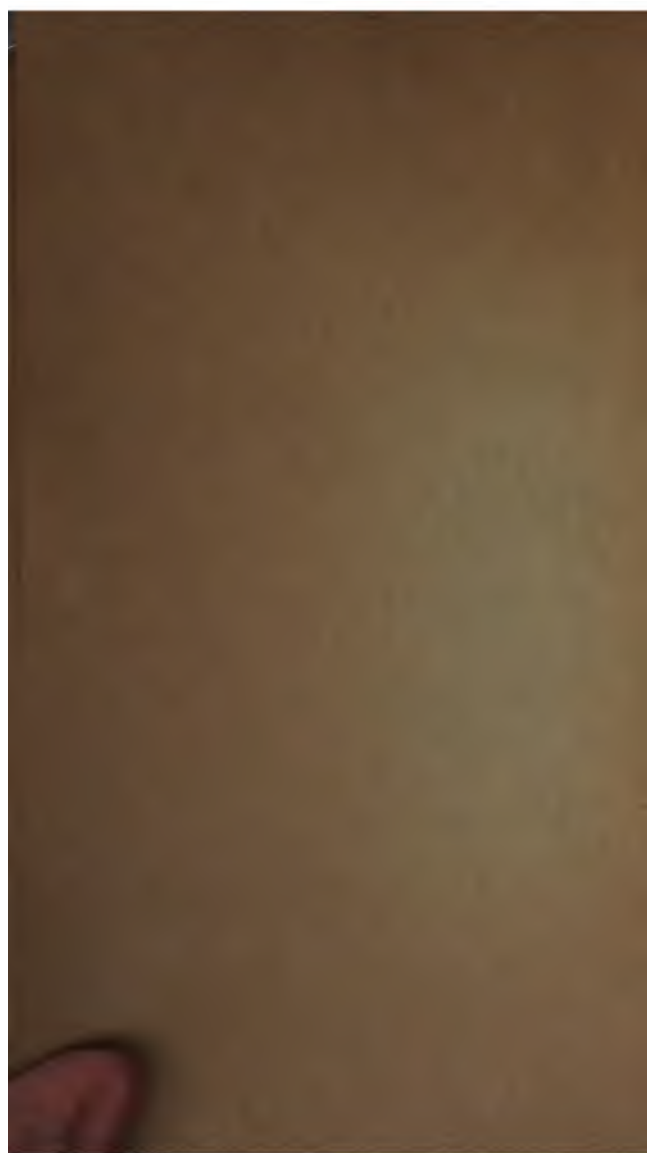
3433 07578397 1



W. B. Scafe(?)

Int: Templi Sodalis.





LE
CABINET
DES FÉES.

TOME VINGT-TROISIÈME.

CE VOLUME CONTIENT

La fuite des SULTANES DE GUZARATE, ou les SONGES des HOMMES ÉVEILLÉS, Contes Mogols, par GUEULETTE.

LE CABINET
DES FÉES,
O U

COLLECTION CHOISIE
DES CONTES DES FÉES,
ET AUTRES CONTES MERVEILLEUX,
Ornés de figures.

TOME VINGT-TROISIÈME.



A G E N È V E ,

Chez BARDE, MANGET & Compagnie ,
Imprimeurs-Libraires.

Et se trouve à PARIS,

Chez CUCHET, Libraire, rue & hôtel Serpente

M. DCC. LXXXVI.

Repair No. 608/05

LES SULTANES
DE GUZARATE,
O U
LES SONGES
DES HOMMES ÉVEILLÉS.
CONTES MOGOLS.

XIX. SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire d'Aboul-Affam, Aveugle
de Chitor.*

JE m'imaginois, continua l'aveugle, trouver dans cette fille que le sultan me donnoit pour femme, toute la répugnance qu'elle devoit avoir pour un homme tel que je paroissais être. Mais le séjour du sérail est si triste & si austère pour ces sortes de personnes, qu'elle n'hésita pas à accepter la proposition que la favorite lui fit de m'épouser. Je témoignai ma joie de cette union, par mille actions plus folles les unes que les

6 LES SULTANES

autres ; & le sultan nous ayant , après la fête , fait conduire dans l'extérieur du sérail , il fit venir un Iman qui nous maria ; & non content de cela , il nous fit mettre au lit en sa présence , & se retira ensuite avec la favorite , qui avoit aussi voulu être témoin de cette dernière cérémonie.

Quelque passion que je ressentisse pour ma femme , & quelque empressement que je dûsse avoir de lui marquer à quel point alloit envers elle ma reconnoissance , je crus devoir encore auparavant donner une nouvelle scène au sultan. Pour cet effet , je sortis brusquement du lit , j'ouvris la porte de ma chambre , & je me sauvai en chemise & en caleçon (1), avec tant de précipitation , que je renversai en courant tout ce qui se présentoit devant moi. Le monarque , averti sur le champ de cette nouvelle folie , m'ayant fait arrêter , me fit amener devant lui. Roi de Moufcham , me dit-il , quelle frayeur vient de vous saisir ? Quoi ! une simple fille fait fuir un des plus grands héros de la terre ? Seigneur , dis-je alors au sultan , tu aurois eu aussi peur que moi , si tu t'étois

(1) Les Orientaux , hommes & femmes , couchent ordinairement en caleçon.

trouvé à ma place. Tu m'avois promis toute sorte de satisfaction en me donnant une femme ; mais je me suis vu bien loin de mes espérances : à peine ai-je été couché auprès de ma nouvelle épouse , qu'il m'a semblé entendre sous la couverture un bruit extraordinaire ; attentif , & prêtant l'oreille , j'ai cru entendre dans son ventre plusieurs voix claires & fort distinctes , dont l'une demandoit une chemise , l'autre un turban , une robe & des pabouches , une troisième , du pain , du ris , & de la viande ; qui pis est , il m'a paru que toutes les personnes qui parloient ainsi s'entrebattaient ; de sorte qu'épouvanté par leurs cris , je me suis promptement échappé , dans la crainte de devenir père d'une grosse famille , qui me témoignoit déjà ses besoins que je n'aurois pas le moyen de lui fournir , & dont j'ai voulu éviter les reproches.

Le sultan éclata de rire à cette réponse. Il n'est pas si fol en cette occasion qu'on le pense , dit-il alors ; combien de gens , conduits par leur seule passion , qui s'engagent dans le mariage sans en prévoir les suites , & laissent le plus souvent un grand nombre d'enfans exposés à la misère ? Pour remédier aux craintes de ce galant homme , je veux

8 LES SULTANES

qu'on lui assigne pour lui & pour sa femme deux mille pièces d'or par an. Va , mon ami , continua-t-il , retourne auprès de ton épouse ; ne t'inquiète point de ce que deviendront tes enfans , j'en aurai soin comme des miens propres , & je te promets par avance qu'ils ne manqueront de rien. Je m'étendis alors en remercîmens plus ridicules les uns que les autres , & cette dernière scène réjouit tellement le sultan , que tirant de son doigt un diamant d'un prix très-considérable ; porte cette bague à ta femme , me dit-il , voilà le commencement de la dot que je veux lui assigner.

Vous pouvez croire que je me laissai reconduire volontiers auprès de mon épouse ; je lui racontai avec beaucoup de satisfaction ce qui venoit de m'arriver , & comme elle avoit de l'esprit , elle comprit tout-d'un-coup que le mien n'étoit pas aussi aliéné que je voulois le faire croire au monarque de Cambaye. Mon cher seigneur , me dit-elle en m'embrassant , j'étois présente à votre première rencontre avec le sultan , & depuis ce moment , j'ai conçu pour vous une violente inclination. Ne vous imaginez pas que j'aie été à votre égard aussi crédule que ce prince. Quand on aime , l'on voit les objets de sa

tendresse avec de meilleurs yeux que les gens indifférens. J'ai conçu que vous n'aviez feint d'avoir l'esprit égaré, que pour échapper à la mort, qui vous étoit certaine si vous n'aviez pris ce parti. Ce fut moi qui engageai la sultane à parler en votre faveur ; & lui ayant témoigné l'affection que je vous portois, j'ai obtenu d'elle qu'elle prioit le sultan de nous unir ensemble.

Je fus si surpris, continua Aboul-Affam, d'entendre parler ainsi ma femme, que je fus quelque temps sans lui répondre ; & mon étonnement n'ayant servi qu'à la confirmer dans ses idées, je crus devoir lui avouer la vérité. Charmés l'un de l'autre, nous passâmes ensemble des jours très-heureux, laissant toujours croire au sultan que je n'avois pas l'esprit des plus sain. J'avois un plaisir infini dans les différens rôles que je jouois à tous momens : si je voyois rire les autres des folies que je disois ou que je faisois, je me moquois intérieurement de celles dont tous les jours j'étois spectateur, & qui la plupart du temps servoient de matière aux divertissemens que je procurois au sultan, sans cependant, autant que je le pouvois, m'attirer des ennemis, comme j'avois fait étant médecin du sultan de Chitor ; au contraire ;

12 LES SULTANES

avoit faite à Menoulon , il ne put s'empêcher d'éclater de rire ; va trouver le grand fauconnier , me dit-il , assure-le que je suis persuadé qu'il a fait son possible pour réchapper mon faucon , & que je ne lui veux point de mal de sa mort. Je courus annoncer cette bonne nouvelle à Menoulon , & lui ayant raconté de quelle manière je m'y étois pris pour détourner de dessus sa tête les menaces du sultan , il m'embrassa tendrement , & me fit présent d'une bourse dans laquelle il y avoit mille pièces d'or.

Avec une pareille conduite de ma part , & une femme qui m'aimoit tendrement , rien ne manquoit à mon bonheur , & je croyois qu'il devoit durer éternellement , lorsqu'il finit tout-d'un-coup au bout de quelques mois , par la mort du sultan qui , à la chasse , étant tombé très-rudement de dessus son cheval , ne laissa aucun enfant mâle pour lui succéder.

La division qui se mit dans le royaume ne m'ayant pas permis d'espérer que celui qui régneroit après lui auroit pour moi les mêmes bontés , je proposai à ma femme de quitter la cour ; elle y consentit d'autant plus volontiers , que le nouveau sultan fit bientôt connoître que je lui étois très-indiffé-

rent : nous nous retirâmes donc dans une petite maison des fauxbourgs de Golconde, & l'ayant fait accommoder très-proprement & très-commodément, nous y goûtions les plaisirs d'une vie tranquille, lorsque ma femme devint grosse. Je ressentis un extrême plaisir à cette nouvelle ; mais je n'étois pas né pour être long-temps heureux : elle mourut en donnant le jour à un gros garçon qui suivit sa mère de fort près.

J'avois eu tant d'occasions de me louer de mon épouse, elle m'avoit donné des marques si essentielles de son amour, & je l'aimois avec une passion si extraordinaire, que sa perte pensa me tendre véritablement fou.

XX. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Aboul-Assam, Aveugle de Chitor.

PLONGÉ dans la douleur la plus vive, je m'abandonnai tout entier à moi-même ; je fus huit jours sans presque boire ni manger, & sans vouloir recevoir aucune consolation. J'avois pour proche voisine une bonne veuve fort âgée, & dont ma femme avoit

reçu dans sa couche tous les secours possibles ; elle fut touchée de mon malheur , ne voulut pas m'abandonner , & fit tant par ses remontrances , que je consentis à ne point me laisser mourir comme je l'avois d'abord résolu. Elle avoit un fils unique , âgé au plus de trente ans ; il se joignit à sa mère , & me donna tant de marques sincères d'amitié , que je crus devoir lui en témoigner toute ma reconnoissance. Nous fûmes plus de six mois sans nous quitter ; & le temps ayant diminué ma douleur , & m'ayant fait oublier la perte que j'avois faite , je ne songeai plus qu'à imiter mon ami , c'est-à-dire , à passer la plus grande partie des jours & des nuits à table , dans le vin , le jeu , ou avec les femmes , dont on ne manque point à Golconde. En menant cette vie , je vis bientôt la fin de mon argent comptant & de mes bijoux ; je comptois du moins sur les deux mille pièces d'or que j'avois droit de recevoir au trésor du sultan ; mais je ne savois pas que celui qui régnoit alors avoit annullé toutes les libéralités de son prédécesseur ; & me trouvant obligé de vendre mes meubles pièce à pièce , je me vis bientôt réduit dans la dernière misère. Le fils de la veuve m'aida à vivre pendant

quelque temps ; mais sentant que j'étois à charge à sa mère qui n'étoit pas riche , je pris le parti de me faire calender , & j'en eus bientôt revêtu l'habit. Ne croyez pas que je fusse devenu meilleur pour cela ; au contraire , je n'avois cherché qu'à me mettre à l'abri de l'insulte & de la misère , & j'y étois parvenu par ce moyen. J'avois même engagé mon camarade de débauche à m'accompagner , & nous allions de ville en ville , vivant toujours amplement aux dépens des bonnes gens. Un jour que nous étions à la campagne , chez un de ces dévots musulmans , on lui annonça une troupe de charlatans Persans , qui faisoient des choses si extraordinaires , que le récit que l'on en fit à ses femmes & à ses enfans excita vivement leur curiosité. Comme je n'avois jamais vu de pareilles gens , j'engageai ce bon homme à donner cette légère satisfaction à sa famille : il y consentit , & ayant fait entrer les charlatans dans sa cour , où il avoit placé ses femmes & ses filles couvertes de voiles , qui leur descendoient jusqu'aux pieds , ces hommes singuliers dans leur espèce commencèrent leurs exercices d'une manière à surprendre des personnes qui n'avoient jamais rien vu. Se faire forger un fer rouge sur une

16 LES SULTANES

petite enclume posée sur le ventre , se tenant renversé sur les pieds & sur les mains , après s'être fait mettre sous le dos un poignard la pointe en haut , à un doigt du dos ; dans la même posture , se faire fendre d'un coup de sabre un melon placé sur le ventre , sans effleurer la peau. Quoique cela fût admiré des spectateurs , je n'en fus pas frappé , parce que je m'imaginai bien que le fréquent exercice de ces sortes de gens les avoit accoutumés à ces opérations qui paroissent si périlleuses ; mais ce qui redoubla mon attention , ce fut la promesse qu'ils firent , de planter en notre présence le pepin d'un arbre qui , en moins de deux heures , devoit se trouver chargé de fleurs & de fruits. Voici de quelle manière ces gens - là s'y prirent pour l'exécuter. Ils avoient tendu dans cette cour une toile en quarré , assez loin de nous , qui formoit une espèce de décoration de théâtre. Ils l'ouvrirent sur le devant , prirent un pepin de pomme ; & après plusieurs discours préparatoires , & des récits propres à éblouir des gens crédules , ils le mirent en terre , l'arrosèrent , & refermèrent la toile ; cela fait , s'étant placés entr'elle & les spectateurs , qu'ils amusèrent avec de nouveaux tours d'adresse , & ensuite , ayant

relevé la toile , ils nous firent voir , avec de grandes exclamations , à la place du pepin , un petit arbrisseau gros comme le pouce , & long d'environ deux pieds. L'un d'eux , alors , pour mieux en imposer aux spectateurs , s'étant tiré du sang du bras gauche , il arrosa cette espèce de surgeon , après quoi , la toile ayant été rabattue , ils recommencèrent leurs jeux , & ayant continué la même opération à cinq ou six reprises , avec de feints enchantemens , ils nous firent voir successivement , & par degrés , un pommier gros comme le bras , de quatre pieds de haut , chargé de fleurs , & ensuite de fruits.

Quelqu'ébloui que j'eusse été par l'adresse des charlatans , & par les applaudissemens qu'ils reçurent , je ne m'y étois pas laissé tromper , bien persuadé que le tout se passoit sans magie ; je les avois examiné avec tant d'attention , que je m'aperçus que la toile de derrière étant double , pendant que l'on refermoit celle de devant , un enfant de dix à douze ans plantoit & déplantait successivement l'arbre en question , à mesure qu'on le faisoit voir aux spectateurs.

Si je laissai le bon musulman & sa famille dans l'admiration , je ne voulus pas faire

croire au chef des charlatans que j'eusse été sa dupe ; je le tirai à part , & lui ayant appris que j'avois découvert tout le mystère de la farce qu'il venoit de nous donner , il en convint avec moi. Que voulez - vous , me dit - il en riant , il faut autant que l'on peut se tirer d'intrigue aux dépens des fots ; c'est votre état ainsi que le mien ; vous ne vivez que de grimaces , & moi de tours d'adresse. J'ai été calender comme vous , j'ai trouvé cette vie trop unie & trop insipide , je l'ai quittée pour embrasser celle que je mène , elle est bien plus variée ; on ne nous regarde qu'avec admiration , nous sommes bien reçus par-tout , & avec toutes les ressources que nous avons , nous ne craignons jamais de mourir de faim. Je crois même que pour devenir un habile calender , il est nécessaire d'avoir fait quelques années d'apprentissage dans des troupes pareilles à la nôtre , & je ne désespère pas , quand je serai parvenu à un certain âge , de reprendre un habit que je n'ai abandonné que pour quelque temps ; ainsi , frère , si votre camarade & vous voulez être des nôtres , nous vous recevrons parmi nous , d'autant plus volontiers , que nous avons deux jeunes filles à pourvoir , & que je ne doute point qu'elles

ne s'accommodent volontiers de deux gail-
lards tels que vous me paroissez être.

Cette proposition qui surprit d'abord mon camarade ne m'étonna pas. Mon ami, lui dis-je, il n'y a pas à hésiter ; nous devons trouver trop d'avantage dans cette troupe pour n'y pas entrer avec plaisir ; & les dernières offres de ce brave homme m'y déterminent entièrement. Jusqu'à ce que je sois bien initié dans vos mystères, continuai-je, en adressant la parole au chef des charlatans, je ne vous ferai point tout-à-fait inutile : je veux présenter au public des remèdes merveilleux, dont je fais seul la composition. J'ai autrefois exercé la médecine pour mon seul plaisir, & avec mes baumes & mes onguens, je ferai des cures si étonnantes, ou du moins je les prometterai telles, que je vous vaudrai autant d'argent que vos plus habiles acteurs ; en tout cas, si mes malades ne guérissent pas, ou qu'ils en crèvent, ce ne fera pas la faute de la médecine. Fort bien, me répliqua le chef des charlatans, en m'embrassant avec tendresse, vous étiez né pour notre métier, & vous auriez manqué votre vocation sans cette rencontre. Soyez donc au plutôt des nôtres. Je ne veux pas, lui répondis-je, mal édifier

20 LES SULTANES

ces bonnes gens qui nous ont si bien régales aujourd'hui, mais je compte demain, à la pointe du jour, vous rejoindre avec mon camarade.

Le tout fut exécuté comme nous l'avions promis; nous quittâmes l'habit de calender; le lendemain matin, l'on nous donna à chacun une jolie danseuse, qui promit de nous être fidelle tant que nous resterions dans la troupe, & nous fûmes au bout de trois semaines si bien instruits de tous les tours de subtilité dont nous avons été témoins, que nous fûmes très en état de les exécuter aussi bien que nos camarades. Outre la capacité que nous avons acquise nouvellement, j'avois l'avantage de distribuer mes remèdes avec des éloges extraordinaires; & une volubilité de langue si étonnante, qu'il n'y avoit personne qui n'en voulut acheter: j'avois sur-tout un onguent que je soutenois excellent, & j'avois pour cela, imaginé un tour d'adresse des plus singuliers, que mes camarades exécutoient de manière à me faire regarder comme un faiseur de miracles. Ils prenoient un enfant de six ans, (1) & le

(1) Plusieurs charlatans dans l'Orient font ce tour d'adresse qu'ils ont appris des Japonais & Chinois, de

ant en l'air, on en voyoit un moment
 ces, tomber les membres l'un après l'autre,
 pied, une jambe, un bras, &c. & en-
 te la tête; je rejoignois toutes ces parties
 notre espèce de théâtre; je les frottois
 ec mon onguent, après quoi l'enfant se
 evoit, & paroissoit tel qu'auparavant. On
 it bien que ceci n'ayant rien de réel, ne
 nsisoit que dans la dextérité & la vitesse

l'opération, qui, imposant par un chan-
 ment d'objets, faisoit illusion aux yeux
 s spectateurs, assez éloignés pour prendre
 s membres de carton ensanglantés, pour
 nfant véritable que nous avions d'abord
 ontré, & qui reparoissoit ensuite.

Je menai cette vie libertine pendant trois
 s, avec toute la satisfaction imaginable;
 us parcourûmes presque toutes les villes
 l'Indoustan; nous passâmes à Candahar,
) & ensuite nous nous rendîmes à Hispa-

re profession, & il y a apparence que M. de Vizé,
 eur du Mercure galant, l'a emprunté des Orien-
 x dans sa comédie de la Devineresse, l'ayant pu
 e dans le quatrième volume des Voyages de Char-
 l, fol. 135.

(1) *Candahar*, ville capitale d'une province du même
 n: elle a été prise & reprise plusieurs fois par les
 liens & par les Perses, à qui enfin elle est restée.

22 . LES SULTANES

han (1). Comme cette ville est un lieu où la débauche est portée à l'excès , & qu'il y a un très-grand nombre de femmes dont le mérite ne consiste pas dans la vertu , ç'auroit été un miracle si je m'en étois tenu à celle que j'avois dans la troupe. Mon camarade & moi ayant été un jour engagés par de jeunes seigneurs dans une partie de plaisir , on résolut d'aller voir une de ces femmes , mais dont la conduite étoit bien extraordinaire ; après avoir amassé beaucoup de bien dans sa profession , elle avoit pris la résolution de faire pénitence de ses fautes ; & pour les expier , elle avoit entrepris le pèlerinage de la Mecque , d'où étant de retour , elle avoit acheté six belles esclaves qu'elle louoit dans Hispahan par bail , (2)

(1) *Hispahan* , ville située dans la province d'Yerach en Perse , sur la rivière de Zenderou : elle est une des plus grandes , des plus belles & des plus riches villes du monde.

(2) Quoique cette manière de vivre en Perse ne soit pas tenue pour être honnête , ce n'est pas un péché dans la religion mahométane , & les scrupuleux en agissent ainsi. Ils appellent ces sortes de mariages *Sike-Koudim* , termes qui signifient mot à mot , *j'ai fait le contrat de jouissance* , c'est-à-dire , je me suis marié ; cela les sauve , à ce qu'ils croient , de l'indécence qu'il pourroit y avoir pour eux , d'avoir commerce avec de pareilles femmes.

Voyez les Voyages de Chardin , Tome II , fol. 26.

pour une heure , pour un jour , ou pour une semaine , suivant l'usage de la Perse ; & comme elle en donnoit tout le produit aux pauvres , elle croyoit , en menant elle-même une vie fort régulière , faire un acte très-méritoire aux yeux de notre prophète. Cette femme , âgée au plus de trente-cinq ans , étoit encore fort belle ; & comme la difficulté irrite ordinairement nos passions , un de ces seigneurs , au lieu de regarder favorablement ces esclaves qui étoient certainement plus jeunes & plus jolies que leur maîtresse , lui fit des propositions qui auroient ébloui une femme moins frappée d'une dévotion si singulière ; elle les refusa constamment ; & voyant que non-seulement ce jeune homme , mais encore deux autres , étoient dans le même goût , & faisoient peu de cas de sa résistance à leurs désirs , elle se saisit d'un poignard , & menaça d'en frapper celui qui seroit assez hardi pour entreprendre de lui faire quelque violence : comme elle avoit à faire à des gens de qualité qui prenoient ces démonstrations de vertu pour de pures grimaces , l'un d'eux ayant voulu l'embrasser , elle lui porta un coup de poignard dont il tomba mort à ses pieds. Nous fûmes tous étrangement étonnés d'un

24 LES SULTANES

pareil accident ; & les amis du défunt ayant mis le fabre à la main , dans les premiers mouvemens de leur colère , ils coupèrent en morceaux cette malheureuse femme , victime d'une dévotion si mal réglée. Les esclaves voyant leur maîtresse dans un état qui faisoit horreur , remplirent en ce moment la maison de gémissemens & de cris si affreux , que tout le voisinage en fut ému. L'on s'empara des portes de la maison , & le cadi avec ses archers y étant survenu , nous fûmes tous arrêtés. Cette aventure avoit fait trop de bruit pour n'en pas faire un exemple ; mais comme tous ces jeunes seigneurs étoient puissans , & que le juge craignoit le ressentiment de leurs familles , ils furent relâchés sur le champ , & mon camarade & moi , quoique très-innocens , nous fûmes conduits dans la prison.

XXI. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Aboul-Affam , Aveugle de Chitor.

COMME cette malheureuse femme qui avoit éprouvé la brutale férocité de ces seigneurs ,

gneurs , avoit autrefois été esclave , & que par conséquent elle n'avoit aucun parent à Hispahan , qui demandât la vengeance de sa mort , nous aurions dû , suivant la loi de Perse , être mis hors des prisons ; avec d'autant plus de raison , que de l'aveu des filles de la maison , nous n'avions aucune part à ce meurtre ; mais le cadi , moins pour le venger que pour faire un exemple , & pour contenir les jeunes libertins qui faisoient tous les jours mille désordres chez ces sortes de femmes , nous condamna par un nouveau genre de punition , à être fouettés à la porte de la maison de la défunte : en vain le chef de notre troupe fit toutes les supplications possibles pour nous sauver de ce supplice ; comme il n'offrit pas apparemment une somme assez forte à ce juge inique , nous ne pûmes trouver grâce devant lui , & nous fûmes conduits sans miséricorde au lieu où se devoit faire cette exécution. Les deux femmes qui nous étoient attachées , ayant vu que les prières de notre chef étoient inutiles , cherchoient du moins à diminuer la dureté de la punition ; elles allèrent trouver le valet du cadi qui étoit chargé de cette commission , & lui firent promettre , moyennant quatre pièces d'or

qu'elles lui donnèrent, d'épargner du moins notre dos : ce scélérat les reçut , mais aussi injuste que son barbare maître, il nous traita si cruellement , & nous frappa avec tant d'inhumanité , que le sang nous couloit abondamment des épaules ; ensuite nous les ayant frottées avec du vinaigre & du sel, de peur de la gangrène , sans avoir pitié de nos larmes & de nos cris , il nous rendit nos habits ; & par une raillerie des plus sanglantes , il nous dit , en se moquant de nous , qu'il nous auroit bien étrillé autrement , sans les quatre pièces d'or qu'il avoit reçues pour nous épargner.

Après cette exécution que nous méritions si peu , je crus ne devoir pas rester davantage dans Hispahan ; j'abandonnai dès le jour même nos charlatans , & mon camarade n'ayant pas voulu me quitter , nous prîmes le parti de sortir de la ville , chargeant de malédictions le cadî & toute sa séquelle , & dans la résolution de m'en venger : nous avions heureusement chacun plus de cinquante pièces d'or , & ayant été changer d'habits chez les juifs , qui nous en fournirent deux dans le goût de ceux des calenders , nous prîmes la route de Schiraz. (1)

(1) Grande ville proche la rivière de Baudemir ,

Après avoir marché cinq ou six heures , nous arrivâmes à un gros bourg , où n'y ayant aucun caravansérail , nous priâmes un bon vieillard qui prenoit le frais à sa porte , de vouloir nous dire où nous pourrions aller loger. Quoique ce ne fût qu'un pauvre menuisier , il nous offrit sa maison de fort bonne grâce , & lui ayant présenté une pièce d'or pour nous aller chercher à manger , il l'accepta , alla lui-même à la provision , & avant que de sortir , nous fit entrer dans une salle basse , où le premier objet qui nous frappa , fut le valet du cadi qui nous avoit traité avec tant de rigueur. Comme nous étions parfaitement déguisés , & qu'il ne nous avoit vu qu'au moment de l'exécution , il ne nous reconnut pas , & le menuisier de retour de la provision , nous ayant dit que sans connoître cet homme , non plus que nous , il n'avoit pas cru devoir lui refuser l'hospitalité , nous l'invitâmes , ainsi que notre bourreau , à souper avec nous. Le repas se passa avec beaucoup de gaieté ; nous y mangeâmes un agneau rôti ; & après avoir bu largement de fort bon vin , nous

dans la province de Farfy : l'on y fait de l'excellent vin.

28 LES SULTANES

nous couchâmes tous dans la même chambre. Nous étions, mon camarade & moi, sur le même matelas, & nous ne nous livrâmes au sommeil, qu'après avoir médité la vengeance que nous voulions prendre du valet du cadi, qui coucha à côté du maître de la maison.

A peine étoit-il jour, que cet homme étant allé à son travail, je me levai promptement ; j'allai acheter un balai que j'apportai sous ma robe : je le divisai en trois parties, & mon camarade & moi, munis chacun d'une bonne poignée de verges, nous étant dépouillés jusqu'à la ceinture, nous réveillâmes brusquement notre bourreau qui avoit encore la tête lourde du vin qu'il avoit bu la veille ; nous lui déchirâmes sa chemise, & nous commençâmes à l'étriller de toute notre force. Ce misérable fut dans un étonnement extrême, quand nous nous fîmes connoître à lui ; en vain il se jeta à nos pieds pour demander pardon ; nous ne fîmes non plus émus de ses prières & de ses cris, qu'il l'avoit été des nôtres, & nous le mîmes en peu de temps dans un état si affreux, qu'il auroit fait pitié à tout autre qu'à des gens animés par le désir d'une vengeance outrée. J'avois déjà presque usé deux





Ce n'est rien Messieurs, ce n'est rien, ce drôle qui
vous voyez, et qui fait tant de cris nous a proposé
de se faire Calender comme nous :

poignées de verges sur son corps, le sang lui couloit de toutes parts, & les hurlemens que faisoit ce malheureux étoient si horribles, que le menuisier accourant à ce bruit avec tous les voisins, crut que nous nous égorgions. Comme nous avions fermé la porte sur nous, & que nous criions aussi fort que celui que nous maltraitions, l'on enfonça la porte; & les spectateurs furent dans un étonnement extrême, de nous voir tous trois dans un état aussi extraordinaire. Ce n'est rien, Messieurs, leur dis-je, pendant que mon camarade continuoit de frapper; ce n'est rien, ce drôle que vous voyez, & qui fait tant de cris, nous a proposé de se faire calender comme nous; nous lui avons représenté que le noviciat étoit rude, & que l'on éprouvoit la patience des aspirans d'une manière un peu cruelle; il n'en a fait que rire, & pour nous prouver qu'il étoit homme de cœur, il nous a proposé de nous étriller les uns les autres; il a commencé sur nous, il nous a mis dans l'état que vous voyez, sans que nous ayons presque ouvert la bouche, & quand son tour est venu d'être fouetté, il croit par ses cris s'exempter d'être traité comme il a fait envers nous; il n'y a pas de justice, & puisque nous n'avons

30 LES SULTANES

pas lieu de nous flatter d'en faire un bon calender, il ne faut pas du moins qu'il se vante d'en avoir agi impunément avec nous avec autant de cruauté qu'il y paroît à nos épaules. Le valet vouloit s'expliquer & nous démentir, mais nous ne lui en donnâmes pas le temps, & les assistans ayant approuvé notre procédé, & même ayant offert de nous aider si nous le voulions, nous recommençâmes à fouetter de nouveau ce misérable valet, avec tant de fureur, que nous le laissâmes sans connoissance; & lui ayant repris les quatre pièces d'or qu'on lui avoit données pour nous épargner, nous partîmes de chez notre hôte, sans nous embarrasser de ce que deviendrait ce malheureux bourreau. Vous pouvez croire que nous nous éloignâmes bien vite de ce lieu, de peur que l'on ne découvrit la vérité de notre aventure; & ayant repris notre genre de vie de calenders, nous fûmes plus d'un an & demi à roder dans toutes les villes de la Perse, vivant toujours avec une extrême licence, mais affectant un extérieur très-mortifié.

Comme je n'avois pas perdu de vue l'envie de me venger de l'injuste cadi d'Hispahan, je crus être assez changé de figure

pour pouvoir hasarder de retourner en cette ville. Mon camarade , plus sage que moi , eut beau me représenter tous les périls auxquels j'allois m'exposer , il ne put me détourner de ma résolution ; & la trouvant trop dangereuse , il me quitta , & me laissa seul en courir les risques. Je revins donc à Hispahan , où j'appris que le valet que nous avions si bien étrillé , étoit mort des mauvais traitemens que nous lui avions faits ; j'en fus d'autant plus content , que pouvant me reconnoître s'il eût été encore en vie , je me voyois délivré par là d'un homme dont j'avois à craindre le ressentiment. Etant donc hors d'appréhension de ce côté - là , je me rendis , pendant près d'un an , si assidu à l'audience du cadi , que tout le monde en étoit étonné ; l'on étoit persuadé que c'étoit par principe d'équité que j'écoutois si attentivement toutes les décisions de ce magistrat , qui passoit pour être très-habile ; & que comme dans ma profession j'étois tous les jours à portée de donner des conseils , pour procurer la paix entre gens divisés par quelque intérêt de famille , je voulois exactement m'instruire du droit naturel & écrit , & des loix du royaume. Cela paroissoit d'autant plus nouveau , que les autres calen-

32 LES SULTANES

ders n'avoient pas coutume de prendre ces précautions ; auffi cela me mit-il en telle réputation dans Hispahan , que la plupart des artifans me prenoient pour arbitre dans les différends qu'ils avoient entr'eux : Enfin , l'occasion de me venger s'étant offerte , je ne la manquai pas. Un jour , le cadi ayant prononcé une sentence visiblement injuste contre un orphelin , qu'il dépouilloit d'un héritage qui lui appartenoit légitimement , & ne l'ayant pu faire que gagné par les parties adverses qui avoient eu l'indiscrétion de s'en vanter , même avant le jugement rendu , je m'approchai de ce juge , comme pour lui parler à l'oreille : reconnois , lui dis-je , celui que tu as fait déchirer cruellement avec tant d'injustice , il y a près de trois ans , & reçois-en la punition telle que tu mérites ; alors , sans lui donner le temps de me répondre , je lui enfonçai mon poignard dans le cœur ; je le renversai de dessus son siège , je le foulai aux pieds ; & m'étant assis tranquillement à sa place : Ce chien , dis-je aux assistans étonnés , vient de rendre une sentence contre les loix & l'équité ; & loin d'être le protecteur des veuves & des orphelins , je m'apperçois depuis long-temps , qu'en toutes occasions il

les opprime , & que ce n'est que celui qui lui fait de plus riches présens qui trouve de la protection auprès de lui ; je casse son jugement , j'ordonne que l'orphelin restera en possession de son bien , & que la partie adverse , pour avoir séduit son juge , aura tout - à - l'heure cent coups de bâton sur la plante des pieds.

XXII. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Aboul-Affam , Aveugle de Chitor.

LE cadi étoit tellement haï lui-même par ses propres esclaves , par rapport à sa dureté & à son avarice sordide , & l'on me portoit un tel respect dans Hispahan , que loin que personne se mit en devoir de venger la mort du cadi , au contraire , tout le monde applaudit à ma hardiesse , & le jugement que je venois de rendre , fut exécuté sur le champ. Ce qu'il y eut de plus singulier , c'est qu'il fut approuvé par le gouverneur d'Hispahan , qui m'ayant fait venir en sa présence , m'offrit la place du cadi : je le suppliai de me dispenser d'accepter un emploi

aussi délicat, & dans lequel on étoit exposé à commettre beaucoup d'injustices, ou à se faire de grands ennemis : feigneur, lui dis-je, celui qui a inspection sur la conduite d'autrui, & qui tient en main la balance pour le juger, doit non-seulement avoir le cœur droit, mais il doit encore être doué d'une capacité profonde, & veiller de près sur ses propres actions, qui doivent être irréprochables. Est-il sur le siège de la justice, il doit se regarder comme un homme qui conduiroit six chevaux fougueux avec des rênes trop délicates, & que le moindre choc peut précipiter de dessus son char. Ce sont ces réflexions qui m'empêchent d'accepter l'honneur que vous me proposez : qu'un autre plus hardi que moi en courre les risques. Ce refus ayant surpris le gouverneur, il ne put s'empêcher d'admirer ma modestie, & m'ayant fait donner cent pièces d'or, il me permit de me retirer.

Ce n'étoit pas par principe d'équité que j'avois refusé un emploi aussi lucratif : outre que je craignois d'être un jour reconnu pour avoir été fouetté dans cette ville, j'appréhendois encore que les parens du cadî ne me fissent assassiner ; ainsi, je n'hésitai point à sortir promptement d'Hispanhan, & je réso-

lus d'aller voir l'ancienne (1) Persépolis , & le fameux temple que Salomon y avoit fait bâtir. J'avois lu dans le livre intitulé *Miracles des prophètes* , que ce sultan s'abandonnant à l'idolâtrie , par les charmes & par les séductions de la reine son épouse , fille de Faroun qui étoit de la religion des Guebres (2) , & n'osant profaner le tem-

(1) *Persépolis* , fut la capitale de la Perse sous les rois des trois premières races : elle porta aussi le nom d'*Estekar* , & on l'appelle aujourd'hui *Tchilminar* , ce qui veut dire en langue persienne , les quarante colonnes. Tous les historiens en parlent comme de la plus ancienne & la plus magnifique de toute l'Asie ; on s'est servi de ses ruines pour bâtir Schiraz. La tradition fabuleuse des Persans porte que Tchilminar fut bâtie par les Periz , du temps que le monarque Gian-Bengian gouvernoit le monde long - temps avant le siècle d'Adam ; & d'autres que ce fut par Salomon : il y a des relations extrêmement curieuses de Tchilminar , & des monumens surprenans , dont on voit encore les restes.

Voyez à ce sujet la *Bibliothèque orientale* , folios 327 , 395 , 400 , 455 & 1006 ; *Voyages de Thevenot* , Tome 4 , folio 501 ; surtout ceux de Chardin , Tome 9 , fol. 153 & suivans.

(2) Les Guebres sont les anciens Persans , adorateurs du feu. Leur principal temple , qu'ils appellent *Pyrée* , est auprès de Yezde , dans une montagne que quelques-uns prétendent pourtant en être éloignée de dix-huit lieues : c'est-là que leurs prêtres y entretiennent

36 LES SULTANES

ple de la judée, par l'érection d'un monument consacré aux idoles, commanda aux démons d'aller bâtir un palais superbe, pour satisfaire la reine, qui renfermât dans son enceinte un lieu où elle pût exercer sa religion, & d'y construire des sépulcres pour elle & pour sa postérité. Que les démons furent neuf ans entiers à travailler à cet édifice qu'ils n'achevèrent pas, parce que la reine étant venue à mourir, ce monarque leur défendit de continuer leur ouvrage, & se contenta de faire transporter dans ces tombeaux toutes les richesses dont on fait qu'il étoit possesseur.

Tant de merveilles ayant excité ma curiosité, j'arrivai à Persépolis avec bien de la peine; & après avoir examiné avec surprise les ruines de ces bâtimens, qui certainement ne paroissent pas avoir été construits par la

ment, à ce qu'ils disent, le feu sacré & inextinguible qui y brûle sans interruption depuis quatre mille ans, y ayant été miraculeusement allumé par leur prophète Zoroastre, qu'ils appellent *Zerdoncht*. On ne fait pas trop cependant si le culte qu'ils rendent au feu est direct ou relatif, s'ils tiennent le feu pour Dieu, ou pour l'image de la divinité; toute leur religion est suffisamment expliquée dans le même Tome 9 des *Voyages de Chardin*, folio 141 & suivans.

main des hommes, & dont la description seroit trop longue à vous faire, j'entrai dans les souterrains qui communiquent par des chemins très-difficiles dans des sépulcres qui sont gardés, à ce que l'on prétend, par ces génies que Salomon employa à leur construction ; ensuite je me rendis à deux journées de-là, à cette fameuse montagne composée d'une seule masse de roche escarpée de tous côtés. Elle a près de demi mille de tour, elle est haute à perte de vue, & l'on y voit des fenêtres, comme si c'étoit un château : mais l'on n'y remarque aucune entrée ; & cet ouvrage incompréhensible, appelé *Cala* (1) *dive se fid*, est regardé comme le tombeau du géant Rustem. Les habitans des environs de cette montagne m'ayant assuré que par tradition, cette espèce de château renfermoit la plus grande partie des trésors de Salomon, j'en fis plusieurs fois le tour, pour voir si je ne pourrois pas y découvrir quelque entrée ; mes peines furent inutiles, & je songeois à me retirer au plus prochain village, lorsque, surpris par la nuit, je me vis obligé de me coucher au pied d'un arbre pour y attendre le jour. Le nom

(1) C'est-à-dire, château du Démon-blanc.

38 LES SULTANES

de cette montagne ne laissoit pas de m'inquiéter; j'avois peine à m'endormir. Cependant je commençois à vouloir sommeiller, lorsque j'aperçus au pied de la roche une lumière très-brillante. Je me levai sans hésiter, & quelque frayeur que je dussé avoir de cet événement, je courus vers cette lumière & je me rassurai en voyant qu'elle venoit d'un flambeau que portoit un petit homme qui alloit entrer dans un souterrain que je n'avois pas aperçu pendant le jour. Il me fit signe de le suivre, & j'eus assez de fermeté pour lui obéir. Nous descendîmes pendant quelque temps sous cette montagne, nous traversâmes ensuite une longue allée, toute de marbre noir, mais si poli, qu'il sembloit que ce fussent des glaces de miroir; & après avoir marché pendant près d'un quart d'heure, j'entrai dans une salle dans laquelle je trouvai trois hommes qui paroissent plongés dans une extrême tristesse; ils étoient assis vis-à-vis l'un de l'autre, devant une table triangulaire sur laquelle étoit un grand livre couvert de velours noir, garni de plaques & de fermoirs d'or, sur le dos duquel étoient écrits ces mots; *Quel nul ne touche ce livre divin; s'il n'est purifié.*

(1) Le petit homme qui, jusqu'alors, avoit gardé le silence, me dit de m'asseoir à côté de ces trois personnes, que je regardois avec étonnement; & lui ayant obéi: que la paix, leur dis-je, soit avec vous... La paix est bannie de ces tristes lieux, me répondit d'un air farouche le plus âgé de ces trois particuliers. La paix n'est point dans ces lieux, m'écriai-je avec étonnement! Qui êtes-vous donc? & que faites-vous ici? Nous attendons, reprit-il, avec une frayeur mortelle, dans cette espèce de sépulcre, le juste jugement de Dieu. Vous êtes donc, continuai-je, de grands pécheurs? Hélas! me répondit le second, sans cesse bourrelés par le souvenir de nos mauvaises actions, voyez en quel état nous sommes. Alors déboutonnant leurs vestes, j'aperçus à travers de leur peau, qui étoit transparente comme un crystal, leurs cœurs environnés d'un feu qui les brûloit sans relâche, & sans pourtant les consumer; & je reconnus alors d'où procédoient les différens mouvemens de rage & de désespoir qui paroissoient peints

(1) Ces mots sont écrits sur presque tous les alcorans, & il y a même des chapitres qu'il n'est pas permis de lire, qu'après s'être lavé le corps tout entier.

40 LES SULTANES

sur leur visage. Je ne pus regarder ce genre de supplice sans frémir d'horreur ; & mon conducteur me voyant touché de pitié : Tu vois, me dit-il, leur punition, mais tu ne connois pas leurs crimes, tire ce rideau, tu en seras bientôt instruit.

XXIII. SOIRÉE.

Suite & Conclusion de l'Histoire d'Aboul-Affam, Aveugle de Chitor.

JE n'eus pas plutôt tiré le rideau, que j'aperçus, derrière un grand tableau dont les figures me paroissoient animées, ces trois hommes qui y étoient représentés, en commettant un nombre infini d'actions détestables. L'on n'y voyoit que vols, assassinats, incendies, & autres crimes, dans le détail desquels il ne m'est pas permis d'entrer. Et à cet aspect, ces trois particuliers, loin de paroître touchés de repentir, montrèrent sur leur visage un caractère de joie, qui me fit comprendre que ces hommes de sang seroient encore prêts à recommencer, s'ils en avoient la liberté. Je fus si indigné d'un pareil procédé, que ne pouvant retenir ma

colère : Malheureux ! m'écriai - je , dont la vie est un égoût d'ordure , de dissolution , de brigandage , & des crimes les plus affreux , au lieu de marquer de la satisfaction à cette vue , ne devriez - vous pas mourir de honte & de douleur , de voir ainsi retracée à vos yeux l'indigne conduite que vous avez tenue , lorsque vous étiez sur la terre ?

Pourquoi nous insultes-tu , reprit celui des trois hommes qui n'avoit pas encore parlé ? jette seulement tes regards sur le revers de ce tableau : alors , en le frappant de la main , & l'ayant fait tourner comme un pivot , je fus dans une surprise extrême d'y reconnoître les circonstances les plus particulières de ma vie : ma sotte présomption dans le temps que j'étois premier médecin du sultan de Chitor , la punition que j'en ai reçue , les différentes conditions par lesquelles j'avois passé , toutes mes débauches , y étoient naïvement exprimés ; j'y vis le valet du cadî , déchiré de coups , prêt d'expirer , enfin , rendant les derniers soupirs , & le cadî lui-même , percé du poignard dont je l'avois frappé , foulé aux pieds , & versant un torrent de sang.

On ne peut être plus humilié que je le fus dans ce moment ; je restai plus d'un quart

42 LES SULTANES

d'heure sans oser ouvrir la bouche , & ayant les yeux attachés sur ce tableau ; mais enfin , revenant tout-d'un-coup à moi : grand prophète , m'écriai-je , toi dont le pouvoir n'est pas borné , toi qui commandes aux astres , qui du mouvement de ton doigt , (1) en fendant la lune en deux , as percé de la crainte de Dieu les cœurs incrédules , comme avec une épée flamboyante , & à qui le ciel ne peut rien refuser , si le repentir sincère de mes crimes peut te toucher , obtiens-en pour moi le pardon que je lui demande , avec le cœur le plus contrit. Soumis à souffrir sur terre les peines que je mérite , épargne-moi celles d'un avenir terrible , & qui m'épouvante , & fais que je trouve un jour avec tes houris , un bonheur qui n'est réservé qu'aux fidelles croyans.

Je n'eus pas plutôt proféré ces paroles , avec une extrême abondance de larmes ,

(1) Mahomet , pour faire croire aux Coraïstes idolâtres , qu'il étoit envoyé de Dieu , leva la main , à ce que disent ses sectateurs , & d'un mouvement de ses deux doigts , coupa la lune en deux pièces , dont l'une descendit doucement à terre , passa par dedans la manche de cet imposteur , & ensuite s'alla rejoindre à l'autre moitié ; ils en font une fête appelée *Chec-el-Camar* , c'est-à-dire , coupure de la lune qui se trouve dans le calendrier persan.

que le petit homme m'ayant frappé de son flambeau allumé par le visage ; fais pénitence de tes crimes pendant sept ans , & sans en murmurer , me dit-il , & espère tout de la miséricorde de Dieu. Alors il se fit un coup de tonnerre terrible , & qui dura si longtemps , que je crus qu'il venoit d'arriver un bouleversement entier dans la nature. J'en fus si effrayé , que je perdis totalement l'usage des sens , & je ne revins de l'état où j'étois , & sans savoir combien de temps j'y étois demeuré , qu'aux cris que je m'imaginai que l'on faisoit sur les (1) minarets , pour appeler à la prière. Grand Dieu ! m'écriai-je alors , où suis je , & quelle obscurité règne autour de moi ? L'ami , me dit un homme qui passoit à côté de moi , il faut que tu ayes perdu la vue , pour ne pas voir que tu es à la porte de la principale mosquée de Chitor. De Chitor ! répondis-je tout étonné , j'étois il n'y a qu'un instant à Persépolis. Celui qui venoit de me parler se prit à rire , & j'en-

(1) Les *minarets* sont des tours fort délicatement travaillées , faisant partie des mosquées ou temples des Musulmans : c'est ordinairement de la première galerie de ces minarets , que les Muezzins , qui sont des espèces de vicaires , appellent le peuple à la prière ; les cloches étant défendues dans la religion de Mahomet.

44 LES SULTANES

tendis qu'il disoit à un autre, cet aveugle sans doute a fait hier la débauche, il est encore ivre, ou bien il a l'esprit étrangement aliéné. Que de réflexions ne fis-je pas à ce moment ! Quoi ! seroit-il bien possible, me dis-je à moi-même, que l'aventure de la montagne du démon blanc seroit véritable ? Ah ! continuai-je, elle n'est que trop réelle ; je sens bien que ce qui m'est arrivé n'est point un rêve, & que je suis privé de la lumière. Grand prophète, puisque tu veux bien me regarder en pitié, j'accepte avec résignation ce que le ciel a ordonné de mon sort.

Je ne tardai pas à être confirmé dans cette vérité. Tout ce que j'entendis de ceux qui entroient dans la mosquée, me fit bientôt connoître que j'étois dans Chitor ; & comme il y eut plusieurs personnes charitables qui me donnèrent l'aumône, je compris qu'outre la perte de ma vue, le prophète vouloit m'humilier, & que je ne vécusse que de la charité des fidèles croyans, dans une ville où quatre ou cinq ans auparavant, je n'avois vu au-dessus de moi que le sultan & le visir Manhoud. Je n'eus garde de me faire connoître après le péril que j'avois évité, & louant une petite chambre dans les faux-

rgs, je n'ai pas manqué un seul jour, puis sept ans, d'obéir à la voix de l'enné de Dieu. Je me rendois tous les matins à la porte de la mosquée, & j'y serois resté toute ma vie, malgré les avis que j'avois eus plusieurs fois en rêve, de me rendre à Ormuz, pour y recouvrer la vue, si j'étois favorisé d'une pareille inspiration, mais il étoit venu me tirer du malheureux état où j'étois, & ne m'eût fait connoître, en me montrant l'usage de mes yeux, que notre grand prophète n'est plus irrité contre moi. Ses aventures d'Aboul-Affam avoient infiniment réjoui les sultanes, & le sultan de Guzarate, en son particulier, n'y avoit pas pris de plaisir. Ils admiroient tous la suite des événemens de la vie de cet homme, & les merveilles arrivées en sa faveur, lorsque le concierge du caravan-ahil étoit venu avertir Schirin qu'il étoit venu la veiller deux hommes d'une très-belle figure, vêtus en marchands, & qui étoient liés d'une extrême amitié, il reçut ordre de les faire conduire au palais le plus tôt qu'il lui seroit possible. Je n'ai pas attendu, pour leur dire, que vous me l'ordonnassiez, lui & moi; ils ont bu de la décoction de bueng, prêts à se réveiller, je viens de les faire

46 LES SULTANES

placer derrière cette portière. Le prince ayant raconté aux sultanes ce que Saady venoit de lui apprendre, elles attendirent avec impatience que ces deux nouveaux venus donnassent quelques signes de vie. Sitôt que l'on s'en aperçut, l'on ouvrit la portière; & si les sultanes furent surprises de la bonne mine de ces deux hommes, qui se regardoient l'un l'autre, comme pour se demander par quelle aventure ils se trouvoient dans un palais aussi superbe, leur étonnement fut sans égal, lorsqu'elles les virent se lever avec précipitation, & faisant un cri de joie extraordinaire, se jeter tous les deux aux pieds de la princesse de Perse.

Il est impossible d'exprimer ce que devint Canzadé, en reconnoissant dans ces nouveaux venus le prince de Visapour & le sultan d'Ormuz. Si la présence du premier lui donnoit une joie des plus vives, celle de l'autre lui causa une crainte si violente, qu'elle tomba sans connoissance entre les bras de Karabag. Sa situation intéressa les sultanes, & s'empressant de la faire revenir de son évanouissement, à peine eut-elle repris l'usage de ses sens, que Canzan - Can lui adressant la parole: Ne craignez plus rien, lui dit-il, d'une passion dont le seul souvenir me cou-

vre de confusion en ce moment ; il ne falloit pas moins , ma chère sœur , qu'un miracle pour me l'arracher du cœur , & ce frère que vous n'avez dû regarder jusqu'à présent qu'avec horreur , par l'amour détestable qu'il avoit pour vous , ne mérite plus aujourd'hui que votre pitié. Pardonnez-lui donc , belle Canzadé , les maux qu'il vous a causés. Je ne rougis point d'avouer ici mes crimes , ils ont servi à me faire connoître toute la malignité du cœur humain. Grâce à notre prophète , je ne dois plus être à vos yeux cet amant terrible qui vous a fait trembler tant de fois ; vous ne verrez plus qu'un frère respectueux ; & pour vous bien prouver que je me suis entièrement défait d'un amour dont le souvenir seul me fait horreur , je consens que le prince de Visapour soit votre époux , s'il est possible , sans aucun délai.

Canzadé ne pouvoit s'imaginer que ce qu'elle voyoit fût bien réel. Elle avoit lieu de croire que les Perizes , dans le palais desquelles elle croyoit être , pouvoient , pour la flatter , produire à ses yeux des fantômes qui disparoîtroient bientôt ; & ce qui venoit de se passer lui paroîssoit d'autant plus difficile à croire , qu'après les noires trahisons & l'ingratitude si marquée de Canzan-Can ,

48 LES SULTANES

elle ne se persuadoit pas qu'il eût pu changer de sentimens à son égard. Si quelque chose pouvoit la détourner de penser ainsi, c'étoit l'union qui paroissoit être entre son amant & son frère ; mais Cothbedin acheva de la rassurer contre ses doutes, en lui baissant la main avec le transport le plus tendre. Oui, adorable Canzadé, lui dit-il, vous ne devez plus regarder le prince votre frère comme notre ennemi ; non - seulement il consent sincèrement à mon bonheur avec vous , mais même nous vous cherchons ensemble depuis plus de trois mois, pour faire finir toutes vos peines ; & nous commençons à désespérer de vous rencontrer , lorsque par un événement qui nous paroît incompréhensible, nous nous trouvons , sans savoir par quel moyen , dans un palais dont la magnificence surpasse tout ce que nous avons jamais vu de plus grand , de plus brillant & de plus majestueux , & qui semble n'avoir été construit que pour donner une idée véritable du paradis promis par notre prophète , à ceux qui auront accompli sa loi de point en point.

Canzadé revenue de son premier étonnement, releva son amant & son frère , & embrassant tendrement le dernier : Ah !
seigneur,

seigneur, lui dit-elle, il est donc bien vrai que je retrouve en vous un frère & un protecteur, & que vous consentez sans regret que je sois au prince de Visapour ? Oui, ma chère Canzadé, reprit Cazan-Can, en mettant la main de sa sœur dans celle de Cothbedin, non-seulement j'y consens, & je vous donne à l'homme le plus brave & le plus généreux qu'il y ait sur la terre, mais je puis vous assurer que je verrai cette union avec une joie extrême.

Cothrobb qui jusqu'alors avoit gardé le silence, prit en ce moment la parole : sultan d'Ormuz, lui dit-il, tu dois louer le ciel de t'avoir arraché du cœur une passion qui t'auroit déshonoré pendant toute ta vie, & que toutes les peines de l'enfer n'auroient pu expier après ta mort, si tu avois exécuté tes malheureuses intentions ; le bandeau qui te couvroit les yeux est heureusement tombé ; notre grand prophète a bien fait voir en toi la miséricorde infinie du Tout-Puissant ; il t'aime, il t'a donné des marques sensibles de sa protection, & tu n'entends assez pour que je n'aie pas besoin de m'expliquer plus clairement : achève donc ce que tu as commencé, & pour ne laisser à la princesse aucune inquiétude dans l'ame,

permets que dans ce moment je l'unisse avec le prince de Visapour.

Depuis que le sultan d'Ormuz avoit jeté les yeux sur Canzadé, il n'en avoit été distrait par aucun objet, mais ayant regardé fixement l'Iman, il courut se prosterner à ses pieds : illustre vieillard, lui dit-il, qui que vous soyez, homme ou génie, car je ne fais dans quel ordre je dois vous mettre, quelle obligation ne vous ai-je pas, puisque c'est vous seul qui m'avez guéri d'un amour incestueux qui m'aveugloit & me précipitoit dans un abîme de crimes ! Conformez donc votre ouvrage, & si ces dames veulent bien le permettre, ne différez plus un bonheur que je n'ai troublé que trop long-temps. Je répons de leur consentement, reprit Cothrob ; elles ont trop de satisfaction de voir les malheurs de Canzadé finis, pour ne pas prendre toute la part possible à un événement qui lui est si favorable, & dont elle croyoit avoir si peu lieu de se flatter : alors s'approchant de Cothbedin & de la princesse, il les maria dans le moment même. Tout ceci s'étoit passé avec tant de précipitation, que le sultan & le prince de Visapour n'avoient presque pas eu le temps de faire réflexion sur leur trans-

DE GUZARATE. 51

port dans ce palais. Quand les premiers momens furent passés, ils demandèrent à Canzadé où ils étoient, & cette princesse leur en ayant rendu compte, conformément aux idées qu'elle s'en étoit formées; comme ils avoient lu dans les anciens romans plusieurs aventures à-peu-près pareilles, ils crurent possible que les mêmes puissances qui avoient conduit la princesse en ces lieux, les y eût également transportés pour y terminer leurs peines; & le sultan d'Ormuz étoit d'autant plus porté à y ajouter foi, que ce qu'il venoit de dire à l'Iman marquoit que ce n'étoit pas la première fois qu'il avoit vu ce grand homme.

Les sultanes qui avoient été jusqu'à ce moment spectatrices de ce qui venoit de se passer, avoient une extrême curiosité de savoir comment le prince de Visapour avoit rencontré le sultan d'Ormuz, & par quelle aventure ce monarque avoit pu vaincre son aversion pour Cothbedin, & son amour pour Canzadé. Gehernaz leur ayant témoigné l'extrême plaisir que leur feroit ce récit, le sultan raconta ainsi ses aventures.



Histoire de Cazan-Can, Sultan d'Ormuz.

IL est inutile, mesdames, que je vous instruisse des premières aventures de ma vie ; elles ne vous sont pas inconnues, puisque la princesse vous les aura sans doute racontées ; pour celles qui me sont arrivées depuis que le prince Cothbedin fut séparé de Canzadé, vous ne les devez pas non plus ignorer si vous êtes du nombre de ces génies bienfaisans, comme j'ai lieu de le croire : mais qui que vous puissiez être, je ne vous refuserai pas un récit qui doit me justifier de la passion extraordinaire que j'avois conçue pour ma sœur, & de mon extrême ingratitude envers le prince de Visapour.

Depuis la désobéissance du sultan Adam, nous naissons tous avec des penchans plus ou moins forts, pour nous écarter de nos devoirs. La bonne éducation corrige quelquefois ces dispositions que nous avons à mal faire, mais souvent aussi elles sont plus fortes que nous-mêmes ; & les châtimens que l'on nous inflige dans l'enfance, ne sont pas toujours des moyens capables de nous faire revenir de nos mauvaises inclinations :

je l'ai éprouvé dans ma personne. Né d'un père des plus sages & des plus vertueux , il étoit écrit sur la table (1) de lumière que je serois un monstre en exécution à toute la terre , puisque la passion incestueuse , que j'avois conçue pour ma sœur , avoit étouffé dans mon cœur tous les sentimens de religion , d'honneur & d'humanité : permettez, mesdames , que je ne vous rappelle pas ce temps d'aveuglement où j'étois , & que je passe promptement à celui auquel j'ai recouru l'usage de ma raison.

XXIV. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Cazan - Can , Sultan d'Ormuz.

FURIEUX de voir que j'avois encore obligation de la liberté à Cothbedin , qui venoit de me remettre sur le trône en tuant de sa main le sultan de Balsora , mon plus cruel ennemi ; que l'extrême ingratitude dont je

(1) Les Persans ajoutent beaucoup de foi à la prédestination , & sont persuadés que tout ce qui doit arriver est écrit au ciel , dans un grand livre qu'ils appellent la table de lumière.

94 LES SULTANES

lui avois donné les marques les plus sensibles , ce héros n'avoit pas cru devoir m'abandonner à ma mauvaise fortune , & accepter les propositions avantageuses qu'Abdarmon lui avoit faites , je frémissais de rage de me trouver dans la nécessité de lui en témoigner de la reconnoissance , & la jalousie affreuse qui me possédoit , m'ayant gravé au fond du cœur les sentimens les plus noirs , je résolus de faire périr ce prince sous l'ombre de l'amitié la plus sincère : je lui promis Canzadé en mariage , je la remis même , pour ainsi dire , entre ses mains , pour la conduire à Visapour , avec serment de ne l'épouser que quand il seroit arrivé dans les états du roi son père ; mais je n'épargnai rien pour empêcher l'accomplissement de ces promesses ; j'ordonnai , sous peine de la vie , au capitaine du vaisseau qu'il montoit , de précipiter Cothbedin dans la mer , dans un endroit que je lui marquai , & ensuite de me ramener la princesse , persuadé qu'après la mort de son amant , je trouverois son esprit plus disposé à m'obéir. Quand je vis à-peu-près le temps que cette cruelle exécution pouvoit être faite , & que celui auquel Canzadé devoit être de retour étoit passé , je fus dans une extrême inquiétude de n'en

avoir point de nouvelles ; & comme la passion que je ressentois pour cette princesse ne me donnoit aucun repos , je fis armer quatre vaisseaux , & je résolus de parcourir toutes les mers par où elle devoit avoir passé , pour apprendre ce qu'elle étoit devenue. Après être entré dans différens ports , sans avoir pu être instruit de ce que je souhaitois savoir , j'avois ordonné que l'on prit la route de Dabul , & mon dessein étoit d'envoyer de - là à Visapour , savoir si le prince n'y étoit point arrivé malgré mes ordres , lorsque le vent changea tellement , que nous fûmes rejetés en pleine mer. La tempête devint alors si violente , que nous fûmes huit jours entre la vie & la mort , du moins mon vaisseau , qui étoit le meilleur ; car pour les trois autres , il y a apparence qu'ils périrent dans les flots. Le gros temps cessa enfin , & nous commencions à nous reconnoître , lorsque le pilote tout effrayé me fit appeler : seigneur , me dit-il , nous sommes dans la mer d'Oman (1), &

(1) *Ramak* est le nom d'une isle de la mer d'Oman , c'est-à-dire , de l'Océan Ethiopique ou oriental , dont les habitans sont nommés par les Persans *Sermahi* , qui signifie tête de poisson , à cause qu'ils ont , selon quelques-uns , la tête semblable à celle des poissons ;

56 LES SULTANES

quelqu'effort que je fasse, le vaisseau dérive avec une extrême vitesse vers l'isle Ramak, qui n'est habitée que par des sauvages d'une cruauté extraordinaire. Ils dévorent leurs ennemis sans pitié, ou ceux que le naufrage pousse vers leurs isles; le courant nous y porte, & nous n'avons aucune espérance d'en réchapper: il est vrai qu'ils épargnent quelquefois ceux qui savent un métier qu'ils puissent apprendre d'eux; comme ils sont fort industrieux, ils ne les font pas mourir. Souvent même après quelques années d'esclavage, ils leur donnent la liberté; j'en puis parler avec certitude, puisque j'ai eu le malheur de tomber déjà entre leurs mains, & que ce n'est qu'en qualité de charpentier de vaisseaux, auxquels j'avois travaillé étant jeune, & dont je leur ai enseigné la construction, que j'ai évité une mort que tous

mais selon d'autres, parce qu'ils n'ont point d'autre nourriture ordinaire que celle qu'ils tirent des poissons; ce sont apparemment ceux que les anciens ont appelés *Ichthyophages*, peuples extrêmement farouches, & qui n'ont aucun commerce avec les autres hommes, qu'ils prennent aussi pour des poissons, puisqu'ils les mangent quand ils tombent entre leurs mains. Le roman intitulé *Coussibent-Nameh*, parle de cette isle, & rapporte les exploits fabuleux que Khofrouschir y fit.

Bibliothèque orientale, fol. 708.

mes camarades effuyèrent. A peine le pilote avoit-il achevé de me faire ce récit , que nous fûmes entourés de plus de soixante barques de sauvages , qui furent dans notre vaisseau , avant que nous nous fussions mis en défense : nous étions si accablés de la fatigue que nous avoit causé la tempête , qu'aucun de nous n'étoit en état de soutenir seulement ses armes : en un instant ces insulaires s'emparèrent de nous , nous lièrent avec des cordes , & amenèrent notre vaisseau dans une espèce de port , d'où nous fûmes conduits à terre , & logés sous une grande cabane faite de planches.

Les principaux chefs des insulaires , au nombre de huit , étoient distingués des autres par des bonnets ornés de plumes ; de près de cent hommes que nous étions , on en fit trois parts ; ils en tuèrent un tiers , & les autres furent distribués entre le reste des sauvages ; j'échus heureusement avec mon pilote à l'un des chefs , & comme il avoit provision de viande boucanée , nous eûmes le bonheur de n'être pas d'abord traités avec autant d'inhumanité que nos camarades , dont fix furent égorgés , rôtis & dévorés à nos yeux.

Ce ne fut pas sans frémir que je fus témoin

58 LES SULTANES

d'une pareille expédition ; comme le pilote qui avoit été deux ans esclave dans cette isle , avoit eu le temps d'en apprendre la langue , je voulus l'engager à proposer à notre maître de nous mettre à rançon : il se prit à rire : eh ! quelle rançon votre majesté pourroit-elle offrir à ce sauvage , me dit-il ; l'or , les diamans , & toutes les richesses de la Perse , ne sont pas capables de toucher ces cœurs (1) barbares ; la chasse & la pêche

(1) L'isle dans laquelle arrive le sultan d'Ormuz , ressemble tout-à-fait à celles qui sont habitées aujourd'hui par les sauvages de l'Amérique , du Brésil , du pays des Amazones & du Canada ; lesquelles , suivant les conjectures du père Lafiteau , jésuite , dans ses *mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps* , tirent leur origine des différentes nations qui y ont pénétré après le déluge. *Les histoires anciennes* , dit-il , tome premier , fol. 38 de l'édition in-12 , font mention d'une grande quantité de peuples qui ont occupé les trois parties du monde connu , & comme on n'en voyoit plus aucune trace , on croyoit avoir lieu de juger qu'ils avoient été entièrement détruits ; la découverte des indes orientales & occidentales nous a fait retrouver la plus grande partie de ces nations que l'on croyoit antérieures. Ensuite au fol. 45 , il rapporte quelques traits caractéristiques de ces peuples nouvellement découverts , qui peuvent faire hasarder des conjectures sur la probabilité qu'il y a , qu'ils sortent de ces peuples anciens dont les histoires nous ont conservé quelqu'idée : telle est , par exem-

sont leur seule occupation & leur seul plaisir; de toutes les passions, ils ne connoissent que l'amitié & la haine; fidelles à toute épreuve entr'eux & à leurs alliés, reçoivent-ils quelque outrage de leurs ennemis, ils risquent tout pour en prendre la vengeance la plus cruelle, & n'ont point de plus grande satisfaction que celle de les surprendre, de les assommer & de les manger. Cette réponse m'affligea fort, & je ne regardois pas sans frayeur le genre de mort auquel

ple, la coutume qu'avoient les maris chez certains peuples, de se mettre au lit quand leurs femmes étoient accouchées, & de s'y faire servir par leurs femmes mêmes: cela se trouve chez les Ibériens, ou les premiers peuples d'Espagne, chez les anciens habitans de l'isle de Corse, chez les Tibareniens en Asie; & même encore aujourd'hui dans quelques-unes de nos provinces voisines d'Espagne, où cela s'appelle *faire couvade*. Cette même coutume est vers le Japon; dans l'Amérique, chez les Caraïbes & les Galibis, & ne peut-on pas présumer, continue le père Lafiteau; d'un usage qui paroît si singulier, que de ces premiers peuples elle a passé à ces derniers, d'autant mieux que Strabon, Et la plupart des auteurs, nous tracent le chemin que les Ibériens, qui étoient venus d'Asie en Espagne, ont tenu pour retourner d'Espagne en Asie, où le même nom d'Ibérie est resté au pays qu'ils occupèrent; & le père Lafiteau infinue que de-là ils ont pu se transporter en Amérique.

j'étois destiné , lorsque mon pilote me parla en ces termes : Je ne fais , seigneur , qu'un seul moyen de vous sauver la vie ; vous avez vu hier la fille de notre maître , elle n'a pas plus de quinze ans , je l'engagerai à jeter les yeux sur vous ; si vous êtes assez heureux pour lui plaire , & qu'elle veuille dire deux mots en votre faveur à son père , il vous adoptera dans sa famille , vous deviendrez son gendre , mais il faudra vous résoudre à vivre suivant les mœurs de cette isle , & ne plus penser à retourner en Perse , si vous ne voulez mourir dans les tourmens les plus horribles : je fais que cela coûtera à votre majesté ; mais que ne fait-on pas pour éviter la mort , lorsqu'elle se présente à nos yeux sous un aspect aussi affreux ?

La proposition de Vagieddin (c'étoit le nom du pilote) m'étonna si fort , que je ne pus lui répondre ; il prit mon silence pour un consentement tacite , & me quitta brusquement. J'étois si affligé des discours de cet homme , que je ne m'apperçus pas qu'il n'étoit déjà plus auprès de moi , & quand je reconnus que j'étois seul , je m'abandonnai à la douleur la plus amère. Quoi ! me dis-je alors , moi qui ai méprisé les plus rares beautés de l'orient , je serois réduit ,

pour sauver ma vie, à faire ma cour à la fille d'un sauvage, à une créature qui n'a presque rien qui la distingue de la brute, que la parole & la figure; encore quelle figure! En vit-on jamais de plus effroyable & de plus sale? Juste ciel! à quoi me condamnez-vous? Ah! mourons, il n'y a plus à balancer, & n'attendons pas que nous devenions, ou la victime cruelle de notre nouveau maître, ou l'objet des horribles desirs de sa fille. Mais, repris-je, ne dois-je pas regarder ma situation comme une juste punition du ciel que j'implore. Désobéissant aux dernières volontés de mon père, à qui j'avois promis d'abandonner le dessein d'épouser ma sœur, persécuteur sans relâche de cette vertueuse princesse, ingrat de la manière la plus marquée envers un prince à qui je dois la vie, la liberté & le trône que je possédois, ne méritois-je pas d'être puni encore plus sévèrement que je ne le suis? N'est-ce pas cet amour incestueux qui m'a conduit vers cet affreux rivage? Oui, sans doute, & notre prophète ne m'y a fait aborder que pour me faire expier un crime dont je n'ai pas la force de me repentir.

Je n'avois pas fini ces tristes réflexions, que Vagieddin reyint à moi: bonnes nou-

velles, seigneur, me dit-il, vous n'avez point été indifférent à notre jeune maîtresse ; par la conversation que je viens d'avoir avec elle, il y a lieu de croire qu'elle s'intéresse à votre vie, & pour peu qu'elle veuille le témoigner à son père, vous éviterez le sort de nos camarades. Ah ! mon ami, m'écriai-je en ce moment, à quel excès de misère suis-je réduit ? Quoi, le sultan d'Ormuz se verroit obligé d'épouser un monstre ? Non, j'aime mieux cent fois mourir. Le pilote fut surpris de ma réponse. Seigneur, reprit-il, quand votre majesté s'afflige ainsi, elle ignore sans doute de quelle manière se font les mariages dans cette isle, & toutes les cérémonies qu'on y apporte ; lorsque je les lui aurai expliqué, elle connoîtra qu'elle n'a point de meilleur expédient pour se procurer la liberté. Ce que vous craignez tant, c'est-à-dire, d'épouser Agariata, (car c'est ainsi que s'appelle la fille unique de Michapous notre maître), n'arrivera pas sitôt. Il y a dans ces lieux bien des usages bizarres avant que d'en venir à la conclusion ; & ils nous donneront peut-être le temps qui nous fournira l'occasion de sortir de cette isle. Le discours de Vagieddin me tranquillisa un peu ; je commençai à respirer quand il m'eut

appris que les mariages ne se faisoient pas dans cette isle avec aussi peu de précautions & de cérémonies qu'en Perse, & que j'avois du temps devant moi. Suivant donc le conseil de cet homme, qui prévint Michapous sur l'inclination que sa fille avoit pour moi, j'allai le lendemain à l'entrée de la nuit dans la cabane d'Agariata; je la tirai trois fois par le nez pour l'éveiller; comme c'est une cérémonie essentielle, je n'eus garde d'y manquer. Cette belle fille ne me dit aucune parole, elle se contenta de me regarder d'un air riant, à la lueur d'une petite lampe que je tenois à la main, & le tout s'étant passé avec beaucoup de circonspection, & encore plus de bienséance, je me retirai très-content de la modestie de ma jeune maîtresse, & je fus obligé, pendant plus de deux mois, de renouveler toutes les nuits pareille cérémonie. Comme pendant le cours de ces galanteries nocturnes, je vis que l'on s'appretoit à assommer deux de mes sujets, pour être mangés dans la famille de Michapous, je pris la résolution d'en parler à sa fille. Belle Agariata, lui fis-je dire par mon pilote, tous ces gens qui ont été faits esclaves avec moi, sont mes enfans & les vôtres: je suis leur roi dans

64 LES SULTANES

mon pays ; qu'ont-ils faits à votre père , pour les traiter avec tant de barbarie ? Si vous avez quelque bonté pour moi , faites - leur accorder la vie , c'est le seul moyen de conserver la mienne.

Comme j'étois présent au discours de Vagieddin , qui ne faisoit que répéter dans la langue du pays ce que je disois en Persan , je ne pouvois m'empêcher de verser des larmes ; elles attendrirent Agariata , qui promit de s'intéresser au sort de ces malheureux , & depuis ce jour , Michapous n'en fit mourir aucun , & même engagea les autres insulaires à user avec mes sujets de la même humanité.

Dans quelque situation déplorable que je fusse , quelque réflexion que j'eusse faite sur ma malheureuse passion , je ne pouvois oublier Canzadé , & ma fureur redoubloit pour le prince son amant , quand je considérois que sans lui , ma sœur auroit peut - être accepté ma main , & que lui seul étoit cause qu'ayant quitté Ormuz , j'avois fait naufrage dans cette isle.

Une nuit , que fatigué de l'exercice de la chasse , & après avoir été rendre mes devoirs très-respectueux à Agariata , je dormois profondément sur une peau d'ours , tous mes

malheurs se retracèrent dans mon esprit avec d'autant plus de violence, que je m'imaginois voir que ma sœur tenoit Cothbedin par la main, qu'elle le regardoit avec la dernière tendresse, & qu'elle lui juroit un amour éternel. Dans l'agitation où j'étois, je tirai mon sabre, & j'allois sacrifier l'un & l'autre à mon ressentiment, lorsqu'un homme qui ressemble parfaitement au vénérable vieillard qui vient d'unir Cothbedin avec Canzadé, me retint le bras.

XXV. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Caçan - Can, Sultan d'Ormuz.

ARRÊTE, me dit cet homme, avec un air d'autorité que je respectai; le prince à qui tu veux ôter le jour ne doit pas périr par tes coups: de quelqu'ingratitude dont tu te sois souillé à son égard, je l'ai informé de l'état affreux où tu te trouves; lui seul peut t'en tirer, & il veut bien encore hasarder sa vie pour un perfide qui a tenté de la lui arracher de la manière du monde la plus indigne. C'est en lui un excès de générosité sans exem-

ple, & je veux, malgré toi-même, l'en récompenser, en t'arrachant du cœur cette semence (1) noire, qui est le principe de toutes les fautes que les hommes commettent, & qu'ils tiennent originairement du sultan Adam depuis sa défobéissance. Alors, ce vieillard vénérable s'approchant de moi, me frappa au côté gauche, d'un couteau tranchant des deux côtés, me l'ouvrit, en tira une petite graine noire, grosse comme une groseille, & la jeta dans le feu qui étoit dans ma cabane. Je ressentis dans cette opération qui ne dura qu'un instant, une douleur si violente, que je fis un cri des plus perçans; à ce bruit, Vagieddin se réveilla, il alluma la lampe, accourut à mon secours, & me trouvant dans une extrême agitation, il jugea à propos de m'éveiller. Qu'avez-vous donc, seigneur, me dit-il? Quel rêve

(1) Cette semence s'appelle *Hebbat al calb*, c'est-à-dire, la graine du cœur, & signifie l'amour-propre & la concupiscence qui nous porte au péché; c'est aussi le péché d'origine que les Mahométans reconnaissent être venu d'Adam, & qu'ils disent être le principe de toutes nos fautes. Mahomet se vantoit d'en avoir été délivré par l'ange Gabriel qui lui arracha du cœur cette semence noire, & que par ce moyen il étoit devenu impeccable.

. Bibliothèque orientale, fol. 440.

affreux vous tourmente ? Ah ! ce n'est point un rêve, lui dis-je, je suis mortellement blessé ; comme j'avois la main appuyée sur mon cœur , il approcha sa lumière , & fut , ainsi que moi , dans la dernière surprise d'y trouver une cicatrice longue comme le doigt , & qui paroissoit encore presque sanglante ; mais ce qui mit le comble à mon étonnement , c'est qu'après que l'extrême douleur que j'avois ressentie fut passée , l'horrible passion que j'avois eu jusqu'alors pour Canzadé , s'éteignit dans mon cœur , qu'elle y fit place à la tendresse la plus pure ; que couvert de confusion pour l'indigne conduite que j'avois tenue envers le prince de Visapour , je sentis naître pour lui , dans mon âme , toute l'estime & la reconnoissance qu'il méritoit , & que j'eus un déplaisir extrême de ne pouvoir lui en donner des marques sur le champ , en lui accordant pour épouse la princesse ma sœur.

Je rêvois sans cesse à un événement aussi singulier ; & comptant sur les promesses de ce sage vieillard , je vivois dans l'espérance de voir bientôt la fin de mon esclavage , lorsqu'une nuit , ce même homme m'apparut encore , & me présentant le portrait d'une jeune fille d'une beauté achevée : voilà ,

68 LES SULTANES

me dit-il , la personne qui t'est destinée pour épouse. C'est elle qui doit te faire perdre entièrement l'idée de Canzadé , à qui elle n'est pas inférieure en mérite. Je ne regardai point ce portrait sans admiration , & effectivement , depuis ce jour , je ne pus penser sans horreur à la passion que j'avois conçue pour la princesse ma sœur. J'étois dans cette situation , lorsque les deux mois du cérémonial qui devoit précéder mon mariage étant expirés , Vagieddin m'avertit que je devois m'expliquer avec Michapous.

Suivant son conseil , nous allâmes la nuit à sa cabane ; je l'éveillai , je lui présentai une pipe allumée qu'il prit , & mon pilote l'ayant prié de ma part de m'adopter dans sa famille , & de me donner la belle Agariata en mariage , il lui fit réponse qu'il communiqueroit cette affaire à ses parens , & nous fit signe de nous retirer.

Je ne pouvois déguiser mon chagrin au pilote ; quoiqu'il m'eût fait entendre que ne pas faire cette démarche , c'étoit attirer sur ma tête & sur celle de mes sujets toute la colère de notre maître , je me livrois à la plus amère douleur. Il faut donc , lui dis-je enfin , que j'épouse Agariata. Malheureux que je suis ! que ne me laissois -

périr dès le commencement de notre esclavage, la mort me seroit plus douce qu'une union pour laquelle je n'ai que de l'horreur. Eh! seigneur, reprit Vagieddin, je suppose que vous soyez bientôt marié avec cette fille, avez-vous oublié que vous n'êtes point obligé pour cela de vivre avec elle comme un mari avec sa femme? Cessez de vous alarmer, & rappelez-vous, seigneur, ce que je vous ai dit plus d'une fois, que l'on pense ici très-différemment de ce que l'on fait en Perse. Il est difficile de croire jusqu'à quel excès l'on pousse la continence dans cette isle. Quoique, suivant les loix du pays, un homme marié puisse user de ses droits quatre jours après la cérémonie, il est d'usage de n'approcher de son épouse qu'après plus de six mois; on y est persuadé que cette modération est le témoignage le plus authentique de l'estime que l'on a pour elle; & lors même que ce temps est expiré, & que les nouveaux mariés demeurent dans la même cabane, ils ne se parlent presque point, ou s'ils le font, ce n'est qu'en grondant, & d'un air brusque; ils croient que la pudeur exige cette bienséance, & que ce n'est que vers la fin de l'année qu'ils doivent se donner des témoignages réciproques de leur tendresse.

Les nouvelles assurances que Vagieddin me donna sur la conduite des insulaires, me tranquillisèrent un peu ; & la famille de Michapous m'ayant fait l'honneur de m'agréer, il fallut épouser de bonne grâce Agariata. Je passe par - dessus l'agréable détail de cette cérémonie, qui ne feroit que vous ennuyer ; ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que la mariée avoit les cheveux graissés avec de l'huile d'ours, & que l'on m'avoit barbouillé le visage & le corps de manière que je devois être d'une figure affreuse.

Tout ce que m'avoit dit le pilote étoit vrai ; mon peu d'empressement pour ma nouvelle épouse fut trouvé admirable. L'on regarda ma continence comme une marque d'un vrai respect pour la famille dans laquelle j'entrois ; loin de m'en savoir mauvais gré, cela me mit, parmi les sauvages, dans une grande considération, & tous mes sujets, à mon exemple, furent adoptés dans différentes familles.

Il n'y avoit guères que quinze jours que j'étois marié, lorsqu'un des chefs de la nation ayant invité les principaux à un festin, je m'y trouvai avec Michapous. Là il nous déclara qu'il avoit eu avis qu'une autre nation sauvage de leurs ennemis étoit

en marche pour les venir attaquer, & qu'il falloit aller au-devant d'eux, & tâcher de les surprendre. Ces peuples, ainsi que Vagieddin me l'avoit assuré, aimoient passionnément la guerre, & n'ayant point d'autre passion que celle de porter le fer & le feu chez ceux qui les avoient offensés, l'on peut juger que la proposition de l'insulaire fut acceptée avec une joie extrême. L'on résolut de partir dès le lendemain; & comme Michapous m'avoit conduit dans cette assemblée avec Vagieddin qui m'y servoit d'interprète, je lui fis demander la permission de les accompagner dans cette expédition, & de permettre que tous mes sujets, qui étoient alors au nombre de trente, combattissent sous mes ordres. Ils acceptèrent volontiers ma demande, l'on nous rendit les armes que l'on nous avoit ôtées au moment de notre esclavage: je les engageai aussi à se servir des sabres des Persans qui avoient péri dans leur isle, & après avoir pris congé d'Agiarata, nous partîmes environ cinq cent, avec beaucoup de gaieté.

Après avoir marché pendant six jours, nos contreurs nous ayant appris qu'ils avoient entendu, pendant la nuit précédente, un mouvement très-considérable dans un petit

bois, & qu'aux environs ils avoient vu du feu d'espace en espace, cette découverte nous arrêta tout court. L'on tint conseil; & comme il y avoit un chemin creux entre les ennemis & nous, je fis proposer par Vagied-din, de les laisser s'engager dans cette espèce de défilé, par où probablement ils devoient passer; de nous séparer en deux parties égales, de nous coucher sur la hauteur, le ventre contre terre, & ensuite de fondre sur eux de toutes parts. Mon avis fut suivi, & exécuté avec tant de succès, que de plus de huit cent qui venoient pour nous attaquer, il n'en réchappa pas cinquante. Il est vrai qu'étonnés de voir l'effet de nos sabres, & du carnage que nous faisons en si peu de temps, ils perdirent cœur dans le moment, & nous eûmes bon marché de gens intimidés, surpris & consternés de se voir attaquer de tous côtés, sans espoir d'échapper à la fureur de leurs ennemis.

Comme mes sujets, à la tête desquels j'avois combattu, avoient tous fait des prodiges de valeur, & que nos insulaires les regardoient comme les premiers auteurs de la victoire complète que nous venions de remporter, nous fûmes extrêmement caressés, & même regardés avec respect. Après
avoir

avoir célébré ce jour heureux par des chants & par des danses , & nous être chargés des dépouilles de nos ennemis , nous reprîmes la route de notre habitation , & étant arrivés proche d'un petit bois , nous résolûmes d'y passer la nuit ; & comme nous étions dans une sécurité parfaite , nous nous livrâmes à un sommeil tranquille. Je dormois paisiblement , & mon pilote étoit à côté de moi , lorsque nous nous sentîmes l'un & l'autre saisir brusquement par les pieds & par les mains ; l'on nous baillonna , l'on nous enleva , sans qu'aucun de ceux qui étoient à côté de nous pût nous entendre , & l'on nous emporta avec une vitesse incompréhensible. Je ne savois que penser d'un tel événement , lorsqu'à la pointe du jour je me vis entre les mains de nos ennemis , & je connus que douze des leurs avoient entrepris & exécuté un coup aussi hardi & aussi téméraire.

*Extrait de l'Histoire de Caçan-Can, Sultan
d'Ormuz.*

ON peut juger de notre douleur & de la
que témoignèrent ces sauvages , en nous
Tome XXIII. D

voyant entre leurs mains ; ils nous débaillonnèrent , nous lièrent avec de grosses cordes , & nous portant à cinq ou six , ils s'éloignèrent presqu'en courant de ce lieu , & marchèrent du même pas pendant quatre jours , au bout desquels approchant de leur habitation , ils envoyèrent annoncer leur retour infortuné par un des leurs , & attendirent que tous leurs frères vinssent audevant d'eux. Il n'est pas difficile de concevoir dans quel état nous étions , Vagieddin & moi ; mais ma frayeur redoubla lorsque je vis arriver tous les autres sauvages avec des hurlemens horribles , & que les femmes & les enfans tenoient des cailloux prêts à lancer contre nous. Ils avoient déjà le bras levé , lorsque le plus ancien de ceux qui nous conduisoient , leur fit signe de la main de se contenir. Regardez bien ces deux hommes , leur dit-il , ils ne nous ressemblent presque en rien ; cependant leur bravoure est au-dessus de toute expression ; avec un petit nombre de gens faits comme eux , ils ont seuls fait pancher la victoire de leur côté ; ils ont massacré vos pères , vos maris , vos frères , vos enfans , & nous ne serions jamais venus à bout de les enlever , si nous n'avions eu de surprise ; voilà donc les seuls hommes

sur lesquels vous avez à venger tant de morts illustres qui sont p ris sous leurs coups ; ainsi suspendez pour quelques jours votre douleur , afin de les punir par un supplice proportionné au tort qu'ils vous ont fait. Ce discours rallentit la fureur des sauvages , & nous garantit de la mort : loin de nous faire le moindre mal , on nous délia , on nous conduisit dans une cabane dont on nous établit les maîtres ; l'on en garda seulement la porte avec exactitude , & l'on nous servit à manger du poisson sec deux fois par jour fort exactement.

Comme je remarquois une extrême tristesse dans Vagieddin , je lui en demandai la raison : seigneur , me dit - il , nous devons dès ce jour nous regarder comme de malheureuses victimes dévouées à une mort certaine : nos ennemis ne savent ce que c'est que de faire grâce , & leur vengeance ne s'affouvit que par le sang des misérables qu'ils font mourir dans les plus cruels tourmens : alors m'ayant expliqué la harangue du sauvage , ne croyez pas , seigneur , continua-t-il , que nous jouissions encore long - temps de la vie ; nous sommes destinés à essuyer des supplices , accompagnés de circonstances d'une barbarie si raffinée , que l'on ne peut

76 L E S S U L T A N E S

rien concevoir de plus affreux; toute ma fermeté m'abandonne; quand j'y pense, je frémis par avance de la seule idée que je m'en rappelle, & dont j'ai été tant de fois témoin chez les insulaires que nous venons de quitter.

Si le discours du pilote m'étonna d'abord, je revins bientôt de mon effroi: Vagieddin, lui dis-je, rassure-toi, nous ne mourrons pas parmi les barbares; le grand prophète m'en a assuré trop positivement; je porte sur mon cœur une marque certaine de sa protection: en m'arrachant de l'ame la fatale passion qui a causé tous mes malheurs, il m'a fait entendre que j'aurois encore obligation de la vie au prince de Visapour, & quoique j'ignore de quelle manière un secours si extraordinaire peut m'arriver, je ne dois point désespérer d'en ressentir bientôt les effets.

Malgré la cicatrice que je portois à l'endroit du cœur, & que Vagieddin avoit examinée avec une surprise extrême, il n'ajoutoit pas tellement foi au prodige, qu'il ne se livrât souvent à la plus amère douleur; enfin, après avoir demeuré près de quinze jours avec ces barbares, on nous apprit que nous serions bientôt brûlés à petit feu; & voici de quelle manière nous en fûmes

formés. La veille du jour destiné à notre supplice, on vint nous prendre dans notre cabane, on nous mit au col une longue corde de coton; on nous dépouilla tout nuds, & plusieurs femmes, après nous avoir peint le corps, & nous avoir attaché des ornemens de diverses couleurs, firent retentir l'air du bruit de leurs chansons & de leurs danses; elles nous annonçoient que nous devions le lendemain leur servir de nourriture, & que nous eussions à nous préparer à la mort, avec toute la fermeté que des braves tels que nous devoient faire paroître. Je vous avoue, mesdames, que je crus ma fin prochaine, & que je commençai à désespérer un peu de la protection du prophète; on nous garda toute cette nuit avec un soin extrême: l'agitation de Vagieddin redoubloit encore ma peine; je tâchois pourtant de le consoler, & je l'exhortois à se résigner à la providence qui ne nous avoit pas abandonnés jusqu'à ce moment, lorsque je jetai par hasard les yeux sur un livre qui sortoit à moitié de la poche de son habit, que les insulaires, en le dépouillant, avoient laissé dans notre cabane: je ne fais par quel motif je le ramassai; mais je n'eus pas plutôt connu que c'étoit son routier, & qu'il

78 LES SULTANES

contenoit en outre une computation astronomique , que par une espèce d'inspiration , je le parcourus d'un bout à l'autre ; & comme j'y trouvai une éclipse presque totale de soleil , annoncée dans le mois dans lequel nous nous trouvions , je demandai au pilote s'il favoit exactement à quel quantième du mois & de la lune nous étions. Oui, seigneur , me dit-il , & de peur de me tromper , je les ai marqués tous les jours ; alors ayant examiné avec attention cette computation , nous trouvâmes , par un calcul très-exact , que cette éclipse devoit arriver le lendemain , environ à deux heures après midi. Transporté de joie de cette découverte , je me persuadai que cet événement ne m'étoit pas présenté sans mystère , & ayant fait part de mes idées à Vagieddin , je l'instruisis de l'usage qu'il devoit en faire.

A peine le jour commençoit à paroître , que les insulaires étant venus nous tirer de notre cabane , ils la démolirent ; on nous ôta la corde que nous avions au col , on nous la passa autour du corps , & plusieurs de ces barbares la tenant par les deux bouts , nous conduisirent toujours en courant jusques sur le bord de la mer , dans une grande place , où tous ceux qui composoient , cette

On s'étoient rendus en foule. On nous mena à un poteau , & l'on alluma à cinquante pas de nous un feu qui me parut être la divinité à laquelle on nous alloit offrir. Alors un des sauvages , armé d'une ceinture de massue qu'il tenoit sur son épaule , s'adressa ainsi la parole : n'êtes-vous pas ces deux hommes que l'on a enlevés d'entre vos ennemis , & qui avez fait un si grand mal à nos pères & de nos frères ? Vous ne pouvez le nier ; & puisque nous sommes aujourd'hui maîtres de vos personnes , vous ne pouvez vous attendre aux tourmens que vous nous faites. Vos membres vont être rôtis pièce par pièce , & nous les mangerons jusqu'aux os. Quelqu'effrayé que Vagieddin pût être par cette si cruelle menace , il répondit ainsi au malin , suivant les instructions que je lui avais données. Si vous nous avez pris au milieu de vos ennemis , ce n'est pas à dire que nous soyons personnellement vos ennemis. Forcés de combattre pour ceux qui nous étions , il falloit ou périr sous les massues , ou employer nos armes contre vous ; ainsi ce n'est point à nous que vous devez imputer la mort de vos frères , mais seroit injuste de la venger sur nos personnes : j'en atteste ce soleil qui nous éclaire ;

80 LES SULTANES

c'est lui qui vous a fourni le premier feu que vous paroissez adorer , & si vous persistez à vouloir notre mort , je vous apprends de sa part que vous allez éprouver toute sa colère , & que cet astre lumineux , pour vous prouver l'intérêt qu'il prend à notre vie , va couvrir dans peu ce continent des plus épaisses ténèbres ; différez donc notre supplice , jusqu'à ce qu'il ait fait presque les deux tiers de sa carrière ordinaire , & si je ne vous dis pas la vérité , redoublez envers nous les tourmens que vous nous préparez : mais en cas que ce père de la lumière protège notre innocence d'une manière aussi visible , craignez les plus grands malheurs qui puissent jamais vous arriver , si vous ne nous rendez pas la liberté.

Le discours de Vagieddin surprit extrêmement les sauvages : l'air affirmatif avec lequel il leur parloit , les intimida ; ils s'éloignèrent de nous pour quelques momens , & après avoir tenu conseil , le chef des insulaires s'étant rapproché de nous , ton supplice & celui de ton camarade est différé , lui dit-il , jusqu'à l'heure à laquelle ce grand événement que tu nous annonces doit arriver , mais si tu nous en imposes , n'attendez l'un & l'autre qu'une mort infiniment plus cruelle

que celle qui vous étoit préparée. Alors nous laissant dans le même état où nous étions, ils se mirent à danser, à chanter, & à faire entr'eux un festin dans lequel ils n'épargnèrent pas les boissons ennivrantes? Enfin le moment annoncé étoit prêt d'arriver, lorsque les sauvages, impatiens, nous détachèrent du poteau; ils reprochèrent à Vagieddin son imposture, & nous ayant conduits sur une espèce de théâtre dressé devant le feu qu'ils avoient allumé dès le matin, ils nous y firent monter, nous attachèrent les bras élevés à une perche, qui traversant au-dessus de l'échafaud, portoit sur deux pièces de bois plantées en terre, & nous enveloppèrent d'une espèce de chemise faite d'écorce de bouleau, dans le dessein d'y mettre bientôt le feu, & par son peu d'activité, de nous procurer une mort extrêmement lente & cruelle. Nous touchions déjà à ce moment fatal, & le chef des insulaires, un tison enflammé à la main, alloit commencer le sacrifice, lorsque Vagieddin lui cria d'un ton effroyable : regarde; malheureux incrédule, regarde le Dieu vengeur qui va foudroyer toute ta nation; lève les yeux au ciel & vois - y ta condamnation écrite.

Les sauvages ayant alors porté la vue vers

82 LES SULTANES

le soleil, furent dans la dernière consternation de voir, suivant la prédiction du pilote, le ciel s'obscurcir insensiblement, & la terre se couvrir des plus noires ténèbres.

XXVII. SOIRÉE.

*Conclusion de l'Histoire de Caçan - Can ,
Sultan d'Ormuz.*

PENDANT la durée entière de l'éclipse (1) qui fut de plus de trois heures, les sauvages, tant hommes que femmes, étoient prosternés en terre, sans oser remuer. Quel fut

(1) L'éclipse du soleil est causée par l'interposition du corps de la lune directement entre l'œil & le soleil. Les plus grandes éclipses arrivent lorsque cet astre est dans son apogée, & la lune dans son périhélie, parce que le soleil étant dans son apogée, c'est-à-dire, dans son plus grand éloignement de la terre, son diamètre apparent est le plus petit qu'il puisse être & quand la lune est dans son périhélie, c'est-à-dire dans le point le plus près de la terre, son diamètre apparent est le plus grand, de sorte que l'éclipse du soleil est non-seulement totale, mais aussi avec la plus grande demeure. La durée totale de ces fortes d'éclipses solaires, appelées centrales, est de trois heures huit minutes, & la demeure de tout le soleil dans l'obscurité, est de neuf minutes & trente secondes.

leur étonnement en se relevant , après que l'obscurité fut cessée , de voir tout d'un coup plus de trois cent hommes , d'une figure qui leur étoit entièrement inconnue , fondre sur eux le sabre à la main. Comme ils prenoient ces ennemis pour des envoyés de l'astre , qu'ils croyoient avoir offensé dans nos personnes , ils ne se mirent point en défense , & se laissèrent massacrer.

Si Vagieddin regardoit ce second événement avec autant de surprise que les sauvages , pour moi , rempli des promesses du prophète , j'en fus d'autant moins étonné , qu'à la tête des braves guerriers qui venoient à notre secours , j'avois reconnu le prince Cothbedin , qui après m'avoir fait détacher de la perche à laquelle j'étois lié , fit rendre le même service au pilote : seigneur , lui dis-je , reconnoissez - vous dans cet état déplorable un monarque ingrat que vous avez droit , non-seulement de haïr , mais même dont il semble que la mort vous soit nécessaire pour satisfaire votre juste vengeance , & votre amour outragé. Roi d'Ormuz , me répondit le prince de Visapour , en m'embrassant avec tendresse , loin de m'être inconnu , ce n'est que pour vous tirer de ce péril , que j'ai abordé sur ces côtes ; c'est

84 LES SULTANES

une histoire trop longue à vous raconter à présent, ce n'est pas ici le moment de le faire; venez à mon vaisseau réparer les forces dont votre corps épuisé paroît avoir besoin. Je prenois le chemin de la mer, lorsque Vagieddin s'apercevant que les femmes des sauvages & leurs enfans, qui avoient été épargnés par les soldats du prince, étoient encore prosternés la face contre terre : malheureuses, leur cria-t-il d'une voix forte, relevez-vous, retournez à vos cabanes; profitez de la punition de ces monstres; élevez vos enfans dans des principes d'humanité, & par des cruautés, dont le seul récit doit faire horreur, n'offensez plus un être supérieur qui vient de nous venger de la barbarie que l'on vouloit exercer sur nous : ces paroles rassurèrent ces pauvres femmes désolées; elles ne se levèrent qu'en tremblant, & retournèrent à leur habitation, pendant que nous gagnions un cap, derrière lequel étoit le vaisseau de Cothbedin. Avant que d'y entrer, nous fîmes, le pilote & moi, une ablution, d'autant plus nécessaire, que les femmes de ces sauvages nous avoient peint tout le corps avec des cendres de différentes couleurs; après quoi le prince nous ayant présenté des habits convenables, nous

montâmes sur le vaisseau où nous trouvâmes tous les rafraîchissemens dont nous avions un extrême besoin.

Je ne vous ferai pas , mesdames , le détail des remerciemens que je fis au prince de Visapour , les assurances que je lui donnai que ma passion pour Canzadé étoit entièrement éteinte , & la manière extraordinaire dont je lui appris que j'avois été guéri de cet amour incestueux ; je vous dirai seulement qu'après avoir traversé avec beaucoup de vitesse des mers , qui jusqu'alors nous étoient inconnues , nous entrâmes dans celle d'Arabie , & fûmes poussés par un vent favorable jusques dans le port de Cambaye ; là le prince & moi résolûmes de nous travestir en marchands , & avec six esclaves seulement , nous allâmes loger au caravanféraïl de cette ville ; le concierge nous y reçut avec distinction ; il nous fit donner une des meilleures chambres , & même nous engagea à souper avec lui ; nous nous mîmes à table , le repas fut fort gai , nous y bûmes de bon vin , mais soit qu'il nous ait donné dans la tête , ou qu'il y ait quelque chose de surnaturel dans notre sommeil , nous avons été transportés dans ce superbe palais , sans savoir comment & nous avons été assez

heureux pour y trouver la fin de nos peines.

Les sultanes avoient été plus d'une fois touchées des tristes situations dans lesquelles s'étoit trouvé le sultan de Perse. Elles étoient charmées que le hafard eût conduit ce prince & Cothbedin dans leur palais , pour y terminer tous les chagrins de Canzadé ; elles faisoient quelquefois réflexion sur les assurances que l'iman Cothrob lui avoit données après le récit de ses aventures , qu'elle verroit bientôt la fin de ses malheurs ; elles se souvenoient du transport d'Albaert à Ormuz , de la vue qui avoit été rendue à Aboul-Affam ; & quoique les discours du sultan de Perse leur fissent comprendre que cet iman pouvoit avoir contribué à la guérison de l'esprit & du cœur de Cazan-Can , elles n'avoient garde de s'imaginer que c'étoit cet homme merveilleux qui conduisoit toutes ces aventures à leur fin par sa profonde capacité dans les sciences les plus sublimes , & par le pouvoir qu'il avoit sur les génies de toutes les espèces.

Il se faisoit tard , & quelqu'envie que les sultanes eussent de savoir par quel moyen le prince de Visapour étoit sorti des mains des corsaires , & comment il avoit pu secourir aussi à propos le sultan , elles crurent

devoir remettre au lendemain le récit de ses aventures , & chacun s'étant retiré , ils passèrent tous la nuit avec beaucoup de tranquillité , à l'exception de Cazan - Can. Le portrait que le sage lui avoit montré dans la cabane des insulaires , avoit fait une impression trop forte sur son cœur , pour qu'il ne l'eût pas toujours présent à l'esprit , & il croyoit avoir trouvé l'original de cette peinture dans une jeune personne de ce palais , jusques alors couverte d'un voile : elle avoit toujours été présente à tout ce qui s'étoit passé dans le sérail ; mais son voile lui ayant échappé vers la fin de l'histoire du sultan , il fut tellement frappé de l'éclat de la belle Acfou , fille d'Oguz & de Gehernaz (car c'étoit elle que le prince avoit vue en rêve pendant cette nuit si satisfaisante pour lui) , qu'il en resta immobile.

Comme Cazan-Can n'étoit pas bien assuré si cette charmante personne étoit une mortelle , ou quelqu'un de ces esprits élémentaires qui s'allient quelquefois aux hommes , il passa la nuit dans une grande agitation , & pour s'éclaircir de ses doutes , il fit entendre aux esclaves qui étoient destinés pour le servir , qu'il souhaiteroit parler au vénérable vieillard qu'il avoit vu tous les jours

88 LES SULTANES

précédens. Cothrob ne fut pas plutôt informé des intentions du sultan, qu'il se rendit à son appartement. Seigneur, lui dit le prince, en embrassant ses genoux, ne croyez pas passer pour un homme ordinaire. Les événemens étonnans qui me sont arrivés, & auxquels vous avez la part la plus essentielle, me font vous regarder comme un génie favorable, ou comme un sage à qui rien n'est impossible dans la nature; ainsi, après les obligations infinies que je vous ai, ne devinez-vous point ce qui se passe actuellement dans mon cœur? Sultan d'Ormuz, reprit gravement Cothrob, en embrassant Cazan-Can, tout ce qui t'a paru n'être qu'un rêve, est une vérité bien réelle. Oui, c'est moi-même qui t'ai arraché du cœur cette graine infectée qui n'engendre que corruption dans les hommes; c'est par mon moyen que notre souverain prophète a permis que tu ayes recouvré l'usage de toute ta raison; & c'est par sa permission que je t'ai fait voir le portrait de cette adorable personne qui cause aujourd'hui toutes tes inquiétudes. Si sa vue t'a vivement touché, lorsque son voile lui échappa hier, la tienne ne lui a pas causé moins d'émotion. Elle sera ton épouse, c'est tout ce que je puis te dire à présent;

fais-lui connoître seulement par des regards respectueux ce que tu penses pour elle. Du reste , ne te fatigues pas l'esprit pour savoir où tu es , & quelles sont les personnes qui habitent ce palais , tu seras informé de tout cela lorsqu'il en sera temps , & ce moment , qui doit être celui d'une union que tu souhaites avec tant de passion , n'est pas extrêmement éloigné.

L'iman s'étant alors retiré sans attendre les remerciemens de Cazan-Can , ce monarque fut si transporté de joie des promesses qu'il venoit de lui faire , qu'il courut à l'appartement du prince de Visapour pour lui annoncer cette nouvelle. Cothbedin & Canzadé prirent toute la part possible à sa satisfaction ; & la joie s'étant répandue dans toutes leurs actions , ils passèrent la journée dans un extrême contentement. L'heure de se rassembler étant arrivée , on se rendit dans le fallon : les sultanes ayant témoigné au prince de Visapour quelque curiosité d'apprendre ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il étoit tombé au pouvoir des corsaires , ce prince leur parla en ces termes.

Histoire du Prince de Visapour.

APRÈS l'extrême fatigue que j'avois essuyée dans le combat que j'avois été obligé de soutenir contre le capitaine & les soldats du vaisseau qui vouloient obéir exactement au sultan d'Ormuz, & dans lequel j'aurois succombé infailliblement sans le secours inespéré qui m'étoit arrivé, je ne m'attendois pas, à mon réveil, qui ne fut que plus de douze heures après, que je me trouverois pour ainsi dire dans les fers. J'en fus d'autant plus cruellement affligé, que séparé de ma chère Canzadé, j'appris que dans le partage que les corsaires avoient fait de nos personnes & de nos biens, elle étoit échue au plus brutal de tous les hommes. Je ne puis vous exprimer, mesdames, jusqu'à quel point fut porté mon désespoir : il fut si violent, que j'en tombai dans une espèce de délire qui fit appréhender pour ma vie. Celui qui commandoit notre vaisseau, & qui se nommoit Achabaert, n'ignorant pas ma qualité & mon amour, qu'il avoit appris de quelques sujets du sultan qui avoient été pris avec moi, eut toutes les attentions ima-

ginables pour que je ne manquasse de rien ; il n'épargna aucune chose pour me consoler : seigneur , me dit-il, vous êtes libre dès ce moment , & je vais faire toutes les manœuvres possibles pour rejoindre le corsaire qui vous enlève Canzadé. Je le forcerai à la remettre entre vos mains , ou je vous jure que je périrai à la peine. Généreux Achaert , m'écriai - je , quelles obligations ne vous ai-je pas ? Ah ! si vous me rendez un service aussi essentiel , soyez sûr d'une reconnaissance sans bornes. Mais de grâce , ne perdons pas de temps , les momens sont précieux , & le moindre retardement me fait frissonner : nous tournâmes aussitôt la proue du côté que le vaisseau du pirate avoit cinglé ; & après avoir vogué pendant plusieurs jours avec beaucoup de vitesse , nous vîmes venir à nous un bâtiment , que de plus près nous reconnûmes pour être celui que nous cherchions : nous l'abordâmes dans le moment même , & n'y trouvant point la princesse , j'étois sur le point de me précipiter dans la mer , de douleur , lorsque j'appris avec une extrême satisfaction , de quelle manière Albaert ayant tué le corsaire , avoit mis pied à terre avec la princesse à Dabul , & qu'il avoit compté à ceux de ce vaisseau

quatre-vingt mille pièces d'or pour la rançon de Canzadé & des personnes de sa suite.

Nous prîmes dans le moment la route de Dabul , & nous n'en étions pas éloignés de soixante lieues , qu'une affreuse tempête nous rejeta en mer , & après avoir battu notre vaisseau pendant cinq jours , sans aucune discontinuation , il alla se briser contre un écueil. Tout l'équipage ayant péri , le seul Achabaert & moi nous nous fîmes d'une espèce de poutre qui nous porta à plus de dix lieues de cet endroit , à bord de l'isle où nous arrivâmes demi-morts de faim & de lassitude. Après avoir pénétré avec beaucoup de peine avant dans cette isle , nous reconnûmes qu'elle étoit inhabitée , & nous n'y vîmes qu'une grande quantité de mouches à miel , & de chèvres qui paroissoient très-privées. Les premières nous fournirent , dès le même jour , une nourriture qui nous rétablit l'estomac ; & les secondes , outre le lait qu'elles nous donnoient abondamment , nous indiquèrent une fontaine d'eau vive des plus fraîches , parce qu'elle avoit sa source dans un rocher situé au penchant d'une petite montagne qui étoit exposée au vent du nord.

Ce nous fut une espèce de consolation , de trouver au moins de quoi vivre dans un

lieu aussi sauvage, & après avoir passé la nuit à l'entrée de cette roche, nous commençons à nous résigner aux volontés de la providence, lorsque le jour qui commençoit à paroître, sembla tout d'un coup s'obscurcir ; cette espèce de phénomène nous causa quelque frayeur ; elle augmenta encore par un bruit d'une nature que je ne saurois bien décrire, & nous fûmes dans un étonnement au - dessus de toute expression, de voir qu'il procédoit du vol d'un oiseau plus gros qu'un éléphant, que cette espèce de monstre s'abattit à cent pas de nous, & qu'ayant pris une chèvre dans chacune de ses serres, il remonta vers le ciel, traversa la mer, & disparut à nos yeux.

XXVIII. S O I R É E.

Continuation de l'Histoire du Prince de Visapour.

A CH A B A E R T resta interdit à cette vue ; pour moi, je n'en fus pas tout - à - fait tant étonné, & comprenant qu'il falloit que cet oiseau prodigieux fût un rokh (1) dont j'avois

(1) *Rokh*, oiseau monstrueux qui enlève avec facilité un bœuf.

souvent ouï parler, mais que je croyois n'exister que dans l'imagination de nos romanciers, je l'examinai avec une extrême attention. Comme pendant près d'un mois que nous fûmes dans cette isle, je voyois tous les deux jours le rokh faire la même opération sur les chèvres, cela me fournit une idée que je communiquai à Achabaert, & qu'il approuva, quoiqu'elle fût très-périlleuse. Suivant mon projet, nous défîmes la toile de nos turbans, & nous coupâmes nos robes de dessus, de manière que nous en fîmes des bandes suffisantes pour nous attacher solidement chacun à une chèvre : après les avoir toutes éloignées un soir de l'endroit où le rokh avoit coutume de descendre, nous y en laissâmes seulement deux, auxquelles nous étant fortement liés, nous attendîmes avec une impatience mêlée de frayeur, l'arrivée de l'oiseau : il vint à l'heure accoutumée, & nous enleva avec nos chèvres, comme s'il n'eût été chargé que de deux moineaux. De quelqu'intrépidité que l'on puisse se piquer, j'avoue que ce ne fut pas sans une extrême appréhension que nous nous vîmes emporter presque aux nues, traverser un espace immense de mer, & descendre, vers le soir, sur une esplanade située au haut

d'une montagne où le rokhs posa les deux chèvres qu'il avoit étouffées dans ses serres. Comme cet oiseau les quitta pour aller apparemment chercher ses petits , & les amener à leur pâture ordinaire , nous profitâmes de ce moment pour défaire les liens qui nous tenoient suspendus aux chèvres ; nous nous éloignâmes de ce lieu , & après avoir mangé quelques rayons de miel dont nous avions fait provision , nous nous retirâmes derrière une roche pour y passer la nuit. Nous nous disposions à goûter en cet endroit un sommeil dont nous avions un extrême besoin , lorsqu'en voulant arracher quelques brossailles qui m'empêchoient de me placer commodément , j'apperçus quelque chose de brillant : je m'en approchai , & découvrant au clair de la lune que c'étoit un anneau d'or qui tenoit à une espèce de trappe , je la levai , & y trouvant un degré éclairé de lampes de crystal remplies d'huile de senteur , nous ne fîmes , Achabaert & moi , aucune difficulté d'y descendre : cependant , à peine y fîmes - nous entrés , que nous fîmes saisis d'une espèce d'inquiétude , en entendant la trappe se refermer avec violence. Suivant toujours notre première résolution , nous parvînmes dans une salle d'une magnificence

surprenante , & pour l'ornement de laquelle on n'avoit point épargné les pierres les plus précieuses. Quatre torchères d'or pur soutenoient des lampes dont il sortoit une lumière si brillante , que cette salle étoit éclairée comme en plein jour ; & à un des coins étoit un cabinet magnifique dans lequel on voyoit deux lits de satin brodés de perles. Comme nous étions extrêmement fatigués , nous nous mîmes dessus , nous nous y endormîmes profondément , & nous ne nous réveillâmes qu'à la pointe du jour , au chant de plusieurs oiseaux renfermés dans une magnifique volière : leur plumage étoit si varié & si brillant , que nous ne pouvions nous lasser de l'admirer , lorsque nous fûmes distraits de cette vue par une conversation que j'entendis entre deux personnes que je ne voyois pas : oui , seigneur , dit une de ces voix , le sultan d'Ormuz est dans l'isle de Ramak. Je le fais , reprit l'autre voix ; son impiété envers le ciel , & son ingratitude pour un prince généreux , l'ont conduit dans ce lieu affreux pour y subir le châtiment qu'il méritoit : mais son repentir & les prières du prophète ont fait changer l'arrêt qui avoit été prononcé contre lui , pourvu qu'il se trouve

un homme assez brave pour l'aller arracher à ces farouches insulaires qui se disposent à le brûler à petit feu. Je n'eus pas plutôt entendu ces dernières paroles, que sans hésiter sur le parti que j'avois à prendre ; ce sera moi repris-je, qui tenterai cette entreprise, quelque difficile & quelque périlleuse qu'elle puisse être : mais daignez du moins m'instruire de quelle manière je dois m'y comporter. Généreux Cothbedin, poursuivit la seconde voix, je n'en attendois pas moins de ton courage ; poursuis ton noble dessein : après t'être rafraîchi dans ces lieux, éprouve l'aventure de Soham, monte le vaisseau que tu trouveras dans le port, & pars pour cette expédition. Cette voix n'eut pas plutôt cessé de se faire entendre, que nous sortîmes, Acha-baert & moi de ce cabinet, pour entrer dans un jardin superbe que nous traversâmes : de-là, nous étant rendus dans un magnifique fallon où nous trouvâmes un repas exquis, qui nous étoit d'un grand secours, nous passâmes ensuite dans une avenue qui nous conduisit à un port rempli de vaisseaux. Là, nous étant informés d'un matelot en quel endroit de la terre nous étions : seigneurs, nous dit-il, vous êtes dans l'isle

de Darem (1), qui a toujours passé pour fabuleuse par la difficulté qu'il y a d'y aborder. Sam-Souvar, fils de Caherman, général des armées de Feridoun, l'un des rois de la première dynastie de Perse, fut le premier à qui il fut permis d'arriver dans ces lieux ; ils étoient remplis de monstres si terribles, qu'aucun mortel avant lui n'avoit été assez hardi pour chercher à y mettre le pied ; cependant ce héros, à qui rien ne paroissoit impossible, osa aborder à cette isle ; il y combattit la plus grande partie de ces monstres, & ayant dompté celui qui étoit le plus farouche, & qui se nommoit Soham, à cause qu'il étoit de la couleur & de la nature du fer, il l'apprivoisa, en fit son cheval de bataille, & avec son secours, rendit les périls maîtres du palais dont vous sortez, en chassant les dives leurs ennemis mortels. Ensuite ayant laissé sur la terre des marques d'une valeur extraordinaire, il subit en ces lieux le sort de tous les mortels, & laissa, en mourant, sa monture à la garde de Schacaroun, qui depuis plusieurs siècles attend ici un héros aussi intrépide que Sam-Souvar. Et de quelle utilité, repris-je, peut être à

(1) Voyez la Bibliothèque orientale aux fol. 749 & 750, aux titres Sam & Sam-Souvar, & Samandar.

ce sage l'arrivée de cet homme qu'il attend depuis si long-temps.

Semendoun , continua le matelot , est un génie affreux , surnommé (1) Hezar Lek-Deft , parce qu'avec une taille de géant , il a la force de mille personnes. Il est voisin de cette isle , & y vient souvent faire des irruptions qui désolent Schacaroun , & nous ne pouvons appaiser cette espèce de monstre que par un honteux tribut qui nous déshonore , & que nous lui payons depuis dix ans. Personne jusqu'à présent n'a pu parvenir à nous débarrasser d'un ennemi aussi incommode ; la raison en est qu'il ne peut être vaincu que par un mortel assez hardi pour monter le Soham de Sam - Souvar ; & cet animal aussi terrible que Semendoun , ne doit être soumis que par celui qui pourra lui mettre la bride d'or , dont Sam-Souvar se servit pour le dompter. Comme il a mis en pièces plus d'un cavalier assez hardi pour tenter cette entreprise , cela en a tellement dégoûté les autres , que depuis 60 ans personne n'a voulu s'y hasarder. J'avois lu une partie de cette histoire , sans y ajou-

(1) *Iek-deft* , signifie en langue persane un millier de mains. Ce géant est célèbre dans le roman de l'histoire fabuleuse intitulée *Caicumarvath Nameh*.

ter foi , pourfuivit le prince de Visapour ; mais la manière singulière dont j'étois arrivé dans l'isle de Darem , m'ayant fait croire qu'elle pouvoit bien être véritable , je demandai au matelot si l'on pouvoit voir cet animal si furieux : Oui , seigneur , répliqua le matelot ; il est dans un cabinet du jardin d'où vous sortez , sous un pavillon d'écarlate ; Schacaroun en a un soin tout particulier , & il ne refusera pas de vous le montrer , ainsi que la bride qu'il tient enfermée dans un des appartemens du palais. Je priai le matelot de nous conduire vers ce sage : nous en reçûmes tout l'accueil possible ; & après lui avoir témoigné l'envie que j'avois d'essayer la bride à Soham , il nous mena dans le lieu où ce furieux animal étoit renfermé. J'avoue que je fus très-ému à sa vue ; cependant , résolu de mourir plutôt que de reculer dans cette entreprise , je priai le sage de m'instruire de quelle manière je devois m'y conduire. Seigneur , me dit - il , vous voyez que ce monstrueux animal participe de plusieurs natures : s'il a la tête d'une panthère , il en a toute la férocité & la légèreté ; son corps couvert d'écailles les plus dures , qui lui forment sur le dos une espèce de selle , lui donne la ressemblance &

force du rhinocéros ; & ses aîles & ses pieds , armés de ferres tranchantes , lui fournissent la hardiesse des griffons ; c'est à cet étrange animal que vous devez présenter la bride d'or que voici. Si cette aventure est réservée à un autre qu'à vous , de quelque bonne trempe que soit le sabre que je vous présente , Soham vous aura déchiré en mille pièces avant que vous lui ayiez fait la moindre blessure : si au contraire vous êtes destiné à mettre fin à cette espèce d'enchantement , vous trouverez ce monstre aussi doux que le cheval le mieux dressé ; il se laissera brider & monter sans difficulté , & selon toutes nos prédictions , vous serez vainqueur de Semendoun.

XXIX. SOIRÉE.

Conclusion de l'Histoire du Prince de Visapour.

PENDANT que Schacaroun me parloit ainsi , il m'examinait pour voir si je ne changerois pas de visage , & voyant que malgré les périls qu'il venoit de m'annoncer , je demeurais ferme dans ma résolution : Seigneur , continua-t-il , en me remettant la bride d'or entre les mains , si vous êtes assez heureux

102 LES SULTANES

pour dompter Soham ; songez que vous avez à combattre un géant terrible , dont la monture ordinaire est le rokh qui vous a conduit hier sur la montagne inaccessible qui cache cette isle aux humains ; outre l'extrême force dont il est doué , il est bon de vous avertir que ce géant est du nombre des mauvais génies , qui ont le pouvoir de prendre toute sorte de formes ; il en changera infailliblement , s'il se voit inférieur , ou blessé dans le combat que vous allez entreprendre : mais sous quelque figure qu'il se présente devant vous , ne le quittez point que vous ne lui ayez ôté la vie ; ne craignez pas au reste , d'abandonner Soham , vous le retrouverez toujours lorsqu'il vous sera nécessaire ; & si vous sortez victorieux d'un combat aussi étrange , assurez-vous qu'en nous délivrant d'une odieuse tyrannie , vous arracherez le roi d'Ormuz à une mort cruelle qu'on lui prépare , & que vous retrouverez en lui un homme pénétré de douleur des injustices qu'il vous a faites. Un de nos sages , en lui arrachant du cœur l'incestueuse passion qu'il ressentait pour la princesse sa sœur , lui a ouvert les yeux sur votre mérite : Soyez seulement vainqueur de notre ennemi , vous ne trouverez plus d'obstacle à votre passion pour l'incomparable Canzadé.

Ces dernières promesses, continua le prince de Visapour, redoublèrent mon ardeur pour le combat, & Schacaroun m'ayant ouvert la porte du fallon où étoit enfermé Soham, j'y entrai sans hésiter, tenant la bride d'or de la main gauche, & de la droite, le sabre que ce sage m'avoit donné. Comme je ne me flattois pas de réussir dans mon projet, je m'étois résolument dévoué à la mort; & après avoir fait une courte prière à notre souverain prophète, je me préparois à me défendre de l'attaque du monstre, lorsque je le vis, pour ainsi dire, s'humilier devant moi, plier les genoux, & me présenter la tête pour y recevoir la bride. Je fus si transporté de joie à cette vue, que je la lui passai promptement dans la gueule; & sautant hardiment sur son dos, je m'y trouvai aussi ferme que sur le meilleur cheval.

Schacaroun alors se prosternant le visage contre terre: Dieu soit loué & notre prophète, s'écria-t-il, la mort de notre ennemi est prochaine. Partez, intrépide cavalier, laissez-vous conduire par Soham; mais afin que Semendoun n'ait sur vous aucun avantage, ayez, comme lui, le don de métamorphose pendant tout ce jour, & songez

alors du don que Schacaroun m'avoit fait en montant sur Soham, je pris promptement la figure d'un poisson d'une taille médiocre; & m'élançant brusquement dans la gueule du monstre, après avoir légèrement traversé son vaste gosier, j'allai droit au cœur, & le lui ayant arraché à belles dents, le monstre disparut. Je repris ma première forme, & je me trouvai flottant sur le corps du géant qui étoit sans vie. Quoique je ne fusse pas extrêmement éloigné du rivage qui étoit bordé par tous les habitans de l'isle de Darem, je craignois qu'avant qu'on eût pu me joindre avec une chaloupe, la mer qui étoit extrêmement agitée, ne m'emportât avec le corps de Semendoun, lorsque Soham se jetant dans la mer, passa sa bride dans le col du géant, & nous ramena l'un & l'autre jusques dans le port.

Je fus reçu par tous les habitans de cette isle, avec des acclamations de joie d'autant plus sincères, qu'ils se voyoient délivrés par la mort de leur ennemi, d'un tribut qui leur caufoit une douleur extrême : ce monstre exigeoit d'eux, tous les ans, à pareil jour, dix des plus belles filles de l'isle, sans que jusqu'alors on eût pu y apporter remède, & la fille même de Schacaroun alloit être

au nombre de ces victimes, lorsque j'arrivai dans l'isle : l'on doit donc juger de la véritable joie de tous ces habitans, & en particulier de ce sage. Il fit allumer un grand feu sur la grève; & y ayant fait jeter le corps du géant, il n'y eut pas plutôt été consumé, que Soham s'élevant dans l'air, fut bientôt perdu de vue, & qu'il parut sur la mer une grande barque qui cingloit à toutes voiles vers le port. Elle y arriva bientôt, & la satisfaction des habitans de Dàrem se trouva excessive, lorsque l'on vit que la barque étoit remplie de toutes les filles de l'isle qui avoient été livrées à Semendoun. A mesure que ce monstre les amenoit dans son palais, une périse qui les avoit protégées contre ses mauvais desseins, les lui enlevait par un pouvoir supérieur au sien, & les transportoit dans sa demeure; mais comme il ne lui étoit pas permis de les rendre à leurs parens qu'après la mort de Semendoun, elle n'avoit pu les reconduire à Dàrem que dans ce moment.

Après que ma victoire eût été célébrée par une fête des plus magnifiques, & que l'on m'eût comblé de remerciemens, Schacaroun me conduisit avec Achabaert vers le port; & m'ayant fait monter un vaisseau sur

lequel il y avoit plus de deux cent hommes vêtus à la persane , il ordonna au capitaine de tourner la proue vers le continent où le sultan d'Ormuz avoit besoin de mon secours.

Il sembloit que les vents fussent soumis aux ordres de ce sage , & nous voguâmes avec tant de vitesse , qu'en deux jours nous arrivâmes au cap près duquel Cazan - Can alloit subir la mort la plus cruelle. Vous avez su , mesdames , de quelle manière furent traités ces féroces insulaires qui alloient le sacrifier à leur barbare fureur. Après cette prompte expédition , & qui ne nous coûta aucun danger , puisqu'ils nous regardèrent comme des gens envoyés du ciel , contre lesquels toute défense étoit inutile , nous remontâmes sur notre vaisseau ; & après avoir parcouru avec la même vitesse , ainsi que le sultan d'Ormuz vous l'a dit , plusieurs mers à nous inconnues , nous entrâmes dans le port de Dabul : là , je récompensai dignement Achabaert. Le reste vous est connu , puisque vous avez été témoins du consentement que Cazan-Can a donné à mon bonheur : heureux si ce prince , suivant les prédictions du sage qui l'a guéri de sa passion pour Canzadé , trouvoit dans ce palais la

fin de ses peines, & le commencement d'une félicité qui ne doit finir qu'avec sa vie.

La princesse Acfou n'entendit pas sans rougir les dernières paroles du prince de Visapour. Les aventures du sultan d'Ormuz l'avoient extrêmement attendrie : elle n'avoit pu s'empêcher de verser des larmes au récit du péril qu'il avoit couru chez les insulaires, & elle s'applaudit secrètement d'avoir laissé faire tant de chemin à son cœur, se persuadant que le prophète ne désapprouvoit pas sa passion. Si cette jeune princesse se livroit ainsi aux mouvemens qui l'agitoient, Cazan-Can ne ressentait pas avec moins de violence un amour qu'il voyoit autorisé par le sage Cothrobo, & qu'il croyoit avoir fait assez connoître par ses regards à cette aimable princesse, de dessus laquelle il ne détournait pas les yeux, lorsqu'il étoit dans le fallon.

Oguz, du lieu de sa retraite, voyait avec plaisir se former une union dont les suites ne devoient pas lui être désagréables ; l'alliance du sultan d'Ormuz lui convenoit fort, & ce prince, à l'exception des sentimens odieux qu'il avoit eu pour sa sœur, & dont il étoit guéri, avoit toutes les perfections imaginables. Le sultan de Guzarate témoi-

110 LES SULTANES

gnant à l'Iman l'impatience qu'il avoit
 voir conclure ce mariage : Seigneur , lui
 il , ce temps n'est pas encore bien éloigné
 mais il faut auparavant que vous con-
 fiez à fond le cœur de vos sultanes. Je
 déjà y lire une partie de leurs sentimen-
 répliqua Oguz ; Neubahar , Schabger
 Geanzouz ont été d'abord véritablement
 touchées de ma prétendue mort ; mais
 se lasse bientôt de vivre dans la tristesse
 il me semble que leur douleur est un
 diminuée. Pour Goul-Saba , elle n'a ten-
 gué de l'affliction de ma perte que par
 port à son fils , dans lequel j'ai entrevu
 tes les marques d'un mauvais naturel.
 conversations que j'ai entendues entre
 mère & lui , à mon sujet , ne me con-
 vent que trop dans cette pensée : la
 Gehernaz m'a paru toujours plongée
 une véritable affliction ; rien jusqu'à pré-
 n'a pu la détourner de ses pensées affli-
 gées ; je suis témoin de l'amertume de
 pleurs , & si elle paroît quelquefois dé-
 née de sa douleur , par le récit des évé-
 nes singulières qu'elle a entendues jusqu'à
 jourd'hui , elle y rentre bientôt dans le
 ticulier , & n'entretient la princesse que
 que du malheur qu'elle a eu de me per-

DE GUZARATE. III

mais je ne m'en tiens pas à une épreuve si légère ; vous m'avez promis , mon cher Cothroob , de faire quelque chose de plus pour moi. Vous serez content , seigneur , reprit l'iman ; le moment de cet éclaircissement n'est pas encore venu , il faut l'attendre sans impatience.

Le lendemain de cette conversation , les sultanes s'étant rendues dans le salon avec la compagnie ordinaire , elles y trouvèrent deux hommes , dont l'un , d'un air grand & majestueux , paroissoit être le maître de l'autre ; il étoit extrêmement foible , & sembloit relever d'une longue maladie ; une profonde tristesse régnoit sur son visage & dans ses actions ; & autant son esclave marquoit d'étonnement de se voir dans un lieu où régnoient tant de richesses , autant l'autre témoigna d'indifférence pour la situation où il se trouvoit ; cette insensibilité surprit les sultanes , & l'une d'elles lui adressant la parole : seigneur , lui dit-elle , vous paroissez bien peu touché de vous trouver en ces lieux ; votre indolence pique notre curiosité , daignez nous apprendre le sujet de vos chagrins ; peut-être trouverez-vous quelque soulagement en nous les racontant , & pourrions-nous les adoucir par nos conseils , ou

par le secours que nous ferons capables d'y apporter. Hélas ! madame , reprit tristement cet homme , je ne fais si je dors ou si je veille ; mais en quelqu'état que je me trouve , mes malheurs sont d'une nature à ne recevoir aucun adoucissement ; le récit que je vous en ferois ne pourroit que redoubler la douleur extrême qui m'accable , & augmenter les ressentimens que j'ai d'une blessure dont je ne suis pas parfaitement guéri ; ainsi , dispensez-moi , je vous supplie , de vous apprendre les événemens d'une vie qui m'est à charge : si cependant vous souhaitez en être instruites , permettez que cet homme vous les raconte , pendant que je me retirerai pour prendre quelque repos , si la chose est possible.

Les sultanes , attendries par les larmes qu'elles virent couler à regret des yeux de ce cavalier , donnèrent ordre qu'on le conduisît dans un appartement convenable , & Cothrob l'y ayant accompagné lui-même , lui fit présenter du sorbet , dans lequel il versa quelques gouttes d'un élixir merveilleux pour ses blessures ; après quoi il le laissa sur un lit où il ne fut pas plutôt , qu'il s'abandonna à un sommeil d'autant plus tranquille , que les douleurs que sa blessure lui causoit

cessèrent sitôt qu'il eut pris son sorbet. Pendant qu'il reposoit, l'iman étant retourné dans le fallon avec celui qui avoit accompagné cet inconnu, les sultanes n'eurent pas plutôt témoigné au dernier l'envie qu'elles avoient de savoir les aventures de son maître, que se disposant à leur obéir, il leur parla à-peu-près dans ces termes.

*Histoire de Zem-Alzaman, Prince de Kasgar,
& de Zenderheroud, Princesse de Samarcand.*

JE ne vous ferai pas, mesdames, la description du royaume de Kasgar (1), cela vous doit être connu; je ne m'étendrai que sur le récit des actions particulières du prince Zem - Alzaman (2), fils unique du sultan Fraydoun, qui domine dans ce royaume. Ce monarque avoit eu une guerre sanglante avec celui de Samarcand (3); elle avoit été

(1) *Kasgar*, ville capitale du Turkestan.

(2) C'est-à-dire, l'ornement du siècle.

(3) *Samarcand*, grande ville & capitale de la province de Mavarnahar. Elle est bâtie sur une rivière assez considérable qui la traverse par le milieu; il y a beaucoup d'apparence que c'est une des sept qu'Alexandre le Grand fit bâtir, & auxquelles il donna son nom.

114 LES SULTANES

pendant quelque temps assez douteuse ; mais enfin , ce dernier succombant sous la puissance de Fraydoun , il fut tué de sa propre main dans une bataille fort cruelle , qui fut donnée sur les frontières de son royaume. Après une victoire des plus complètes , le sultan de Kasgar auroit pu étendre ses conquêtes jusques dans le cœur de la province de Mavaralnahar ; mais comme il n'avoit fait que repousser les troupes du roi de Samarcand qui l'avoit attaqué injustement , il se contenta de l'avantage qu'il venoit de recevoir ; & croyant ne pouvoir sans crime envahir les terres de ses voisins , il accorda à la veuve de son ennemi la paix qu'elle lui fit demander , & se tint paisible dans son royaume , où il gouverna ses sujets avec toute la justice & la modération possible.

Le roi de Samarcand n'avoit laissé en mourant qu'une femme appelée Al - Alma ; cette sultane , dans toutes les occasions , avoit témoigné tant de prudence & de courage , qu'après la mort de ce monarque qui n'avoit qu'une fille , ses sujets ayant une extrême confiance dans cette princesse , lui déférèrent la couronne contre l'usage ordinaire de l'orient.

Quoique cette illustre femme fut le tort

que son époux avoit eu dans la guerre dans laquelle il venoit de succomber, & qu'il avoit entreprise contre son sentiment, & que la nécessité de ses affaires l'eût obligée de demander la paix à Fraydoun, elle garda une violente douleur dans l'ame de la perte du sultan son époux; & ne respirant que la vengeance, elle chercha dans la princesse Zendheroud sa fille toute sa consolation. Cet enfant avoit six ans au plus; mais à cet âge elle étoit d'une beauté si parfaite, que faisant espérer qu'elle seroit bientôt un miracle de la nature, Al-Alma se flattoit, par le moyen de sa fille, de se faire, pour ainsi dire, des esclaves de tous les princes ses voisins, qu'elle armeroit contre Fraydoun. Dans cette espérance, elle éleva la jeune princesse avec tous les soins imaginables; & en lui donnant la fierté d'une lionne, elle lui inspira les sentimens de la haine la plus marquée contre le sultan de Kasgar, & l'accoutuma à n'entendre prononcer son nom qu'avec horreur.

Comme cette princesse étoit d'une complexion vigoureuse & robuste, Al-Alma lui fit pratiquer bientôt les exercices les plus violens; & la faisant monter à cheval dès qu'elle eut assez de force pour cela, elle voulut

116 LES SULTANES

qu'armée d'arc & de flèches , elle allât fréquemment à la chasse ; & si elle n'en fit pas une amazone , elle souhaita du moins qu'elle ressemblât à ces femmes illustres par leur bravoure , qui , jusqu'au temps du grand Iskender (1) , s'étoient acquises dans l'Asie une si haute réputation.

XXX. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman , Prince de Kasgar , & de Zendheroud , Princesse de Samarcand.

LE prince Zem-Alzaman , qui , depuis la nuit qu'il avoit passée dans le sérail , jouissoit d'une santé presque parfaite , étant entré dans le fallon à l'heure ordinaire , avec la compagnie qui l'y avoit amené , & dont il avoit reçu toutes les amitiés possibles , les sultanes n'eurent pas plutôt paru souhaiter savoir la suite de ses aventures , qu'il fit signe à celui qui l'avoit accompagné de les continuer : ce qu'il fit ainsi.

Zendheroud réussit à merveille dans tous

(1) Alexandre le Grand.

de prévenir la sultane, en portant la guerre dans ses états. Mon fils, lui dit cet équitable monarque, il faut que la justice accompagne toutes nos actions; quoique le ressentiment de la reine ne soit pas absolument raisonnable, je ne saurois le condamner tout-à-fait; le sultan son époux me fit une guerre injuste, mais il périt sous mes coups; voilà la source de sa haine; je pourrois peut-être me mettre à l'abri des traits d'une ennemie implacable, en travaillant à la détruire; mais quelle gloire aurois-je à combattre une femme, & encore dans le temps que je fais que le sultan de Bockora (1) se prépare à lui faire la guerre? Le jeune prince goûta les raisonnemens du sultan pleins de générosité; & comme son dernier combat avoit établi une paix solide dans ses états, il demanda à son père la permission de voyager. Le sultan n'ayant pu la lui refuser, il partit d'abord avec une suite de douze personnes; mais au bout d'un mois, s'en trouvant incommodé, il renvoya dix de ceux

(1) *Bockora*, ville très-considérable par sa grandeur, dans le Zagatay en Tartarie, dont elle a été autrefois la capitale: elle est à cinquante lieues environ de Samarcand, & l'on croit qu'elle étoit la patrie d'Avicène.

qui l'accompagnoient , écrivit à son père qu'il fouhaitoit marcher *incognito* & débarrassé de toute sa grandeur , & lui promit de ne se point tellement éloigner de ses états , que si ses ennemis faisoient quelques mouvemens , il ne pût revenir promptement à son secours. Quelque chagrin que Fraydoun ressentit à la lecture de cette lettre , il fut obligé de prendre patience , & se confiant aux promesses de son fils , il attendit son retour avec tranquillité.

Le nom de Zem-Alzaman avoit trop fait de bruit pour que ce prince voulut le porter dans ses voyages ; comme il n'avoit gardé qu'un de ses esclaves & moi pour son service , il nous défendit de l'appeler autrement qu'Edris ; & ayant , sous ce nom , parcouru une partie du Turquestan , il résolut de passer dans les états de la reine de Samarcand , attiré sans doute à ce dessein par le désir de connoître ses forces , ou par la curiosité d'apprendre si la beauté de Zendheroud , que sa mère comptoit devoir être si fatale au sultan Fraydoun , & lui susciter tant d'ennemis , méritoit la réputation qui se répandoit chez les rois ses voisins.

Le prince eut à peine mis le pied dans le Mavarnahar , où il apprit que le prince
Kobad ,

Kobad , frère d'Al-Alma , se dispoſoit à aller au-devant du ſultan de Bockora , que pour être inſtruit plus particulièrement de ſa manière de faire la guerre , il réſolut de lui aller offrir ſes ſervices. Kobad charmé de la bonne mine de Zem-Alzaman , qui ſe préſenta à lui ſous le nom d'Edris le reçut avec un plaifir extrême , & ce jeune prince fit de ſi grands prodiges de valeur dans la bataille que Kobad préſenta au ſultan , qu'on ne parla plus dans l'armée que du brave Edris , qui , dans ce jour , ſauva deux fois la vie à Kobad , & fut cauſe , par ſes belles actions , de la victoire complete que l'on pût remporter.

Al-Alma inſtruite par un courier que ſon frère lui envoya , de l'extrême bravoure de mon maître , le regarda comme un homme envoyé du ciel , non-ſeulement pour la déli-
vrer des mauvaiſes intentions du ſultan de Bockora , mais encore comme un inſtrument propre à détruire celui de Kaſgar , & à oppoſer au prince Zem-Alzaman ſon fils ; & dans le deſſein de vengeance qu'elle ne per-
doit pas de vue , elle écrivit à ſon frère de ne rien négliger pour engager Edris à venir
juſqu'à Samarcand , recevoir les récompensés qu'il méritoit avec tant de juſtice. A cette
propoſition , le prince ſe trouva fort embar-

rassé; mais feignant beaucoup de modestie; il ne voulut rien promettre de positif, & assura seulement Kobad qu'il ne sortiroit pas des états de la reine sans aller l'assurer de ses respects.

Zem-Alzaman, que dorénavant je nommerai toujours Edris, nous témoigna l'embarras où il se trouvoit; cependant, ayant fait réflexion qu'il n'étoit sûrement pas connu dans cette cour, après avoir parcouru quelques villes du Mavaralnahar, il prit la résolution de se rendre à Samarcand. Nous approchions d'une forêt qui n'est qu'à deux lieues de cette ville, lorsque fatigué du voyage, le prince résolut d'y prendre quelque repos; pour cet effet, il quitta la grande route, & cherchant l'endroit le plus écarté, il entendit le bruit d'un petit ruisseau qui couloit agréablement sur quelques cailloux; il le suivit jusqu'à sa source qui, à cent pas de-là, formoit une fontaine rustique, & ayant trouvé ce lieu très-commode pour y passer quelques heures, il mit pied à terre, & nous ayant ordonné de nous éloigner, il se coucha sur l'herbe, & céda bientôt au sommeil qui l'accabloit.

Pendant que le prince dormoit tranquillement, Zendheroud, dont l'exercice de la

chasse faisoit, comme je l'ai déjà dit, la principale occupation, parcouroit la forêt où nous étions, montée sur un des plus beaux chevaux de l'Arabie : l'ardeur avec laquelle elle poursuivoit un chevreuil, lui ayant fait prendre une route différente de celle de sa fuite, elle s'en écarta, de manière qu'elle ne s'aperçut de son erreur, que lorsqu'elle eut atteint la bête qu'elle perça de son dard. Elle méditoit alors de retourner sur ses pas, quand se voyant proche de cette fontaine qui lui étoit très-connue, elle résolut d'y aller étancher la soif dont elle étoit pressée ; elle mit pied à terre, attacha son cheval à un arbre, & prit le chemin qui y conduisoit ; mais elle n'eut pas fait cinquante pas, que le premier objet qui la frappa, fut celui du prince de Kasgar, qui dormoit si profondément, qu'il ne s'éveilla point au bruit qu'elle fit en s'approchant de lui. Si d'abord Zendheroud fut surprise à une rencontre si peu attendue, les avantages qu'elle avoit au-dessus des personnes de son sexe la rassurèrent bientôt ; d'ailleurs, une sympathie secrète l'empêchant de se retirer de ces lieux, elle considéra d'abord avec attention, & ensuite avec émotion, le prince mon maître ; il n'avoit alors pas plus de vingt ans ;

& comme aucun des déplaisirs qu'il a ressentis depuis n'avoit encore altéré sa beauté & sa bonne mine, la princesse ne put dit-convenir en elle-même, qu'elle n'avoit jamais rien vu de si parfait ; mais ensuite, détournant ses regards de dessus un objet qui les attiroit avec violence, elle soupira ; & prenant trop d'intérêt à ce bel inconnu, elle souhaita du moins que ce fut à lui à qui elle pût avoir obligation de la mort du sultan de Kasgar & de son fils, & qu'il fût destiné du ciel pour une vengeance qu'elle souhaitoit avec tant de passion : elle s'arrêtoit à ces réflexions, lorsque le prince s'éveillant, fut frappé & ébloui de la vue de la princesse, à un point, que se relevant & se jetant à ses pieds sans balancer : Pardonnez, madame, lui dit-il, la témérité d'un étranger qui ignore que vous honorassiez ces lieux de votre présence ; informé du respect qu'il doit à votre sexe, il n'auroit pas été assez hardi pour se présenter ainsi à vos yeux. La vue d'hommes faits comme vous, dit alors Zendheroud, m'est de trop bon augure pour que je m'offense de leur rencontre : levez-vous, seigneur, c'est la princesse de Samarcand qui vous en prie.

XXXI. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman, Prince de Kasgar, & de Zendheroud, Princesse de Samarcand.

ON ne peut concevoir quelle fut la surprise & la joie du prince en ce moment. Vous êtes l'incomparable Zendheroud, reprit-il avec étonnement ? Ah ! madame , que je me fais bon gré d'avoir employé mes armes contre vos ennemis ! & que je m'estimerois heureux , si , par quelques services que j'ai tâché de vous rendre le nom d'Edris étoit déjà parvenu jusqu'à vous ! Au nom d'Edris , Zendheroud tressaillit ; elle recula quelques pas , & ne put voir sans beaucoup de joie , que celui de qui l'air charmant venoit de la soumettre à l'empire de l'amour , étoit encore plus digne de cette fortune par sa valeur que par le mérite de sa personne ; elle tâcha cependant de se remettre de la surprise de ses sens , & prenant la parole à son tour : seigneur , lui dit-elle , je n'ai point de peine à vous croire le brave Edris , à qui cette couronne a tant d'obligation ; le portrait que

l'on m'avoit fait de votre personne, est encore fort au-dessous de ce que je vois en vous... Pendant que le prince & la princesse étoient dans cette conversation, la suite de la chasse l'ayant rejointe, Kobad qui étoit de la partie n'eut pas plutôt reconnu Edris, que sautant en bas de son cheval, & courant à lui les bras ouverts, il lui fit mille caresses, ordonna qu'on lui rendit tous les honneurs imaginables; & l'ayant invité de venir à Samarcand, le prince remonta sur son cheval que je lui présentai, & marcha toujours côté de la princesse, qu'il entretenait pendant tout le chemin.

Al-Alma qui avoit ardemment souhaité la vue de ce héros, qu'elle espéroit engager à la servir dans la guerre qu'elle méditoit contre le sultan de Kasgar, reçut Edris avec toutes les marques d'estime & de considération qu'elle eût pu donner aux plus grands princes de la terre; elle n'oublia rien pour lui marquer la vive reconnoissance qu'elle avoit de ses services, & le prince s'acquitt en si peu de temps toute son affection, que jamais favori ne s'étoit rendu si puissant sur l'esprit d'aucun souverain. Comme mon maître étoit très-prévenant, il se fit bientôt aimer de tous les sujets de la reine; & si

quelqu'un envia son bonheur, ce ne furent que quelques princes qui, aspirant à la possession de Zendheroud & du trône, craignirent que la reine, aveuglée sur le compte de cet inconnu, ne lui donnât la préférence sur eux; leur crainte étoit d'autant plus juste, que cette fière princesse, qui ne les avoit jamais favorisés d'un regard qui pût leur donner la moindre espérance, sembloit se plaire infiniment dans la compagnie d'Edris. Il n'avoit pourtant pas encore fait connoître sa passion à Zendheroud, lorsqu'un soir se promenant avec elle dans les jardins du palais, elle le fit asseoir à ses côtés; & ses esclaves, par respect, s'étant éloignées de quelques pas: seigneur, lui dit-elle, en lui montrant une fontaine qui couloit en face du berceau sous lequel elle étoit, c'est dans un lieu presque semblable à celui-ci, que j'ai vu la première fois le brave Edris. Vous pourriez ajouter, reprit mon prince avec vivacité, que ce fut aussi dans cet endroit qu'il laissa sa liberté aux pieds de la divine princesse de Samarcand, & qu'il s'y chargea des glorieuses chaînes qu'il veut porter jusqu'au tombeau. Quoique la princesse ne fût pas fâchée d'une pareille déclaration, elle rougit, baissa les yeux, & ne les osant

128 LES SULTANES

lever sur le visage d'Edris, ce prince qui observoit sa contenance, y remarquant plus de pudeur que de fierté & de colère, en devint plus hardi qu'auparavant. Belle Zendheroud, lui dit-il, si je vous ai offensé, ordonnez du genre de mort qui doit punir mon audace; mais soyez bien persuadée que cet Edris qui, sans s'être fait connoître que par son épée, ose lever les yeux jusques sur la princesse de Samarcand, n'est pas indigne de lui appartenir. Ma naissance ne cède ni à la vôtre; ni à celle des autres princes qui sont à votre cour; mais pardonnez si, pour le présent, je ne puis vous en dire davantage; j'ai des raisons essentielles pour garder un silence là-dessus que le temps justifiera.

Edris, dit alors la princesse, nous vous avons assez d'obligation pour ne vouloir pas exiger que vous me déclariez ce secret; mais si ce que vous me dites est véritable, Zendheroud ne fera jamais qu'à vous. La princesse fut si émue de ce qu'elle venoit de dire, qu'elle fut quelque temps sans parler; ensuite reprenant la parole: ah! Edris, lui dit-elle, que viens-je de vous avouer? Pouvois-je oublier que je ne devois pas disposer de mon cœur, & qu'il n'est destiné,

ainsi que ma main, que pour celui qui mettra aux pieds de ma mère la tête du sultan de Kasgar.

Ces dernières paroles troublèrent un peu Edris ; cependant , il se remit promptement , & pour empêcher la princesse de remarquer l'altération qui étoit sur son visage : Madame , lui dit-il , je n'ai pas ignoré jusqu'ici les conditions auxquelles s'engagent ceux qui aspirent à la gloire de vous posséder , & quoiqu'il paroisse beaucoup de présomption dans ce que je vais vous dire , je vous promets de ne demander la possession de l'incomparable Zendheroud , que pour le jour que je mettrai sur sa tête la couronne de Kasgar.

Quoique la princesse n'entendît point le sens des promesses du prince , la confiance avec laquelle il lui parloit , lui persuadoit la grandeur de sa naissance ; & cherchant en elle-même les noms des plus puissans princes de tout l'orient , desquels elle exceptoit Zem-Alzaman par la haine qu'elle lui portoit , elle n'avoit garde de s'imaginer qu'Edris & lui ne fussent qu'une même personne. Enfin , Zendheroud extrêmement émue d'une pareille conversation , se leva de dessus son siège , ses femmes se rapprochèrent , & elle se retira dans son appartement , dans lequel

elle passa la nuit avec beaucoup d'agitation.

A peine le jour parut-il, que la princesse voulant rendre grâces au prophète de l'arrivée d'Edris dans ses états, elle résolut pour cet effet d'aller à la principale mosquée de Samarcand; elle en prit le chemin avec sa suite, & comme elle alloit y entrer, elle apperçut beaucoup de monde à la porte, & une femme assez âgée, qui faisoit retentir l'air de ses cris. Elle fit écarter le peuple, & s'étant approchée de cette femme, elle lui demanda la cause de sa douleur. Hélas ! madame, répondit la vieille en fondant en larmes, je n'avois qu'un fils, & je viens de le perdre par son obstination. Un vieux calender à qui j'ai donné l'hospitalité cette nuit, voyant qu'il se préparoit à monter à cheval pour aller se promener avec ses amis, a fait son possible pour l'empêcher de sortir de la maison. Vous êtes menacé, lui a-t-il dit, aujourd'hui d'un grand malheur; vous pouvez l'éviter en restant ici, remettez à demain votre promenade; & soyez sûr qu'en suivant mon conseil, vous aurez des jours longs & heureux, & que vous serez à l'abri de la malheureuse destinée qui vous attend dans les rues de Samarcand. Mon fils n'a fait que rire de cette prédiction; il a tourné

le calender en ridicule, & sautant sur son cheval, il est sorti de ma maison sans écouter mes prières & mes larmes, & courant à toute bride, il n'est pas plutôt parvenu à cet endroit, que son cheval se cabrant, s'est renversé sur lui, & lui a brisé la tête contre la porte de la mosquée.

Zendheroud étonnée d'une pareille prédiction, consola de son mieux cette mère affligée, dont le fils expira dans le moment. Elle donna ses ordres pour le faire reporter dans sa maison, & ayant chargé un de ses esclaves d'engager le calender à venir la trouver à son palais au retour de la prière, l'esclave s'acquitta si bien de sa commission, qu'elle trouva en y rentrant le calender qui attendoit ses ordres. Bon vieillard, lui dit-elle alors, ce que l'on m'a raconté ce matin à votre sujet me surprend infiniment. Est-il possible que le jeune homme chez qui vous avez passé la nuit, n'ait perdu la vie que pour n'avoir pas voulu suivre votre conseil? Cela est vrai, princesse, répondit modestement le vieillard. J'ai toute ma vie fait une étude particulière de la physionomie, & par des principes presque sûrs, j'avois prévu le malheur dont cet étourdi étoit menacé.

La princesse ayant fait alors éloigner ceux

132 LES SULTANES

de sa suite : Sage vieillard , lui dit-elle , puis-que vous avez acquis une science si profonde à l'inspection seule du visage , pourriez-vous m'instruire de ce que je dois craindre ou espérer. Madame , reprit le calender , après l'avoir regardée fixement , quoiqu'il y ait souvent du danger à dire la vérité aux princes , je ne vous cacherai point ce que je pense à votre sujet. Vous joignez à une grande beauté , un courage encore plus grand ; mais toutes vos bonnes qualités sont quelquefois ternies par des mouvemens de colère qui déshonorent votre sexe , dont le partage doit être la douceur & la modération. Faites-y une extrême attention. Heureuse , si la tendresse que vous a inspirée un jeune héros digne de vous ne vous devient pas funeste par cet endroit , & si la violence de vos passions , en causant tous les malheurs de votre vie & de la sienne , n'est pas un obstacle à l'acquisition d'une couronne qu'il se prépare à vous mettre sur la tête.



XXXII. SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman , Prince
de Kasgar , & de Zendheroud , Princesse
de Samarcand.*

LA princesse fut si frappée de l'horoscope du calender , qu'elle en resta dans une extrême surprise. Elle lui fit présent de cent pièces d'or , & se renfermant dans son cabinet , elle s'abandonna au plaisir de voir que les prédictions de ce vieillard s'accordoient parfaitement avec les sentimens de son cœur ; & comme elle n'avoit à craindre pour obstacle à son bonheur que les bouillans accès de sa colère , elle se promit bien de gagner sur elle de se vaincre dans toutes les occasions où cette violente passion voudroit prendre quelqu'empire sur son ame.

Pendant que Zendheroud faisoit de si agréables réflexions , la reine sa mère , uniquement occupée de sa vengeance , ne songeoit qu'aux préparatifs d'une guerre cruelle contre le sultan de Kasgar. Secondée par le brave Edris & par plusieurs princes qui aspireroient tous à l'hymen de la princesse , elle

comptoit sur une victoire presque certaine ; & s'entretenant un soir avec eux de la manière dont elle prétendoit attaquer le sultan , l'un de ces princes se vanta de suffire seul avec ses troupes , pour désoler les états de Fraydoun : un autre promettoit de lui apporter dans peu la tête de ce monarque , & le plus modeste d'eux tous assuroit qu'il conduiroit le père & le fils chargés de chaînes aux pieds de la sultane , & la rendroit maîtresse absolue de leur destinée.

Quoique la passion de la reine lui fît écouter toutes ces bravades avec beaucoup de satisfaction , elle s'aperçut que mon maître , qui gardoit le silence , sembloit , par un ris moqueur , mépriser les promesses présomptueuses de ces princes. Et que dit à cela le brave Edris ? reprit - elle. Rien , madame , répliqua-t-il en riant. Si ces princes exécutent leurs projets , mon secours vous est tout-à-fait inutile , & il y a apparence que je les regarderai faire. Cependant , madame , s'il m'étoit permis de vous dire ce que je pense , je ne crois pas la conquête du royaume de Kasgar si facile , & quelles que soient vos forces & celles des princes , je vous conseille de n'oublier rien de ce qui peut vous être utile dans une entreprise de cette

nature ; je crois connoître Fraydoun ; en valeur , en expérience , & en générosité il ne le cède à aucun monarque du monde. J'ai vu le prince Zem - Alzaman son fils dans l'action , & j'ose assurer votre majesté qu'il est brave , & que dans un jour de combat , il peut inspirer de la frayeur aux plus intrépides.

Karib - Schak , l'un des princes qui étoit attaché à la princesse , jetant alors un regard qui marquoit tout son ressentiment : il sem- ble , lui dit-il , que vous vouliez nous intimider par les louanges outrées que vous donnez aux ennemis de la reine ; mais sachez que loin de le craindre , il n'y a aucun de nous qui ne s'estime autant qu'eux , & qui ne se croie assez puissant pour suffire seul à détruire un monarque dont vous élevez un peu trop haut la bravoure & les forces.

Je demande excuse à la reine de ma fin- cérité , répliqua Edris , j'ai cru devoir lui apprendre des vérités dont je suis informé par moi-même , je n'en suis pas moins zélé pour son service ; je lui en ai déjà donné des preuves , & si nous nous trouvons en campagne contre ses ennemis , nous verrons qui les abordera avec plus de courage , ou de ceux qui les louent , ou de ceux qui les

136. LES SULTANES

méprisent. La conversation commençoit à s'aigrir par de pareils discours , lorsque la reine fut obligée d'interposer son autorité : princes , leur dit - elle , je suis persuadée qu'Edris n'a point intention de vous offenser , il parle conformément à ce qu'il a vu , & je vous prie de ne point vous piquer mal-à-propos contre un homme dont j'ai reçu des services si essentiels , que je ne puis trop lui en témoigner ma reconnoissance : songez plutôt à faire approcher les secours que vous m'avez promis , & disposons-nous tous de concert à détruire un ennemi digne de toute ma haine.

Pendant que chacun des princes étoit allé lui-même faire avancer ses troupes vers les frontières de Kasgar , Kobad qui avoit conçu une estime toute particulière pour mon maître , voulut se l'attacher par des liens plus forts que ceux de l'amitié ; & comme il avoit une fille unique d'une rare beauté , il proposa au prince de la lui accorder pour son épouse. Jamais on n'a été dans un plus grand embarras qu'Edris le fut en ce moment. Après l'engagement secret qu'il avoit avec la princesse de Samarcand , il ne devoit pas accepter cette proposition , il ne pouvoit pas aussi la refuser sans crainte d'offenser mortellement un prince qui , sans le connoître

que par ses belles actions, lui offroit une princesse dont le plus puissant monarque de l'orient se seroit trouvé honoré de devenir l'époux. Il fut donc obligé de dissimuler son déplaisir, & sans rien répondre de positif, il se retrancha sur sa modestie, & reçut les offres de Kobad avec beaucoup de respect, résolu de communiquer à la princesse, le plus promptement qu'il lui seroit possible, la cruelle situation où il se trouvoit.

Kobad croyant être sûr du consentement d'Edris, courut transporté de joie chez la reine ; elle étoit dans son cabinet avec Zendheroud : madame, lui dit-il, en se jetant à ses pieds, Edris a trop rendu de services à votre majesté & au royaume pour ne l'en pas récompenser dignement. Je me suis chargé de ce soin ; j'ai trouvé le secret de vous l'attacher sans réserve, de bannir par ce moyen la jalousie des princes, & de le mettre à la tête de vos armées, sans qu'ils en puissent murmurer. Quel est ce moyen, reprit la reine avec précipitation ? Je viens, continua Kobad, sous votre bon plaisir, de lui proposer la princesse Darejan ma fille pour épouse, & s'il a paru recevoir ces offres avec modestie, j'ai cru voir dans ses yeux tant de reconnoissance de l'honneur auquel

138 LES SULTANES

je veux bien l'élever, que je dois m'applaudir de l'acquisition que je fais de ce jeune héros pour mon gendre, si votre majesté veut bien approuver mon choix.

Mon frère, reprit la sultane de Samarcand, à quelque puissant parti que ma nièce puisse prétendre, comme je crois que celui que vous lui destinez l'emporte sur eux par le mérite & par la valeur, je ne puis désapprouver un choix que j'aurois fait moi-même pour la princesse ma fille, si Edris étoit d'une qualité à pouvoir y aspirer. Je vous félicite même de penser avec tant de noblesse, & de faire plus de cas de la vertu toute nue que des grands titres qui sont souvent dénués du mérite qu'il faut pour les soutenir. De quelque douleur que Zendheroud se sentit pénétrer en ce moment, à une nouvelle si peu attendue, elle ne crut pas devoir garder le silence en cette occasion : seigneur, dit-elle à Kobad, j'ai ouï dire qu'Edris, prévenu d'une violente inclination pour une personne dont il étoit tendrement aimé, faisoit tout son bonheur d'être uni avec elle : Êtes-vous bien assuré qu'il consente sincèrement à accepter l'honneur que vous lui faites ? Si je n'en étois pas bien certain, reprit Kobad, je n'aurois pas demandé le consen-

tement de la reine pour ce mariage ; & s'il a quelque passion dans le cœur , ce doit être pour la princesse Darejan ma fille , qui la lui aura inspirée : comme j'ai cru m'apercevoir qu'il l'avoit vue plusieurs fois avec plaisir , & que ma fille paroïssoit charmée de la bonne mine & de la valeur de ce jeune héros , j'ai compté ne pouvoir mieux faire que d'unir deux cœurs si disposés à s'aimer , & je ne doute pas qu'à l'heure que je vous parle , le brave Edris ne soit allé lui témoigner une partie des transports qu'il n'a pas cru devoir laisser échapper devant moi , lorsque je lui ai annoncé un bonheur si inespéré.

Si Kobad , qui se flattoit que mon maître avoit reçu sa proposition avec beaucoup de plaisir , faisoit cette réponse à Zendheroud sans aucun artifice , cette princesse eut besoin de toute la grandeur de son courage pour cacher le trait mortel que le prince son oncle venoit de lui porter ; mais quel fut l'excès de sa rage , lorsqu'en traversant la salle par où elle se retiroit à son appartement , elle aperçut Edris qui paroïssoit aux genoux de la princesse ! Cette vue ayant redoublé sa fureur , elle passa brusquement à sa chambre , sans jeter les yeux sur mon maître , &

s'y abandonnant à tout ce que le plus vif ressentiment pouvoit produire en elle de plus violent : quoi ! s'écria-t-elle, le perfide Edris m'abandonne pour Darejan, lui que j'ai préféré dans mon cœur à tant de grands princes, & cet Edris, qui devoit mettre à mes pieds la couronne de Kasgar, n'est qu'un ingrat qui me sacrifie à la première lueur d'une fortune brillante. Malheureuse Zendheroud ! voilà donc le fruit de ta sottise & de la facilité avec laquelle tu t'es laissée séduire aux discours d'un imposteur. Ah ! monstre d'ingratitude, avec de tels sentimens tu n'es pas né prince, & je saurai bien te punir de la lâcheté que tu viens de faire paroître à mes yeux.

Pendant que la princesse de Samarcande étoit dans cette cruelle agitation, l'esclave qui avoit coutume d'introduire quelquefois son maître dans son appartement, sans même l'annoncer, entra avec lui. Ce prince étoit dans un désordre si touchant, que sans faire attention à la situation de la princesse, il se jeta à ses pieds, & il alloit lui expliquer de quelle manière il avoit été obligé de recevoir les propositions de Kobad, & que la princesse Darejan s'étant trouvée mal dans la salle par où elle venoit de pas-

fer, il avoit été dans la nécessité de la soutenir & de la reconduire jusqu'à son appartement. Mais Zendheroud, sans lui en donner le temps, se levant avec des yeux étincelans de fureur : traître, lui cria-t-elle, es-tu bien assez hardi pour te montrer encore devant moi ? Misérable inconnu, fors de ma présence, va porter ailleurs tes noires trahisons ; cherche une alliance plus convenable à un monstre tel que toi, & ne te présente jamais à mes yeux, si tu ne veux que je lave dans ton sang l'affront que tu viens de me faire. Après ces paroles prononcées avec toute la pétulance possible, la princesse, sans vouloir permettre qu'Edris ouvrît la bouche pour se justifier, se retira dans un arrière-cabinet & en ferma brusquement la porte sur elle.

Jamais étonnement ne fut égal à celui du prince : il ignoroit que Kobad eût déjà vu la reine, & croyoit annoncer à la princesse une nouvelle qui lui causeroit autant d'embarras qu'à lui-même ; mais pénétré d'une douleur mortelle à une réception aussi peu attendue, il se retira sans savoir précisément la cause de son malheur, & rentra chez lui dans un état si digne de pitié, que nous en fûmes dans une alarme inconcevable. Le

142 LES SULTANES

prince , après s'être jeté sur un sofa , qu'il mouilla de ses larmes , alloit m'expliquer le sujet de son affliction , lorsque l'on heurta à la porte ; j'y courus promptement , & lui ayant amené l'esclave qui étoit ordinairement chargé des ordres de la princesse , il lui remit une lettre dans laquelle il lut ces paroles.

N'entreprends point , perfide , de te justifier ; fors dans le moment même de Samarcand , & ne me force point à me porter contre toi à des extrémités que tu dois craindre , s'il te reste encore quelque ombre de vertu.

Mon maître fut si surpris de la dureté du style de cette lettre , qu'il en pensa expirer de douleur sur le champ. Dites à Zendheroud , répondit-il à l'esclave , que j'obéirai à ses ordres , quelque injustes qu'ils puissent être ; alors succombant à son affliction , il se renversa sur son sofa , & fut sans connoissance pendant plus d'une demi-heure. Nous fondions en larmes , le seul homme qu'il avoit à son service & moi , & après lui avoir donné tous les secours nécessaires pour le faire revenir de l'état déplorable où il étoit , il n'eut pas plutôt repris l'usage de ses sens , que ramassant la lettre de la princesse qu'il

avoit laissé tomber, & que j'avois eu le temps de lire, il m'ordonna de lui préparer des chevaux pour partir à la pointe du jour. J'exécutai ses ordres avec ponctualité, & étant monté à cheval, nous sortîmes de Samarcand, sans savoir quelle route nous allions prendre : cependant le prince ayant fait réflexion que le sultan son père pouvoit dans peu avoir besoin de lui, nous tournâmes nos pas du côté de Kasgar.

Si Zendheroud étoit accablée de douleur de sa cruelle situation, il y a lieu de croire que la prompte obéissance du prince la fit rentrer en elle-même, & que connoissant par-là combien elle pouvoit avoir eu tort de l'avoir traité si durement, elle ne fut pas long-temps sans se repentir de n'avoir pas suivi le conseil du vieux calender ; mais il n'y avoit plus de remède ; comme elle seule pouvoit pénétrer la cause de l'absence d'Edris, elle n'avoit garde de la faire connoître à la sultane sa mère & à Kobad, qui l'un & l'autre étoient dans une inquiétude d'autant plus grande de sa disparition, que les princes qu'ils avoient engagés dans leur querelle, firent dire à la reine que leurs troupes marchoient vers la frontière de Kasgar.

XXXIII. SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman, Prince
de Kasgar, & de Zendheroud, Princesse
de Samarcand.*

FRAYDOUN, averti que l'armée de la reine & de ses alliés s'avançoit vers son pays, ne crut pas devoir se laisser surprendre : comme il favoit les pratiques secrettes qu'Al-Alma faisoit depuis long-temps pour lui susciter des ennemis, il avoit toujours entretenu sur sa frontière une armée toute prête à lui opposer, & si quelque chose l'alarmoit, c'étoit l'absence du prince Zem - Alzaman. L'éloignement d'un fils qui lui étoit si nécessaire remplissoit son ame d'amertume ; & comme il étoit persuadé de la bonté de son cœur, il craignoit que quelque triste accident ne le lui eût enlevé pour toujours : cependant s'étant campé d'une manière à profiter de l'avantage du lieu, il attendit fièrement l'arrivée des troupes de la reine de Samarcand. Il me seroit difficile de vous faire le détail d'une bataille dont je ne fais quelques particularités que par le récit que
i'en

j'en ai entendu faire ; qu'il vous suffise , mesdames , de savoir que l'armée de la reine , y compris les troupes qu'avoient amenées les princes , étoit composée de près de cent mille hommes , que Fraydoun n'en avoit pas plus de soixante & dix mille , & que malgré cette inégalité , il n'hésita pas à lui livrer la bataille. La plaine fut bientôt couverte de corps morts , la campagne ruisselloit de sang , l'air retentissoit des cris & des gémissemens des blessés & des mourans , les soldats de Fraydoun ployoient tantôt sous l'effort des ennemis , un moment après ceux de la reine lâchoient le pied , le désordre & la confusion commençoient à se mettre dans les deux armées ; il y avoit déjà plus de six heures que l'on combattoit , sans qu'on pût savoir lequel des deux partis avoit l'avantage , & les princes , impatiens de se signaler aux yeux d'Al-Alma & de Zendheroud , faisoient des efforts si extraordinaires , qu'ils alloient peut-être faire panacher la victoire de leur côté , quand Fraydoun , tout couvert du sang de ses ennemis , s'étant attaché au prince Karibschak , il attira contre lui tous les autres princes qui se disputoient l'avantage de le priver de la vie. Quelque valeur que ce monarque

témoignât , il étoit presqu'impossible qu'il ne succombât pas sous tant d'ennemis qui n'en vouloient qu'à lui seul , lorsque l'on vit paroître tout d'un coup dans son armée un gros de trois mille cavaliers conduits par un homme vêtu d'une robe noire , & le visage couvert d'un voile , qui entrant dans le fort de la bataille avec une extrême impétuosité , apporta beaucoup de désordre dans l'armée de la reine. Les princes & Karibschak , à l'envi l'un de l'autre , cherchoient à finir l'action par la mort du sultan de Kasgar , & l'un d'eux qui avoit le bras levé , alloit lui fendre la tête par derrière , lorsque ce nouveau guerrier , qui venoit de faire changer l'état du combat , ayant poussé vers cet endroit avec une furie extraordinaire , abattit le bras de ce prince , en tua deux autres de deux coups de son cimenterre , & semblable à la foudre , ou du moins à quelque chose de plus terrible qu'à un mortel , renversa tout ce qui se trouva devant lui ; alors le gros de cavalerie qui le suivoit ayant fait retentir le nom du prince Zem-Alzaman , ce nom seul inspira tant de courage aux soldats du sultan de Kasgar , & une si grande terreur aux ennemis , que les derniers tournèrent le dos dans le moment même.

Karibschak , resté seul des princes venus au secours de la reine , étoit forcené de rage ; il avoit beau faire ses efforts pour animer ses troupes , Zem-Alzaman & les siens en firent un si grand carnage , que ce prince fut obligé de suivre le torrent , & d'éviter par la fuite une mort certaine.

La nuit qui approchoit , empêcha de poursuivre les fuyards qui auroient tous été taillés en pièces & le combat auroit pu durer quelques heures de plus ; mais Zem - Alzaman ayant fait sonner la retraite , plutôt par considération pour la princesse que par rapport à l'obscurité qui commençoit à régner , il alla rejoindre Fraydoun , qui ne savoit quelles caresses faire à un fils à qui il étoit redevable de la vie & du succès de cette journée.

L'on peut juger de la consternation qui régnoit dans l'armée de la sultane de Samarcand. Retranchée dans son camp autant qu'elle le put , elle tint conseil à la pointe du jour , & elle avoit résolu de demander la paix à Fraydoun , lorsque Karibschak s'y opposa : madame , lui dit - il , il n'y a encore rien de désespéré ; nous étions prêts à remporter la victoire sur le sultan de Kaf-

gar, lorsque le prince son fils, par son arrivée imprévue, & par une valeur dont on ne peut parler sans admiration, a fait changer l'état des choses : c'est donc, pour ainsi dire, en lui seul que réside aujourd'hui toute la force & toute la confiance du sultan ; eh bien, madame, c'est à lui à qui je veux m'attacher ; je vais lui envoyer un défi de se battre seul à seul avec moi ; quelque brave qu'il puisse être, je ne me sens pas moins de courage que lui ; je me flatte de vous délivrer par sa mort de l'ennemi le plus redoutable que vous ayez, & de mériter la main de la princesse Zendheroud par une victoire que je crois être seul capable d'obtenir.

Pendant que Karibschak parloit ainsi & s'applaudissoit par avance de la réussite du combat, mille cris de joie firent retentir dans le camp de la reine le nom d'Edris. La reine, à cette nouvelle, & sans répondre à Karibschak, courut au-devant de mon maître ; & l'embrassant avec la dernière tendresse : Edris, lui dit-elle, en versant des larmes en abondance, si vous aviez été hier parmi nous, les troupes de Fraydoun n'auroient pas eu sur mon armée un avantage dont je ne puis me relever ; mais puisque je

vous retrouve , je vous avoue que je sens
renaître toutes mes espérances.

Madame , répondit Edris avec beaucoup
de modestie , la nécessité indispensable de
mes affaires , qui m'a fait éloigner de Samar-
cand lorsque j'ai cru vous être inutile , n'a
pu m'empêcher de revenir auprès de vous
sitôt que j'ai pu en trouver l'occasion. J'agis
pourtant en ce jour contre des ordres rigou-
reux qui me défendoient de paroître en cette
cour encore sitôt ; mais- comme j'ai cru
pouvoir vous y être nécessaire , je viens vous
y offrir , quoiqu'un peu tard , tout ce qui
peut dépendre de moi. Dans la situation pré-
sente de nos affaires , reprit Al-Alma , je ne
croyois pas qu'il y eût moyen de sortir
honorablement de cette entreprise , par la
continuation d'une guerre que je craignois
que nous ne fussions pas en état de soute-
nir ; mais votre présence me relève le cou-
rage. Le prince Karibschak vient de me pro-
poser un expédient que j'approuve , à con-
dition que vous partagerez avec lui la gloire
de cette action , de laquelle dépend toute
notre fortune. Je le crois trop raisonnable
pour s'y opposer , & je le prie de permet-
tre que son nom & le vôtre soient jetés
dans une urne : celui des deux qui en for-

150 LES SULTANES

tira le premier , engagera celui qui le porte à un combat aussi périlleux qu'il doit être honorable. Alors la reine prenant l'étonnement de Karibschak & le silence d'Edris pour un consentement tacite , elle fit écrire leurs noms sur deux morceaux de papier de pareille grandeur ; & les ayant remués dans un vase , celui qui fut tiré se trouva être d'Edris ; seigneur , lui dit la reine transportée de joie , je fais que la grandeur du péril ne vous étonne pas ; c'est sur cette confiance , & sur la connoissance que j'ai de votre bravoure , que je crois que vous ne refuserez pas de vous trouver en combat particulier contre Zem-Alzaman , & que vous ferez tous vos efforts pour vaincre un prince qui nous est plus redoutable que toutes les troupes de Fraydoun.

Cette proposition de faire combattre Edris contre Zem-Alzaman , étonna tellement mon maître , qu'il fut quelque temps sans répondre , & Karibschak profitant de ce moment pour témoigner à la reine combien il étoit sensible à l'affront qu'elle venoit de lui faire : madame , lui dit-il , lorsqu'en pareil cas l'on hésite , c'est signe que l'on ne se sent pas digne d'un choix pareil à celui que vous venez de faire à mon préjudice , & il m'est

bien dur de voir que vous me préféreriez dans votre cœur un inconnu sans naissance, & d'une valeur peut-être fort équivoque, puisqu'il ne se présente qu'après un combat où il auroit pu donner des marques de ce courage si vanté par le prince Kobad. Edris ne put souffrir un discours aussi insolent. Karibschak, lui dit-il, si je ne me suis pas trouvé à l'action d'hier, tu dois croire que cela m'a été impossible; s'il m'avoit été permis d'y être, j'y serois péri, ou la reine seroit demeurée victorieuse, & je n'aurois pas trahi ses intérêts par une fuite honteuse; je combattrai le fils de Fraydoun, & j'ose assurer la sultane que si le prince peut être vaincu, je suis le seul qui doit remporter sur lui la victoire qu'elle désire; & quand j'en serai venu à bout, je te ferai connoître, les armes à la main, qu'Edris te sera toujours supérieur en naissance & en courage.

La princesse Zendheroud, qui étoit présente à cette querelle, & qui jusqu'alors n'avoit osé lever les yeux sur Edris, crut à son tour devoir prendre la parole: ce n'est pas, leur dit-elle, seigneurs, dans une situation pareille à la nôtre, que vous devez vous diviser par des discours outrageans; unissez - vous plutôt l'un & l'autre pour

détruire un ennemi dont la valeur augmente notre haine, & cherchez des moyens pour que nous puissions retourner avec honneur à Samarcand. Je vous demande pardon, princesse, reprit Edris, de la vivacité que je viens de témoigner en votre présence & en celle de la reine; mais je puis vous assurer que j'accepte avec d'autant plus de satisfaction l'honneur que je reçois aujourd'hui, qu'il me donnera peut-être occasion de lui faire voir que je ne suis pas indigne de la confiance qu'elle veut bien avoir en moi. Elle peut envoyer, de ma part, le cartel à Zem-Alzaman; s'il accepte le combat, je ne manquerai pas demain, au lever du soleil, de me trouver dans le bois qui borde ce camp. J'y attendrai vos ordres & ceux de la reine, & jusqu'à ce temps, trouvez bon que je donne le reste du jour à une affaire de la dernière importance qui m'oblige indispensablement à vous quitter. A peine le prince eut-il fini ces paroles, que saluant respectueusement la reine, il sortit de sa tente, & piquant son cheval, il s'éloigna à toute bride du camp de la sultane de Samarcand.



XXXIV. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman, Prince de Kasgar, & de Zendheroud, Princesse de Samarcand.

LE prince de Kasgar étant revenu au camp de son père, se trouva dans un embarras extrême; il ne savoit comment en sortir, & étoit prêt d'instruire le sultan de son amour, de se démasquer à la reine de Samarcand, & de lui proposer la paix & une alliance entre la princesse Zendheroud & lui, lorsqu'il se ressouvint qu'il y avoit parmi les gardes de Fraydoun un jeune homme fort bien fait & qui avoit beaucoup de son air; cet homme même, par cette raison, étoit fort considéré de son commandant, qui souvent en riant, le nommoit le prince, à cause de sa ressemblance avec lui. Zem - Alzaman résolut de le substituer à sa place, & d'attendre qu'on lui vînt faire le défi de la part de la reine de Samarcand. Il n'y avoit pas quatre heures qu'il étoit de retour, que le hérault arriva. Il fut conduit chez le sultan qui, dans le premier mouvement, après avoir appris

154 LES SULTANES

le sujet de sa mission, entra dans une si violente colère, qu'il alloit le faire pendre, lorsque Zem-Alzaman, informé de son arrivée, envoya prier son père de lui accorder sa demande, & lui fit représenter que quelqu'inégalité qui parût être entre Edris & lui, ce seroit faire une tache à sa gloire que de le refuser.

Fraydoun, plein de générosité, ne put désapprouver la volonté du prince, & Zem-Alzaman ayant fait savoir à la reine qu'il se rendroit le lendemain entre les deux camps, une heure après le soleil levé, avec mille chevaux seulement, & qu'Edris en pouvoit amener autant, avec assurance de sa personne, le hérault ne fut pas plutôt parti, que le prince envoya chercher le jeune homme qui lui ressembloit : Togrul, lui dit-il, quand il fut seul avec lui, il s'agit de me rendre un service des plus essentiels, & dont le bonheur de ma vie dépend. Alors l'ayant instruit de sa passion pour la princesse, de la situation où il étoit avec elle, & de l'engagement qu'il avoit été obligé de prendre sous le nom d'Edris, de se combattre lui-même : toi seul, mon cher ami, continua-t-il, peux me tirer de cet embarras. Prends les habits sous lesquels j'ai encore paru

aujourd'hui dans l'armée d'Al-Alma; ils sont assez reconnoissables, & surtout par cette agraffe de diamans que j'ai reçue de la main de cette reine. Tu partiras demain sur mon cheval à la 'pointe du jour, tu te rendras dans le bois qui est proche du camp, & tu y attendras les ordres de cette princesse. N'entre en conversation, s'il est possible, avec qui que ce soit; rends-toi avec les personnes qu'elle enverra au-devant de toi, à l'endroit que j'ai désigné pour notre combat, je m'y trouverai sous l'habit noir que je portai hier; j'aurai le même voile qui me couvroit le visage, & des armes émoussées, dont je ne te porterai aucun coup que dans des endroits où je ne pourrai te blesser dangereusement; tu es adroit, fers-toi de toute ta capacité contre moi, je te le permets; & lorsque notre combat aura duré assez de temps pour le faire croire des plus sérieux, je te saisirai au corps, je te porterai par terre; tu te rendras mon prisonnier, je t'emmènerai dans notre camp, d'où, après avoir repris tes habits, je retournerai chez la reine, sous le nom d'Edris, comme si le prince Zem - Alzaman m'avoit renvoyé sur ma parole pour y négocier la paix.

Togrul étoit trop honoré par la confiance

156 LES SULTANES

du prince , & par le personnage qu'il alloit représenter , pour ne pas accepter sans hésiter la proposition qu'il lui faisoit. Après avoir passé une partie du jour & de la nuit dans la tente de Zem - Alzaman , il en sortit , suivant ses ordres , avant le jour , & se rendit dans le bois qui lui avoit été indiqué. En attendant que la reine eût envoyé au-devant de lui , il remercioit la fortune de lui avoir procuré une occasion aussi favorable de gagner les bonnes grâces de son prince , lorsqu'il se vit tout d'un coup investi par vingt cavaliers qui , fondant sur lui , avant même qu'il eût eu le temps de se mettre en défense , le percèrent de mille coups , & le jetèrent à bas de son cheval , dans un état si affreux , qu'il en étoit tout-à-fait défiguré. Ces malheureux assassins n'avoient pas encore assouvi toute leur rage , lorsqu'entendant dans le bois le pas de plusieurs chevaux , dans l'appréhension d'être surpris , ils se sauvèrent à toutes jambes.

C'étoit un officier des gardes de la reine , qui , avec sa compagnie , venoit au-devant d'Edris ; il ne fut pas plutôt arrivé sur le lieu où venoit de se passer cette cruelle exécution , que jetant les yeux sur l'homme que l'on venoit de réduire dans un état si pitoyable ,

il crut , à sa physionomie , à sa taille & à ses habits , le reconnoître pour le brave Edris ; & comme il étoit universellement aimé , ces soldats remplirent bientôt le bois de leurs plaintes , & firent retentir de toutes parts le nom de ce héros.

La princesse Zendheroud , dont les premiers mouvemens de colère avoient été si nuisibles à son parti , en le privant du secours de cet intrépide guerrier , n'étoit pas à se repentir de n'avoir pas voulu écouter sa justification ; elle n'avoit pas vu sans peine de quelle manière il avoit parlé la veille , quoique peu intelligiblement , sur l'obéissance qu'il avoit voulu lui marquer ; elle auroit souhaité avoir une explication avec lui ; & pour cet effet , elle monta à cheval dès la pointe du jour , sous prétexte d'aller visiter les environs du camp , & se rendit dans le bois où elle ne doutoit pas que le prince ne dût se trouver. Les cris qu'elle entendit , le nom d'Edris plusieurs fois répété avec tristesse , lui firent pousser son cheval jusqu'à l'endroit où Togrul venoit d'être assassiné , & l'on peut croire qu'il s'en fallut bien peu qu'elle n'expirât de douleur , en voyant celui qu'elle prenoit pour son amant , verser un torrent de sang par les plaies que ses meurtriers

158 LES SULTANES

venoient de lui faire : elle lui effuya le visage qu'il avoit souillé de sang ; & trompée par la ressemblance que Togrul avoit avec le prince , elle tomba évanouie entre les bras de cet officier qui étoit cause que les lâches assassins avoient pris la fuite. Elle ouvrit enfin les yeux quelque temps après , & croyant voir encore dans Edris quelque signe de vie , elle lui prit la main : seigneur , lui dit-elle , en fondant en larmes , apprenez-nous du moins quels sont les monstres qui vous ont réduit dans cet état affreux , & soyez sûr que j'en ferai la vengeance la plus marquée..... Togrul , en ce moment , ayant repris ses sens pour quelques instans , fit un effort pour parler , & s'imaginant peut-être que le prince avoit usé de trahison à son égard , Zem-Alzaman , lui dit-il d'une voix foible & entrecochée , Zem - Alzaman.... Il ne put en dire davantage , & la mort en ce moment lui coupant la parole avec la vie , la princesse fut pénétrée d'une si vive douleur , qu'elle pensa expirer avec lui. Quoi ! s'écria-t-elle , c'est le barbare prince de Kasgar qui a fait assassiner Edris ? Ah ! monstre plus cruel que les tigres , tu te fais bien connoître pour le digne fils du meurtrier de mon père. Eh ! crois-tu que je laisse impunie ta cruauté

exécration ? Non , cher Edris , je te vengerai , ou j'y perdrai la vie. Tu m'as appris toi-même le nom de ton bourreau , & Zendheroud ne se contentera pas de te pleurer comme feroit une femme du commun ; ce bras , qui plus d'une fois a attaqué fans crainte les bêtes les plus farouches , s'armera d'un fer vengeur pour exterminer le scélérat qui t'a fait ôter la vie : je t'ai aimé , Edris , je ne crains plus que ce secret devienne public , & je te donnerai , après ta mort , des preuves de cette passion : mais pourquoi différer ma vengeance d'un seul moment ? Ma résolution est prise , & qu'aucun de vous ne songe à m'en détourner : Edris alloit combattre le perfide prince de Kasgar ; je veux , sous ces mêmes habits , lui arracher la vie , ou périr glorieusement en le vengeant : je vous défends donc à tous tant que vous êtes , & je vous le défends , sous peine de mon indignation , de vous opposer à mes desseins , ni de les traverser de quelque manière que ce soit ; que six de vous restent seulement en ces lieux pour y garder ce corps précieux , jusqu'à ce que je l'envoie enlever pour lui faire rendre les honneurs de la sépulture ; que le reste me suive à l'endroit désigné pour le combat , & que

160 LES SULTANES

qui que ce puisse être ne soit assez hardi pour faire connoître que la princesse de Samarcand va combattre le cruel Zem-Alzaman sous les habits d'Edris.

Zendheroud, en ce moment, fit voir dans ses yeux quelque chose de si redoutable, que l'on fut contraint de lui obéir; on dépouilla celui qu'elle croyoit Edris, de sa veste, de sa robe & de son turban, & la princesse ayant pris dans ses habits & dans ses armes tout ce qui pouvoit lui convenir, elle monta sur le cheval du prince, & partant de ce bois, la fureur peinte sur le visage, elle arriva au lieu du combat, où Zem-Alzaman attendoit déjà avec inquiétude le faux Edris.

La violence des mouvemens qui agitoient la princesse, la rendoit tellement défigurée, qu'elle en étoit entièrement méconnoissable, & Zendheroud appercevant de loin Zem-Alzaman le visage couvert de son voile : le perfide, s'écria-t-elle, n'ose faire voir dans ses yeux ce qui se passe dans son cœur; mais je vais bientôt venger l'outrage qu'il m'a fait. Alors, animée de fureur, elle poussa son cheval à toute bride, & fondit sur le prince avec tant de rage, que Zem-Alzaman, qui ne s'attendoit pas à une pareille attaque,

penfa en être renversé : il se mit en défense , pâroit avec beaucoup d'adresse les coups qui lui étoient portés , & ne frappant jamais que du plat de son épée , il étoit , pour ainsi dire , honteux de témoigner en cette occasion moins de valeur que dans tant d'autres où il s'étoit trouvé.

Pendant que le prince ménageoit son ennemi , Zendheroud , aveuglée de fureur , ayant porté un coup terrible à mon maître , il l'évita avec tant de bonheur , que son fabre tombant sur la tête du cheval de la princesse , il lui fit une plaie dont le sang lui rejaillit jusques sur le visage. Comme elle craignoit que cet animal blessé dangereusement ne se cabrât , elle se jeta promptement à terre , & le prince , charmé de voir celui qu'il prenoit pour Togrul dans une situation à pouvoir terminer le combat , ainsi qu'il en étoit convenu avec lui , il sauta légèrement en bas de son cheval , & s'approchant pour le saisir au corps , la princesse se précipita sur lui avec tant de furie , qu'il ne put éviter d'être blessé à la main gauche. Zem-Alzaman , surpris de l'impétuosité du faux Edris , ne savoit que penser de l'opiniâtreté avec laquelle il se défendoit , lorsque Zendheroud lui ayant fait connoître par des reproches

outrageans que ce n'étoit pas contre Togrul qu'il combattoit : qui que tu sois , lui dit-il , tu as eu tort de me tirer d'une erreur qui pouvoit te conserver la vie : alors , l'ayant saisie au corps avec une force extrême , il la renversa par terre , & lui alloit couper la tête , lorsque son turban étant tombé à terre , une touffe de longs cheveux qui se répandirent sur ses épaules lui ayant essuyé le sang dont elle avoit le visage souillé , lui firent reconnoître dans son ennemi la princesse de Samarcand.

A cette surprise si peu attendue , & qui augmenta encore en voyant que Zendheroud , qui n'avoit pas quitté son épée , faisoit tous ses efforts pour lui en percer le cœur , il crut , en ce moment , avoir été reconnu de la princesse , & lui tenant le bras : ah ! madame , lui dit-il , quelle haine si cruelle vous porte à de si étranges extrémités contre Zem-Alzaman ? Si Edris s'attira votre colère n'en est-il pas assez puni. Au lieu de ce coupable Edris , qui n'est plus , recevez pour époux le prince de Kasgar qui vous adore ; vous trouverez en lui tous les avantages que vous ne deviez pas espérer de rencontrer dans un inconnu.

XXXV. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman, Prince de Kasgar, & de Zendheroud, Princesse de Samarcand.

IL sembloit que le mauvais génie de Zem-Alzaman lui dictât des paroles dont l'équivoque portoit la rage dans le cœur de la princesse : traître, lui cria-t-elle, puisque par ta noire trahison j'ai perdu Edris pour toujours, arrache donc la vie à l'infortunée Zendheroud.

A peine la princesse achevoit ces paroles, que les principaux officiers de la reine s'étant approchés du lieu du combat pour demander au prince la vie de celui qu'ils prenoient pour Edris, ils furent dans un si grand étonnement de reconnoître la princesse, que cette nouvelle courant de bouche en bouche, les soldats de la reine mirent tous le sabre à la main pour sa défense.

Pendant que Zem-Alzaman courut à son cheval, sur lequel il remonta promptement, on enleva Zendheroud, & les troupes commises à la garde du camp, échauffées de

part & d'autre , s'étant attaquées avec beaucoup de fureur , mon maître se mit à la tête des siennes ; & animé par la plus vive douleur & la plus violente colère , il en fit sentir les effets de telle sorte à ceux qui furent assez malheureux pour se trouver devant lui , que l'on ne pouvoit pas s'imaginer que ses coups partissent de la main d'un simple mortel.

Il faut vous expliquer ici , mesdames , quel étoit l'auteur du meurtre du faux Edris , & je crois même que vous aurez pu le soupçonner aisément , quand vous vous rappellerez ce qui s'étoit passé entre mon maître & le prince Karibschak ; ce dernier , outré de la conduite que la reine avoit tenue à son égard , de la fierté outrageante avec laquelle Edris avoit repoussé ses discours méprisans , & par-dessus tout cela , passionnément amoureux de Zendheroud , crut qu'il n'y avoit pas d'autre moyen d'obtenir la princesse , que celui de se défaire d'un rival aussi redoutable ; & persuadé qu'il n'en viendroit pas aisément à bout par les voies d'honneur , il n'hésita pas à prendre la résolution de le faire assassiner , dans l'idée d'occuper sa place pour combattre le prince de Kasgar. Comme malgré des sentimens

aussi bas , il étoit brave de sa personne , il ne doutoit pas qu'il ne sortît vainqueur d'un combat qu'il avoit , pour ainsi dire , provoqué pour lui-même , & il comptoit ensuite que la reine ne pourroit lui refuser la main de la princesse.

Karibschak donc avoit donné ses ordres pour se défaire d'Edris , & ils n'avoient été que trop cruellement exécutés contre le malheureux Togrul. Le chef de cette infâme entreprise étoit même venu lui en rendre compte si tôt qu'elle eut été exécutée , & il en ressentoit une joie extrême , lorsque voyant arriver la princesse qu'il ne reconnut pas , sous les habits du faux Edris , il jeta un regard furieux sur celui qui venoit de lui apporter la nouvelle de la mort de ce redoutable rival : le dénouement du combat entre mon maître & Zendheroud lui ayant fait connoître la vérité de l'exécution de ses ordres , il en eut tant de joie , que sans faire attention aux conventions que les mille cavaliers , de part & d'autre , devoient accompagner leurs maîtres , n'en seroient que les spectateurs , ce fut lui qui anima les troupes de la reine à rompre cet engagement ; il croyoit que le prince de Kasgar , fatigué du combat qu'il venoit de soutenir , n'auroit

cœur ; la reine de Samarcand m'envoie demander une trêve pour donner la sépulture aux braves gens de son armée qui ont péri dans ces derniers combats ; votre valeur a tellement affoibli son parti , que je pourrois , en lui refusant cette grâce , achever de détruire entièrement ses espérances ; mais malgré l'injustice de son procédé , je veux avoir pour elle tous les égards que l'on doit à son sexe ; & plutôt au ciel que mes soupçons pussent être vrais ! je tenterois d'établir entr'elle & moi une paix solide. La princesse Zendheroud passe pour avoir autant de beauté que de courage ; si j'étois sûr que son alliance vous fût agréable , je lui ferois faire des propositions qu'elle ne pourroit refuser sans être fort mal conseillée , puisque si j'écoutois aujourd'hui tout mon ressentiment , je pourrois m'emparer de ses états , sans presque aucune ressource de sa part. Seigneur , reprit Zem-Alzaman , je ne vous nierai point que j'aime la princesse de Samarcand , & que tout mon bonheur dépend entièrement de la posséder ; mais je doute que l'injuste Zendheroud veuille écouter vos propositions ; elle a conçu pour moi une haine si violente , que je ne dois pas me flatter qu'elle change sitôt de sentimens à mon égard :
cependant ,

cependant , seigneur , offrez - lui , je vous supplie , la paix , sans aucune condition , demandez la princesse pour être mon épouse ; mais de grâce , que la reine sa mère n'interpose point son autorité dans cette négociation , je ne veux devoir Zendheroud qu'à elle-même , & je m'estimerois le plus malheureux de tous les hommes si , en me donnant sa main , l'on faisoit violence à son inclination.

Pendant que tout ceci se passoit chez le sultan de Kasgar , la reine de Samarcand , surprise au dernier point du combat de la princesse sa fille , l'avoit faite désarmer. Elle ne s'étoit trouvée avoir aucune blessure ; la mort d'Edris , à la sépulture duquel elle avoit donné ses soins , lui avoit causé un si violent désespoir , qu'elle ne cessoit de verser un torrent de larmes , & la reine voyoit dans toutes ses paroles tant de marques de rage & de fureur , qu'elle en ressentoit une tristesse mortelle.

Al - Alma & Zendheroud étoient dans cette cruelle situation , lorsque le visir que Fraydoun avoit choisi pour envoyer à la reine , arriva dans son camp. Il lui présenta ses lettres , & fut lui faire voir tant de générosité dans le procédé du sultan , & tant

170 LES SULTANES

d'avantages dans l'alliance de son prince ; que cette mère ébranlée par les considérations que ce monarque paroissoit avoir eues pour elle , courut au lit de Zendheroud : Ma chère fille , lui dit-elle , je viens vous apporter la paix que nous ne devons pas espérer dans une conjoncture pareille à celle où nous sommes ; le sultan de Kasgar nous l'offre , & demande qu'elle soit scellée par votre union avec le prince son fils. Sa lettre étoit si touchante , qu'elle a éteint en un moment dans mon cœur toute la haine que je lui portois , & que je vous ai inspirée contre lui. Je n'ai cependant rien voulu promettre à son visir , sans vous avoir auparavant consultée : tous les princes nos alliés ont péri sous le sabre de Zem-Alzaman , & nous ne devons plus espérer de secours , que du ciel & de votre complaisance.

Ah madame ! s'écria Zendheroud , jamais le meurtrier d'Edris ne sera mon époux ; il n'est plus temps de vous dissimuler ma passion pour ce héros , & l'extrême douleur que je ressens de sa perte ; je l'ai vu hier , expirant dans le bois qui est proche de ce camp ; il est mort entre mes bras , & ses dernières paroles m'ont fait connoître que le cruel prince de Kasgar est son assassin ; j'ai voulu

sous les habits d'Edris , venger sa mort , je n'ai pas été assez heureuse pour y réussir ; ainsi , loin de devenir son épouse , je jure par notre souverain prophète , de faire ressentir à ce barbare tout ce qu'un juste ressentiment pourra m'inspirer de plus conforme à la haine que j'ai pour lui.

La sultane de Samarcand fut autant surprise qu'affligée d'un pareil discours ; elle fit ce qu'elle put pour remettre l'esprit de la princesse dans sa situation naturelle , & n'en ayant pu rien obtenir , elle se retira dans l'espérance que la nuit , en apportant quelque soulagement à sa douleur , lui feroit faire de sages réflexions , qui la rendroient plus disposée à suivre ses volontés.

Pendant le reste du jour , les troupes de la reine de Samarcand informées de l'arrivée du visir de Fraydoun , & du motif de son ambassade , en témoignèrent toute leur joie , & donnèrent mille bénédictions au sultan de Kasgar sur sa modération. La princesse informée de la situation des esprits , en sentit redoubler sa fureur ; & ne doutant pas que la reine ne lui fît de vives remontrances pour l'engager à donner la main à Zem-A'izaman , elle se fit seller un cheval , & sur vie seule-

ment d'un esclave, elle prit le parti de s'éloigner du camp.

XXXVI. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman, Prince de Kasgar, & de Zendheroud, Princesse de Samarcand.

QUELLE fut la surprise de la reine à son réveil, d'apprendre l'absence de la princesse ! Il est impossible de bien représenter l'excès de sa douleur ; elle redoubla à la vue du visir de Fraydoun. Sans lui expliquer les motifs odieux de l'aversion de Zendheroud pour Zem-Alzaman : Vous voyez, lui dit-elle, en fondant en larmes, jusqu'à quel point la fortune me persécute ; rendez, je vous prie, témoignage au sultan votre maître, de toute l'estime que j'ai pour lui, & assurez le prince de Kasgar, qu'il ne tient point à moi que son union avec Zendheroud n'affermisse pour toujours la paix qu'il m'a offerte avec tant de générosité : la princesse a craint apparemment que je n'usasse avec elle de mon autorité ; elle s'est absentée du camp, & j'ai perdu avec elle toute

la consolation de ma vie: j'en suis au désespoir; mais j'espère que Fraydoun ne voudra point m'accabler dans mon malheur, ni profiter des avantages que la fortune lui a donnés sur moi. Non, madame, reprit le visir qui, avant que de venir dans ce camp, avoit reçu ses instructions du prince, ce ne sont point les intentions de mon maître; il vous offre la paix sans aucune condition, & ne veut point violenter les inclinations de la princesse; Zem - Alzaman a trop de respect pour ses volontés, & il l'aime d'une passion trop pure, pour vouloir l'obtenir que d'elle-même.

Après le départ du visir, la reine, le cœur pénétré d'une affliction sincère, ayant donné ordre que l'on cherchât la princesse de toutes parts, reprit la route de Samarcand à la tête des troupes qui lui étoient restées en petit nombre, & dans un état déplorable.

Si le sultan fut étonné de l'absence de Zendheroud, & de la haine qu'elle marquoit pour le prince, ce dernier n'en fut pas surpris; mais il ne put recevoir, sans une douleur extrême, une lettre de cette princesse qui l'assuroit, que loin d'être jamais à lui, elle ne donneroit sa main qu'à celui qui lui apporteroit sa tête.

Il se perdoit dans ses réflexions, & ne pouvoit comprendre comment Zendheroud, qui lui avoit témoigné tant de bonté sous le nom d'Edris, lui portoit une haine si violente sitôt qu'elle l'avoit reconnu pour le prince de Kasgar; il ne pouvoit accuser de cette aversion que Togrul, qu'il soupçonnoit de l'avoir trahi, puisque la princesse l'avoit combattu sous ses habits & avec son même cheval; mais ayant appris du visir qui revenoit du camp de la reine, que ce malheureux avoit été trouvé percé de mille coups dans le bois où il l'avoit envoyé, il ne savoit plus à quoi attribuer l'aversion extrême que la princesse avoit conçue contre lui, & il eut besoin de toute la force de son esprit, pour ne pas succomber à sa douleur. La seule crainte d'affliger le sultan, qui l'aimoit avec la dernière tendresse, fut le seul motif qui l'empêcha de s'ôter une vie qui lui devenoit à charge; mais ne pouvant vaincre le chagrin qui le dévorait, il se livra à une mélancolie si profonde, que Fraydoun en fut véritablement alarmé: ce monarque avoit aussi repris la route de Kasgar; il y rentra aux acclamations du peuple, qui, par mille vœux qu'il fit pour le prince, lui fit connaître à quel point il lui étoit cher.

Le sultan croyant devoir célébrer ses victoires, & la paix qu'il venoit de donner à la reine de Samarcand, ordonna une fête magnifique, & s'imaginant par-là dissiper l'humeur sombre du prince, il l'engagea à s'y trouver, quoiqu'il eût témoigné beaucoup de répugnance pour être présent à ce spectacle public, dont je ne vous ferai pas le détail. Il venoit de finir par une course de chevaux que l'on avoit faite dans une plaine hors de Kasgar, & le prince qui étoit à côté du sultan, étoit prêt à rentrer avec lui dans la ville, lorsque sa tristesse ordinaire l'ayant fait écarter de quelques pas du gros de sa garde, un cavalier poussant son cheval à toute bride vers le prince, lui passa son épée à travers le corps, & l'y laissa enfoncée jusqu'à la garde. Mille cris s'élevèrent à un accident si étrange & si peu prévu; l'on accourut promptement au secours du prince chancelant, & son assassin alloit perdre la vie par les mains de ceux de la suite du sultan, si ce monarque lui-même n'avoit donné ordre qu'on le prît en vie, résolu de le faire périr dans les supplices les plus affreux.

Comme ce cavalier étoit désarmé, il fut bientôt couvert de chaînes, & pendant qu'on le conduisoit dans un cachot, l'on reportoit

176 LES SULTANES

Zem-Alzaman dans le palais , au milieu des gémissemens & des cris lugubres dont toute la ville retentissoit.

La quantité de sang que le prince avoit perdu , & le peu d'espérance que les chirurgiens donnèrent d'abord de sa blessure ; mit le sultan au désespoir ; & voulant connoître le meurtrier de son fils , il ordonna qu'on l'aménât en sa présence. Les habits de ce criminel étoient souillés de boue & déchirés , & il étoit chargé de fers si pesans , qu'à peine avoit-il la force de les porter ; mais à travers l'état déplorable dans lequel il étoit , on voyoit briller sur son visage une si grande beauté , que le roi , tout préoccupé qu'il étoit de sa douleur , ne put s'empêcher de le regarder avec une espèce d'admiration , qui augmenta encore par le discours que lui tint ce jeune homme : Sultan de Kasgar , lui dit-il fièrement , connois toute l'étendue de ma joie ; en ôtant la vie à ton fils , j'ai vengé la mort de mon père & d'un héros à qui j'avois les dernières obligations ; à ces traits , reconnois la princesse de Samarcand ; j'ai fait mon devoir , c'est à toi à remplir le tien ; j'ai versé ton sang , répands le mien , tu ne me verras pas implorer ta clémence ; la seule grâce qu'il me con-

vient de te demander, c'est de ne pas me laisser languir dans les fers, & de conserver dans le genre de supplice auquel tu me destinas, la pudeur & la dignité dues à mon sexe & à ma naissance. Cruelle Zendheroud, s'écria Fraydoun ! si j'ôtai la vie à ton père, ce fut dans un combat où il attaquoit la mienne, & sa mort n'a dû m'attirer aucun reproche de gens qui ont quelqu'égard pour la justice ; mais, inhumaine princesse ! quelle fureur a poussé ta main barbare contre le sein de mon fils ? Quelle offense particulière as-tu reçue d'un prince généreux qui t'adore ? Je te l'avois offert pour époux, ce malheureux fils que ta cruauté m'enlève pour toujours, & avec lui je te rendois maîtresse de mon royaume dans un temps où je pouvois l'accabler. Zem-Alzaman n'étoit-il pas assez recommandable par ses grandes actions, par sa naissance, & par sa propre personne, pour devenir l'époux de la princesse de Samarcand ? Son procédé généreux auroit dû trouver de la reconnoissance dans un cœur moins cruel que le tien ; mais il ne te suffisoit pas de tourner toute ta fureur contre moi seul, la perte de ma vie n'étoit pas capable de te satisfaire, & tu as cru, avec juste raison, m'outrager davantage dans la

178 LES SULTANES

personne de mon fils que dans la mienne.

Le sultan ne put achever ces reproches sans répandre des larmes en abondance; Zendheroud en fut émue: Sultan, lui dit-elle, quoique je ne veuille point chercher d'excuse à l'action que j'ai commise envers ton fils, je te proteste que c'est moins pour me venger de Fraydoun que j'ai traité ainsi Zem - Alzaman, que pour le punir de son propre crime; je n'aurois jamais attaqué sa vie, si lui-même, par une cruauté digne du plus barbare de tous les hommes, ne l'eût fait lâchement ôter à tout ce que je pouvois aimer; c'est cette perte que je ne puis trop regretter, qui m'a portée à commettre une action aussi désespérée, & qui doit te faire connoître combien la vie m'est odieuse.

XXXVII. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman, Prince de Kasgar, & de Zendheroud, Princesse de Samarcand.

LA beauté est si recommandable par elle-même, que quelqu'outré que fût le sultan, il commanda qu'on ôtât les fers à la princesse;

il lui fit donner des habits conformes à son sexe, & au lieu de la faire reconduire dans son cachot, il la fit garder à vue dans un appartement du palais, avec tout le respect qui lui étoit dû, & sans lui donner d'autre déplaisir que celui de lui ôter la liberté.

Zem-Alzaman avoit été, jusqu'à ce moment, entre la vie & la mort, & sa plaie étoit si considérable, que les chirurgiens, qui ne pouvoient encore décider de son sort, avoient défendu qu'on le fît parler à qui que ce fût. Quoique dans une extrême foiblesse, il avoit toujours eu l'esprit très-présent; & comme il ne pouvoit se persuader que sa blessure vînt d'un autre endroit que d'un homme envoyé par Zendheroud, il se ressouvint que l'épée dont il avoit été blessé lui étoit restée dans le corps, & en avoit été tirée par les chirurgiens; il crut qu'il pourroit peut-être, par son moyen, s'éclaircir d'une partie de ses soupçons, & ayant commandé qu'on la lui apportât, il n'eut pas plutôt jeté les yeux dessus, que la reconnoissant pour celle qu'il avoit portée sous le nom d'Edris, qu'il avoit ensuite confiée à Togrul, & qu'il avoit vu entre les mains de Zendheroud dans son dernier combat, il ne douta plus que ce ne fût elle-

180 LES SULTANES

même qui eût attenté à sa vie. Ah ciel ! dit-il , en ce moment , je meurs donc par les mains de la princesse de Samarcand. Eh bien , il faut exécuter ses intentions. En disant ces mots , il porta ses mains sur l'appareil que l'on avoit mis à sa blessure , & vouloit le déchirer lorsqu'il en fut heureusement empêché par l'arrivée du sultan.

Ce bon père , sensiblement affligé de l'état où étoit le prince , & qui venoit d'être témoin de son désespoir , ne l'aborda qu'en lui faisant les reproches les plus tendres , & en l'assurant qu'il ne pouvoit négliger sa vie sans attenter à celle de son père.

Zem-Alzaman , qui avoit un respect infini pour le sultan , fut très-sensible à ses reproches ; tout foible qu'il étoit , il vouloit se jeter en bas de son lit , & pour lui en demander pardon , & pour lui parler en faveur de Zendheroud ; il en fut empêché par le sultan : Seigneur , lui dit-il , la princesse de Samarcand est encore entre vos mains , je n'en puis douter en voyant cette épée ; au nom de notre grand prophète , ne me la cachez pas plus long-temps ; elle a voulu me donner la mort , elle seule est capable de me rendre la vie que je perdrois de douleur , si l'on avoit manqué aux moindres égards

que l'on doit à son sexe & à son rang ; au lieu de prisons & de chaînes, offrez - lui , seigneur, un trône & des couronnes ; si elle les refuse, je vous demande en grâce qu'on ne la retienne pas plus long - temps dans une captivité qui ne peut que me rendre encore plus odieux à ses yeux ; faites-la reconduire à Samarcand avec tous les respects que mérite une grande princesse telle qu'elle est ; & pour prix d'une inviolable tendresse que je conserverai pour elle jusqu'à la mort, obtenez, s'il est possible, qu'avant son départ je puisse la voir un moment ; cette vue me rendra la mort plus douce, ou me donnera des forces pour soutenir une vie que je sens bien qui me deviendra insupportable sans la bienveillance de Zendheroud.

Le sultan, pour tranquilliser le prince, lui avoua que la princesse étoit en son pouvoir ; qu'après l'avoir fait tirer du cachot, il l'avoit faite enfermer dans un des appartemens du palais ; & ayant accordé à mon maître tout ce qu'il lui demandoit, sous condition qu'il feroit son possible pour contribuer à sa guérison, il passa dans la chambre de Zendheroud, à laquelle il ne put refuser l'admiration que sa beauté exigeoit de tous ceux

qui la voyoient dans les habits de son sexe.

Princesse, lui dit-il, Zem-Alzaman meurt, ainsi que vous le souhaitez ; mais comme il perdrait la vie avec regret, si elle lui étoit ravie avant que vous fussiez libre ; qu'il souhaite que l'on vous reconduise à Samarcand dans un état conforme à votre naissance, & que ce sont peut-être les dernières volontés d'un prince digne d'une meilleure destinée, je vous apprends que vous sortirez de cette terre odieuse quand il vous plaira ; je vous prie seulement, si les prières d'un monarque que vous rendez le plus malheureux prince de la terre, vous peuvent toucher, de permettre que l'infortuné Zem-Alzaman vous puisse dire le dernier adieu : vous ne sauriez refuser cette grâce à un prince qui reçoit la mort de vos mains, avec autant de respect que de résignation.

Zendheroud extrêmement surprise des discours du sultan, fut quelque temps sans parler, & les yeux baissés vers la terre ; ensuite les levant au ciel : puissant Mahomet ! s'écria-t-elle, est-il possible qu'un homme qui a pu commettre un crime si noir, témoigne tant de grandeur d'ame dans ses autres actions ? Et faut-il qu'il ne paroisse vertueux & magnanime, que pour me rendre plus

coupable aux yeux des hommes ? Eh bien ! seigneur , dit - elle à Fraydoun , je verrai Zem-Alzaman , puisqu'il le souhaite , non pas pour le prix de la vie & de la liberté que vous m'offrez , ni pour lui témoigner du repentir de l'avoir mis en l'état où il est , mais pour lui faire avouer en votre présence , comme il en est convenu dans le temps de notre combat , que la cruelle trahison dont il a usé envers un héros dont la mémoire fera toujours précieuse à mon cœur , méritoit un sort moins glorieux que celui de mourir par les mains de Zendheroud.

Madame , reprit le sultan , j'ignore de quel crime vous accusez le prince , mais je suis sûr qu'il n'est pas coupable des excès que vous lui reprochez ; le temps dévoilera peut-être l'obscurité qui est répandue sur ce mystère : en attendant ce moment , & que mon fils soit en état de soutenir votre vue , vous pouvez vous assurer que vous êtes libre.

Le sultan étant ensuite sorti , la princesse voulut connoître si effectivement elle jouissoit de la liberté qu'on venoit de lui rendre : pour cet effet , elle descendit dans les jardins du palais , & après s'y être promenée quelque temps avec les femmes esclavés qu'on lui avoit donné pour la servir , elle témoigna

à l'eunuque , à la garde duquel jusqu'alors elle avoit été commise , qu'elle fouhaitoit voir la ville de Kasgar , & le pria de l'y accompagner. Elle se couvrit d'un voile , & cet homme lui ayant donné la main , elle parcourut une partie de la ville. En rentrant dans la grande place qui étoit vis-à-vis le palais , elle y trouva beaucoup de monde assemblé , elle y porta ses pas , & voyant un homme percé de deux coups de poignard , que l'on portoit chez un chirurgien , elle s'imagina le reconnoître , & l'ayant effectivement remis , pour l'avoir vu attaché au prince Karibschak , elle crut devoir en prendre soin , & l'ayant fait porter dans la maison la plus prochaine , elle donna en sa présence de l'argent , pour lui procurer les secours les plus pressans. Le chirurgien arriva , & ayant fondé devant elle les plaies du blessé , il les trouva si dangereuses , que cet homme ayant lu sur son visage le danger où il étoit , & se sentant pénétré des bontés de la princesse de Samarcand , pria ceux qui étoient présens de se retirer , & lui dit qu'il avoit un secret de la plus grande importance à lui révéler. Quand tout le monde , hors le chirurgien , l'eunuque & la princesse , fut parti : madame , lui dit-il , vous voyez devant

vous un homme qui vous a cruellement offensée ; livré à l'ambition & à l'intérêt dont je suis aujourd'hui la victime , le prince Karibschak qui connoissoit mon foible , en a profité ; l'argent qu'il m'a donné , & les faveurs qu'il me promettoit , m'ont fait commettre le plus noir de tous les crimes ; il savoit bien que tant que le brave Edris vivoit , il ne pourroit aspirer à votre conquête ; c'est moi qui , par son ordre , l'ai assassiné dans le bois proche de votre camp , au moment que pour vos intérêts il alloit combattre le prince de Kasgar.

Oh ciel ! s'écria la princesse ; quoi ! Karibschak est auteur du meurtre d'Edris ! ce n'est point le prince Zem-Alzaman qui l'a fait massacrer ? Non , madame , reprit le blessé , d'une voix foible & mourante ; ce prince n'a aucune part à la mort d'Edris , & loin d'avoir fait commettre ce crime , il en est le vengeur , puisqu'il a tué de sa propre main Karibschak. Avec vingt soldats des plus déterminés , je surpris celui dont j'étois chargé de me défaire , nous le perçâmes de mille coups , & ayant rejoint notre maître par différens chemins , nous combattions sous lui jusqu'au moment de sa mort. Tous mes associés , dans ce crime , ne jouirent pas

186 LES SULTANES

long-temps des promesses que je leur avois faites ; ils périrent dans le combat , à l'exception du seul homme qui m'a mis dans l'état où je suis. Devenus inséparables , nous avions passé dans cette ville où nous comptions prendre parti dans les troupes du sultan , lorsqu'aujourd'hui étant pris de vin , il a eu la témérité de me reprocher cet assassinat ; je n'ai pas cru devoir laisser vivre plus longtemps un homme si dangereux , je lui ai passé mon épée à travers le corps , & je croyois en être défait , lorsque ce malheureux se relevant , m'a percé de deux coups de poignard , qui m'ont mis en état d'aller bientôt rendre compte à Dieu de mes actions. Puisse-t-il me pardonner le meurtre du brave Edris , dont j'ai toujours eu depuis un extrême regret au fond de mon cœur ! Si un repentir sincère peut effacer ce crime , je vous jure , madame , indépendamment de la situation où je me trouve , qu'on n'en peut être plus touché que je le suis. A peine cet homme eût-il prononcé ces dernières paroles , que tombant dans des convulsions , il tourna à la mort , & expira entre les bras du chirurgien.



XXXVIII SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman , Prince de Kasgar , & de Zendheroud , Princesse de Samarcand.

ON doit juger de l'affliction de la princesse Zendheroud en ce moment ; elle rentra dans le palais , se renferma dans son appartement , & après s'être rappelée la prédiction du calender , dont elle avoit sitôt oublié le salutaire conseil , elle se livra à la plus amère douleur , & passa une nuit aussi cruelle que l'on puisse l'imaginer. Elle ne pouvoit comprendre comment il étoit possible que Zem - Alzaman n'ayant aucune part à l'assassinat d'Edris , il eût pu pendant le combat lui tenir des discours qui y avoient tant de rapport , & par quelle raison Edris lui-même , en mourant , lui avoit nommé le prince de Kasgar , comme devant être son meurtrier.

Enfin le jour étant revenu , & la princesse ayant fait prier le sultan de passer chez elle , Fraydoun entra dans son appartement avec un air extrêmement content : les chirurgiens venoient de l'assurer que la plaie du

188 LES SULTANES

prince n'étoit pas mortelle , & qu'ayant très bien passé la nuit , selon toutes les apparences il n'y avoit aucun danger à appréhender seigneur , lui dit Zendheroud , vous voyez devant vous une princesse dans la dernière confusion ; Zem-Alzaman n'est point coupable du meurtre dont je l'accusois , je ne veux plus vous en faire de mystère.

Le brave Edris , à qui nous avions tant d'obligations , & qui devoit combattre le prince de Kasgar , avoit mérité toute mon attention ; ce jeune héros n'avoit personne au monde qui l'égalât en mérite & en bravoure. Il étoit , si je devois l'en croire d'une naissance illustre ; & dans le vif ressentiment que j'avois contre votre majesté comme il m'avoit juré de me mettre sur la tête la couronne de Kasgar , ses belles actions me faisoient croire qu'il n'y avoit rien dont sa valeur ne pût venir à bout : j'aimai , je lui donnai la préférence sur tous ses rivaux , pourvu qu'il me tint parole , & j'avois lieu de croire qu'il alloit satisfaire ma vengeance , lorsqu'un lâche assassin le fit massacrer , le jour même qu'il devoit combattre le prince votre fils. Je trouvai Edris expirant : excusez , seigneur , les larmes que je donnerai éternellement à sa perte. Se

l'nières paroles me firent comprendre que c'étoit le prince votre fils qui étoit l'auteur de sa mort : voilà l'origine de ma fureur contre lui ; voilà , seigneur , les raisons qui m'ont porté à un désespoir si violent , que m'abandonnant à la rage , & n'ayant pu vaincre le prince sous les habits d'Edris , j'ai cherché à lui arracher la vie de quelque manière que ce pût être. J'ai été hier détrompée ; celui qui fut l'instrument de la mort d'Edris , m'a appris , en mourant , qu'il avoit commis cet assassinat par ordre du prince Karibschak , & que loin que Zem-Alzaman ait eu aucune part à cette infâme action , le ciel , au contraire , s'est servi de son bras pour punir le monstre qui m'a enlevé mon cher Edris. Pardonnez donc , seigneur , à une princesse aveuglée par sa fureur , le meurtre du prince votre fils , & prenez-en toute la vengeance qui vous est due , aussi bien la vie m'est-elle odieuse , après avoir perdu pour jamais le seul objet qui pouvoit me faire trouver quelque agrément sur la terre.

Fraydoun ressentit une joie extrême de voir que la princesse rendoit justice à Zem-Alzaman : Madame , lui dit-il , je suis charmé que vous ayez été éclaircie d'une vérité qui

190 LES SULTANES

rend du moins votre estime à mon fils : heureux ! si revenue d'une aussi cruelle prévention , il vous trouvoit disposée à monter sur un trône que je lui abandonnerai volontiers , si vous voulez le partager avec lui. Ah ! seigneur , reprit Zendheroud fondant en larmes , ne me parlez point de prendre un engagement , j'ai perdu le seul homme qui pouvoit m'y déterminer , & je vous jure que si j'étois capable de changer de sentimens , ce ne seroit jamais qu'en faveur du prince de Kasgar à qui je veux demander pardon de mon erreur , sitôt qu'il pourra soutenir ma vue. Madame , répliqua le sultan , sa plaie va si bien aujourd'hui , que l'on m'assure qu'il n'y a plus de danger , & je suis persuadé que la présence de la princesse de Samarcand est le meilleur remède dont on puisse se servir pour sa guérison. Si cela est , seigneur , dit Zendheroud , je la souhaite avec autant d'impatience , qu'hier encore je désirois sa mort ; allons de ce pas lui rendre la justice qui lui est due : alors présentant la main à Fraydoun , elle passa avec lui dans la chambre de Zem-Alzaman , que le sultan avoit envoyé sur le champ préparer à la visite de la princesse. L'état où étoit le prince , & la crainte qu'il avoit d'être

reconnu , fit qu'il m'ordonna de rendre sa chambre la plus obscure qu'il se pourroit.

La princesse étant arrivée au chevet du lit du prince , s'assit sur une pile de carreaux : seigneur , lui dit-elle , je viens vous prier d'excuser la fureur que je vous ai fait paroître , & dans le combat que j'ai soutenu contre vous , & dans la dernière action qui vous réduit dans l'état où vous êtes. Séduite par des apparences trompeuses , je vous croiois meurtrier d'un homme que j'aimois passionnément , d'un héros dont la mémoire me fera toujours présente , d'Edris enfin qui me fit entendre en mourant que c'étoit vous qui l'aviez fait assassiner : la princesse n'ayant pu achever ces paroles sans verser un torrent de larmes , jamais on n'a passé plus subitement de la plus vive douleur à une joie excessive , que Zem-Alzaman le fit en apprenant que les violentes démonstrations de la haine de Zendheroud pour le prince de Kasgar , étoient les preuves de la tendresse la plus marquée qu'elle ressentait pour Edris.

Quoi ! madame , dit-il à cette princesse , d'une voix très-foible , & qu'il contrefit encore ? vous ne haïssez Zem-Alzaman que parce que vous le croyiez auteur de la mort d'Edris ? c'est pour la venger que vous ayez

combattu contre lui avec tant d'animosité & c'est pour punir ce prince de l'infâme trahison que vous lui imputiez, que vous avez voulu lui arracher la vie ? Ah ! perdez cette fureur, je ne puis m'empêcher d'approuver ; Edris vous étoit cher ; par les larmes que vous lui donnez, je vois que son souvenir vous est précieuse ; je vais vous en témoigner la part que je prends à votre douleur. Alors, m'ayant ordonné tout de faire rendre la clarté dans sa chambre & de reléver son pavillon, le grand jour n'eut pas plutôt paru, que Zendheron jetant les yeux sur Zem-Alzaman : juste ce qu'il s'écria - t - elle, avec un transport de joie inexprimable, c'est Edris lui-même !

XXXIX. SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman, Prince
de Kasgar, & de Zendheroud, Prince
de Samarcand.*

FRAYDOUN qui avoit écouté avec attention la conversation du prince & de la princesse , fut d'autant plus surpris de les voir se dénouer

Sc. 2. p. 175



Juste ciel ! c'est Edris lui même.

Le Villon



ement imprévu, que Zendheroud eût
 ne prononcé ces dernières paroles,
 perdit connoissance; il lui fit donner
 prompt secours, & regardant son fils avec
 étonnement, il alloit lui demander l'expli-
 cation de cette énigme, lorsque la princesse
 vint à elle, Zem - Alzaman lui baïsa la
 main avec un transport extrême. Oui, belle
 Zendheroud, lui dit-il, Edris & le prince
 Isgar ne sont qu'une même personne :
 ma curiosité me conduisit dans vos états,
 j'allois voir par moi-même si vos charmes
 étoient aussi puissans qu'on les van-
 toient. Sous le nom d'Edris, je rendis service à la reine
 : quelques sultans ses voisins, tout
 le monde est connu; mais ce que vous igno-
 rez est de quelle manière je crus sortir
 d'embarras où je me trouvai quand je me
 voyois obligé de combattre contre moi-même;
 sachant trop comment accorder une chose
 qui me paroissoit impossible, je jetai les
 yeux sur un des gardes du sultan qui me
 sembloit assez; je lui donnai mes habits,
 j'appris de ses intentions; il partit pour
 aller dans le bois où je devois me trou-
 ver, & ce n'est que depuis quelques jours
 que j'ai appris que ce malheureux avoit été
 secrètement assassiné: Ah! belle Zendhe-
 roud

roud, je l'ignorois quand je combattois contre vous, & si, dans ce moment, je vous ai parlé d'une manière équivoque, c'est que je croyois adresser la parole à l'infortuné Togrul qui représentoit Edris, ou que vous m'aviez reconnu pour le prince Zem-Alzaman ; mais si cet Edris vous promet la couronne de Kasgar, il vous tient aujourd'hui sa promesse ; acceptez donc les offres que la bonté du sultan lui permet de vous faire, & vous le rendrez aussi heureux qu'il s'estimoit misérable il y a quelques momens.

La princesse étoit si étonnée de revoir son cher Edris, & de me trouver à ses côtés, qu'elle ne pouvoit presqu'ajouter foi à ses propres yeux. Quoi ! est-il bien possible, dit-elle, en continuant de verser des larmes en abondance, que ce soit Edris qui me parle ? cet Edris que j'ai cru voir mort entre mes bras, & que je retrouve dans la personne du prince de Kasgar ? Sans doute, tout ce qui se passe en ce moment n'est que l'effet d'une illusion : ah ! cher prince, si vous êtes ce brave inconnu ; vivez pour Zendheroud, il n'est plus temps de vous dissimuler tout ce que je ressens pour vous, mes actions vous ont suffisamment instruit d'une passion dont je vous cachois la meilleure partie ; si

vous mourez , je ne prétends point vous survivre , & je saurai bien me punir d'une cruauté que ma main a commise , sans que mon cœur y ait la moindre part. Il n'y a point de termes assez forts pour exprimer en ce moment la joie du prince de Kasgar : adorable Zendheroud , s'écria-t-il ! il n'est point sous le ciel de mortel plus heureux que moi : vous acceptez donc la main de Zem-Alzaman ! C'est celle d'Edris que je reçois , dit alors tendrement la princesse , & puisque la reine ma mère approuve notre union , je ne dois point faire difficulté de vous assurer de ma tendresse ; mais comme vous avez besoin de repos , & qu'il est juste que j'instruise la reine ma mère d'événemens aussi singuliers , je vais lui apprendre par une lettre qu'Edris vit , qu'Edris m'adore , & qu'Edris & le prince de Kasgar ne sont que la même personne.

La princesse , en achevant ces mots , se leva pour passer dans son appartement , malgré Zem-Alzaman qui faisoit les efforts pour la retenir plus long-temps ; mais Fraydoun ayant fait entendre au prince que sa santé pouvoit y être intéressée , il la laissa sortir avec promesse qu'elle viendrait passer auprès de son lit tous les momens que la bien-séance

196 LES SULTANES

pourroit le lui permettre , & me chargea de porter à la reine la lettre que la princesse alloit écrire.

Sitôt que la princesse me l'eut remise , je pris la route de Samarcand , où étant arrivé avec toute la diligence possible , je trouvai toute la cour dans la consternation. La reine accablée de douleur de n'avoir point de nouvelles de la princesse , étoit tombée dangereusement malade , & chacun envisageoit sa perte avec une extrême douleur lorsque j'arrivai au palais ; comme j'y étois connu , il ne me fut pas difficile de me faire introduire dans son appartement , surtout lorsque je fis savoir que j'apportoais des lettres de la princesse : je fus donc conduit à la reine , je lui remis mes dépêches , & elle n'eut pas plutôt été informée des différens événemens arrivés à Kasgar , que faisant éclater à mes yeux la joie la plus vive , elle en instruisit toute sa cour ; mais comme elle étoit extrêmement foible , & qu'elle ne pouvoit sortir sitôt de son lit , elle me chargea d'une lettre fort tendre pour la princesse , & par cette même lettre elle l'autorisoit à épouser le prince Zem-Alzaman. L'on peut croire que je ne perdis point de temps à retourner à Kasgar , & que mon arrivée y causa

beaucoup de satisfaction au prince. Mais Zendheroud n'eut pas plutôt appris la maladie de la sultane sa mère, qu'alarmée de la faveur dans cet état, elle n'eut point de repos qu'elle ne se fût mise en chemin pour se rendre auprès d'elle. Zem-Alzaman commençoit à peine à marcher dans son appartement, lorsqu'il apprit cette résolution : je vais donc vous perdre encore, belle princesse, lui dit-il tendrement ! Seigneur, répondit Zendheroud, la nature doit reprendre ses droits. La maladie de la reine que j'ai occasionnée par ma fuite, m'appelle indispensablement à Samarcand ; je vous quitte avec un extrême regret, mais ce ne sera qu'avec la qualité de votre épouse ; Al - Alma non-seulement me le permet, mais elle me l'ordonne, & jamais je ne lui obéirai si volontiers. Faites tout préparer pour cette cérémonie, je vous donne ma main dans une heure, mais je pars le moment d'après pour me rendre à Samarcand, & je reviendrai dans vos états, sitôt que la bienfiance pourra me le permettre.

Quelqu'affligé que Zem - Alzaman fût du départ de la princesse, il exécuta ses volontés sur le champ, & ayant fait partir différens couriers pour donner ordre sur la route,

qu'on lui fournît toutes les choses nécessaires pour le voyage, & qu'elle y fût traitée selon sa nouvelle qualité, ils s'épousèrent dans l'appartement du prince; & après l'avoir tendrement embrassé, elle prit congé de lui, & partit avec douze cavaliers seulement, dont je fus du nombre. Il ne nous arriva aucun accident en chemin, & nous trouvâmes qu'Al-Alma étoit encore malade; mais la vue de la princesse de Kasgar ayant achevé de lui rendre la santé, elle crut, après trois semaines de séjour à Samarcand, devoir la renvoyer à son époux, avec toute la décence convenable à sa dignité, & par-là satisfaire l'impatience de rejoindre son époux, que la pudeur de Zentheroud l'empêchoit de lui témoigner. Pour cet effet elle lui donna une escorte de trois cent hommes commandés par un de ses visirs, & l'ayant embrassée avec une extrême tendresse, elle ne la put voir partir sans répandre beaucoup de larmes.

Quelqu'empressement que la princesse eût de se rendre auprès de Zem-Alzaman, suivant les ordres de la reine, nous ne marchions qu'à petites journées, & nous n'étions plus qu'à huit lieues des frontières du Turquestan, lorsque, campant une nuit dans une

plaine assez aride, nous fûmes tout d'un coup enveloppés par plus de huit cent Arabes qui avoient à leur tête un chef appelé Agem (1). Cet homme d'une figure effroyable, & qui, de la plus basse condition, s'étoit, par sa bravoure & par sa féroçité, élevé jusqu'à ce poste, faisoit trembler tous les princes sur les terres desquels il entroit, & avec d'autant plus de raison, que ses soldats avoient coutume de combattre jusqu'au dernier soupir, sans jamais reculer, à moins qu'Agem ne le leur commandât. Voilà les gens par lesquels nous fûmes attaqués pendant que nous jouissions d'un sommeil tranquille, & que nous étions tous dans une sécurité parfaite. La princesse de Kasgar qui étoit avec ses femmes dans sa tente placée au milieu de son camp, n'entendit pas plutôt l'alarme, que prenant un habit d'homme qu'elle avoit toujours dans sa garde-robe par précaution, elle monta à cheval, & encourageant les siens à se défendre, elle fit des prodiges de valeur dont je fus témoin, la nuit étant assez claire pour cela; mais voyant qu'elle alloit être accablée par le nombre, elle prit le parti de se sauver, &

(1) *Agem* signifie rustique.

206 LES SULTANES

profitant de la vigueur de son cheval, elle s'éloigna du camp à toute bride, sans que je pusse la suivre, le chemin m'ayant été coupé par quatre Arabes contre lesquels j'eus toutes les peines du monde à défendre ma vie. Le soldat Arabe ne trouvant plus de résistance dans toute notre escorte qui avoit été massacrée, ou qui avoit évité sa fureur par la fuite, ainsi que j'avois fait, ne s'attacha plus qu'au pillage. Ce n'étoit pas ce qu'Agem cherchoit dans cette occasion; il avoit ouï parler de la beauté de Zendheroud, & apprenant par ses coureurs qu'elle alloit rejoindre son époux, il ne s'étoit mis en campagne que pour la lui enlever, & la faire la sultane favorite de son sérail ambulante. Pour cet effet il avoit donné ordre que l'on entourât la tente de la princesse, & que non-seulement on la respectât, mais même que l'on eût tous les égards possibles pour les personnes qui s'y trouveroient être de son sexe.

On avoit exécuté ses ordres fidèlement; mais on s'y étoit pris trop tard, puisque Zendheroud avoit échappé à sa brutalité. Pour moi, je ressentais une douleur extrême de n'avoir pu suivre la princesse; & comme

je croyois que , s'il lui étoit possible, elle prendroit la route du Turquestan, je tournai mes pas, en toute diligence, de ce côté, & ayant averti le plus prochain gouverneur de l'accident arrivé à notre escorte, il mit promptement quatre mille cavaliers en marche pour aller attaquer Agem, & tirer la princesse de ses mains, si elle avoit eu le malheur d'y tomber.

Je me joignis à ces troupes pour les conduire vers le lieu de notre combat, mais quand nous y arrivâmes, les Arabes en étoient déjà partis, & nous n'y trouvâmes que des morts ou des mourans presque nuds, & qui ne purent même nous dire de quel côté ces voleurs avoient tourné leurs pas; tout ce que nous apprîmes de plus douloureux pour le prince de Kasgar, c'est qu'un des nôtres nous dit que le bruit couroit que la princesse étoit tombée au pouvoir de l'infâme Agem; je compris en ce moment toute la douleur que ressentiroit mon maître à une nouvelle aussi cruelle; & sans vouloir en être le porteur, je ne songeai qu'à le venger s'il étoit possible: pour cet effet, ayant envoyé des coureurs de toutes parts, nous apprîmes que les Arabes avoient pris

le chemin de la plaine de Fargana (1), nous les suivîmes avec une extrême diligence; les ayant joints, nous les entourâmes, & après un combat des plus opiniâtres, nous les taillâmes tous en pièces.

Notre chef avoit sur-tout recommandé qu'on tâchât de prendre Agem en vie, s'il étoit possible : c'étoit à quoi on s'étoit attaché ; mais nous ne pûmes exécuter ses ordres, & ce monstre qui se voyoit pressé de toutes parts, ayant trouvé le moyen de regagner sa tente, en reffortit un moment après, tenant en main une tête de femme défigurée par plusieurs coups de sabre, & la jetant à nos pieds : voilà ce que vous cherchez, nous cria-t-il, portez à votre maître la tête de Zendhieroud, & dites-lui qu'Agem n'est pas né pour mourir son esclave. A ces mots ce scélérat se laissa tomber sur la pointe de son épée, qui lui sortant par le dos, lui fit vomir son ame impure avec son sang.

(1) Ville du Mavaralnahar, proche des frontières du royaume de Kasgar.

XL. SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman, Prince
de Kasgar, & de Zendheroud, Princesse
de Samarcand.*

NOUS fîmes un grand cri à un événement aussi triste, & entrant avec précipitation dans la tente de ce barbare, nous la trouvâmes ruisselante du sang de six femmes à qui il avoit fendu la tête à coups de sabre, afin qu'elles ne tombassent pas entre nos mains; parmi ces femmes je reconnus avec une douleur sans pareille le corps de Zendheroud, dont l'habit étoit remarquable par les pierres que j'avois vues plusieurs fois sur elle, & je crus retrouver dans cette tête défigurée tous les traits de cette adorable princesse. Quand j'aurois pu douter de ce que je voyois, j'aurois été bientôt confirmé dans cette vérité par les discours d'une des femmes d'Agem : cette malheureuse n'étoit pas encore morte, & avant que de rendre les derniers sours, elle nous apprit que la princesse de Kasgar dont nous voyions le corps sanglant, étoit prête d'essuyer les dernières violences

de la part de ce monstre, lorsque nous avions enveloppé ses troupes; que dans la fureur qui l'aveugloit, & voyant qu'il ne pouvoit nous échapper, il avoit mis toutes ses femmes dans l'état où je les voyois, & qu'après avoir porté plusieurs coups de sabre à Zendheroud, il lui avoit coupé la tête.

Je fis faire en cet endroit un cercueil pour mettre le corps de la princesse, & l'ayant fait conduire à Chojandah (1), je lui fis rendre les derniers devoirs avec le plus de magnificence qu'il me fut possible. Cette triste cérémonie achevée, je pris le chemin de Kasgar, & je n'avois pas fait quatre lieues, lorsque j'aperçus un gros de cavalerie, à la tête duquel je distinguai Zem-Alzaman; j'allai à lui, je me jetai en bas de mon cheval, & voulant ouvrir la bouche pour lui apprendre le cruel événement de la princesse, je fus si saisi que je n'eus jamais la force de parler. Le prince alarmé de la profonde tristesse qu'il voyoit sur mon visage, & encore plus de mon silence, m'ordonna de lui en expliquer la cause. Il n'eut pas plutôt été instruit de son malheur, qu'il seroit

(1) Chojandah, ville du Mavaralnahar, au pied des montagnes qui en entourent une partie.

tombé de dessus son cheval , s'il n'avoit été soutenu par deux de ses officiers qui étoient à ses côtés ; il fut plus d'une heure sans connoissance , & ensuite étant revenu à lui , il fit des plaintes si touchantes , qu'il arracha des larmes de tous ceux qui l'accompagnoient. A cette douleur succéda une fureur si terrible , qu'il se seroit mille fois donné la mort , si on ne lui avoit ôté ses armes. J'ai donc perdu pour jamais ma chère Zendheroud , s'écria-t-il ! & je la perds par la rage d'un barbare dont je ne puis me venger , puisqu'il n'existe plus : ô ciel ! que t'ai-je fait , pour m'accabler ainsi de ton courroux ? Sans cesse en butte à tes coups , je les ai reçus sans murmurer , dans l'espérance de fléchir un jour ta rigueur ; je comptois enfin en être venu à bout , puisque la princesse de Samarcand avoit reconnu mon innocence , & je touchois à l'heureux moment où j'allois posséder cette incomparable princesse , lorsqu'elle m'est ravie par l'aventure la plus cruelle. O souverain prophète ! quelle résignation que nous devons avoir pour les volontés du ciel , je ne puis m'empêcher de murmurer contre ses decrets ; ils me terrassent ; Zendheroud est morte ! continuait-il , fondant en larmes , elle n'est plus rien !

cruel Agem ! monstre exécration ! que t'avoit fait cette adorable princesse , pour la traiter avec tant d'inhumanité ? ah ! je ne veux point lui survivre. Ensuite , ayant ordonné que l'on continuât de suivre le chemin de Chojandah , nous y arrivâmes après deux heures de marche : ce fut là où son affliction prit de nouvelles forces ; il pensa mourir en voyant la robe ensanglantée de son épouse , qu'il voulut absolument qu'on lui apportât , & versant sur elle un torrent de larmes , il ordonna que l'on dressât un tombeau superbe à cette incomparable princesse ; & ayant dès le jour même renvoyé toute sa suite , il ne choisit que moi pour l'accompagner dans les voyages qu'il entreprit pour étourdir sa douleur. Après avoir , pour ainsi - dire , erré pendant un temps assez considérable , nous arrivâmes proche de Candahar. Il y avoit à un quart de lieue de cette ville une petite mosquée , & un cimetière à côté ; il commençoit à se faire tard , & le prince sentant renouveler sa douleur à la vue de plusieurs tombeaux , résolut d'y passer la nuit ; comme je n'osois m'opposer à sa résolution , je cherchai à mettre nos chevaux en quelque endroit où ils pussent paître , & ayant apperçu , à un jet de pierre , une petite

maison qui me parut être celle de l'iman de la mosquée , j'y allai sans hésiter ; je ne me trompois pas , c'étoit effectivement la demeure de l'iman ; il étoit allé à Candahar pour quelque affaire , & ayant prié un bon vieillard qui demouroit avec lui de souffrir que nos chevaux entraissent dans sa cour , non-seulement il voulut bien le permettre , mais encore il donna de l'orge , sans vouloir recevoir aucun argent pour cette nourriture. Après quoi , lui ayant dit que j'étois obligé d'aller retrouver mon maître qui vouloit rester pendant la nuit entière dans le cimetière , je sortis de la maison , & je fus rejoindre le prince que je trouvai dans une situation qui m'effraya. Il étoit comme hors de lui-même : Roud-Bari , me dit-il , si j'étois capable de m'épouvanter , ce que je viens de voir m'auroit donné de la frayeur : pendant que tu étois allé chercher à placer nos chevaux , j'ai vu sortir de ce tombeau un vieillard vénérable : tu pleures la princesse de Samarcand , m'a-t-il dit , & tu demandes tous les jours au prophète qu'il finisse les douleurs qui t'accablent ; tes prières sont exaucées ; vas à Cambaye , c'est dans cette ville qu'elles finiront , & tu seras rejoint bientôt après par Zendheroud. En même-

210 LES SULTANES

palais superbe dans lequel il étoit ; & le profond silence que l'on y gardoit ayant augmenté son respect, il ne le rompit qu'avec une espèce de crainte : est-ce dans ces lieux enchantés, dit-il, d'une voix des plus touchantes, que je dois trouver la fin de mes peines ? est-ce dans ce séjour magnifique que je pourrai rencontrer tout ce que j'aime ? Grand prophète ! continua-t-il, ne raccourcissez pas davantage votre bras sur une personne qui reconnoît amèrement ses fautes ; pardonnez-moi des fureurs que je n'ai que trop expiées par les maux que j'ai soufferts, & rendez-moi enfin la tranquillité & la paix dont mon cœur a si grand besoin, ou privez-moi d'une vie qui m'est tout - à - fait à charge. Le jeune homme n'avoit pas achevé cette prière à Mahomet, que le prince de Kasgar, frappé du son de sa voix, après avoir jeté les yeux sur sa personne, se laissa tomber entre les bras de Roud - Bari : ah ! mon cher ami, lui dit-il, voilà l'accomplissement de la vision que j'eus à Candahar, je me meurs !

Si toute l'assemblée fut étonnée d'un événement si peu attendu, elle le fut encore bien davantage en voyant ce jeune homme quitter les esclaves qui le soutenoient, se jeter

au col de Zem - Alzaman , & l'embrasser avec une extrême tendresse : mon cher prince , lui dit - il , en fondant en larmes , je vous retrouve donc enfin.

XLI. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Zem-Alzaman , Prince de Kasgar , & de Zendheroud , Princesse de Samarcand.

DES caresses aussi vives , & une voix qui alloit jusqu'au cœur , firent bientôt revenir le prince de Kasgar de l'état où il étoit ; il resta d'abord immobile ; il regardoit ce qui se passoit comme l'effet d'un songe , mais après quelque temps , ayant entièrement repris l'usage de ses sens : oh ciel ! ciel ! s'écria-t-il , est-il possible que ce soit la princesse de Samarcand que je tiens entre mes bras ? est-ce Zendheroud ? est-ce ma chère épouse que j'embrasse ? Grand prophète ! si tout ceci n'est qu'un rêve , fais que je ne me réveille jamais , & laisse-moi goûter avec cette adorable princesse des plaisirs que j'ose dire devoir être au-dessus de ceux que tu nous promets avec tes houris. Mon cher seigneur , dit

212 LES SULTANES

Zendheroud, en versant un torrent de larmes, ce n'est point une illusion ; lorsque le perfide Agem surprit mon escorte, je me travestis promptement en homme, pour avoir le moyen de me sauver, & j'ordonnai à une Géorgienne qui étoit de ma taille, & que j'avois auprès de moi, de prendre mes habits, & de faire croire qu'elle étoit la princesse de Samarcand ; apparemment que quelqu'accident arrivé à cette malheureuse personne vous aura persuadé ou de ma captivité ou de ma mort. Ah ! s'écria Zem-Alzaman, vos préjugés ne sont que trop vrais, cette infortunée Géorgienne est tombée au pouvoir du brutal Agem, & ayant trouvé en elle toute la résistance imaginable à ses infâmes desirs, il a massacré cette pauvre fille qu'il prenoit pour vous, lui a coupé la tête, & s'est ensuite donné la mort qu'il ne pouvoit éviter de trouver dans les tourmens les plus horribles, s'il fût tombé vif entre les mains des soldats que Roud-Bari amenoit à votre secours ; trompé par les apparences les plus vraisemblables, ce fidelle confident de mes peines vous a crue la victime des fureurs d'Agem ; vos habits, votre taille & la taille défigurée de la Géorgienne, lui ont fait croire que vous aviez été arrêtée par ses

Soldats, qu'on vous avoit conduite à ce scélérat, qu'il vous avoit obligée de reprendre les ornemens de votre sexe, & que dans la fureur de ne pouvoir échapper à ma vengeance, il vous avoit sacrifiée avec ses autres femmes à sa brutale jalousie : il est inutile, belle princesse, de vous faire le récit de la cruelle situation où je me suis trouvé en apprenant cette nouvelle; depuis ce moment, livré à la plus amère douleur, j'ai cherché à abrégér une vie qui m'étoit devenue insupportable, & j'étois prêt à succomber à la violence de mes maux, lorsque j'appris à Candahar, dans une espèce de vision, que je devois vous rejoindre à Cambaye. Je n'avois garde de donner une interprétation aussi favorable à cet oracle; j'étois persuadé que c'étoit dans cette ville que, par quelque événement qui me conduiroit à la mort, je trouverois la fin de mes peines, & que c'étoit de cette manière que je serois réuni à ma chère Zendheroud. Oublions tous ces maux, mon cher époux, reprit tendrement la princesse; puisque le grand prophète nous rejoint en ces lieux d'une manière si singulière, c'est une marque visible que sa protection sera durable. Je n'ai pu vous donner plutôt de mes nouvelles; seule, errante, &

214 LES SULTANES.

fuyant l'exécrable Agem dont je connoissois les mœurs infâmes, j'avois une telle crainte de le rencontrer, qu'après avoir donné la mort à quelques-uns de ses Arabes qui s'opposoient à mon passage, j'ai profité de la vitesse de mon cheval, & fuyant à toutes jambes, je n'ai point été tranquille que je ne me sois vue hors du danger de tomber entre ses mains.

J'étois enfin arrivée près d'Adercand (1), & j'avois intention, en y entrant, de me faire connoître au gouverneur, & de lui demander une escorte pour rentrer dans le Turquestan, & vous aller rejoindre à Kasgar, lorsque près de la porte d'Adercand, je rencontrai le même calender que vous pouvez savoir que j'avois consulté à Samarcand. Je crus qu'il ne me reconnoîtroit pas sous ce déguisement; mais m'ayant abordée: madame, me dit-il, vous avez éprouvé l'effet de mes prédictions, & tous les chagrins auxquels une trop bouillante colère vous a exposée; remerciez le prophète de vous avoir sauvé l'honneur & la vie, & rendez vous à Cambaye, si vous voulez voir finir bientôt tous vos malheurs.

(1) Ville du Mavaralnahar, du côté du Thybet.

Je m'étois trop mal trouvée de n'avoir pas suivi à Samarcand les conseils de ce bon vieillard, pour tomber une seconde fois dans la même faute : je pris donc la route de Cambaye, & je suis arrivée cet après-midi au caravansérail de cette ville ; celui qui en fit l'inspection m'y a reçue de la manière du monde la plus honnête. Il est venu dans ma chambre me voir souper ; ensuite, comme j'ai senti que j'avois besoin de repos, je me suis livrée au sommeil ; depuis ce moment je ne fais ce que je suis devenue, ni par quel enchantement je me trouve transportée dans des lieux si magnifiques ; mais il m'importe peu de quelle manière cela peut s'être fait ; puisque l'oracle du calender est accompli, & que j'ai retrouvé mon époux, je n'en demande pas davantage.

Les sultanes furent très-attendries au dénouement de ces aventures, & le prince de Kasgar & Zendheroud les ayant remerciées dans les termes les plus reconnoissans de l'intérêt qu'elles avoient paru y prendre, cette soirée se passa dans une extrême satisfaction.

Tous les princes & princesses transportés dans le sérail y jouissoient des plaisirs les plus purs, à l'exception du sultan d'Ormuz.

216 LES SULTANES

Ce monarque flatté par les promesses de Cothroq, en attendoit l'effet avec une extrême impatience, & ne pouvoit s'empêcher de témoigner à Cothbedin l'agitation où il étoit. Que ma situation est différente de la vôtre, mon cher ami, lui disoit-il ! vous possédez tranquillement tout ce que vous aimez, & moi, j'entrevois tous les jours ce que j'adore, sans oser l'assurer de mon amour que par mes regards ; l'on me fait croire, il est vrai, que cette divine personne répond à ma tendresse ; mais si le moment heureux auquel on me promet que je serai son époux, est différé encore long - temps, je sens bien que je succomberai dans peu à la violence de mes maux : seigneur, reprit le prince de Visapour, nous avons assez éprouvé la protection du sage Cothroq, pour que vous deviez être persuadé qu'il ne vous a rien promis qui ne doive vous arriver ; n'altérez donc point le plaisir que vous devez ressentir à l'attente d'un bonheur si prochain, par des inquiétudes mal fondées, & résignez-vous aux ordres de la providence qui jusqu'à ce moment ne vous a point manqué.

Les discours de Cothbedin ayant un peu remis Cazan-Can, il passa la nuit avec assez de tranquillité, & l'heure de se rendre dans

le fallon étant venue, il s'y trouva avec toute la compagnie ordinaire. A peine les sultanes eurent - elles pris leurs places, que les portières ayant été relevées, on aperçut sur le sofa un homme d'environ trente ans, dont la physionomie étoit fort avantageuse; l'on voyoit sur son visage un air de tristesse qui se dissipa peu à peu par l'étonnement qu'il témoigna d'être dans un lieu qui lui étoit inconnu, & dont rien n'égalait la magnificence. Quand il eut repris tout - à - fait l'usage de ses sens: mesdames, dit-il aux sultanes, pardonnez ma curiosité; arrivé hier fort tard à Cambaye, j'y logeai dans le caravansérail; mon intention étoit de faire aujourd'hui dans le port & dans la ville des perquisitions qui m'intéressent d'autant plus, que séparé depuis quelques jours par un accident cruel, d'une personne qui m'est infiniment chère, je ne puis vivre un moment tranquille; & que chaque instant que je perds dans sa recherche, augmente mon désespoir; daignez donc m'apprendre si je veille, & par quel hasard surprenant je me trouve dans ces lieux enchantés, ou si vous êtes de ces fantômes gracieux qui pendant la nuit se présentent à l'imagination des hommes: en ce cas, instruisez-moi de

218 LES SULTANES

grâce si ma chère Margeon (1) est encore en vie, & dans quels lieux je pourrai retrouver ? Les sultanes s'étant mises à de l'idée de cet homme, Cothroba lui parla ainsi : la personne dont tu es en peine souffre autant que toi de votre séparation, parcourt les ports de ces mers pour apprendre de tes nouvelles, mais c'est dans lieux que vous vous reverrez bientôt ; dois concevoir par ce que je te dis, que ce n'est pas l'effet d'un songe, & que les personnes que tu y vois sont de cette belle espèce de génies créés pour faire plaisir ; malheureux ; comme tu parois être de nombre, ne diffère pas à nous raconter événemens de ta vie ; quoique nous ne ignorions pas, nous voulons toujours apprendre de la bouche même des personnes intéressées ; & suivant la sincérité qu'elles emploient dans leurs récits, nous nous trouvons disposés plus ou moins à leur rendre service.

Puissant génie, reprit cet homme, les espérances flatteuses que vous venez de me donner m'engageroient à n'avoir aucune réserve pour vous, quand bien même quelque pu

(1) C'est-à-dire, globe de lumière.

fant motif m'obligeroit à vouloir vous cacher une partie de mes aventures : je vais donc vous en faire le récit dans la plus exacte vérité.

Aventures de Katifé & de Margeon.

L'ON m'appelle Katifé; mon père qui est mort il y a douze ans, étoit officier du roi d'Aden (1); de cinq enfans que nous étions, trois de mes frères moururent; une sœur unique que j'avois fut enlevée avec sa nourrice à l'âge de quatre ans, & je restai seul la consolation de ma mère, dont la sagesse, la vertu & le bon esprit contribuèrent beaucoup à me former le cœur. A vingt ans je pris le parti des armes, & je puis dire, sans trop me flatter, que j'acquis quelque réputation dans les dernières guerres que notre monarque eut à soutenir contre quelques-uns de ses ennemis.

Nous avions pour voisine une jeune veuve très-jolie, à ce que j'entendois dire tous les jours à ma mère qui avoit avec elle quelque liaison, & ces récits m'ayant rendu

(1) *Aden*, ville située sur l'entrée de la mer Rouge.

amoureux de cette charmante personne sur la seule réputation de sa beauté, je cherchai tous les moyens imaginables de m'introduire chez elle; mais, comme elle étoit extrêmement fière, & d'un difficile accès, mes tentatives ne réussirent pas, & je commençois à désespérer de pouvoir jamais parvenir à voir cette beauté si farouche, lorsqu'il s'en présenta une occasion que je ne laissai pas échapper.

XLII. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Katifé & de Margeon.

JE passois un jour devant un grand cimetière qui étoit hors des portes d'Aden, lorsque je rencontrai un de mes camarades de jeunesse, appelé Masch-Moun (1). Comme il y avoit long - temps que nous ne nous étions vus, nous nous embrassâmes avec beaucoup de cordialité, & je voulois lier avec lui une conversation qui m'instruisît de sa situation présente, lorsqu'il se couvrit le visage avec le bas de sa robe, & me pre-

(1) C'est-à-dire, trésor odoriférant.

nant par la main : passons vite , me dit-il en riant , j'ai des raisons essentielles d'en agir ainsi. Surpris de cette action , je le suivis , & nous n'eûmes pas fait deux cent pas , que rabattant sa robe : vous me demandiez tout à l'heure , continua-t-il , de quelle profession j'étois , ne le connoissez - vous pas bien à présent ? Nullement , lui dis-je. Je suis médecin , poursuivit-il , & si vous m'avez vu il n'y a qu'un moment me cacher le visage en passant devant ce lieu de mauvais augure , c'est que comme il y a ici beaucoup de morts de ma façon , je crains toujours que quel qu'un d'eux ne me prenne au collet , pour se venger de mon ignorance ; c'est la raison pour laquelle j'évite souvent de prendre ce chemin , ou quand je suis obligé d'y passer , j'en agis ainsi que vous m'avez vu faire , afin de n'être pas reconnu de ces messieurs.

Je ne pus m'empêcher de rire de la plaisanterie du médecin , & ayant renouvelé connoissance avec lui , je l'engageai à venir dîner avec moi : nous allâmes chez une bonne femme âgée qui nous donnoit quelquefois à manger fort proprement ; là , après avoir fort bien dîné , & nous être rappelé pendant le repas les plaisirs de notre jeunesse , nous parlâmes des belles personnes

d'Aden ; & lui nommant plusieurs filles ou veuves , dont la réputation faisoit du bruit , je ne manquai pas de parler de Margeon , & de lui vanter beaucoup tous les charmes dont on la disoit pourvue. A qui dites-vous cela , reprit Masch-Moun ? & qui la connoît mieux que moi ? Je suis son médecin , & de plus son beau-frère ; il y a six mois que j'ai épousé une de ses sœurs qui demeurait avec elle , & qui ne lui cède guères en beauté ; elle s'appelle Darana , & je puis dire qu'en possédant le cœur de cette femme adorable , & qui me donne les marques les plus sensibles d'une véritable tendresse , je suis le plus heureux de tous les hommes.

Je fus transporté de joie à cette nouvelle : ah ! mon cher ami , lui dis-je , en l'embrassant , est-il vrai que cette jeune veuve soit aussi charmante qu'on le dit ? Oui certainement , reprit Masch - Moun , il ne se peut rien voir de plus parfait , & ce qu'il y a de singulier , c'est que quoique Margeon soit veuve , son mari qui n'a vécu que trois mois après son mariage , n'a pas pendant ce temps usé avec elle de ses droits , par rapport à une maladie qu'elle avoit & qu'elle a encore , quoique j'aye employé tous les remèdes imaginables pour la guérir , & que j'aye con-

sulté à son sujet les plus vieux & les plus habiles médecins d'Aden.

Et quel est ce mal si opiniâtre , demandai-je à mon ami ? c'est , me dit-il , un ulcère des plus malins au bras droit. Un ulcère , m'écriai-je , transporté de joie , un ulcère ? Ah ! mon cher Masch-Moun , je l'en guérirai radicalement ; mais il faut que je voye son mal. Vous seriez bien habile , reprit le médecin , si vous saviez faire une aussi belle cure : Mehemed Ben-Zekeria (1) , quand il

(2) Mehemed , fils de Zekeria , est le fameux médecin Arabe connu sous le nom de Razis , qui n'est pas son propre nom , mais le nom appellatif de la ville de Rei , dans le royaume de Perse d'où il étoit , & ce suivant les règles de la grammaire arabe , de même que de Paris on fait Parisien ; ainsi Razis n'étoit pas Arabe , mais Persan , & s'il doit être appelé médecin Arabe , c'est parce qu'il a écrit en arabe , & qu'il a pratiqué & enseigné la médecine des Arabes. On raconte de lui un trait assez singulier : un jour qu'il étoit accompagné de plusieurs de ses disciples , il rencontra un fou , qui après l'avoir regardé fixement , se prit à rire de toutes ses forces : Razis , en rentrant chez lui , fit d'abord préparer une médecine avec de l'éphitim qui croît sur le thim par filamens , & dont les médecins se servent encore aujourd'hui pour purger la bile , & avala cette potion. Ses écoliers , surpris de ce qu'il prenoit son remède dans un temps où il paroissoit n'en avoir pas besoin : cela

224 LES SULTANES

feroit encore en vie , ne parleroit pas si hardiment que vous , & malgré toute sa capacité , il craindroit de n'en pas venir à son honneur dans une pareille entreprise. Sans me mettre en parallèle avec ce grand homme , puisque je ne fais pas les premiers élémens de la médecine , je vous assure , lui dis-je , que je guérirai Margeon , mais je ne prétends pas le faire gratuitement ; je veux être aimé d'elle , & de plus , il faut qu'elle m'épouse , c'est le prix que je mets à sa guérison. Oh ! pour ce dernier article , répartit mon ami , je ne fais si vous pourrez en venir à bout : cette belle veuve a une étrange aversion pour le mariage. Je le crois bien , repris-je ; suivant ce que je fais de ma mère , elle avoit épousé un homme âgé , laid , infirme , cela ne ragoute pas une jeune personne ; & je jurerois presque qu'elle n'a

vous étonne , leur dit-il , j'ai obligation à ce fou que je viens de trouver en mon chemin , de ce que je viens de faire ; il a ri beaucoup en me voyant , & il ne l'auroit pas fait , s'il n'avoit apperçu en moi quelque chose de la bile noire qui m'accable ; chaque oiseau vole avec les oiseaux de son espèce. Cette particularité de la vie de Razis est tirée de l'inscription en Persan , d'*Emir Onzor el maali kikiaüs* , roi du Mazinderan pour son fils *Gbilan Schab* , sous le titre de *Kabous-Namsh*.

point été fâchée que l'ulcère ait servi de prétexte pour ne pas se livrer entre les bras d'un vieillard , pour lequel elle avoit sans doute beaucoup de répugnance ; mais je suis jeune , la nature m'a favorisé d'une figure qui n'est pas désagréable , & je puis dire que nous autres gens de guerre , nous avons en amour un jargon séducteur qui ordinairement ne déplaît pas aux belles ; par-dessus tout cela je me flatte que les rigueurs de Margeon ne tiendront pas contre mon remède , dont les effets sont indubitables , & qu'à quelque prix que ce puisse être , elle voudra être guérie : pour vous convaincre , continuai-je , que je ne suis pas un charlatan , & que je ne promets rien que je ne puisse effectuer , écoutez ce que je vais vous dire.

XLIII. SOIRÉE.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

UN officier de mes amis a un petit bien à quelques lieues d'ici , il aime la chasse & il a trois chiens des mieux dressés. Je passai l'année dernière six mois avec lui à sa cam-

pagne , & je le vis en y arrivant , fort chagrin de ce que le meilleur de ces trois animaux étoit couvert d'une galle qui s'étoit trouvée rebelle à tous les remèdes que l'on avoit pu y employer ; l'humeur étoit devenue si mordicante , qu'elle rongeoit ce misérable chien jusqu'aux os , & l'ulcère étoit parvenu au point que ne pouvant presque se soutenir , il étoit mourant de langueur. Touché de pitié , je pris un jour ce chien par sa lesse , & je le menai promener dans la campagne ; les animaux , me dis-je en moi-même , connoissent presque tous les remèdes à leurs maux , celui-ci trouvera peut-être quelque herbe qui lui fera salutaire : essayons s'il n'y en auroit pas qui pût aider à sa guérison ; je le conduisis dans les prés , sans qu'il touchât à rien , & le hasard m'ayant fait approcher d'une fontaine qui , en sortant abondamment d'une roche , formoit un assez grand bassin dont l'eau qui se perdoit ensuite par plusieurs rigoles arrosoit les prairies voisines , je jugeai à propos d'y faire boire ce chien qui me paroissoit très - altéré. Il entra dans le bassin de la fontaine , & après avoir bu de l'eau à plusieurs reprises , il s'y plongea jusqu'au col , & y prit une espèce de bain pendant plus d'une heure. Je ne fus

pas surpris de voir que ce pauvre animal, dont le sang devoit être d'une extrême âcreté, eût cherché à se rafraîchir de cette manière ; mais je le fus des caresses extraordinaires qu'il me fit après être sorti de l'eau, de lui trouver alors beaucoup plus de vigueur qu'auparavant ; & je fus encore plus étonné le lendemain , de voir qu'il me tiroit par ma robe , & de ce qu'il me montrait , pour ainsi-dire , le chemin de la fontaine ; je m'y laissai conduire , il fit la même chose que la veille , & le répéta pendant près de trois semaines , au bout desquelles il se trouva si parfaitement guéri , que son maître en fut dans un étonnement extrême. Voilà mon remède , mon cher Masch - Moun , je fais seul la vertu de l'eau de cette fontaine , & quand , avec son secours , j'aurai entièrement guéri la belle Margeon , je vous déclarerai où elle est située , pour lors vous en ferez votre profit ; mais voici ce que j'exige de vous jusqu'à ce moment : vantez mon remède , & faites-moi passer pour un célèbre médecin , conduisez-moi chez cette adorable veuve , & laissez-moi le soin du reste.

Quelque peu de foi que Masch - Moun ajoutât à l'efficacité de l'eau que j'estimois.

228 LES SULTANES

tant, il ne voulut pas négliger cette expérience ; la chose fut exécutée ainsi que je l'avois proposée , & après avoir fait beaucoup souhaiter ma présence à sa belle-sœur, il me présenta à elle, comme le seul qui pouvoit adoucir ses maux. Quoique Margeon souffrît extraordinairement, & que cela dût causer beaucoup de changement sur son visage, j'avoue que j'en fus ébloui, & que je n'avois jamais rien vu de si parfait. J'examinai son bras, qui étoit dans un état déplorable, je raisonnai sur sa maladie, je lui fis espérer une prompte guérison, & après lui avoir fait prendre quelques purgatifs doux pour mettre les humeurs en mouvement, je lui fis boire pendant quinze jours, soir & matin, une bouteille d'eau que je lui apportois, & que, de temps en temps, j'allois moi-même chercher, pendant la nuit, à cette fontaine : au bout d'un terme si court, Margeon se trouva si différente de ce qu'elle étoit auparavant, que m'en témoignant la plus vive satisfaction, j'en conçus une joie extrême ; votre entière guérison est prochaine, belle Margeon, lui dis-je, & je ne doute point, quand elle sera parfaite, que vous ne changiez bientôt d'état ; celui dans lequel vous vous trouvez est trop triste, &

vous n'êtes pas faite pour passer ainsi vos plus beaux jours ; daignez , pour en avoir de plus heureux , agréer les offres d'un cœur qui vous adore , & dans votre médecin , reconnoissez un amant qui fera toujours son principal bonheur d'être aimé de vous.

Margeon , à ce discours si peu attendu , fut dans un étonnement si incompréhensible , qu'elle demeura quelque temps en silence , & me regarda avec des yeux si irrités , que je tremblai comme un coupable que l'on conduit à la mort. Pénétré de la plus vive douleur , je me jetai à ses pieds : madame , lui dis je , avant que de faire éclater toute votre colère , daignez m'entendre & permettez-moi de justifier une audace dont je ne puis me repentir , puisqu'elle vous a été si salutaire ; je ne suis pas médecin , quoique je possède seul le secret qui peut souverainement vous guérir : vous voyez à vos genoux un cavalier qui a acquis quelque honneur dans les armes , & j'ai l'avantage d'être fils d'une de vos meilleures amies , puisque je dois le jour à Serag , votre proche voisine : instruit par elle de vos perfections , je vous ai aimée sans vous connoître , je vous adore depuis que je vous ai vue , & de quelque rigueur dont vous puis-

232 LES SULTANES

ment d'un mal qui a paru incurable aux plus célèbres médecins d'Aden, & en ne vous en demandant jamais aucune récompense; il me suffit de vous avoir fait connoître mon amour & un dévouement entier à vos volontés, je me flatte que ma persévérance adoucira enfin vos rigueurs. Cela pourroit bien être, me dit la belle veuve, mais je ne vous promets rien, afin que vous ne puissiez pas être en droit de rien exiger de moi.

Je continuai de faire boire de l'eau à Margeon; je lui en fis ensuite apporter assez tous les jours, pour qu'elle pût s'y baigner, & cette charmante personne recouvrant ensuite la santé de jour en jour, & l'ulcère ayant entièrement disparu, je laissai à Masch-Moun tout l'honneur de cette cure.

La joie que Margeon ressentoit d'une guérison si prompte, après avoir souffert les plus cuisantes douleurs pendant plus de trois ans, brilloit dans ses yeux, qu'elle avoit les plus beaux du monde, & je ne pouvois en soutenir les regards sans en être touché de plus en plus. Madame, lui dis-je alors, vous n'avez plus besoin de mon secours; & je serai trop payé du succès de mon remède, si ma présence ne vous devient pas impor-

tune. Seigneur, me répondit cette aimable personne, je vous verrois toujours sans répugnance (c'est le moins que je puisse faire pour un si grand bienfait que je tiens de vous), mais comme vos visites pourroient nuire à ma réputation, je vous crois assez prudent pour les cesser; vous m'êtes venu voir avec mon beau-frère, vous avez depuis ce temps toujours passé chez moi pour un médecin; aujourd'hui que toute la ville est informée que je suis guérie, mes esclaves soupçonneroient ma conduite, s'ils vous voyoient trop fréquemment dans ma maison... Qu'ils sont heureux, m'écriai-je, ces esclaves! Ils vous verront à tous momens, madame, votre seule présence les ranime, & moi je vais languir loin de vous; que j'envie leur sort! L'avantage qu'ils ont d'être auprès de moi leur coûte un peu cher, reprit Margéon en riant, & je ne crois pas, seigneur, que vous voulussiez être à leur place: Je ne le souhaiterois peut-être pas non plus, je pourrois un jour avoir des vues sur vous... Ah! madame, dis-je alors, en interrompant cette belle personne, quelles flatteuses paroles venez-vous de prononcer! Vous auriez des vues sur moi? Que je m'estimerois heureux, si cela pouvoit être! Non madame,

234 LES SULTANES

il n'est rien que je ne fisse pour mériter ce bonheur. Eh bien, continua Margeon, voyons si vous me dites la vérité; vous sentez-vous capable de soutenir deux épreuves des plus rudes? elles seront longues & difficiles; si vous en venez à bout, je vous promets de vous épouser. Il n'est aucune condition, telle qu'elle puisse être, repris-je précipitamment, à laquelle je ne me soumette avec vous, pourvu que l'espérance de vous plaire me soutienne. C'est ainsi que l'on m'a appris que parloient tous les amans, me dit alors la charmante Margeon; ils ne tiennent pas d'autre langage, mais sont-ils devenus nos maris; que leurs manières de penser & d'agir sont différentes! Ce sont presque toujours des tyrans qui nous traitent en esclaves; & peu contents de n'avoir plus pour nous ces empressemens si vantés, & qui devoient durer éternellement, les parjures & les infidèles nous accablent souvent d'un souverain mépris, nous sacrifient à la première passion qu'ils ressentent, & nous retiennent encore dans la plus sévère captivité. Voilà seigneur ce que j'ai su de toutes les jolies femmes d'Aden, & leurs plaintes générales me font connoître le mauvais cœur de tous les hommes; pour moi, élevée avec,

des sentimens au-dessus des personnes de mon sexe, & aujourd'hui maîtresse absolue de mon sort, je ne me livrerai jamais à un homme, pour être mon époux, que je ne le connoisse à fond, & je ne puis bien le connoître, qu'en l'exposant aux épreuves les plus fortes, & que je ne crois pas, malgré tous vos empressemens devoir vous déclarer. Ah ! madame, m'écriai-je alors, en me jetant à ses pieds, je vous le répète encore, expliquez moi quelles sont ces choses si difficiles à exécuter, & je vous jure, à moins qu'elles ne soient au-dessus des forces humaines, que j'en me soumetts à les entreprendre. Eh bien, me dit alors Margeon, les voici, puisque vous souhaitez absolument les savoir, & peut-être vont-elles en un moment éteindre toute votre passion ; mais après avoir eu la complaisance de m'expliquer avec vous, & de vous paroître peut-être ridicule par des sentimens si particuliers, soumettez-vous-y, ou renoncez pour toute votre vie à me voir, il est encore temps de ne point me presser sur cet article. Ah ! madame, repris-je après m'avoir laissé l'espérance de vous toucher par ma soumission, pourriez-vous m'ôter la satisfaction de vous prouver que je n'ai pas le cœur fait comme les autres

136 LES SULTANES

hommes. Vous le voulez donc ? me dit alors Margeon, voici les conditions que je vous impose : Premièrement , il faut que vous deveniez mon esclave dans toutes les formes, c'est-à-dire , que vous vous fassiez présenter à moi par un courtier , qu'il vous vende réellement , qu'il en reçoive le prix, & que vous cessiez tellement d'être libre dès ce moment , que je puisse même vous revendre , si je ne suis pas contente de vos services ; n'attendez pas , au reste , que je vous emploie dans l'intérieur de mon appartement ; des hommes faits comme vous n'y doivent jamais entrer ; vous ne m'y verrez qu'en présence de mes femmes esclaves , & sous peine de la vie , il vous sera défendu ni de faire connoître qui vous êtes , ni de me dire jamais un seul mot qui ait du rapport à votre amour : cet esclavage durera un an entier ; la seule grâce que je veux bien vous faire , c'est de ne vous donner aucune commission dans la ville ; mais attendez - vous dans la maison à être humilié à tous les instans du jour , & à être traité avec la dernière hauteur , sans qu'il vous échappe le moindre murmure ; cette première épreuve ne vous effraye-t-elle pas ? Non madame , repris-je avec précipitation , je l'accepte sans

hésiter ; je vous verrai quelquefois , mes services , tels qu'ils puissent être , vous exprimeront sans cesse la vive tendresse que je ressens pour vous , cela me suffit.

Margeon parut surprise de la vivacité de ma réponse : ce n'est pas encore tout ce que je demande de vous , me dit - elle : cette année expirée à mon service , en cas que je sois contente de votre docilité , il faut me prouver votre complaisance & votre soumission par quelque chose de plus difficile ; je vous rendrai la liberté , mais je veux , dès ce moment , que vous perdiez l'usage de la parole , & que vous deveniez volontairement muet pendant une autre année ; il ne vous sera pas permis de proférer un seul mot à qui que ce soit , pas même à moi , quand je vous l'ordonnerois dans le particulier , en quelque occasion , & sous quelque prétexte que ce puisse être ; je vous défends aussi de rendre compte à personne , ni par écrit , ni par aucun geste , des raisons que vous aurez de garder un silence aussi obstiné ; faites surtout une attention extrême à ces derniers ordres ; je mettrai tout en usage pour vous faire tomber en défaut , & si j'en puis venir à bout , comptez que , dès ce moment ,

240 LES SULTANES

de prendre pour époux un homme que j'aurai vu aussi soumis à mes volontés, & qui aura soutenu des épreuves aussi pénibles.

XLV. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

JE quittai Margeon transporté de joie, après avoir embrassé ses genoux, continua Katifé, & je courus sur le champ me renfermer chez moi, pour rêver de quelle manière je pourrois exécuter mes projets. Le lendemain j'allai chez un marchand d'esclaves de ma connoissance, & lui ayant communiqué mes intentions, il en frémit: Ah! seigneur, me dit-il, que demandez-vous de moi? si notre sultan savoit que j'eusse vendu un homme libre, que deviendrois-je? & à quoi ne vous allez-vous pas exposer vous-même? Si j'ai assez de foiblesse pour me prêter à vos volontés, n'avez-vous pas tout à craindre des caprices d'une femme maîtresse absolue de votre liberté? Ne peut-elle pas vous réduire, pour toujours, dans un dur esclavage, en vous revendant à un maître qui vous transportera peut-être hors de ce royaume? Non, seigneur,

seigneur, je ne saurois me résoudre à vous obéir dans cette occasion.

En vain le marchand s'opposa à mes desirs, je le forçai pour sa sûreté à prendre une reconnoissance, par laquelle c'étoit à ma seule sollicitation qu'il dispoisoit de ma personne, & que quelque accident qui pût m'en arriver, je ne prétendois pas qu'il en fût inquiété; j'exigeai seulement de lui, que, par quelque raison que ce pût être, il ne parlât jamais de cette aventure, & je le menaçai de lui arracher la vie, s'il osoit, par ses discours indiscrets, commettre la réputation de ma belle veuve. Je me fis ensuite raser entièrement la barbe, je m'habillai d'une manière convenable au rôle que j'allois jouer; mon marchand alla m'annoncer à Margeon, & lui fit entendre qu'informé qu'elle avoit besoin d'un esclave, il venoit lui en présenter un qu'il espéroit pouvoir lui convenir.

Mon adorable veuve qui s'étoit imaginée que les réflexions me détourneroient de mon dessein, fut d'abord surprise de la proposition; mais ayant dit à cet homme qu'il pouvoit me produire, il vint me prendre chez lui, me conduisit chez Margeon, me vendit pour cinquante pièces d'or qu'il emporta suivant mes ordres, & dont je voulus qu'il

profitât , & me laissa dans un esclavage que je m'imaginai devoir être d'autant plus doux , que je croyois avoir souvent le plaisir de voir ma chère maîtresse ; mais que j'eus bientôt lieu de connoître que je m'étois lourdement trompé dans mes projets !

À peine fus-je entré dans cette maison , que Margeon me regardant d'un œil sévère ; Mani , me dit-elle , (car c'étoit le nom que le marchand d'esclaves m'avoit donné) je compte avoir fait une bonne acquisition dans l'emplette que je viens de faire de votre personne , & que vous me servirez fidèlement ; allez à ma maison de campagne , rendez cette lettre au concierge , je lui ordonne de vous établir inspecteur des ouvrages que je fais faire dans mes jardins : j'irai dans quelque temps voir de quelle manière vous vous ferez acquitté de cet emploi. Quoique je me sentisse pénétré de douleur en recevant un ordre qui m'éloignoit de ma maîtresse , je me ressouvins des conditions qu'elle m'avoit imposées ; je baissai le bas de sa robe , je reçus sa lettre sans pouvoir m'empêcher de verser des larmes , dont elle s'aperçut fort bien , & je partis pour me rendre au lieu de ma destination. Comme toute ma vie j'ai eu beaucoup de goût pour la

culture des jardins , je ne fus pas plutôt admis dans mon poste , que cherchant à y plaire à Margeon , je fis travailler avec application les esclaves qui m'étoient soumis ; & sur des dessins que je leur donnai , dans l'espace de quinze jours , je mis le jardin dans un état que je me persuadai que j'en recevrais sûrement des complimens de ma maîtresse , la première fois qu'elle viendrait voir mon ouvrage : mais quelle fut ma surprise , lorsqu'elle eut examiné ce que j'avois fait faire , de voir que loin de l'approuver , elle le blâma dans toutes ses parties , par les plus mauvaises raisons du monde , & qu'elle me commanda d'en changer toute l'ordonnance ! quelque mortification que je ressentisse de cette bisarrerie , je n'eus garde de la lui témoigner. Si je pouvois deviner votre goût , lui dis-je , madame , je m'efforcerois de le satisfaire. Tâchez de le découvrir en faisant mieux , me répondit-elle assez sèchement , je n'ai point d'ordres particuliers à vous donner là-dessus ; je reviendrai dans dix jours ; faites vos efforts pour que je sois contente de votre ouvrage.

Margeon m'ayant tourné le dos en ce moment , je restai plongé dans le plus violent chagrin : mais peu de temps après , étant

rentré en moi-même, tout ceci n'est fait que pour m'éprouver, me dis-je à moi-même, & pour exercer ma patience : ma belle veuve a trop de bon sens pour ne pas sentir la différence de ce jardin à ce qu'il étoit auparavant, mais elle n'en veut pas convenir ; n'importe, tâchons de la mettre dans la nécessité de ne pouvoir trouver à redire à mon ouvrage : alors je composai un nouveau dessin ; & ayant entièrement changé mon parterre, j'en fis un dans les compartimens duquel on voyoit le chiffre de ma maîtresse, & des cœurs enflammés ; mais il n'eut pas le bonheur de lui plaire davantage, & après m'en avoir fait recommencer & détruire cinq ou six avec aussi peu de raison : vous n'entendez rien à l'économie des jardins, me dit-elle, vous n'avez qu'à revenir à Aden, je vous y donnerai d'autres occupations. Quoique je fusse outré des caprices de cette belle, l'ordre que je venois de recevoir de revenir auprès d'elle, me consola de plus de quatre mois que j'avois passé à la campagne sans la voir que par intervalles. Je retournai donc à la ville, mais mon sort n'en fut pas plus doux ; j'y fus employé aux ouvrages les plus pénibles de la maison, & quand j'avois le bonheur une

fois en quinze jours de voir Margeon, ce n'étoit que pour en recevoir des reproches toujours désagréables. Je me livrois quelquefois au plus violent désespoir, de voir avec quelle apparence de mépris j'étois traité ; & si je n'avois pas été soutenu par l'espérance, & par un amour aussi vif que celui que je ressentais pour elle, je crois que je me serois cent fois donné la mort. Que vous dirai-je, puissans génies ? je passai mon année entière dans la douleur & dans l'amertume, & sans avoir jamais pu m'attirer un seul regard favorable de la cruelle Margeon. Enfin, l'année expirée, elle me fit appeler dans son cabinet.

XLVI. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

VOUS êtes libre, Mani, me dit la belle veuve que je trouvai seule sur son sofa ; voilà un écrit par lequel je vous rends à vous-même ; je vous avoue que je n'attendois pas de vous un sacrifice aussi complet & une obéissance aussi aveugle ; cette année d'épreuve m'oblige avec justice à vous

accorder mon estime ; mais chez moi , il y a bien du chemin de l'estime à l'amour : vous avez une autre année à souffrir , & peut-être qu'elle vous fera plus rude à passer que celle dont vous sortez : souvenez-vous bien qu'en quittant cet habit d'esclave , vous êtes muet , que vous l'êtes de manière qu'il ne vous sera pas permis , ni par l'écriture , ni par aucun signe , de faire connoître le sujet pour lequel vous aurez perdu la parole , & que je suis l'objet de vos desirs. Je vous le répète encore , je vous mettrai à l'épreuve de toutes les façons , j'emploierai toutes les ruses possibles pour vous faire tomber dans la désobéissance ; s'il vous échappe un seul mot , vous pouvez compter que dès ce moment vous perdrez l'espérance d'être mon époux , que ni larmes , ni prières ne répareront jamais votre faute , & que je serai inflexible à votre égard. Au reste , ne croyez pas que quoique hors de ma présence j'ignorerai ce que vous ferez , le détail de votre conduite , ni vos moindres démarches ; je n'épargnerai rien pour les éclairer , & vous serez incessamment environné d'espions à mes gages , qui me rapporteront jusqu'à vos pensées : si vous résistez à tout ce que je vais faire pour vous

faire tomber dans les pièges que l'on vous tendra de toutes parts, je vous rends, d'aujourd'hui en un an, maître de ma personne ; mais jusqu'à ce temps, je vous défends de m'écrire, ni de vous présenter devant moi, pour quelque raison que ce puisse être, à moins que je ne vous mande.

J'écoutai avec une attention extrême tout ce que me dit Margeon, & n'osant y répondre, je crus qu'il suffisoit par mes actions, de lui faire comprendre que je me soumettois volontiers à ce qu'elle exigeoit de moi ; je me jetai à ses genoux, & je les embrassois avec ardeur, lorsqu'elle me releva avec bonté, & approchant sa joue de la mienne, elle me donna un baiser qui me rendit si interdit, & me combla d'une joie si sensible, que peu s'en fallut que dès l'abord, je n'oubliaffe ce à quoi je venois dans le moment même de me soumettre : j'ouvris la bouche, j'allois parler, mais heureusement la réflexion venant à mon secours, je n'articulai que des sons qui ne signifioient rien : & j'imitai si parfaitement le langage d'un muet, qu'elle ne put s'empêcher d'en éclater de rire ; allez, me dit-elle, aimable Mani, c'est fort bien commencer, il ne vous sera peut-être pas si difficile que je le pen-

fois, d'exécuter mes ordres, avec de pareilles dispositions; je ne conseillerois pas à une personne de mon sexe de s'exposer à une telle épreuve, je craindrois trop qu'elle n'y succombât; mais après la conduite que vous avez tenue auprès de moi dans votre esclavage, je dois tout attendre de vous; & je ne puis vous exprimer combien je vous ferai gré de la victoire que j'espère que vous remporterez sur vous-même.

Margeon en me disant ces dernières paroles, me tendit une main qui, pour la blancheur, auroit fait honte à l'albâtre; je regardai ce geste favorable comme une permission tacite de la baiser, & je ne me trompai pas, puisque loin de la retirer, elle souffrit que j'y imprimasse mes lèvres. Je le fis avec des transports si extraordinaires, qu'elle m'en parut très-émue; adieu, mon cher Mani, me dit-elle, c'est la dernière fois que je vous donnerai ce nom, vous devez être aujourd'hui bien content de moi; vous êtes suffisamment payé de ce que vous avez pu souffrir dans votre année d'esclavage. Conservez les bons sentimens dans lesquels vous êtes à mon égard, vous aurez de mes nouvelles plus souvent que vous ne pensez; mais tenez-vous bien sur vos gardes;

je ne puis trop vous en faire souvenir , & craignez de vous laisser surprendre par tous les artifices dont je me servirai contre vous.

Je quittai Margeon pénétré de la joie a plus vive : cette belle veuve m'aime , me dis-je à moi-même , je n'en saurois douter , elle vient de m'en donner des marques trop essentielles ; j'ai vu dans ce moment toute sa fierté dissipée ; elle a souffert mes caresses , elle a même été au-devant ; est-il un mortel plus heureux que moi ? Il est vrai que mon esclavage a été humiliant , mais grâce à notre souverain prophète qui m'a soutenu dans mon affliction , voilà ces momens fâcheux passés , & je ne dois pas m'en plaindre , puisqu'ils ont fait connoître à cette adorable personne , à quel point je lui suis dévoué ; que l'on ne blâme pas cette humeur fière & impérieuse , elle n'a pas tout-à-fait tort ; les hommes sont si trompeurs , qu'une femme raisonnable ne doit pas s'y fier ; d'ailleurs , l'empire tyrannique qu'ils prennent sur leur sexe n'est pas un bon moyen pour s'en faire aimer ; comment donc connoître si notre amour est sincère ? Ah ! ce n'est que par des épreuves aussi singulières que l'on y peut parvenir , & loin d'en vouloir du mal à Margeon , je ne puis m'empêcher de la louer

de cette prudence ; je dois lui rendre la justice que tous ses caprices , que j'ai essuyés pendant mon esclavage , étoient feints , & qu'elle en a souffert autant que moi ; heureux Katifé ! ne vient-elle pas de te donner des preuves bien sensibles de sa tendresse ? Sois donc aussi soumis à ses ordres pendant le temps qui te reste à les exécuter , que tu l'as été jusqu'à ce jour , & force-la à convenir que tu es seul digne d'être aimé d'elle :

XLVII. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

AVEC ces dispositions intérieures , je me rendis chez le marchand d'esclaves qui m'avoit vendu à Margeon ; je lui montrai l'écrit par lequel elle m'avoit rendu la liberté , & lui ayant fait signe de me chercher des habits convenables à mon état présent , il fut dans une extrême surprise de voir que je ne répondois pas à tous ses discours , & que j'avois perdu l'usage de la parole. Comme il avoit encore chez lui les hardes que j'avois quittées en entrant chez ma veuve , il me les présenta : Voilà seigneur , me dit-il , vos

mêmes robes que je vous ai gardées , ainsi que le secret que vous m'aviez recommandé sur votre esclavage ; mais par quel funeste accident êtes - vous devenu muet ? Je ne jugeai pas à propos de répondre à sa demande , & je me contentai de lui faire entendre par mes gestes , que je ne pouvois là-dessus lui rendre aucun compte ; après quoi , m'étant habillé , je retournai chez moi.

Depuis un an que ma mère n'avoit eu de mes nouvelles , elle étoit plongée dans la douleur la plus amère ; comme elle s'imaginait que j'avois été assassiné , dans quelque galanterie où je pouvois avoir été surpris par un mari jaloux , vous pouvez croire qu'elle pensa mourir de joie en me revoyant au moment qu'elle y pensoit le moins ; elle me frappa au cou avec les marques de la tendresse la plus sincère : eh , par quelle aventure , mon cher enfant , me dit - elle , en versant des larmes en abondance , ai - je été plus d'un an sans entendre parler de vous ? Qu'êtes-vous devenu pendant tout le temps que j'ai passé dans l'amertume ? & quelles raisons assez fortes avez-vous eues pour ne m'avoir pas fait savoir où vous étiez ? Je reçus les caresses de ma mère avec toute la tendresse imaginable ; mais comme je ne répondais

rien à toutes ses demandes, elle en fut dans une surprise inconcevable : oh ciel ! s'écria-t-elle ! vous ne me dites mot ? auriez-vous , par quelque cruel événement , perdu l'usage de la langue ? Je lui fis signe qu'elle me feroit plaisir de ne me pas interroger sur ce sujet , & comme elle ne comprit pas tout-à-fait ce que je lui voulois dire , elle me fit apporter de quoi écrire ; je lui fis connoître que je ne pouvois , par ce moyen , l'instruire de ce qu'elle souhaitoit savoir : Son étonnement augmenta ; mais comme elle n'aperçut rien de triste sur mon visage , elle fut un peu moins alarmée qu'auparavant. Cette nouvelle si singulière s'étant répandue dans ma famille , mes parens & mes esclaves accoururent pour me voir , & me firent mille questions plus embarrassantes les unes que les autres ; je fus sourd à toutes leurs demandes ; & comme j'avois intention de jouer très-exactement le personnage de muet , je ne leur répondis jamais que par signes ; ils n'en furent pas moins étonnés que ma mère ; & cet événement ayant fait un grand bruit dans Aden , je devins le sujet de toutes les conversations de cette ville ; je ne pouvois m'empêcher de rire de tous les raisonnemens que l'on faisoit sur mon compte ; chacun

pensoit à sa manière, & personne ne touchoit au but : enfin, cette nouvelle, au bout d'un mois étant parvenue jusqu'aux oreilles du sultan dont j'étois connu, il m'envoya chercher, pour savoir par lui-même quelle étoit la raison de mon silence.

J'avoue que je fus très-embarrassé en ce moment; si je ne pouvois pas parler, j'étois censé avoir la liberté d'écrire, ou il m'étoit facile de répondre par signes aux demandes que me faisoit ce monarque; cependant, je ne balançai pas long-temps sur le parti que j'avois à prendre; je résistai courageusement aux prières, aux ordres, & aux menaces mêmes de ce prince, & je feignis de ne le point entendre. Heureusement pour moi, il ne regarda pas mon obstination à observer le silence comme un crime; & après avoir encore essayé les promesses les plus flatteuses, sans pouvoir rien obtenir de moi, il me fit signe de me retirer.

Comme je ne doutois pas que cet événement ne fut su de Margeon, je m'imaginai que je recevrais bientôt de ses nouvelles. Je ne me trompai pas; son esclave favorite vint dès le lendemain m'apporter une lettre de sa part; elle m'y félicitoit de la scène que j'avois essuyée avec le sultan, & m'or-

donnoit de remettre sa lettre après l'avoir lue, à celle qu'elle en avoit chargée; j'obéis exactement à ses ordres, & je rendois la lettre à cette fille, lorsque je fus surpris de voir couler ses larmes: seigneur, me dit-elle, en s'apercevant de mon étonnement, ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai conçu de l'estime pour vous; je n'ai pu voir le brave Katifé sous le nom de Mani, sans ressentir pour lui la plus vive tendresse; instruite du secret de ma maîtresse, à force de l'érudier, & sans qu'elle m'ait fait aucune confidence de ses projets, j'admirois votre parfaite soumission pour une personne dont les caprices sont au-dessus de toutes expressions, je vous plaignois de voir que vos services étoient rebutés sans aucune apparence de raison, & j'étois sur le point de vous déclarer mes tendres sentimens, lorsque Margeon vous a rendu la liberté; je croyois avec quelque beauté, dont le ciel m'a pourvue, pouvoir aspirer à votre cœur; mais, par la manière insensible dont vous me recevez, que je connois bien que je me suis abusée! je ne vois que trop, qu'un-homme tel que vous n'a pas été esclave chez Margeon sans des raisons bien essentielles; & je ne puis m'empêcher de soupçonner que les motifs qui

vous ont fait agir ainsi, & ceux qui vous obligent encore aujourd'hui à garder un silence si singulier, ne la déshonorassent, s'ils étoient connus du public: un cavalier de votre espèce est bien dangereux auprès d'une si belle dame, notre sexe est fragile, & si je n'ai pu me défendre de vous aimer, lors même que vous étiez sous l'habit d'un esclave, pourquoi ma maîtresse qui vous connoissoit auroit-elle eu plus de force & de vertu que moi, surtout ayant eu la liberté entière de vous voir seul à toutes les heures du jour & de la nuit ?

X L V I I I. S O I R É E.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

J'É fus si étonné du discours de l'esclave & des soupçons injurieux qu'elle avoit sur la conduite de Margeon, qu'il fallut me rendre maître de toute ma raison pour ne pas rompre le silence dans le premier mouvement de ma colère ; mais ensuite me persuadant que tout ce qui se passoit pouvoit bien n'être qu'un artifice de ma maîtresse, je regardai l'esclave d'un air moqueur ; elle crut com-

prendre que je la soupçonnois de supercherie : non , seigneur , me dit-elle , je ne cherche pas à vous tromper , je vous aime véritablement ; j'ai combattu dans les commencemens l'inclination que j'avois pour Mani , parce que je le croiois un esclave d'une naissance des plus communes ; mais depuis que je me suis apperçu que ce Mani étoit un cavalier digne de toute ma tendresse , je n'ai pu résister à l'envie de la lui faire connoître ; la Mingrélie m'a vue naître , seigneur ; mon père qui y avoit un commandement distingué dans les troupes de notre monarque , y donna le jour à l'infortunée Aboulaina , pour laquelle vous témoignez tant de froideur ; il y fut tué , il y a environ huit ans , dans un combat qui se donna contre le sultan de Géorgie ; ma mère qui l'aimoit tendrement , frappée d'une si cruelle nouvelle , en expira de douleur , & pour récompense du sang que mon père venoit de répandre , on nous mit deux de mes sœurs & moi , au nombre des cinq cent esclaves que l'on devoit livrer au roi notre ennemi , & qui ne donna la paix à notre pays qu'à cette condition. J'ignore ce que mes malheureuses sœurs sont devenues , elles étoient encore dans la plus tendre enfance ; pour moi , qui

pouvois avoir dix ans , je fus livrée à des marchands d'esclaves qui me transportèrent avec beaucoup d'autres à Aden , & j'y fus achetée heureusement par Margeon , auprès de laquelle je n'ai senti mon malheur que depuis que j'ai perdu l'espérance de toucher votre cœur. Moins traitée en esclave qu'en amie , je ne puis m'empêcher de vous avouer que cette aimable veuve a d'excellentes qualités ; mais elles sont effacées par une bisarrierie outrée qui règne dans toutes ses actions , & je ne puis disconvenir que , par son ordre , je venois ici pour vous séduire ; Margeon à qui j'ai toujours caché l'inclination violente que j'avois pour Mani , ne s'est pas apparemment imaginée que je le reconnoîtrois dans Katifé ; mais l'amour ne m'a pas laissé long-temps dans l'erreur ; je ne veux point travailler ici pour le compte de ma maîtresse , je ne prétends vous entretenir que de moi. Parlez , seigneur , faites - moi connoître que la possession de mon cœur ne vous est pas indifférente ; Margeon m'a promis ma liberté si je puis vous engager à rompre les engagemens que vous avez pris avec elle ; devenue libre par ce moyen , je puis aspirer à votre main , si vous ne dédaignez pas ma personne. Vous ne me dites

rien , seigneur , ah ! poufferez-vous la cruauté jusqu'à ce point ? Faites vous réflexion qu'un seul mot de ma bouche peut détruire toutes vos espérances; je n'ai qu'à rapporter à Margeon que vous avez parlé , vous êtes perdu sans ressource auprès d'elle ; mais ne craignez rien , je ne fais pas acheter mon repos par un mensonge qui m'attireroit bientôt toute votre haine , & quand même en ce point vous auriez défobéi à ma maîtresse , quoique ce soit le seul endroit par lequel je puisse la détacher de vous , je le lui cacherois encore , pour ne pas vous nuire auprès d'elle ; tenez - moi donc compte , seigneur , de ces sentimens , & voyez jusqu'à quel point je pousse avec vous la générosité.

Quelque franchise qu'il parût y avoir dans les discours d'Aboulâina , je ne crus pas devoir y ajouter foi ; je sentis aussi qu'il m'étoit d'une extrême conséquence de ne la pas irriter : mais , malgré toutes ces raisons que la prudence me dictoit , je me persuadai que je ne devois pas hésiter à lui ôter toute espérance ; je lui fis entendre du mieux qu'il me fut possible , que j'aimois Margeon avec trop d'ardeur , pour lui devenir jamais infidelle , & qu'il m'étoit impossible de répondre à sa tendresse ; mais qu'engagé par ses

bonnes manières à avoir pour elle tous les égards possibles, je ne la laisserois pas longtemps dans la captivité.

Ces réponses que je lui fis par signes, & qu'elle comprit à merveille, loin de la contenter, excitèrent ses larmes en abondance, ensuite passant tout d'un coup dans une fureur qui m'effraya; eh bien ! cruel, me dit-elle, puisque tu méprises mes offres, vois de quelle manière je veux me venger de mon amour outragé : alors, tirant un poignard, elle alloit s'en frapper, lorsque je lui saisis heureusement le bras, & lui arrachai le fer dont elle témoignoit vouloir se percer le cœur. Je fus si ému de cet événement auquel je n'avois pas lieu de m'attendre, que mon premier mouvement fut d'appeler quelqu'une des esclaves de ma mère, mais par un bonheur extrême, je fus assez maître de moi-même pour qu'il ne m'échappât aucune parole, & je tâchois par les signes les plus flatteurs d'adoucir cet esprit irrité, lorsque je m'apperçus qu'à la fureur avoit succédé l'évanouissement le plus profond, & qu'en s'agitant pendant que je voulois lui faire prendre quelques eaux cordiales, elle me laissa entrevoir une gorge d'une si rare beauté, qu'il ne falloit pas moins

260 LES SULTANES
qu'un amour aussi constant que le mien
Margeon, pour ne pas succomber à la
tion d'aspirer à la possession d'une si
mante personne.

XLIX. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Ma

GRAND prophète ! me dis-je alors en même, soutiens un vrai musulman dans le plus rude combat auquel il se soit trouvé, & fais, s'il est possible, que je sois victorieux. A peine eus-je achevé cette prière mentale, que le prophète m'eût regardé en pitié, ou que le vanouissement d'Aboulaina dût prendre fin. Elle revint à elle, & rentrant dans des sentimens plus modérés : je vous demande de ce qui vient de se passer, seigneur dit-elle ; je sens combien cela dégrade l'homme, je connois toute l'étendue de la probité, je vous en tiendrai compte, dépens de ma vie même, & loin de vos intérêts auprès de ma maîtresse, j'ai voulu lui faire un récit fidèle de toutes vos vices, vivez heureux avec elle, elle est digne

toutes vos affections, malgré ses bisfarreries affectées ; pour moi, je ne mérite que votre pitié ; adieu, seigneur, souvenez-vous quelquefois d'une fille infortunée dont vous causez involontairement tous les malheurs.

A peine Aboulaina eut-elle achevé, que reprenant son voile, elle se leva & sortit, malgré les efforts que je fis pour la retenir encore quelque temps, dans l'appréhension où j'étois qu'elle n'eût pas la force de retourner chez elle, quoiqu'il n'y eût que trois maisons entre la mienne & celle de Margeon.

Je ne crois pas qu'après ma belle veuve, l'on pût rien voir de plus parfait que cette Mingrélienne, encore falloit-il avoir l'esprit & le cœur aussi préoccupés que je les avois, pour ne pas donner la préférence à la dernière ; & si je n'avois pas fait attention à elle, pendant que nous avions demeuré dans la même maison, c'est que dans toute mon année d'esclavage, n'ayant été introduit que sept ou huit fois, au plus, dans l'intérieur de l'appartement de ma maîtresse, tous mes regards avoient toujours été fixés sur cette adorable personne, & que les autres objets m'étoient absolument indifférens.

Je fus plus de quinze jours sans entendre parler de ma veuve ni d'Aboulaina, & je

commençois à être inquiet d'un si long silence; lorsque je reçus une lettre qui m'ordonnoit de me rendre chez Margeon, sans perdre un seul moment. J'y courus promptement, & je fus consterné, en arrivant, de la voir livrée à l'affliction la plus marquée; elle étoit au chevet du lit de la belle esclave que j'apperçus dans un état déplorable: ses beaux yeux, d'où j'avois vu sortir les feux les plus vifs, étoient presqu'éteints, & l'on ne voyoit sur son visage aucuns de ces traits qui m'avoient frappé dans la visite qu'elle m'avoit rendue: venez voir votre ouvrage, me dit tristement Margeon, & regardez la cruelle situation où vous avez réduit cette fille infortunée; je l'aime avec la dernière tendresse, je ne veux pas la perdre, s'il est possible, & vous êtes seul capable de lui rendre la vie; je n'ignore rien de ce qui s'est passé entr'elle & vous, & si j'ai lieu de me louer de votre fidélité & de votre obéissance, votre dureté pour l'aimable Aboulaïna en ôte tout le mérite. Mais comme il peut être encore temps de réparer tout le mal que vous lui avez fait, je veux que dans ce moment même vous lui juriez non-seulement que vous en êtes au désespoir, mais encore que vous êtes prêt à la prendre pour votre épouse.

Je restai si étourdi de la proposition de Margeon, poursuivit Katifé, que j'en devins immobile. Vous croyez peut-être, me dit-elle, que ceci n'est que pour vous éprouver, non, je vous le répète, je veux absolument que vous exécutiez ce que je vous ordonne : ce sont les combats que cette fille a soutenus depuis votre dernière entrevue, qui la réduisent dans un état aussi cruel, & comme il n'y a que le don de votre main qui puisse y apporter du remède, c'est un sacrifice que je veux bien lui faire : je l'aime au point de consentir à partager votre cœur avec elle ; dites-lui donc que vous l'aimez, & dites-le lui d'une manière à l'en bien persuader ; je vous dispense du commandement que je vous ai fait de garder pendant cette année un silence inviolable, & je vous déclare que je veux être obéie sur le champ, sous peine d'encourir ma disgrâce.

La manière dont je parus recevoir ses ordres, fit connoître à Margeon que je ne me sentois pas bien disposé à lui obéir : elle pouvoit lire dans mes yeux l'extrême pitié que j'avois du malheureux sort de son esclave ; mais elle n'y voyoit pas que je fusse prêt à l'épouser ; & encore moins que je voulusse l'affurer de bouche d'avoir la moindre

pernde , me dit-elle , est-ce ainsi que tu paroître de la docilité pour mes commandemens ? par un excès d'obéissance mal cée , tu veux donc laisser périr une fille aimable ? Va , misérable , fors de ma sence , ne te montre jamais devant yeux , je révoque tout ce que je t'ai promis : au lieu de cette tendresse dont t'avois flatté , sois désormais sûr de tout haine.

L. S O I R É E.

Suite des aventures de Kaïfè & de Margeon

JE ne pus soutenir sans frayeur les regards de Margeon , & j'étois , en ce moment ,

j'étois prêt à lui obéir en toute autre chose, si elle me l'ordonnoit absolument. Et bien, dit-elle d'un ton radouci, je veux bien te pardonner ton obstination sur ce premier article, puisque tu n'apportes plus de résistance à mes intentions sur le second; que l'on aille chercher l'iman. Ses ordres furent exécutés sur le champ: l'iman arriva peu de temps après, elle lui expliqua de quoi il s'agissoit, je parus consentir à ses volontés, & nous fûmes, Aboulaina & moi, mariés dans l'instant même.

L'extrême tristesse qui régnoit sur mon visage paroissoit d'une nature assez équivoque, & si Margeon pouvoit croire qu'elle procédoit de la violence que je venois de me faire pour lui obéir, Aboulaina, de son côté, avoit lieu de s'imaginer qu'elle provenoit de ce que je la voyois dans un état si digne de compassion: après s'être épuisée en remerciemens envers sa maîtresse, dont elle baignoit les mains de ses larmes; je vous fais bon gré, seigneur, me dit-elle, de votre extrême complaisance pour une infortunée qui n'a plus que quelques jours à vivre; mais je sens bien que vos bontés me deviennent inutiles; connoissant combien ma maîtresse vous aime, je ne voulois pas l'instruire

de ma passion pour vous , je l'ai combattue autant qu'il m'a été possible , j'en suis la victime , je me suis expliquée trop tard avec elle , je n'ai pas lieu d'espérer que je profite entièrement de la soumission que vous venez de marquer pour ses volontés : mais , seigneur , j'emporterai dans le tombeau le nom de votre épouse , cela me suffit ; daignez achever votre ouvrage , ne me quittez point , je vous en conjure , & permettez du moins que j'aye la consolation de mourir entre les bras de mon époux , & de me flatter qu'il regrettera la perte de la trop tendre Aboulaina.

Tâchez plutôt d'y retrouver la vie ; s'écria Margeon , en fondant en larmes ; c'est une obligation que je veux avoir , s'il est possible , à Katifé , & loin de voir d'un œil de jalousie toutes les caresses qui vous sont dues si légitimement , je vous jure à l'un & à l'autre , par notre grand prophète , que rien ne me fera plus de plaisir , persuadée que Katifé ne m'en aimera pas moins. Alors Margeon étant sortie de la chambre où nous étions , je restai seul auprès de ma nouvelle épouse : seigneur , me dit-elle tendrement , donnez-moi du moins la consolation de me dire que votre cœur n'a pas senti

de répugnance à prendre les engagemens qui nous unissent , & que si vous n'aviez jamais vu ma chère maîtresse , vous n'auriez pas été insensible à tout l'amour que je ressens pour vous.

Je crus , en cette occasion , ne devoir pas désespérer cette aimable personne , je pris sa main , je la portai sur mon cœur , & la lui ayant arrosée de mes larmes , je lui fis comprendre que puisque Margeon autorisoit notre union , elle pouvoit s'assurer de partager avec elle toutes mes affections , & je scellai ces promesses par un baiser qui pensa la faire mourir de joie : mais que devins-je ! lorsque je m'apperçus que cette joie fut suivie d'un évanouissement si considérable , que je crus qu'elle venoit d'expirer. Je courus à l'appartement de Margeon , je lui rendis compte par signes de ce qui venoit de se passer entre son esclave & moi ; nous rentrâmes promptement dans sa chambre , & nous la fîmes revenir à force de remèdes ; mais , malgré tous nos soins , elle retomboit dans de pareilles syncopes de momens en momens. Il y a apparence que la révolution qui venoit de se faire dans le cœur de cette infortunée Mingrélienne , avoit causé une violente altération dans son tempérament , puis-que ,

268 LES SULTANES

malgré tous nos soins, nos attentions, & les médicamens confortatifs que nous lui fîmes prendre, elle tomba dans une langueur qui la priva de la vie le cinquième jour de notre mariage. Je ne l'abandonnai pas un seul moment pendant tout ce temps, elle expira, comme elle l'avoit souhaité, entre mes bras, & je sentis redoubler infiniment ma douleur de ne pouvoir du moins lui exprimer par mes paroles combien j'étois sensible à sa perte. Margeon, témoin de tout ce qui s'étoit passé entre Aboulaïna & moi dans ces derniers momens, ne put s'empêcher d'approuver la conduite que j'avois tenue en cette occasion. Je vous fais un gré infini, me dit-elle, de la manière dont vous vous êtes comporté dans une occurrence aussi délicate, continuez, ne vous rebutez pas; mais comme votre présence n'est plus nécessaire en ces lieux, & que votre douleur ne feroit qu'augmenter à la vue des tristes cérémonies auxquelles nous allons nous employer, il est à propos que vous retourniez chez vous.

J'obéis aux ordres de Margeon d'autant plus volontiers, que le spectacle d'Aboulaïna morte, & morte par rapport à moi, m'avoit touché à un point que j'avois toutes les peines du monde à ne pas faire éclater ma

douleur. Je me retirai donc chez moi, & je m'y livrai à la plus profonde tristesse, bien persuadé que je ne pouvois trop regretter une personne d'un si rare mérite, & qui perdoit la vie par un excès d'amour pour moi. Je donnois sans cesse des larmes à sa mémoire; & quoique le temps efface les plus grandes douleurs, il y avoit plus de deux mois que j'avois perdu Aboulaina, & que je la pleurois encore, lorsqu'un soir que j'enfermé dans ma chambre, je lisois l'alcoran, un esclave noir y entra brusquement, & me perça le cœur par la nouvelle la plus cruelle & la moins attendue : seigneur, me dit-il, Margeon expire en ce moment, elle veut vous parler avant que de rendre les derniers sours; suivez - moi, il n'y a pas un moment à perdre,

LI. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

JE jetai un cri perçant, au discours de l'esclave; je devins ensuite plus pâle que la mort, & j'allois lui demander la cause d'une maladie si subite, & en témoigner mon affliction

par les discours les plus touchans, lorsque me rappelant mes engagemens, & faisant attention que quelque mal que fût ma belle veuve, il pouvoit y avoir encore quelque lieu d'espérer sa guérison, je retins mes plaintes; mais le cri que j'avois fait ayant fait venir dans mon appartement ma mère & mes esclaves, en vain me demanda-t-on la cause de cet événement. Je fis signe que l'on cessât de m'interroger, & sans perdre un instant, je courus chez Margeon. Quel fut mon désespoir en voyant cette adorable personne sur un lit, dans un état où elle paroissoit n'avoir plus que quelques momens à vivre. Pâle, défigurée, elle avoit la tête enveloppée de plusieurs linges ensanglantés: Katifé, me dit-elle d'une voix mourante, je vais cesser de vivre, & ce qui augmente mon affliction, je mourrai sans avoir récompensé votre amour; notre souverain prophète me punit sans doute de la dureté avec laquelle je vous ai traité, & d'avoir voulu renverser l'ordre qu'il a établi dans notre religion, en sortant de la dépendance où notre sexe doit être à l'égard du vôtre: une des colonnes de la galerie qui entoure la plateforme de cette maison vient de me tomber sur la tête; les premiers soins

de mes esclaves ont été de m'apporter un prompt soulagement; les miens, fitôt que j'ai eu de la connoissance de mon état, ont été de vous envoyer chercher pour vous dire un éternel adieu; vous étiez digne, mon cher Katifé, d'un sort plus heureux, excusez mes caprices & recevez mes derniers soupirs dans ces embrassemens.

Il n'est pas possible de bien comprendre l'état affreux dans lequel je me trouvai à un discours si touchant, prononcé d'une voix des plus foibles & entrecoupée de sanglots; je regardai fixement Margeon, j'arrosai mille fois ses belles mains de mes larmes, & ma douleur fut si violente, qu'y succombant, je perdis entièrement connoissance entre ses bras; je ne puis dire combien dura mon évanouissement, qui selon les apparences fut très-long; mais je fais seulement, que quand j'eus repris mes sens, je me trouvai dans un autre appartement, sur un lit de satin noir, entouré de tous les esclaves de ma maîtresse; leur morne tristesse & les larmes que je leur vis répandre, m'annoncèrent sa perte; je les regardois avec des yeux égarés, & je semblois leur en demander des nouvelles, lorsque l'un d'eux prit la parole: elle ne vit plus, seigneur, me dit-il, nous

venons de perdre la meilleure maîtresse qu'il y eut dans tout Aden, elle en a bien donné des preuves dans la maladie d'Aboulaina : voilà un testament qu'elle a fait en votre faveur, vous êtes à présent notre maître, & vous pouvez disposer de tout ce qui est dans cette maison.

Je fis peu d'attention aux dernières paroles de l'esclave; je ne songeai qu'à la cruelle perte que je venois de faire, je tirai un poignard que j'avois à mon côté, & j'allois me l'enfoncer dans le cœur, lorsque les esclaves, qui étoient fort attentifs à toutes mes actions, me saisirent le bras, me désarmèrent, & m'empêchèrent d'exécuter mes intentions. Vivez, seigneur, me dirent-ils, Margeon vous l'ordonne par cet écrit; elle n'a point douté de votre sensibilité pour elle, mais elle vous défend d'attenter à votre vie; & nous avons reçu d'elle des ordres précis de ne pas vous quitter que nous ne vous voyions dans la disposition de suivre ses dernières volontés. Je ne répondis rien à ces discours, & suffoqué par mes larmes, je me livrai au désespoir le plus cruel; je ne puis dire combien de temps je fus dans cette situation, & si je retombai dans l'évanouissement; je fais seulement qu'après avoir pris

une tasse de sorbet que l'on me présenta dans l'accès d'une toux violente que me causoit une extrême sécheresse de gosier, je tombai dans un engourdissement qui dégénéra peu à peu dans une espèce de sommeil léthargique. J'ignore encore la durée de ce sommeil, mais quel fut mon étonnement, à mon réveil, de me trouver dans une chambre magnifique, dont l'arrangement étoit d'un goût nouveau & singulier ! Des oiseaux extrêmement rares qui remplissoient des volières dorées, y annonçoient le lever de l'aurore par mille chants mélodieux ; mais ce qui redoubla ma surprise, ce fut de me voir couché sur un lit superbe, & d'apercevoir à mes côtés l'incomparable Margeon plus brillante qu'une pleine lune & que tous les astres du firmament. Je regardai cet événement comme un songe des plus flatteurs : ma belle veuve n'avoit plus la tête entourée de ces linges sanglans qui lui couvroient le visage, ses cheveux noirs tout bouclés & relevés par des poinçons de diamans, flot-
toient sur ses joues plus vermeilles que des roses, & je fus si ému à la vue de tant de beautés, que j'allois, peut-être, demander tout haut à notre grand prophète de ne voir jamais la fin d'un rêve dans lequel je trou-

vois tant de délices , lorsqu'heureusement Margeon parut se réveiller : mon cher seigneur , me dit-elle , remerciez l'envoyé de Dieu , il veut aujourd'hui couronner vos peines & récompenser votre fidélité ; vous avez passé sans vous en appercevoir du sommeil à une mort tranquille , qui vous met au rang des heureux Musulmans. Vous voici dans le lieu de délices que ce saint prophète promet aux fidelles croyans , & par une grâce toute spéciale pour vous , j'ai été choisie pour vous servir de houri ; mais après vous avoir traité sur terre avec tant de sévérité , & vous avoir pendant si long - temps soumis à tous mes caprices , dois-je me flatter que vous m'accepterez pour votre compagne éternelle dans ce saint lieu ? Ah mon cher Katifé , rassurez une tendre amante contre ses justes frayeurs , & n'usez pas avec elle de toute la rigueur qu'elle vous a fait éprouver dans Aden.



LII. S O I R É E .

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

SI j'avois eu lieu d'être surpris de tout ce qui m'étoit arrivé jusqu'alors avec Margeon, je le fus encore plus en ce moment, de la situation où je me trouvois. Cependant j'eus assez de présence d'esprit pour raisonner ainsi en moi-même. Qu'est-ce que je risque de garder le silence en cette occasion ? Mon temps n'est pas encore fini, si ce qui se passe ici n'est qu'une illusion & une suite des artifices que l'on a employés pour m'engager à parler, le moment qui le découvrira me rendra devant Margeon coupable de désobéissance. Si c'est une réalité, & que je sois véritablement dans le paradis de notre prophète, ma houri doit être soumise à toutes mes volontés, & que je parle ou non, pourvu que je réponde à ses empressements, elle ne s'en embarrassera pas.

Pendant que je faisois en moi-même ce petit raisonnement, je vis cette belle personne très-émue ; ah ! seigneur, me dit-elle, vous hésitez à me répondre : sans doute vous

M vj

276 LES SULTANES

ne m'aimez plus, ou vous voulez me faire payer avec usure les mépris que je paroissais avoir pour vous. Que les apparences étoient trompeuses ! je vous aimais avec la dernière tendresse , & au moment que je vous déclare que je vous adore , seriez - vous assez cruel pour me traiter avec indifférence ? Ah ! mon cher Katifé , je ne pourrais la soutenir un seul instant , & si , dans ma condition présente , l'on pouvoit mourir ou rentrer dans le néant , je demanderois cette grâce à notre souverain prophète , plutôt que de vous voir armer de rigueur contre moi ; répondez-moi donc , mon cher époux , pourquoi vous obstiner à un silence qui me désespère , pourquoi me faire languir , dans l'attente d'un bonheur que vous avez paru souhaiter autrefois avec tant d'empressement ?

Les vives sollicitations de Margeon firent impression sur mon cœur ; voyons , me dis-je , jusqu'où je pourrai pousser cette scène ; je fais le véritable moyen de découvrir si l'on me trompe , feignons de nous disposer à traiter ma belle veuve de la même manière que les heureux Musulmans en agissent (à ce que l'on nous assure) avec les houris : certain de mon sort , je romprai alors le silence.

Je n'eus pas plutôt conçu ce projet, que Margeon, qui avoit d'abord reçu sans résistance de légères caresses de ma part, lisant sans doute dans mes yeux les intentions que j'avois, d'éprouver s'il y avoit de la réalité dans ce qui se passoit en ce moment, sauta en bas du lit, en riant de toutes ses forces, & ayant frappé des mains, quatre de ses esclaves qui attendoient ses ordres à la porte, entrèrent dans le lieu où nous étions : venez à mon secours, leur dit-elle, il n'a tenu qu'à moi d'être la dupe de cette dernière aventure.

Comme je reconnus en ce moment les esclaves, il ne me fut pas difficile de comprendre l'artifice de la scène qui venoit de se passer, & je fus le premier à rire du péril que je venois d'éviter en m'abstenant de parler. Vous avez sagement agi dans cette occasion, me dit alors Margeon, vous auriez fait naufrage presque au port ; au reste, je ne comprends pas comment vous n'avez pas succombé à cette dernière épreuve ; & puisque dans les différentes situations où je vous ai mis, vous êtes toujours sorti victorieux des combats que je vous ai livrés, je commence à désespérer de réussir dans mes projets : adieu, mon cher Katifé, aimez-moi

toujours avec autant de tendresse , & ne vous rebutez pas pour le peu de temps qui vous reste ; j'y perdrais à présent plus que vous , puisque je suis parfaitement convaincue de votre amour , & que vous , vous ignorez à quel point je vous aime : en achevant ces paroles si flatteuses , elle m'embrassa avec toutes les marques d'une véritable passion , & vous pouvez juger , illustres génies , que je reçus ses caresses d'aussi bon cœur qu'elle paroïssoit les faire.

Je retournai chez moi , transporté de joie de ce qui venoit de se passer , & de ce que je n'avois plus que quatre mois à languir , dans l'attente de posséder tranquillement ma chère veuve. Il est inutile que je vous rapporte encore de quelle manière j'évitai de tomber dans différens pièges que l'on me tendit : qu'il vous suffise de savoir que je commençois à croire que je passerois plus en repos le peu de temps qui me restoit à souffrir , lorsque le roi de Zibith (1) ayant

(1) *Zibith* , capitale d'un royaume du même nom. Cette ville est située dans l'Arabie heureuse sur la rivière de Zibith ; elle est grande & marchande ; on tient que la reine de Saba qui fut visiter Salomon , étoit souveraine de ce pays , dont parle *Strabon* sous le nom de *Subæa*. Ces peuples nommés Sabéens , qui

fait mal-à-propos quelques hostilités sur nos terres , le sultan d'Aden résolut d'en tirer une prompte vengeance : pour cet effet , ayant fait rassembler toutes ses troupes dans une grande plaine située aux portes de sa capitale , il fallut m'y rendre avec les principaux officiers ; mon embarras n'étoit pas de recevoir les ordres de mes supérieurs , s'ils n'avoient regardé que ma seule personne ; mais lorsqu'ils concernoient les subalternes , ou les soldats , il n'étoit pas facile de les faire exécuter par signes , le sultan y suppléa heureusement : m'ayant reconnu dans la revue qu'il fit de ses troupes , & informé que je n'avois pas encore l'usage de la parole , il eut la bonté de me dire que me connoissant pour un brave homme , il me dispensoit de servir dans mon poste ordinaire , & qu'il vouloit que je combattisse à ses côtés. Je reçus avec transport une grâce aussi particulière ; je me jetai à ses pieds , & ce bon prince fut si touché de mon action , qu'il

ont pris naissance de *Saba* , fils de *Chur* , sont riches en encens , mirrhe , canelle , baume & autres plantes aromatiques ; ils vivent la plupart dans l'oïiveté , à cause de la grande abondance de fruits qui croissent sur leurs terres , sans y être semés. Ce royaume n'est pas éloigné de celui d'Aden.

me releva avec toute la bonté imaginable.

Nous partîmes le lendemain , & au bout de huit jours , nous étant trouvés en présence de notre ennemi , il se donna un combat des plus sanglans. Comme le sultan mon maître m'avoit ordonné de ne point m'écarter de sa personne , je ne le perdis pas un seul moment de vue pendant l'action ; j'eus même deux fois le bonheur de lui sauver la vie , & son cheval ayant été tué sous lui , je le remontois sur le mien , & je le parois des attaques de ses ennemis , lorsque je reçus deux coups d'épée , dont l'un m'ayant percé la cuisse , & l'autre , après avoir passé à travers le bras gauche , pénétra dans la poitrine , je tombai à la renverse , entre les pieds des chevaux. Le sultan qui s'en aperçut , & qui se défendoit comme un lion , donna ses ordres pour que l'on me secourût promptement : on m'enleva , & pendant que je fus porté dans une tente voisine où l'on examina mes plaies qui se trouvèrent assez dangereuses , ce brave monarque anima tellement les siens par son exemple , qu'il remporta une victoire d'autant plus complète , que le sultan de Zibith y laissa la vie.

Le premier soin du roi , après la bataille , fut de s'informer en quel état je me trou-

vois, & ayant appris que j'étois assez mal, il accourut à ma tente : quelles obligations ne t'ai-je pas, mon cher ami, me dit-il en m'embrassant; & comment puis-je m'en acquitter envers toi ? Songe seulement à te guérir, & sois persuadé qu'il n'est rien que je ne fasse pour te donner les marques les plus sensibles & les plus essentielles de ma reconnaissance.

Je reçus le sultan avec tout le respect dont j'étois capable en l'état où je me trouvois; & comme mes blessures étoient trop considérables pour que je pusse être transporté à Aden, il me fit conduire sur un brancard à la ville la plus prochaine, & m'y ayant laissé deux de ses médecins & quatre chirurgiens, avec ordre de n'oublier rien pour me rendre la santé, il partit pour retourner à Aden. Comme j'étois logé chez le gouverneur, non-seulement je ne manquai de rien, mais encore on eut tant d'attention pour moi, & je fus traité avec un si grand soin, que huit jours après je fus hors de danger, & au bout de deux mois en état de reprendre la route d'Aden.

J'ai lieu de croire que mes blessures n'étoient pas indifférentes à Margeon, puisqu'elle m'envoya, au lieu où je restai, un

esclave chargé de la lettre la plus vive & la plus passionnée, & qu'elle y joignit une bourse de cinq cent pièces d'or. Je reçus la lettre avec les transports les plus marqués; mais je ne voulus pas accepter la bourse, que je remis entre les mains de l'esclave.

LIII. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

CET homme resta quelque temps auprès de moi, & quand il fut bien sûr qu'il n'y avoit plus rien à craindre de mes blessures, il me pria de le charger d'une lettre pour sa maîtresse : mes premiers ordres avoient été si précis, que je ne jugeai pas à propos d'écrire, quoique ma belle veuve m'en donnât la permission; je fis comprendre par signes à cet esclave que je ne pouvois le satisfaire, mais que j'espérois bientôt être en état d'aller l'affurer moi-même de toute la reconnoissance que méritoient ses bontés pour moi.

L'esclave partit, & quinze jours ou environ après son départ, je me mis en route dans un brancard porté par des hommes, que les gouverneurs des villes & principaux

habitans des bourgs & villages avoient ordre de me fournir ; enfin j'arrivai à Aden , & suivant les intentions du sultan , je fus conduit directement à son palais. On ne peut exprimer les caresses que je reçus de ce monarque : j'ai de grandes vues sur toi , mon cher ami , me dit-il un jour en m'embrassant , & je n'y vois qu'un seul obstacle , c'est le silence obstiné que tu parois vouloir garder mal - à - propos ; j'ai trois sœurs d'une beauté ravissante , je veux te donner le choix d'une d'elles , & te faire mon premier visir ; celui qui remplissoit ce poste a été tué dans notre dernier combat , & le seul Zalvon pouvoit aspirer à remplir cette place , si je ne te la destinois pas. Il est habile , il a vieilli dans les emplois , mais j'entends dire qu'il se laisse prévenir aisément , qu'il ne revient jamais de ses préjugés , & qu'abusant de son autorité , il maltraite mes sujets : ainsi quelque habileté dont il soit pourvu , ce n'est point là l'homme que je veux mettre à la tête de mon royaume ; au contraire , je t'ordonne , en cas que tu veuilles accepter ce que je te propose , de veiller exactement sur sa conduite ; mais tu sens bien que dans l'état où il paroît que tu veux bien être , je ne puis te confier l'administration de mes états : dé-

tir d'avoir fait réponse contre ses premiers ordres, qui étoient très précis.

Pendant que nous étions ainsi l'un & l'autre dans de cruelles agitations, le sultan qui ne perdoit pas de vue ses projets, fit assembler tous les médecins d'Aden, & les consulta sur ma situation présente; comme ma maladie avoit fait du bruit dans les commentemens, il n'y eut aucun d'eux (à ce que j'ai appris depuis) qui, persuadé que j'étois muet volontaire, ne déclarât que ma guérison n'étoit pas de sa compétence. Masch-Moun, peut-être plus habile, mieux instruit, ou soupçonnant les motifs de mon silence, prit ainsi la parole à son tour : seigneur, dit-il au sultan, Katifé, selon toutes les apparences, est devenu tout d'un coup muet, par quelque raison qu'il fait seul, & que nous ne saurions deviner; si c'est un vœu, il y auroit de l'irrégion à vouloir l'engager à le rompre, à moins que votre iman ne l'en relève, en lui en démontrant l'indifférence. Si c'est pour quelque sujet que nous ne puissions pas pénétrer, il est inutile d'y employer des remèdes qui ne sont presque jamais indifférens, & qui, dans pareille occasion, peuvent plus nuire que servir: je serois donc d'avis que l'on tâchât, par adresse,

de lui faire rompre le silence , & je conseil-
leroïis à votre majesté de proposer une récom-
pense à quiconque en pourroit venir à bout.
Ton conseil est excellent, reprit le sultan :
si l'iman que je vais lui envoyer ne peut par-
venir à lui faire contrevenir à son vœu, en
cas qu'il en ait fait quelqu'un, je ferai exé-
cutter ce que tu viens de proposer.

LI^{II}. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

SUIVANT les ordres du sultan, l'iman vint
me voir une heure après; il perdit ses peines
auprès de moi, & ayant compris, par l'obstina-
tion de mon silence, que la religion
n'avoit pas de part à la situation dans laquelle
j'étois, le roi d'Aden à qui il en rendit compte,
& qui avoit son projet fort à cœur, fit aussitôt
publier ses intentions par toute la ville,
& les crieurs annoncèrent de sa part, que
quiconque pourroit m'engager à parler, de
quelque manière que ce pût être, en recevrait
pour récompense cent mille pièces d'or. Une
somme aussi exorbitante, & qui faisoit bien
connoître l'affection que ce monarque avoit

pour moi , mit tous les charlatans en campagne : il y en eut plus de trente qui promirent de me guérir radicalement , quoiqu'il n'y en eût aucun qui ne fût très-persuadé qu'il n'en viendrait pas à bout ; il faut pourtant avouer qu'il s'en trouva un plus habile & de meilleure foi que les autres , & qui se flatta de me faire parler , en me disant seulement un mot à l'oreille. Il est vrai qu'il employa un remède qui auroit dû réussir , si j'avois eu l'humeur intéressée : seigneur , me dit-il , le sultan promet cent mille pièces d'or pour votre guérison , je vois bien qu'elle dépend de vous seul ; partageons cette somme par la moitié , je vous en donne cinquante mille ; en voilà ma promesse bien signée , faites-y réflexion , c'est une fortune pour vous & pour moi. Je ne pus m'empêcher de rire de l'imagination de cet homme , & pour le dédommager de la perte d'une somme aussi considérable , je lui fis présent d'un gros diamant que j'avois au doigt , & qui pouvoit bien valoir cent pièces d'or ; il en fut transporté de joie , me fit des remerciemens infinis , & publia ma générosité par tout Aden.

Zalvon , qui de simple visir subalterne croyoit mériter de remplir la place de premier ministre , par rapport à sa capacité & à son

son âge, étoit au désespoir que le sultan eût tant de bonté pour moi : comme il voyoit avec douleur que le grand visirat m'étoit destiné , en cas que je recouvrasse la parole , il faisoit son possible sous main pour empêcher ma guérison , & profitant d'une indisposition assez considérable du sultan , il fit annoncer , sous son nom , par les crieurs publics , que ce monarque donneroit le double de ce qu'il avoit promis à quiconque opéreroit ma guérison : mais aussi que celui qui entreprendroit cette cure , sans en venir à bout , auroit la tête tranchée.

Malgré cette sévère annonce, l'espoir d'un gain aussi considérable anima cinq ou six malheureux qui n'ayant pas mieux réussi que les autres, payèrent de leur vie la hardiesse qu'ils avoient eue de se présenter.

Comme j'ignorois cette dernière proclamation , & la peine que cet indigne ministre avoit attachée au défaut de ma guérison , je vivois tranquille dans l'intérieur de mon appartement , lorsque cette tranquillité fut troublée par un événement , dont le seul récit me fait encore trembler.

Il y avoit huit ou dix jours qu'aucun de ces empiriques ne s'étoit présenté devant moi , lorsque l'on vint me dire qu'un jeune

homme d'une rare beauté, qui se faisoit fort de me délier la langue par la vertu d'un talisman, demandoit à entrer & à me parler en particulier; je fis signe qu'on le fît approcher, mais que devins-je, en reconnoissant dans ce jeune homme l'adorable Margeon! Katifé, me dit-elle, avec une crainte mêlée de respect, je risque mon honneur, & peut-être ma vie pour vous parler; mais après le refus que vous avez fait de répondre à ma lettre, que ne dois-je pas entreprendre pour connoître mon sort, & pour me conserver un cœur tel que le vôtre? ne m'êtes-vous pas infidelle, ainsi que je l'entends publier dans Aden? & acceptez-vous une des sœurs de notre sultan pour votre épouse? Je lui fis entendre que loin d'avoir changé à son égard, je faisois consister tout mon bonheur à l'aimer & à être aimé d'elle, & que je ne recevrois jamais de bienfaits de notre monarque aux dépens des sermens que je lui avois faits de l'aimer éternellement. Ah! si ce que vous voulez me faire comprendre est vrai, mon cher Katifé, me dit-elle, transportée de joie, faites-le moi donc connoître; parlez dès aujourd'hui au sultan, déclarez-lui qu'engagé par des sermens terribles, qui vous lient avec moi d'une

manière indissoluble, vous ne pouvez profiter de l'honneur qu'il vous propose. Quand il sera informé que nos engagements sont d'une nature à ne pouvoir se rompre sans encourir la colère de notre prophète, il est trop juste pour exiger de vous rien qui puisse vous déshonorer. Voilà ma main, mon cher ami, jurez-moi que vous m'aimerez toujours avec la même ardeur que vous m'avez témoignée jusqu'à ce moment; ajoutez à ce serment, que quelque chose qui puisse arriver vous ne me répudierez jamais; me voilà prête à vous épouser aussitôt que vous m'en aurez assurée, comme je l'exige de vous, & que vous aurez fait cette déclaration à notre sultan, & je vous proteste à mon tour, par tout ce qu'il y a de plus sacré, que j'abrège les conditions que je vous avois imposées, & que quoiqu'il y ait encore dix jours à attendre, je ne profiterai point de l'avantage que je pourrois avoir sur vous, en vous faisant rompre le silence. Si dans toutes les autres occasions j'ai fait ce que j'ai pu pour vous faire tomber en faute, il n'en est pas de même aujourd'hui; le temps & les circonstances ne permettent pas que vous différiez un instant à m'apprendre de bouche vos véritables sentimens, & à les

faire connoître à notre monarque ; comptez donc sur ma sincérité , ouvrez-moi entièrement votre cœur , & ne me laissez pas languir davantage dans l'incertitude où je suis. Ah ! Katifé , c'est en ce moment que vous devez me prouver que votre amour pour moi est à l'épreuve des offres les plus brillantes , & que plutôt que de m'être infidèle , vous vous offrirez à toute la colère du sultan.

LV. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

COMME j'ignorois , ainsi que je vous l'ai déjà dit , la peine que le visir Zalvon avoit imposée à ceux qui venoient pour me soulager dans ma prétendue maladie , je fis comprendre à Margeon , après l'avoir assurée d'une fidélité parfaite , que ce n'étoit pas la peine de lui désobéir pour si peu de temps , & que les dix jours qui me restoit seroient bientôt passés ; ensuite , voulant un peu me réjouir à ses dépens , je lui donnai à entendre , que supposé qu'il y eût du vrai dans ce qu'elle venoit de me dire , l'intérêt pouvoit bien lui faire jouer le personnage qu'elle

faisoit , & que le seul espoir de gagner ce que le sultan avoit promis pour ma guérison le lui avoit fait entreprendre; mais que moins intéressé qu'elle , je ne voulois pas risquer de perdre ses bonnes grâces pour cent mille pièces d'or de plus ou de moins , & que quelque chose qui pût arriver , je ne parleroïs que quand le terme fatal seroit expiré.

Je n'eus pas plutôt fait connoître à Margeon que j'étois inflexible sur ce qu'elle vouloit exiger de moi , que je vis une extrême pâleur lui couvrir le visage ; ah ! perfide , me dit-elle , que tu rends bien peu de justice à mon amour ! c'est lui seul qui m'a conduite en ces lieux , & sans l'appréhension que j'ai eue que tu ne succombasses aux offres du sultan , j'aurois attendu patiemment que l'année eût été révolue ; mais je vois bien , ingrat , que l'ambition te dévore , tu vas devenir beau-frère de ton maître ; la sultane que tu vas épouser est sans doute d'une beauté ravissante , & tu oublieras bientôt entre ses bras l'infortunée Margeon , qui t'est devenue indifférente , & peut-être même odieuse. Je vais donc perdre la vie , barbare ! ta résistance à mes volontés me livre à une mort certaine ; tu n'ignores pas le sort qui m'attend au sortir de ces lieux ,

& tu le vois avec joie , puisque je ne possède plus ton cœur ; tu te repens apparemment de toutes les peines que tu as souffertes par mes ordres ; tu m'en fais aujourd'hui un crime dont tu te venges bien lâchement : tu n'ignores pourtant pas combien je t'aime ; que dis-je ! à quel point je t'adore : ah ! si je n'avois ressenti pour toi qu'une passion médiocre , je t'aurois épousé il y a deux ans , tes desirs auroient été satisfaits , & tu aurois peut-être cessé de m'aimer six mois après ; mais comme ton cœur m'a paru d'un prix infini , j'ai voulu te soumettre aux épreuves les plus pénibles : je croyois avoir trouvé en toi les sentimens d'un honnête homme , d'un homme qui paroïssoit m'aimer avec une tendresse & une fidélité au-dessus de toute expression ; je t'allois devenir aussi soumise que je t'ai parue fière & inexorable , & dans l'instant que je croyois toucher à mon bonheur , non-seulement tu cesses de m'aimer , tu me méprises , ingrat ! & tu deviens mon bourreau , en me livrant toi-même à une mort infaillible : il ne te manque que d'en être spectateur ; viens , cruel , viens me voir expirer , en prononçant encore ton nom , qui malgré ta barbarie me fera cher au-delà du tombeau ; & par cette inhumanité ,

rends-toi autant exécration à la postérité que tu y aurois été illustre par ta constance & par ta fidélité.

Margeon verfoit un torrent de larmes en me tenant des discours auffi touchans , & qui me combloient de joie de croire qu'elle y exprimoit les véritables sentimens de son cœur ; mais , comme je l'avois vue jouer des scènes qui avoient fort approché de celle-ci , je la regardois comme le dernier artifice qu'elle vouloit employer pour triompher de moi ; quoique je fusse auffi ému qu'elle me paroiffoit l'être , je restai ferme dans ma résolution ; malgré les expressions les plus séduisantes dont elle se servit encore , elle ne put me faire rompre le silence ; & sortant pénétrée de la plus vive douleur , elle me laissa dans une inquiétude inexprimable.

Je commençois à me porter beaucoup mieux , je me promenois souvent dans un petit jardin qui joignoit à mon appartement ; & à mesure que le terme fatal approchoit , je sentoie ma santé augmenter de momens en momens ; enfin ce jour si désiré arriva , & je crus , en épargnant au sultan les sommes considérables qu'il avoit promises pour ma guérison , devoir aller la lui annoncer moi-même.

296 LES SULTANES

Ce monarque étoit convalescent d'une maladie qui l'avoit retenu au lit près d'un mois ; je me présentai à sa porte , & les gardes qui n'ignoreient pas ma faveur , m'ayant annoncé , je fus introduit aussitôt en sa présence. Après m'être prosterné à ses pieds , seigneur , lui dis-je , comme ce n'est qu'aujourd'hui que je pouvois recouvrer l'usage de la parole , je viens vous apprendre moi-même les raisons du silence volontaire que j'ai gardé depuis un an jusqu'à ce jour , & vous rendre les plus humbles grâces des faveurs insignes que votre majesté veut répandre sur un sujet d'un mérite aussi commun ; alors , ayant raconté mon histoire au sultan , le plus succinctement qu'il me fut possible , non - seulement il m'écouta avec une extrême surprise , mais après avoir eu la bonté d'approuver ma conduite , & d'admirer la patience que j'avois eue dans les deux ans que j'avois bien voulu me soumettre aux volontés de Margeon : Katifé , tu as acheté par des épreuves trop pénibles le cœur de ta belle veuve , pour que je veuille mettre le moindre obstacle à ton bonheur , tu es véritablement digne d'elle , & je conçois , dans la situation où tu te trouves à présent , que tu ne pouvois accepter la main d'une de

mes sœurs sans violer tes sermens , sans t'écarter de toutes les loix de la bienfiance & de l'honneur ; loin que cela te fasse aucun tort dans mon esprit , ta conduite pleine de droiture & de probité augmente mon estime pour toi , & me fait connoître de quoi tu es capable ; un autre livré à la seule ambition , se seroit bien gardé d'exécuter ses promesses ; rebuté des rigueurs d'une maîtresse capricieuse , il l'auroit abandonnée sans scrupule , & joignant le mépris à l'infidélité , il croiroit , par un procédé aussi indigne , acheter encore à trop bon marché l'honneur d'être mon beau-frère ; mais toi , plus sincère , & méprisant les honneurs que l'on acquiert aux dépens de la vertu , tu n'as point été ébloui par les grandeurs que je t'ai offertes , & par des sentimens aussi sages que généreux , tu t'en es montré encore plus digne. Accepte donc la qualité de mon grand Visir , dispose de mes trésors à ton gré , que mes peuples , sous ton ministère , jouissent par ta prudence & par une sage dispensation de mes grâces , d'un bonheur sans égal ; cours apprendre cette nouvelle à Margeon , dis - lui que je veux que dans trois jours ton union avec elle soit célébrée par les fêtes les plus galantes ; & comme tu pourrois , dans cette occa-

fion, ménager mes trésors, je vais moi-même en ordonner l'exécution; la joie que j'ai de te voir content me donnera assez de force pour y assister en personne: puis-je reconnoître par trop d'endroits que je te dois la vie & le salut de mes états?

Je ne m'étois pas présenté devant le sultan, poursuivit Katifé, sans appréhender que le refus que je ferois d'épouser sa sœur ne changeât les dispositions dans lesquelles il étoit en ma faveur, & peut-être même ne me coutât la vie; mais, comme je n'avois pas hésité de faire encore ce sacrifice à Margeon, l'on peut aisément comprendre quel fut l'excès de ma joie lorsque le sultan m'eut parlé ainsi; je me jetai à ses genoux que j'embrassai avec ardeur: seigneur, lui dis-je, vos bontés surpassent toutes mes espérances, si j'ai été assez heureux pour vous rendre quelques services dans le dernier combat, j'en ai été bien récompensé par la gloire qu'ils m'ont acquise, & par la bienveillance dont votre majesté m'honore; mais je la supplie de ne point me charger du fardeau qu'elle veut m'imposer, je ne me sens pas propre à remplir un poste si éminent; comme il est toujours l'objet de l'envie de ceux qui croient avoir assez de mérite

pour l'obtenir , ils prennent pour une injustice qu'on leur fait , de ne les avoir pas placés dans cette haute dignité , & toute leur haine retombe ordinairement sur celui qui l'occupe.

Ne t'oppose pas davantage à mes volontés , reprit le sultan ; comme je fais que tes refus ne procèdent que d'une extrême probité , c'est cette même probité qui m'est connue , qui m'engage à t'ordonner de m'obéir ; prends donc les rênes de mon royaume , gouverne - le avec toute la sagesse dont tu es capable , & laisse-moi goûter un repos tranquille , dont je n'ai point encore joui jusqu'à présent , parce que j'ai toujours été obligé de veiller moi-même sur la conduite de mes premiers visirs.

Comme il n'y avoit rien à répliquer à des ordres aussi absolus , je témoignai que j'étois disposé à les exécuter , & après avoir été déclaré premier visir , je ne fus pas plutôt sorti de la présence du sultan , que sans perdre de temps , je me transportai chez ma belle veuve ; mais , ciel ! que devins-je , en trouvant tous les esclaves en pleurs ! Ah ! seigneur , me dirent - ils , qu'est devenue notre bonne maîtresse ? il y a dix jours que nous ne l'avons vue ; elle est sortie d'ici sous

300 LES SULTANES

des habits d'homme , en nous assurant qu'elle alloit vous ramener dans cette maison , pour vous en rendre le maître en qualité de son époux : quelques-uns de nous l'ont conduite au palais du sultan , nous y sommes restés jusqu'à la nuit , nous ne l'en avons pas vue sortir , & si nous pouvons ajouter foi aux bruits qui courent dans Aden , elle a perdu la vie , ainsi que quelques autres particuliers qui , flattés par l'espoir d'une récompense aussi extraordinaire , avoient promis de parvenir à vous faire rompre le silence ; c'étoit une alternative que le visir Zalvon avoit fait publier huit jours avant que Margeon s'exposât à cette cure ; elle n'ignoroit pas que la mort devoit être la punition des téméraires qui entreprendroient votre guérison sans en venir à bout , comme ils devoient recevoir deux cent mille pièces d'or en vous rendant l'usage de la langue.

LVI. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

JE fus frappé de cette nouvelle si peu attendue comme d'un coup de foudre , continua

Katifé; & après avoir pendant quelques momens exhalé toute ma fureur, je courus en porter mes justes plaintes au sultan: ah! seigneur, m'écriai-je, en me jetant de nouveau à ses pieds, j'ai perdu ma chère Margeon au moment que je touchois à celui de la posséder. Alors lui ayant fait un court récit de ce que je venois d'apprendre des esclaves de cette veuve, ce bon prince fut si touché de l'indigne conduite de Zalvon, qu'il ordonna sur le champ qu'on allât l'arrêter, & qu'on l'amenât en sa présence: seigneur, lui dis-je, permettez que j'aie moi-même exécuter vos ordres. Et bien, reprit le sultan, cours-y, mon cher Katifé, & ne te présente devant moi qu'avec la tête de ce scélérat, dont la cruauté réjaillit entièrement sur moi; loin d'avoir donné des ordres aussi sanguinaires, je les abhorre; je t'ordonne de le faire connoître dans Aden, & de t'informer des noms de ceux qu'il a fait mourir injustement, afin de dédommager leur malheureuse famille aux dépens de cet infâme ministre.

Je ne me fis pas répéter l'ordre du sultan, je pris cinquante de ses gardes, je courus chez le visir, je fis entourer sa maison, & j'y entrai, sans perdre un seul moment;

302 LES SULTANES

mais quelle fut ma douleur ! lorsque j'appris de ses esclaves qu'il y avoit huit ou dix jours qu'il étoit parti d'Aden pendant la nuit , avec deux femmes , dont l'une versoit des larmes en abondance. Par le portrait que l'un d'eux me fit de celle qui témoignoit une tristesse si amère , je crus reconnoître ma belle veuve , & je fus confirmé dans cette opinion par un eunuque noir , qui me dit lui avoir entendu prononcer plusieurs fois mon nom ; il ajouta que son maître l'avoit obligé d'ôter la vie à cinq de ceux qui n'avoient pas réussi à me guérir , & qu'il étoit prêt de couper la tête à un fixième , qui étoit d'une rare beauté , lorsque ce malheureux lui avoit découvert qu'il étoit une femme ; que dans cet instant il avoit cru voir dans les yeux de Zalvon une extrême passion pour elle , qu'il l'avoit tenue enfermée dans une chambre du palais extérieur du sultan , qu'il l'en avoit fait sortir bien avant dans la nuit , qu'après l'avoir fait conduire dans celui où nous étions , il en étoit parti avec elle , une vieille & quatre esclaves , dans l'intention , à ce qu'il en pouvoit juger , de passer la mer & de se retirer dans le royaume de Zocotora (1).

(1) L'isle de *Zocotora* est éloignée environ de

Quelque joie que je ressentisse en ce moment , de pouvoir croire que Margeon n'étoit du moins pas morte , je ne pouvois m'empêcher de frémir , lorsque je pensois qu'elle étoit entre les mains de Zalvon. Après que les premiers mouvemens de ma fureur furent un peu modérés , je raisonnai en moi-même pour savoir quel parti j'avois à prendre ; ah ! sans doute , me dis-je , Margeon , pour éviter la mort qu'on lui destinoit , aura été forcée d'instruire le visir de toutes nos aventures ; & ce scélérat , ne doutant pas que dans peu je ne le fisse punir du sang qu'il venoit de répandre par rapport à moi , aura cherché par une prompte fuite à éviter son supplice ; le perfide a voulu me punir de la nécessité où il est de sortir du royaume , en m'enlevant tout ce que j'aime ; ah ! malheureux Katifé , pourquoi ne pas te rendre aux larmes & aux prières de Margeon dans la dernière visite qu'elle t'a faite ? ne t'a-t-elle pas annoncé assez clairement , en te quittant , tous les malheurs qui t'arrivent aujourd'hui ? As-tu voulu la croire ? & dans une pareille occasion , pouvois-tu la soup-

quarante lieues du cap de *Gardafuy* , qui est à l'extrémité de la côte d'*Ayan* , vis-à-vis de l'Arabie heureuse.

çonner avec raison de quelqu'artifice ? C'est toi seul qui lui plonges un poignard dans le sein , en l'exposant aux derniers outrages du plus indigne & du plus inhumain de tous les hommes ; car je la connois assez pour être persuadé qu'elle se procurera la mort , plutôt que de se prêter à ses infâmes désirs , ou qu'elle ne survivra pas un moment à son déshonneur. Juste ciel ! de quel côté que je me tourne , je ne vois qu'horreur ! & si quelque chose peut me déterminer à ne pas cesser de vivre , c'est l'incertitude du sort de cette belle personne , & le désir de la venger , en arrachant du moins la vie au traître Zalvon.

Ces considérations qui retinrent mon bras , m'obligèrent de retourner au palais ; j'y rendis compte au sultan de la fuite du visir & de l'enlèvement de Margeon , & mon récit fut si touchant , qu'il ne put s'empêcher de répandre des larmes ; il envoya sur le champ chercher le visir de la mer , & lui ayant donné ordre de s'informer sur quel vaisseau Zalvon pouvoit avoir pris la fuite , il apprit une heure après , que celui qu'il avoit monté (ainsi que me l'avoit dit l'eunuque noir) étoit parti il y avoit plus de huit jours pour l'isle de Zocotora ! Mon

cher Katifé, me dit le sultan, prends dans le port autant de vaisseaux que tu voudras, poursuis ton ennemi, n'épargne rien pour l'avoir en ta possession & pour retrouver ta maîtresse, & viens au plutôt me rendre par ta présence toute la tranquillité que ton absence va m'ôter.

Quelque foible que je fusse encore, je ne voulus point commettre le soin de ma vengeance à un autre qu'à moi-même, je montai le lendemain le meilleur voilier de quatre vaisseaux, que Mesri visir de la mer avoit choisi; & chargé d'une lettre de recommandation du sultan d'Aden pour le roi de Zocotora, nous partîmes ensemble, avec les trois autres vaisseaux, dans la résolution de faire tous nos efforts pour rejoindre le ravisseur de Margeon.

Il y avoit douze jours que nous voguions avec le vent le plus favorable du monde, lorsqu'il changea tout d'un coup; quelque manœuvre que nous puffions faire, il nous fit traverser toute la mer de l'Inde, & nous repoussa vers le royaume de Calicut (1).

(1) *Calecut* ou *Calicut*, située sur la côte de Malabar, est une grande ville qui a un bon port, & qui fait un grand commerce; elle est capitale du royaume qui porte son nom, auquel on donne vingt-sept lieues

306 LES SULTANES

J'étois au désespoir de ce contre - temps , chaque moment de retard redoubloit ma frayeur , & je faisois à tous les instans des vœux au ciel pour que nous pussions reprendre notre route ; il exauça enfin mes prières , mais ce fut pour me réduire bientôt dans l'état le plus déplorable que l'on puisse imaginer. Nous fûmes assaillis d'une seconde tempête , plus violente que la première , & le vent ayant malgré nos efforts séparé nos quatre vaisseaux , celui que je montois fut jeté sur la côte d'Ayan , où , après avoir beaucoup souffert , nous fûmes pour surcroît de malheur attaqués par trois bâtimens corsaires. Vous pouvez juger que la partie étant entièrement inégale , & les gens de mon vaisseau tout-à-fait hors d'état de combattre , nous fûmes contraints de nous soumettre à nos vainqueurs , qui prirent aussitôt la route de Brava (1).

de côtes , & cinquante de profondeur dans les terres. On assure que le sultan de Calicut peut mettre cent mille hommes sur pied , & qu'il prétend que tous les rois de Malabar sont ses tributaires.

(1) *Brava* , capitale d'un royaume , située sur la côte d'Ayan , dont les peuples ne vivent encore aujourd'hui que de leurs brigandages.

LVII. SOIRÉE.

Suite des Aventures de Katifé & de Margeon.

JE ne puis, mesdames, vous bien exprimer quel fut mon désespoir; je fus tenté en ce moment de me précipiter dans la mer, pour finir tout d'un coup mes malheurs; mais soutenu encore par quelques lueurs d'espérance que je pouvois être rejoint par nos trois vaisseaux avant d'arriver à Brava, & qu'ils nous délivreroient peut-être de l'esclavage où nous venions de tomber, je différai de me donner la mort, dans la résolution de ne pas survivre long-temps à la perte de ma liberté. Lorsque j'avois vu que nous allions devenir esclaves de ces corsaires, j'avois eu la précaution de recommander à tout l'équipage de ne point leur faire connoître ma qualité ni celle du visir de la mer; ils me tinrent exactement parole, & j'eus du moins la consolation, si je changeois de résolution, de voir que ma dignité ne seroit pas un obstacle à ma rançon. Nos vaisseaux n'ayant pas paru, nous fûmes conduits à Brava, & dans le partage que l'on fit de nos

308 L É S S U L T A N E S

personnes, j'échus avec le visir au gouverneur de cette ville, à qui l'on donnoit la dixième partie de toutes les prises que l'on faisoit sur mer : jugez de ma douleur, quand je me vis au pouvoir d'un homme de ce rang : je m'y abandonnois sans réserve, & j'avois pris pour ce coup une forte résolution de m'ôter la vie, lorsque Mefry, s'apercevant à mon air sombre que je méditois quelque chose de funeste, me représenta vivement le tort que j'avois de me laisser abattre ainsi : seigneur, me dit-il, loin de vous livrer, comme vous faites, au plus noir chagrin, vous devez dans cette occasion rappeler tout votre courage & votre fermeté, & vous conserver du moins pour l'illustre Margeon qui peut encore avoir besoin de votre secours ; je puis vous assurer que nous ne resterons pas long - temps dans la triste situation où nous sommes ; comme il arrive dans ce port des vaisseaux de toutes les nations, je trouverai occasion, avant qu'il soit peu, de faire savoir notre captivité au sultan d'Aden ; il vous aime trop pour ne pas employer tous les moyens possibles pour nous procurer la liberté, & je ne désespère pas ensuite que nous ne puissions retrouver votre belle veuve. Ces discours flatteurs cal-

mèrent un peu la violence de mes maux , & résolu de m'abandonner aux decrets de la providence , j'attendis qu'elle exécutât ce qu'elle avoit décidé sur mon compte.

Il y avoit environ trois semaines que j'étois chez mon nouveau maître , dont j'entendois tous ses esclaves se louer , lorsqu'il me fit appeler dans l'intérieur de son palais : Mani , me dit-il , (c'étoit le nom que j'avois autrefois porté chez ma belle veuve , & que je m'étois donné) mon fils se marie dans quinze jours , je veux célébrer ses nœces par une fête que j'ai promise aux femmes de mon sérail , & à celle qui lui est destinée pour épouse , aurois-tu du goût pour ces sortes de divertissemens ? Seigneur , répondis-je au gouverneur qui s'appeloit Almamon , j'ai toute ma vie aimé les spectacles : il ne passoit pas de troupe de comédiens dans Aden , que je ne les suivisse très-exactement. S'il ne s'agit que d'orner une salle , & d'y placer un théâtre , vos ordres seront bientôt exécutés. Voilà justement ce que je souhaitois , me dit Almamon , je veux que tu disposes l'appartement où nous sommes , de manière qu'il puisse servir aux plaisirs que je me propose : celle que je destine pour être ma bru demeure dans ce palais , où elle a été élevée

310 LES SULTANES

dès l'âge de quatre ans. J'ai vu avec plaisir naître entr'elle & mon fils cette tendre sympathie qui fait tout le bonheur des mariages, & je suis d'autant plus content de cette union, que je connois sa famille, & que je sais qu'elle appartient à d'honnêtes gens, qui se sont toujours distingués par des emplois qu'ils ont remplis dans leur pays avec beaucoup d'honneur & de probité; elle & mon fils aiment passionnément ces sortes de divertissemens, & quand, depuis trois ou quatre ans, il s'est trouvé dans Brava des comédiens, je n'ai pas manqué de les faire venir chez moi, & de procurer cet amusement à ma famille; elle y a pris tant de plaisir, que souvent même ceux de mes esclaves qui se sont trouvés avoir quelques talens dans ce genre, ont cherché à les faire valoir en leur présence, & c'est un pareil spectacle que je lui destine dans quelque temps d'ici. J'ai encore, mon cher Mani, une autre confidence à te faire, continua le gouverneur: j'ai fait emplette, il y a huit ou dix jours, d'une esclave appelée Zobeyas, je l'aime extraordinairement, sans pouvoir bien pénétrer ce qui se passe dans mon cœur à son égard; lorsque je veux lui déclarer ce que je sens pour elle, le respect cède à la tendresse.

& m'empêche de lui faire connoître mes sentimens; d'ailleurs je la vois plongée dans une si grande tristesse, que les moyens que j'ai employés depuis ce temps pour la dissiper ont été inutiles; elle garde sur sa naissance & sur sa condition un secret d'autant plus impénétrable, que tous ceux de sa compagnie qui étoient sur son vaisseau, lorsqu'il fut jeté sur ces côtes, ayant péri dans les flots, ou ayant été tués en se défendant contre les armateurs de Brava, il ne m'a pas été possible de découvrir quels sont ses parens; je voudrois donc trouver le secret d'écarter l'humeur sombre qui l'environne, & je compte que tu me serviras dans cette occasion; je te fournirai bientôt celle de la voir & de lui parler; tâche d'apprendre d'elle le sujet de son affliction, fais-lui bien entendre que j'y suis très-sensible, & que je n'oublierai rien pour faire finir ses peines. Seigneur, dis-je alors à Alnamon, je me sens trop honoré de la commission que je reçois pour ne m'en pas acquitter avec toute l'ardeur possible, & je vais, dès ce moment, travailler à vous satisfaire. Je donnai alors tous mes soins pour orner la salle, j'y fis travailler pendant deux jours avec toute l'attention possible, & mes soins ne furent

mons & toute leur suite étant entrés au lieu où nous étions, ils s'écrièrent tout le goût qui régnoit dans la disposition du théâtre. A l'égard de mon maître qui pensoit qu'à cette jeune personne qui l'objet de toutes ses attentions, il courait elle, & par les empressements les plus il lui marquoit la satisfaction qu'il ressentait de la voir si belle, lorsque jetant la vue sur cette esclave, je reconnus dans elle l'invincible Margeon. Si je fus assez maître moi-même, poursuivit Katifé, pour ne pas pécher de faire paroître la joie que j'éprouvai ce moment de retrouver ma chère veuve, & en même-temps la douleur j'étois accablé de la voir au pouvoir d'un maître qui venoit de me faire connoître ses sentimens pour elle, il n'en fut pas de n

ma personne, si, pour prévenir les inquiétudes du gouverneur, elle ne lui eût adressé ainsi la parole.

LVIII. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

PARDONNEZ, seigneur, des premiers mouvemens dont Zobeyas n'a pas été la maîtresse, dit alors la spirituelle Margeon, je ne suis plus surprise du goût merveilleux qui règne dans ces lieux, puisque vous avez en votre pouvoir un homme qui non-seulement a un génie très-particulier pour ces sortes de décorations, mais excelle encore dans les représentations les plus pathétiques. Sans être comédien, il en a tous les talens : comme il étoit frère de mon défunt mari, qui avoit aussi beaucoup de penchant pour ces sortes de plaisirs, nous nous amusions quelquefois dans notre particulier à jouer entre nous les scènes les plus tendres de nos poètes orientaux, & souvent même nous en composions en prose à l'impromptu, qu'ils n'auroient pas eu honte d'avouer pour être de leur invention : ne soyez donc pas étonné, seigneur

si la vue de cet homme a rempli mon cœur d'une joie immodérée, & si j'en ai donné des marques un peu trop vives; la pudeur n'est point blessée par les caresses que je viens de lui faire dans une rencontre aussi peu attendue; & si feu mon époux n'y trouvoit pas à redire, je me flatte que vous ne désapprouverez pas les témoignages que je viens de lui donner de l'amitié la plus parfaite.

Quelque surprise que j'eusse pu faire paroître à la vue de Margeon, poursuivit Katifé, l'extrême attention qu'Almamon prêta à ses discours me donna le temps de me remettre, & quoique très-embarrassé à soutenir le personnage qu'elle me donnoit, je pris le parti de me prêter à ses idées. Belle Zobeyas, lui dis-je, le malheureux Mani ne ressent plus le poids de ses chaînes, puisqu'il les partage avec vous & qu'il les tient d'un si bon maître; je ne lui cacherai point qu'instruit de votre enlèvement, je parcourois ces mers pour vous rendre, s'il étoit possible, à votre patrie, lorsque la tempête m'a jeté sur les côtes de Brava, & m'y a fait perdre ma liberté; mais, ma chère sœur, que nous sommes heureux l'un & l'autre d'être tombés au pouvoir du généreux Almamon! il vous aime, Zobeyas, vous avez dû vous

en appercevoir par ses manières tendres, & insinuanes, & si le respect, qu'un maître n'a pas ordinairement pour une esclave, n'avoit mis un frein à ses désirs, vous auriez été plutôt informée des sentimens qu'il a pour vous; mais s'il a bien voulu jusqu'à présent se contraindre, & ne pas vous les expliquer intelligiblement, il se flatte que du moins vous lui en tiendrez quelque compte. Margeon, qui s'étoit jusqu'alors bien apperçue de l'inclination qu'Almamon avoit pour elle, m'interrompt en cet endroit, & se rappelant le nom que je m'étois donné en commençant à lui parler: seigneur, dit-elle au gouverneur, il n'étoit pas nécessaire que Mani fût auprès de moi l'interprète de votre cœur, une douce sympathie dont je n'ai pu me défendre m'a fait concevoir pour vous, au premier moment que j'ai eu l'honneur de vous voir, toute l'amitié dont je suis capable, elle a rendu par-là ma captivité plus supportable, & sans ces sentimens qui sont entrés dans mon ame, pour ainsi dire, malgré moi, je n'aurois pas eu la force de soutenir mes chaînes, quelque légères que vos bontés me les aient rendues; ne m'en demandez pas davantage, seigneur, & contentez-vous d'un aveu que je vous fais sans rou-

gir, puisqu'il n'intéresse point mon honneur.

Almamon, qui avoit d'abord été dans une extrême inquiétude à la reconnoissance qui s'étoit faite entre Zobeyas & moi, fut touché de ce que cette belle personne venoit de lui dire. Madame, reprit-il, malgré toute la tendresse que je ressens pour vous, je ne puis me rendre compte à moi-même de la situation de mon cœur. Si j'ai été ému à la vue de Zobeyas, je n'ai point senti en ce moment ces transports si tumultueux qui caractérisent une passion dont les suites sont presque toujours à craindre, quand elle s'empare de nos sens avec tant de violence. J'ai ressenti au contraire dans mon ame un calme que je n'ai jamais trouvé en pareille occasion, & il semble que la nature ait pris plaisir à graver dans mon cœur des sentimens de respect qui ont, pour ainsi dire, étouffé tous les desirs que votre ravissante beauté est capable d'y produire : j'en ignore la raison, mais telle qu'elle puisse être, je vous avoue que je ne saurois m'en plaindre, & que je suis charmé de voir que la présence de Mani vous fasse faire trêve pour quelques momens à votre douleur ; pour toi, mon ami, me dit alors Almamon, pourquoi, dans la conjoncture présente me cacher

tes talens , ignores-tu que ce monde n'est qu'un grand théâtre sur lequel chacun joue son rôle plus ou moins bien , & que les caractères que l'on représente sur nos scènes , ne sont souvent que de foibles copies de leurs véritables originaux ; la médifance , la fourberie , le mensonge , la flatterie & l'avarice ne fournissent-elles pas tous les jours de nouvelles matières à la critique ? Elle est inépuisable , mon cher Mani , & chacun de nous , dans sa propre famille , trouve , pour peu qu'il y fasse attention , un fond de comique toujours nouveau. Les hommes , sans en excepter presque aucun , sont tous plus ou moins ridicules , moi-même qui te parles , je le suis peut-être plus qu'un autre , & je ris dans autrui des défauts que je ne reconnois pas dans moi-même. L'amour - propre nous aveugle tous ; comment est-il possible , par exemple , que ce cadi , dont la science égale la probité , & qui a toutes les excellentes qualités que l'on peut souhaiter dans un homme de sa robe , ne s'aperçoive pas qu'il les ternit toutes par un air de hauteur & de fierté insupportable ? ne feroit-il pas mieux de se rapprocher un peu des autres hommes , & par une affabilité qui le rendroit adorable , (au lieu qu'on le hait peut-

être avec raison) : ne devrait-il pas chercher à se concilier les cœurs de tous ceux qui ont affaire à lui ? Ils ne l'abordent qu'en tremblant , & en gagnant même leurs procès , ils sortent mécontents du tribunal de leur juge.

Si ce vieux musulman , dans un âge des plus décrépits , nous apprête à rire en faisant encore le galant , & est assez fou pour s'imaginer qu'il possède sincèrement le cœur des malheureuses esclaves de son sérail ; n'est-ce pas en même - temps le comble de la plus indigne bassesse , de voir ces mêmes femmes qui gémissent secrètement d'être soumises aux emportemens de ce ridicule vieillard , se disputer , malgré cela , ses bonnes grâces avec empressement , & montrer les unes contre les autres tous les mouvemens de la jalousie la plus marquée , pendant qu'au fond de l'ame , elles détestent celui qui en est l'objet ?


Qui pourroit retenir ses ris , en voyant ce jeune empirique porté mollement dans un palanquin doré par vingt-quatre esclaves , qui se relayent d'heure en heure , parcourir toute la ville , y faire montre d'une vanité des plus ridicules , & s'imaginer par ce faste qu'il étale , faire croire au public que per-

sonne n'est plus capable que lui du poste qu'il occupe auprès du grand seigneur ? Couvert des plus riches étoffes de l'orient, il se croiroit déshonoré, s'il avoit salué dans cet équipage un homme de pied & mal vêtu, lui qui avant cette faveur qui lui fait porter la tête jusqu'aux nues, & regarder la terre avec mépris, étoit trop heureux que les mêmes gens à qui il refuse aujourd'hui le salut, lui fissent gagner, par un salaire des plus médiocres, de quoi vivre très-modestement; & cet homme, qui change à présent trois ou quatre fois d'habits à toutes les saisons, a-t-il bonne grâce d'oublier que sa robe d'hiver étoit autrefois la même que celle qu'il portoit l'été, à la doublure près, qu'il faisoit ôter & remettre, suivant ses besoins ?

Conviens donc avec moi, mon ami, du ridicule de presque tous les hommes, que cette matière est intarissable, & que nos passions nous maîtrisent tellement, que nous aveuglant pour l'ordinaire, elles nous rendent, avec raison, l'objet de la raillerie des autres : déploie donc, dans cette occasion, tout ton savoir. La fécondité de ton génie & ton heureux naturel viennent d'être si vantés par Zobeyas, qu'il ne te fera pas

bien difficile de nous en donner , en ce moment même , un petit échantillon.

Je baissai la tête , poursuivit Katifé , pour faire connoître au gouverneur que j'étois disposé à lui obéir , & j'attendis que Zobeyas me fît connoître ses intentions ; comme elle avoit beaucoup d'esprit , elle comprit aussitôt mon embarras , & profitant des dispositions favorables dans lesquelles étoit Almamoon à notre égard , & de la crédulité qu'il paroissoit avoir sur notre compte : seigneur , lui dit - elle , nos afflictions communes , & l'état dans lequel nous sommes , ne nous permettent pas , du moins à moi , de vous donner du comique en ce moment , ni même de vous répéter aucun de ces rôles que mon mari , Mani & moi , nous jouions autrefois avec quelques grâces : mes malheurs me les ont fait oublier , mais pour peu que vous me laissiez à moi-même , pendant que vos esclaves vont faire une espèce de répétition de ce qu'ils doivent représenter , je me rappellerai quelque intrigue intéressante , que nous ferons bientôt en état de vous jouer à l'impromptu.



LIX. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

Si le gouverneur de Brava approuva ce que lui proposoit Margeon, j'en fus aussi très-content, parce que ce délai me donnoit le temps de me composer de manière que je ne pusse donner aucun ombrage à Almamon; je fus donc spectateur, ainsi que ma belle veuve, d'une petite pastorale que les esclaves de notre maître répétèrent; elle étoit entremêlée de danses & de chants, & tous les acteurs s'acquittèrent passablement de leurs rôles. Quand ce divertissement fut fini, Almamon ayant sommé Margeon de sa parole: je vais vous obéir, seigneur, lui dit-elle, ensuite m'adressant la parole: remettez-vous dans la mémoire, mon cher ami (pardonnez, seigneur, dit-elle au gouverneur, ces termes de tendresse, j'ai toujours appelé ainsi mon beau-frère du vivant de mon mari) rappelez-vous, dis-je, cette intrigue si tendre que nous avons jouée plusieurs fois; la voici: Mirza, jeune veuve, est vivement sollicitée par un officier des troupes

322 LES SULTANES

du roi de Java, de l'épouser; elle trouve dans Hindbad (c'est le nom de son amant) tout le mérite possible; mais comme elle n'a eu que du désagrément & de l'ennui dans son premier mariage, & qu'elle est bien persuadée qu'il y a peu d'hommes qui aient pour leurs femmes toutes les complaisances & l'attachement qu'ils leur promettent, elle lui propose de se soumettre à deux épreuves des plus singulières: alors Margeon ayant, sous les noms de Mirza & de Hindbad, raconté succinctement à la compagnie toutes nos aventures, jusqu'à la dernière visite qu'elle me rendit travestie en homme dans le palais du sultan, le péril de la vie qu'elle y courut par mon obstination à garder le silence, la nécessité où elle se trouva alors de déclarer son sexe au vizir, l'amour qu'il conçut pour elle, son enlèvement, & de quelle manière cet indigne ministre avoit été percé de mille coups, lorsque le vaisseau sur lequel elle étoit fut attaqué par des corsaires; Mirza, continuait elle, par des aventures qui ne font rien à la chose, retrouve deux ans après Hindbad dans l'isle de Ceylan; elle ne peut d'abord s'empêcher de témoigner la joie qu'elle a de le revoir; mais ensuite, faisant

réflexion qu'il est cause de tous les malheurs , elle lui fait les reproches les plus sanglans , à-peu-près dans ces termes. Alors Margeon jouant son rôle d'autant plus naturellement , que croyant avoir véritablement lieu de se plaindre de moi , il étoit fondé sur la vérité , elle m'accabla sous le nom de Mirza , de reproches si touchans , au sujet de l'obstination avec laquelle j'avois gardé le silence , & me fit sentir avec tant de force l'état déplorable dans lequel elle avoit été réduite depuis ce jour , qu'elle arracha des larmes de toute l'assemblée ; pour moi , à qui ces reproches étoient personnels , j'en fus si ému , que je ne fais comment la manière vive & naturelle avec laquelle je me justifiai auprès d'elle , sous le nom d'Hindbad , ne fit pas ouvrir les yeux en ce moment au gouverneur ; pour me disculper de la faute qu'elle m'imputoit , je fis en peu de mots une peinture si ressemblante de tout ce que j'avois souffert de ses caprices , sans m'être jamais rebuté , & je lui fis si bien comprendre qu'ignorant la noire malignité du visir , je n'avois pas dû me rendre à ses prières , que je la réduisis à convenir que tout le tort étoit de son côté , & que je n'avois pas pu agir autrement , sans risquer de perdre sa

tendresse, & la récompense de tous mes travaux : je l'instruisis ensuite de ce que j'avois fait depuis son départ ; des moyens que j'avois pris pour tâcher de l'enlever à l'indigne visir, du bonheur que j'avois eu, en faisant naufrage, d'aborder à l'isle de Ceylan, où il s'en falloit peu que je n'expirasse de joie de la retrouver en vie, hors de la puissance de l'infâme visir, & en état de la reconduire bientôt à Java, où je me flattois qu'elle voudroit bien couronner ma constance.

Que l'amour, mesdames, est éloquent dans ces fortes d'occasions, poursuivit Katifé ! & que je m'acquittai bien de mon rôle, en peignant à mon tour, sous le nom d'Hindbad, avec les couleurs les plus brillantes & les plus naturelles, tout ce que j'avois souffert pour Mirza pendant mes deux années d'épreuve, les combats étonnans dont j'étois sorti victorieux, la violente douleur que je ressentis en apprenant son enlèvement, la fureur dont je fus animé contre son ravisseur ! je fis si bien naître par degrés tous ces mouvemens dans les cœurs de nos spectateurs, que m'accordant toute leur pitié, ils versèrent abondamment des larmes au récit de mes malheurs, qu'ils regardoient comme imaginaires, & accablant d'exécra-

tion la mémoire du perfide visir, ils applaudirent tout haut à la conclusion de cette scène qui, en couronnant la patience & la fidélité du tendre Hindbad, après tant de traverses dans ses amours, lui faisoit trouver par un heureux mariage, dans les embrassemens de sa maîtresse, la fin de toutes ses peines.

Quelqu'applaudissement qu'Almamon eût donné à la scène que nous venions de représenter, & quoiqu'il eût témoigné beaucoup de satisfaction dans la réconciliation d'Hindbad & de Mirza, il y a cependant apparence que la vivacité & le naturel avec lequel nous représentâmes les aventures de ces deux amans, lui causa de l'inquiétude: c'est ce que justifia bientôt la conduite qu'il tint à notre égard.

Il avoit paru trop content de notre manière de jouer la comédie, pour ne pas souhaiter que nous entraissions pour quelque chose dans la fête qu'il vouloit donner pour le mariage de son fils; & m'ayant chargé du canevas des scènes que nous devons représenter, je crus, en le composant, devoir y en faire entrer quelqu'une où je pusse faire savoir à ma belle veuve l'espérance que j'avois de la tirer d'esclavage. Mesri m'en

326. LES SULTANES

avoit déjà fait l'ouverture; il avoit trouvé dans Brava un riche négociant d'Aden, qui par rapport au commerce qu'il faisoit avec les habitans de cette ville, avoit un vaisseau à lui dans le port: il lui avoit fait confiance de notre état, & cet homme, séduit par l'espoir d'une très-grosse récompense, avoit résolu de tout risquer pour nous mettre en liberté: il étoit nécessaire que j'en instruisse Margeon, afin qu'elle prît là-dessus de justes mesures; & comme il n'y avoit aucune espérance que le gouverneur voulût consentir à notre rançon, je crus devoir, par quelqu'invention singulière, lui apprendre de quelle manière elle devoit se conduire pour se sauver du sérail d'Almamon.

La nuit qui étoit destinée pour la fête de la nôce de notre jeune maître me paroissoit trop favorable pour que je n'en profitasse pas. Dans la distribution des scènes que je devois jouer avec Margeon, j'en composai une dans laquelle, déguisée sous un habit d'homme, elle devoit recevoir une lettre qui produisoit le dénouement de la pièce; mais comme je n'avois pu lui parler qu'en présence du gouverneur, je n'avois eu garde, dans le canevas, de lui expliquer nos projets, je me réservois tout pour le jour de

notre départ, & cela me paroiffoit d'autant plus facile, que dans un embarras pareil à celui que la fête & la comédie devoient produire, je me flattois que nous pourrions facilement nous échapper, fans que l'on prît garde à nos actions; je ne pensai donc plus qu'à exécuter ce que j'avois prémédité avec Mesri & notre négociant d'Aden.

Le jour de cette cérémonie étant enfin arrivé, la fête fut complète; les esclaves représentèrent leur pastorale à merveille; les intermèdes composés de chants & de danses furent très-bien exécutés; la comédie que nous jouâmes, Margeon & moi, plût beaucoup au gouverneur & à ses femmes; en un mot tout alla à ravir, jusqu'à la scène du dénouement: mais quand, sous prétexte de rendre la lettre qui paroiffoit être du sujet, j'eus remis à ma belle veuve le billet qui l'avertiffoit de ce qu'elle devoit faire pour me joindre après le divertissement & pour prendre la fuite ensemble, Almamon soupçonnant notre conduite, se leva brusquement, se saisit de ce billet, & ayant dans le moment découvert toute notre intrigue, il entra dans une si violente colère, que mettant le sabre à la main, il fondit sur moi dans l'intention de m'abattre la tête.

Comme dans mon rôle j'étois armé, je me mis en défense, non pour attaquer Almamon, que j'aurois tué si je l'avois voulu, mais seulement pour parer les coups qu'il me portoit. Il s'aperçut des ménagemens que j'avois pour lui dans une occasion si délicate, & cessant de me poursuivre, il mit son sabre dans le fourreau, & ordonna à tous ses esclaves de me saisir, avec menace de me faire périr dans les supplices les plus cruels si je ne rendois pas les armes.

LX. SOIRÉE.

Suite des aventures de Katifé & de Margeon.

COMME il n'étoit pas possible que je ne succombasse, & que je ne fusse accablé par le nombre, je jetai mon sabre aux pieds d'Almamon : tu es le maître de ma vie, lui dis-je, tu ne le serois plus, si j'avois voulu attaquer la tienne ; je t'ai respecté & comme mon maître, & parce que je suis bien persuadé que quand tes premiers mouvemens de colère seront passés, tu me rendras la justice qui m'est due, & que quelque inclination que tu puisses ressentir pour Zobeyas,

tu ne voudras pas troubler deux cœurs unis depuis long-temps par des liens indissolubles. La mort seule est capable de nous séparer, impose-nous telle rançon qu'il te plaira, je te la ferai payer avant qu'il soit peu ; mais apprends que si, agissant contre toutes les loix de l'humanité & de l'honneur, tu uses du pouvoir despotique que tu as sur nos personnes, le sultan d'Aden, dont je suis le premier Visir, & qui est déjà instruit de notre situation, viendra bientôt en personne venger ma mort, & après avoir mis tout à feu & à sang dans cette ville, il te fera toi-même expirer dans les supplices les plus affreux.

Almamon qui étoit encore aveuglé de fureur, s'imaginant que ce que je venois de lui dire n'étoit que la suite de la fourberie qu'il croyoit découvrir dans la lettre dont il s'étoit emparé, m'accabla des noms les plus odieux : Vil esclave, me dit-il, tu joins encore la menace à l'effronterie. Ah ! je t'apprendrai à te jouer à ton maître, & à abuser des bontés qu'il a eues pour toi jusqu'à ce jour ; tes insolens discours ne m'effrayent pas ; je connois le sultan d'Aden mieux que toi ; je l'honore ; mais quelque puissant qu'il soit, je ne le crains pas, parce qu'il est juste ;

330 LES SULTANES

tremble donc à l'appareil des tourmens que je destine à ta trahison & à ton imposture ; il ordonna ensuite que l'on m'ôtât de sa présence , & que l'on m'enfermât sous bonne garde jusqu'au lendemain.

L'on alloit exécuter ses volontés , lorsque Margeon se jetant à ses pieds : Seigneur , lui dit-elle , en versant un torrent de larmes , Mani ne vous en impose pas ; vous avez paru sensible au récit de nos malheurs , lorsque sous des noms supposés nous vous les avons représentés ; ne les rendez pas réels par un excès de dureté que vous condamneriez , si vous étiez dans une situation plus tranquille ; & après avoir souhaité vous-même que Katifé sous le nom d'Hindbad , fût tranquille possesseur de sa maîtresse , voudriez-vous que la malheureuse Margeon fut encore aujourd'hui la cause innocente de sa mort ?

Qu'ont de commun Margeon & Katifé avec ce qui se passe en ces lieux , dit alors le gouverneur avec vivacité : Seigneur , reprit ma belle veuve , je ne m'appelle pas Zobeidas ; née d'un père infortuné , qui tenoit un rang assez considérable à la cour d'Aden , j'eus le malheur de le perdre par les persécutions d'un perfide visir ; pour éviter les cruels effets de la jalousie de ce scélérat , il

fut obligé de fuir sa patrie , il y a environ quinze ans , avec un fils qui pouvoit en avoir douze ; depuis ce temps fatal , une de mes sœurs & moi , laissées chez une parente de notre père , nous y avons été en butte aux assauts de la fortune la plus inconstante : Ah ! tous les événemens que nous vous avons racontés sous des noms empruntés ne seroient point arrivés à l'infortunée Margeon , si elle n'avoit pas été privée de la présence du malheureux Abouriam son père... Du malheureux Abouriam ? Juste ciel ! Qu'allois - je faire , s'écria le gouverneur ? Ah ! voilà donc la source de la tendresse que je ressentais pour Zobeyas : Venez , ma chère fille , venez reconnoître dans votre maître , ce père infortuné que la rage du visir Zalvon a forcé de sortir d'Aden. Non-seulement j'approuve votre union avec le fidelle Katifé , qui mérite si bien votre tendresse , & que je prie d'oublier les mauvais traitemens qu'il vient d'essuyer ; mais je le conjure encore de confirmer le mariage de mon fils avec la jeune Khaled sa sœur ; c'est cette aimable fille qui fut enlevée d'Aden il y a dix ou douze ans , & que j'achetai avec sa nourrice : Comme j'appris quelle étoit sa famille , & que je la connoissois ,

je la destinai , dès ce moment , à être unie avec mon fils , & le ciel a fait connoître qu'il approuvoit mon choix , en inspirant à ce couple charmant les sentimens les plus vifs & les plus tendres l'un pour l'autre.

Il est impossible , grands génies , de pouvoir bien exprimer quel fut en ce moment l'excès du plaisir de Margeon , & combien fut grande la satisfaction que je ressentis d'une si heureuse reconnoissance ; il faut en un instant avoir passé aussi subitement du plus violent désespoir à la joie la plus parfaite , pour le pouvoir concevoir. Pénétré des bontés du ciel , je me jetai aux genoux du gouverneur , que j'embrassai avec la dernière tendresse ; Ah ! Seigneur , lui dis-je , quelles grâces n'ai-je pas à vous rendre ! vous m'accordez mon adorable Margeon ; c'est le souverain bonheur auquel je pouvois aspirer. Vous la méritez bien par votre constance sans exemple , reprit Abouriam , en me relevant , je ne veux pas différer votre bonheur d'un seul moment , & l'iman que l'on va chercher de ma part va couronner votre amour.

L'ordre du gouverneur fut exécuté sur le champ , l'iman vint faire les cérémonies nécessaires ; & le reste de la soirée fut em-

ployé, comme vous pouvez le croire, dans la joie & dans les plaisirs. Si je n'ai pas fait venir à Brava Margeon & sa cadette, nous dit Abouriam, ne croyez pas, mes enfans, que ma tendresse pour elles en ait été moins vive; je les avois laissées entre les bras d'une sœur qui m'aimoit tendrement, qui n'avoit point eu d'enfans de deux maris dont elle étoit veuve, & par son moyen j'ai toujours entretenu des correspondances sûres à Aden, sans perdre l'espoir du retour dans mon pays; le seul Zalvon y est un obstacle invincible; favori du premier visir, & aspirant lui-même à cette dignité, j'ai tout lieu de craindre les effets de sa haine: elle lui a fait chercher toutes les occasions de me perdre; elle m'a contraint à m'exiler, & ce n'est que par sa mort que je puis me flatter de l'espérance de revoir un jour ma patrie! Seigneur, s'écria Margeon en cet endroit, le visir Zalvon étoit votre persécuteur, vous nous l'avez déjà dit; mais la situation où j'étois en ce moment ne me permettoit pas de vous interrompre: Eh bien, seigneur, c'est cet infâme Zalvon qui m'a enlevée d'Aden, c'est lui qui vouloit me conduire à l'isle de Zocotora, & qui m'avoit menacée d'employer les moyens les plus

indignes pour me faire consentir à sa brutale passion ; mais le juste ciel qui protège toujours l'innocence ne l'a pas permis ; la tempête nous a jetés sur ces côtes ; vos habitants ont attaqué notre vaisseau , & ils s'en sont rendus maîtres , après avoir percé de mille coups ce scélérat de visir ; tous les efforts que le désespoir & la rage peuvent produire , il les a fait paroître dans ce dernier combat ; & prêt à succomber sous le nombre de ses ennemis , il avoit déjà le bras levé pour me sacrifier moi-même à sa barbare fureur , lorsqu'un de vos braves soldats a fait voler sa tête à mes pieds. Zalvon ne vit plus , seigneur ; Katifé est favori de notre sultan ; il a été assez heureux , ainsi que je vous l'ai déjà raconté , pour lui sauver trois fois la vie dans une même journée , & ce généreux monarque épuissant envers lui toute sa reconnaissance , l'a nommé son premier visir. Sûre de la continuation de la faveur de mon époux , revenez à Aden , le sultan rendra justice à votre innocence , il vous fera rentrer dans vos biens , que j'ai toujours ouï-dire avoir été confisqués. Je voyois couler les larmes des yeux d'Abouriam au récit de Margeon. Zalvon ne vit plus , s'écria-t-il , tout transporté de joie , le ciel l'a puni de

ses crimes ! Ah ! ma chère fille , voilà donc tous mes malheurs finis ; j'ai toujours soupiré du désir de revoir ma patrie & mes enfans ; cette occasion est trop favorable pour que je n'en profite pas ; oui , je retournerai à Aden. Seigneur , repris - je alors , venez-y partager avec moi la faveur de notre monarque ; aussi-bien ai-je besoin de vos sages conseils & de votre expérience , pour bien m'acquitter de l'emploi dont il m'a chargé , & pour mériter avec justice l'amour des peuples dont la conduite m'est confiée.

Avant cette conversation si intéressante , & qui n'avoit été interrompue que par l'arrivée de l'iman & la cérémonie qu'il avoit faite à notre sujet , tous les spectateurs avoient , pour ainsi dire , été immobiles , dans la crainte que la scène ne fût véritablement ensanglantée ; mais la frayeur ayant bientôt fait place à une joie universelle , ce ne furent plus qu'embrassemens de toutes parts ; Khaled étoit aussi transportée du plaisir de retrouver en moi un frère qu'elle savoit être dans un poste éminent , que Margeon témoignoit de satisfaction de me revoir , & de savoir qu'elle tenoit le jour du gouverneur de Brava ; l'une & l'autre me combloient de caresses ,

& je puis dire que de ma vie je n'ai eu de plaisirs si purs & si parfaits.

L'heure de nous retirer étant enfin venue nous nous rendîmes dans des appartemens que l'on nous avoit préparés , & ce fut qu'en la compagnie de nos épouses , passâmes les plus délicieux momens qu'il puisse jamais trouver , surtout après les fatigues que j'avois essuyées dans mes années.

Abouriam , après avoir donné huit jours aux fêtes qui suivirent notre mariage nous ayant fait appeler dans son cabinet nous témoigna l'envie extrême qu'il avoit de retourner à Aden. Mes chers enfans , dit-il , quelque impatience que j'aye de retourner à ma patrie , je ne puis entreprendre ce voyage sans péril , si le sultan qui règne en ce pays ne venoit à le favoriser , & je ne crois pas possible de l'en instruire sans risquer ma perte. Voilà pourquoi j'ai résolu pour parvenir à mes desirs qu'il faut que Mesri aille trouver le négociant sur le vaisseau duquel vous vouliez vous embarquer , & qui n'est pas encore parti , qu'il lui remette tout l'argent dont il a besoin pour racheter d'esclavage ceux qui étoient avec vous lorsque vous perdistes votre liberté ; je fournirai toutes les sommes nécessaires pour cela ; & après avoir fait

secrètement

secrètement toutes mes richesses sur un bâtiment que je ferai bien armer, nous nous mettrons ensemble en état de reprendre la route d'Aden.

LXI SOIRÉE.

Conclusion des aventures de Katifi & de Margeon.

Nous vîmes avec une extrême joie la résolution d'Abouriam; il ne perdit pas de temps à exécuter ce qu'il avoit projeté; & lorsque tout fut prêt, comme il avoit plus de quarante esclaves de différens pays, il les fit venir en sa présence une heure avant son départ : mes amis, leur dit-il, content de vos services, je veux vous en donner des marques essentielles, je pars pour Aden, où des affaires de conséquence m'appellent, sans être sûr de mon retour en ces lieux. J'offre de vous y conduire, en cas que vous vouliez m'y suivre, (car je vous déclare que dès ce moment vous êtes tous libres) : là je vous fournirai les moyens de retourner chacun dans votre patrie. Les esclaves d'Abouriam se jetèrent aux pieds d'un fi

338 LES SULTANES

bon maître ; & pas un seul n'ayant voulu rester à Brava , nous fîmes transporter sur le champ toutes ses richesses sur le vaisseau qu'il avoit fait équiper , sous prétexte d'envoyer en course , & sur lequel Mesri avoit fait passer au commencement de la nuit tous nos compatriotes bien armés , & nous partîmes dans l'instant , suivis du vaisseau de ce négociant d'Aden.

Comme nous avions le temps le plus favorable que l'on pût choisir , notre voyage fut aussi heureux que nous pouvions le souhaiter , jusqu'après de l'isle de Zocotora ; mais en cet endroit , le vent ayant tout d'un coup changé , nous fûmes rejetés en mer avec une extrême violence ; & ce même vent ayant continué pendant plus de quinze jours , nous nous écartâmes tout-à-fait de notre route , & nous essuyâmes plusieurs tempêtes qui , sans être bien dangereuses , m'inquiétèrent extrêmement , parce que ma chère Margeon , qui croyoit avoir quelques signes de grossesse , en étoit fort incommodée. Pour surcroît de malheur , pendant une nuit fort obscure , qu'il faisoit un assez gros temps , ayant quelques ordres à donner , dans le moment que je passois de la poupe vers la proue du vaisseau , je fus couvert

d'une lame d'eau, qui me frappa avec tant de violence, que quelque effort que je fisse pour me retenir, je fus renversé dans la mer; aux cris que firent alors quelques matelots, je m'imagine que l'on jeta promptement dans la mer plusieurs bouts de corde qui tenoient aux manœuvres (ainsi qu'il est d'usage en pareil cas) & que, comme l'obscurité qui régnoit pendant la tempête empêchoit que l'on pût distinguer les objets, l'on coula le long du vaisseau plusieurs grosses planches, pour que je pusse trouver du secours par ce moyen; j'ai tout lieu de le penser ainsi, puisqu'étant revenu sur l'eau, je sentis à mes côtés quelque chose qui flot-
toit; je m'y attachai fortement, & après avoir vogué sur cette planche pendant sept ou huit heures, je fus porté sur une rade inconnue, sans autre mal que celui d'être extrêmement fatigué, & de ressentir la plus vive douleur de la cruelle situation où je ne doutois pas que fût mon épouse, en apprenant que j'étois tombé dans la mer. Après avoir pris terre, & être monté sur une élévation d'où je pouvois découvrir extrêmement loin, j'eus la consolation de voir la mer fort tranquille, d'être persuadé qu'il n'étoit arrivé aucun accident au vais-

seau qui renfermoit ma chère épouse, & de connoître que le vent qui étoit changé depuis quelques heures, devoit lui avoir fait prendre la route d'Aden ; j'avois seulement sur moi une trentaine de pièces d'or, & quelques diamans dont Abouriam m'avoit fait présent ; avec ce secours j'avançai le long de la côte, & après avoir marché pendant sept ou huit heures, j'arrivai à Dabul, extrêmement fatigué. Mon premier soin fut de m'informer s'il n'y avoit pas quelque bâtiment qui se disposât à faire voile pour la mer rouge, & ayant appris que je n'en trouverois qu'à Cambaye, je suis venu dans cette ville, où j'avois pris la résolution d'attendre le départ du premier vaisseau qui devoit se mettre en mer pour aller à Aden, lorsque sans savoir comment, je me suis trouvé transporté dans ces lieux enchantés. De grâce, illustres génies, à présent que vous êtes informés par moi-même des moindres particularités de mes aventures, daignez soulager la vive affliction d'une épouse qui ressent sûrement une mortelle douleur de ma perte, qu'elle regarde peut-être comme certaine ; & puisque votre puissance n'a pas de bornes, quand il s'agit de faire du bien, rendez-lui un époux accablé d'aff-

sfiction par une séparation qui lui est plus cruelle que la mort même.

Les sultanes n'avoient pu entendre l'histoire de Katifé & de Margeon sans y prendre tout l'intérêt qu'ils méritoient; elles lui en marquoient sincèrement leur sensibilité, lorsque Cothrob leur adressant la parole: ce n'est pas assez, leur dit-il, de consoler par des discours ces illustres malheureux, il faut encore par des effets qu'ils connoissent toute l'étendue de notre pouvoir: alors se tournant du côté de Katifé: seigneur, continua - t - il, quelque touchée que Margeon soit de votre séparation, elle est toujours soutenue par l'espérance que vous n'êtes pas péri dans les flots: nous avons pris soin de l'en instruire en songe, & elle est si bien persuadée de cette vérité, qu'après avoir parcouru nombre de ports pour vous chercher, elle touche au moment de vous rejoindre. Ah! sage vieillard, s'écria Katifé, transporté de joie, vous me rendez la vie. Est-il bien possible que je revoye mon adorable Margeon? un bonheur si surprenant est au-dessus de mes espérances: pardonnez - moi ce doute, généreux génies, je ne dois point en avoir sur l'étendue de votre puissance; la manière extraordinaire dont je me trouve

dans ce lieu de délices, doit me faire connaître que rien ne vous est impossible; mais Margeon soupire, éloignée de moi, & je languis absent de cette charmante épouse que j'adore.

Vos empressemens sont justes, dit alors Cothrob, il faut les satisfaire. Et bien, seigneur, vous allez voir dans le moment cette épouse qui fait l'unique objet de vos attentions, & dont vous méritez la tendresse avec tant de justice; elle vient, par mon pouvoir, d'être transportée dans ces lieux avec Abouriam, Khaled & son époux; alors les portes du fallon ayant été ouvertes par les ordres de l'iman, on y vit entrer la charmante Margeon qui, sans faire aucune attention aux personnes qui y étoient, ni aux magnificences de ce lieu, courut se jeter entre les bras de Katifé. Chère lumière de ma vie, lui dit-elle, je vous retrouve donc, après vous avoir cru englouti dans les flots. Ah! que mon cœur a été cruellement déchiré depuis notre triste séparation, & que vous m'avez coûté de larmes! Non, sans mon père & votre aimable sœur, je n'aurois pas survécu un seul moment à ce dernier malheur que je croyois sans ressource. Grand prophète! vous seul pouviez leur fournir

des raisons capables de suspendre mon désespoir, & vous m'avez bien fait connoître par votre protection toute singulière les effets de votre bonté. Oui, mon cher époux, c'est sans doute cet ami de Dieu qui a calmé la violence de mes maux; c'est lui qui nous a conduits dans ces lieux enchantés par des voies qui nous sont tout-à-fait inconnues. Quelles grâces n'ai-je pas à lui rendre pour tant de bienfaits, puisque c'est par ses ordres que je me suis rendue avec Abouriam & ses enfans dans le Caravansérail de Cambaye! Nous y sommes arrivés ce matin, le concierge nous y a reçus avec toute la politesse imaginable.

Sur le portrait que nous lui avons fait de votre personne, il nous a assurés que vous étiez venu loger chez lui il y a environ vingt jours, que vous n'y avez passé qu'une nuit fort inquiète; & que quoique vous lui eussiez fait connoître que vous étiez disposé à attendre le départ d'un vaisseau qui devoit dans quelques semaines faire voile pour la mer Rouge, il y avoit apparence que vous aviez changé de sentiment, puisque vous étiez dès le lendemain matin parti du Caravansérail, sans lui dire vos intentions, & sans même avoir pris congé de lui. Affligée au dernier

point de votre départ , je lui témoignois la douleur que je ressentois , lorsqu'un jeune homme qui étoit dans la chambre , & qui nous a paru être un marchand jouaillier , a pris part à la conversation : madame , m'a-t-il dit , voulez-vous être instruite sur le champ du lieu où se trouve la personne dont vous êtes en peine , je vous trouverai dans Cambaye une vieille femme qui vous en dira des nouvelles sûres , & même qui pourra faire quelque chose de plus encore pour vous.

Transportée de joie à des promesses si agréables , je l'ai prié instamment de nous aller chercher la vieille ; il y a été , l'a amenée avec lui , & après qu'elle a eu consulté un livre qui n'étoit rempli que de figures hyéroglyphiques : tu retrouveras ton époux , avant que l'aurore paroisse , & tu lui rendras , par ta présence , toute la joie dont son cœur est privé. Si je ne te dis pas la vérité , puisse notre grand prophète me priver pour jamais de l'usage de la parole. Quelque peu d'apparence que je visse dans les promesses de cette femme , elles étoient trop flatteuses pour que je n'en fusse pas extrêmement touchée.

La joie qui brilloit dans mes yeux se

répandoit dans toutes mes actions. Nous avons retenu cette vieille à souper avec nous, le vin l'a mise de belle humeur, elle nous a amusés fort agréablement par des histoires plaisantes qui ont fort égayé notre repas, mais je ne puis dire de quelle manière il s'est terminé, puisque sans nous souvenir comment il a fini, nous avons été transportés dans ces lieux charmans, où j'ai trouvé l'accomplissement de ce que m'avoit promis cette adorable femme.

Charmante Margeon, s'écria Katifé, quelles grâces n'avons-nous pas à rendre à l'envoyé de Dieu, pour toutes les bontés qu'il a pour nous ! Sachez que vous avez, ainsi que moi, été en un moment apportée dans le palais des Peris; que ces génies bienfaisans, soumis aux ordres de notre souverain prophète, n'ont fait sans doute qu'exécuter ses volontés sur nos personnes, & que nous ne saurions trop vivement leur en marquer notre extrême reconnoissance : nous ne demandons autre chose de ceux que nous obli-
sons, reprit Cothrob; c'est aux cœurs seuls des mortels que nous en voulons, nous con-
noissons la bonté des vôtres, nous en sommes très-satisfaits. Comme nous n'ignorons
avec quelle impatience le sultan d'Aden

346 LES SULTANES

attend Abouriam, & que ce sage visir doit répondre à son empressement, nous vous mettrons bientôt en état de le satisfaire; mais après tant de fatigues, vous devez avoir besoin de repos, & l'on va vous conduire dans des appartemens où vous trouverez de quoi passer la nuit tranquillement.

Abouriam, son fils & Khaled étoient si surpris de tout ce qui s'étoit passé depuis leur entrée au Caravanféraïl, qu'ils en étoient comme immobiles. Après avoir tous remercié les prétendus génies, ils passèrent dans le lieu qu'on leur avoit destiné, & y trouvèrent des rafraîchissemens d'un goût si délicieux, qu'ils ne purent refuser d'en boire avant que de se livrer au sommeil: comme, par les ordres de Cothroob, l'on y avoit mêlé de la décoction de Bueng, ils ne furent pas plutôt profondément endormis, que le prince Schirim, profitant de leur assoupissement, les fit enlever par les esclaves destinés à ces sortes d'opérations, & les fit porter dans une chaloupe qu'ils allèrent par son ordre attacher au vaisseau d'Abouriam, & revinrent ensuite au palais. Il est facile de juger de la surprise où ces cinq personnes se trouvèrent le lendemain à leur réveil. Bien persuadés de la réalité de tout ce qui

leur étoit arrivé, ils entrèrent dans leur vaisseau, & après avoir renvoyé la chaloupe à bord, ils profitèrent du vent qui leur étoit favorable pour retourner à Aden.

Les sultanes de Guzarate avoient été touchées du dénouement de cette histoire; & sans faire autrement attention à tout ce qui avoit été dit & exécuté par Cothro, elles crurent que, comme ce grand homme pouvoit avoir été informé par le concierge du Caravanféraïl, de l'arrivée de Margeon, il s'étoit imaginé que cette aimable personne, uniquement occupée de la perte de son époux, avoit bien pu faire des rêves conformes à ce qu'il lui avoit dit de flateur à ce sujet, d'autant plus que Katifé étant tombé dans la mer, dans un endroit qui n'étoit pas extrêmement éloigné de Dabul, il étoit probable qu'il avoit pu gagner terre sur ces côtes, ou à quelque port prochain.

A l'égard du sultan Oguz, il avoit paru très-content du récit de ces aventures, & avoit témoigné plus d'une fois à Cothro son étonnement de ce que Katifé avoit pu résister aux artifices que Margeon avoit employés pour éprouver son amour: je vous avoue, mon cher ami, lui dit-il, que je ne me ferois jamais senti capable de soute-

348 LES SULTANES

nir de pareilles épreuves, quelque violente tendresse que j'eusse eue dans le cœur pour une femme : seigneur, reprit l'iman, il n'entre pas ordinairement en amour tant de délicatesse dans celui des sultans. Accoutumés à voir tout fléchir devant eux, ils n'ont pas plutôt formé des desirs qu'ils sont satisfaits, & je ne suis pas surpris que vous pensiez ainsi; mais quelle doit être aujourd'hui la satisfaction de ces incomparables amans! ils sont sûrs que leur tendresse est bien réciproque, & c'est véritablement dans une vie privée & non sur le trône, que l'on goûte ordinairement ces plaisirs dans toute leur pureté.

Oguz convint que la grandeur d'un monarque lui étoit souvent incommode en amour; & après avoir fait plusieurs réflexions très-solides sur le bonheur de ces heureux amans, comme il parut avoir besoin de se livrer au sommeil, Cothroob se retira & le laissa en liberté.

Le lendemain, l'heure pour se trouver au fallon étant arrivée, il y avoit déjà quelque temps que les sultanes s'y étoient rendues avec toutes les personnes qu'elles avoient fait enlever du Caravanféraïl, & elles demandoient à voix basse à Schirim s'il ne leur

avoit pas fait conduire au palais quelque nouvel étranger, lorsque ce prince, sans leur répondre, ayant fait le signal dont il avoit coutume de se servir pour faire relever les portières, on vit sur le sopha & sur des carreaux placés dans l'enfoncement de l'estrade, une femme d'environ soixante ans, quatre filles fort jolies, dont la plus âgée ne paroissoit pas en avoir dix-huit, & deux jeunes garçons fort bien faits qui pouvoient en avoir au plus chacun vingt-cinq.

LXII. SOIRÉE.

Histoire de Megnoun & de Lëileh.

IL fut très-facile aux sultanes de connoître par les habillemens de ces sortes de personnes, que c'étoient des danseuses & des danseurs, & elles s'attendirent à recevoir du plaisir de ces nouveaux venus; il augmenta bientôt par la surprise où ils parurent à leur réveil: jamais on n'a rien vu de plus singulier que toutes les attitudes différentes dans lesquelles chacun des acteurs & actrices se trouva, & cela forma un tableau si plaisant, que les sultanes & les autres spectateurs ne

purent s'empêcher d'en rire de bon cœur, Ensuite Schirim prenant la parole : cessez de vous étonner, leur dit-il, & reprenez toute la gaieté dont des gens tels que vous sont doués ordinairement ; imaginez - vous que dans une nuit vous avez tous été transportés dans la province du Schadukiam (1), que vous êtes dans le palais de Ghevher-Abad, & que destinés pour quelque temps aux plaisirs des Peris & Perizes qui l'habitent, votre

(1) *Schadukiam*, est le nom d'une province fabuleuse du pays de Ginnistan, que les romans orientaux disent être peuplée de dives & de peris ; nous pourrions l'appeler le royaume des fées, aussi-bien que l'empire des génies, ou encore mieux, en suivant sa propre signification, le pays de Cocagne, parce que ce mot qui est persien, est composé de deux autres qui signifient le plaisir & le désir. La ville capitale de ce pays imaginaire porte le nom de *Ghevher-Abad*, la ville des Joyaux, où *Mehelan* & *Mahan*, qui étoient de l'espèce des peris ou bons génies, régnoient du temps de *Caberman*. Ces deux rois peris ou fées, qui étoient molestés par les dives ou démons qui leur faisoient une cruelle guerre, ayant appris que ce héros étoit à la cour de *Schelan*, roi d'une autre province du Ginnistan, implorèrent son secours contre de si fâcheux voisins, & *Caberman*, à leur prière, exécuta dans cette occasion les grands exploits qui sont décrits amplement dans le *Caberman Nameh*, roman qui se trouve dans la bibliothèque du grand duc,

bonheur dépendra de la manière dont vous vous acquitterez des devoirs de votre profession. Ces gens rassurés par des promesses aussi flatteuses, reprirent bientôt leurs esprits ; l'on vit la tranquillité & la joie reparoître sur leur visage , & la vieille qui étoit la maîtresse de cette troupe , leur ayant adressé la parole : mes enfans , leur dit-elle , louons le prophète qui a permis que nous fussions conduits dans ces lieux enchantés , & faisons nos efforts pour bien remplir l'idée que ces illustres génies ont de nos personnes. Veu-
lent-ils que par vos danses & par vos chants vous leur exprimiez quelque aventure tragique ? ou bien le comique les toucheroit-il davantage ? Oh ! que ce soit du comique , s'écria Goul Saba , nous demandons quelque chose qui nous réjouisse : cela étant , dit la vieille à sa troupe , il faut que vous donniez à ces perizes la représentation des amours de Megnoun (1) & de Leïleh : quoique ce sujet paroisse grave , mes acteurs savent tellement tourner cette histoire en plaisanterie , que je ne doute point que l'exécution ne leur fasse plaisir. Megnoun , ainsi que l'on fait , aima

(1) Voyez la bibliothèque orientale , aux fol. 313 , & 573.

passionnément Leïleh, & comme par discrétion il n'osoit pas tenter la chasteté d'une personne si vertueuse, son amour devint si violent, qu'il lui fit perdre le repos, & qu'il quitta sa profession, pour ne penser uniquement qu'à sa maîtresse : en peu de temps ces belles réflexions le rendirent si maigre & si exténué, qu'il avoit plutôt l'air d'un squelette que d'un homme vivant. Leïleh qui le rencontroit partout, lui demandoit quelquefois la cause de ses ennuis, ce sot amoureux n'osa jamais le lui apprendre, & cette conduite l'ayant réduit à l'extrémité, il écrivit, dans une lettre fort touchante, l'origine & le progrès de ses amours, déclara que Leïleh, qui en étoit l'unique objet, étoit aussi la cause de l'état déplorable dans lequel il étoit réduit, qu'il n'avoit jamais osé l'en instruire, & ordonna qu'on ne lui rendît cette lettre qu'après sa mort : ses intentions furent exécutées, & cette belle fille, apprenant le triste sort de son amant, fut si touchée de sa perte, qu'accablée de douleur, elle ne lui survécut pas long-temps. Les auteurs Arabes, Turcs & Persans ont écrit différemment de si étranges amours ; Megnoun est regardé par eux comme la plus belle & la plus chaste personne de son sexe.

Pour nous, qui sommes bien persuadés que de tels amoureux sont des êtres imaginaires, nous n'avons pas traité ce sujet au sérieux ; & comme nous ne pouvons pas nous imaginer qu'il y ait des amans si sots, & des filles si réservées, nous n'avons pas conservé dans notre pièce les caractères tels que les romans nous les dépeignent.

Leileh s'aperçoit d'abord de l'amour de Megnoun, mais en fille d'esprit, & qui ne veut pas faire les avances, elle feint de ne le pas voir ; cependant son amant est si timide, que dans les conversations qu'elle a avec lui, voyant qu'elle emploie inutilement toute son adresse pour lui faire avouer sa passion, elle a recours à sa suivante qui aime l'esclave de Megnoun. Cet esclave est un garçon dégourdi, il connoît toute l'impertinence de son maître, se divertit beaucoup à ses dépens ; il lui donne des leçons de tendresse que Megnoun, entraîné par sa timidité naturelle, n'ose exécuter, ou exécute fort mal, sitôt qu'il revoit Leileh. Enfin la suivante de cette chaste fille & l'esclave sont obligés de représenter les personnages de ceux à qui ils appartiennent, & les obligent à les imiter : ils jouent cette scène en leur présence avec tant de vivacité, & par degrés

ils la poussent si loin, que Megnoun, enhardi, fait tout ce qu'il voit faire à son esclave, & que Leïleh lui laisse prendre toutes les libertés que sa suivante permet à son amant. Cette scène est un peu vive, je vous en avertis, & mes acteurs l'exécutent de manière qu'elle peut émouvoir les plus insensibles; cependant ce n'est qu'avec l'agrément des spectateurs qu'ils la représentent ainsi : suivant le goût de ceux qui nous employent, on la rend plus ou moins intelligible; ainsi belles perizes, vous n'avez qu'à nous faire entendre de quelle manière vous souhaitez qu'elle soit exécutée. Avec toute la modestie possible, reprit Gehernaz, nous ne voulons rien voir qui puisse le moins du monde choquer la bienséance. Que vos acteurs choisissent un autre sujet, ou qu'ils s'observent exactement, s'ils veulent nous plaire; ils vous obéiront, reprit la vieille, & vous n'avez qu'à leur ordonner de s'y disposer.

Sitôt que les sultanes eurent témoigné qu'elles souhaitoient que sa pièce commençât, les danseurs & les danseuses entrèrent sur la scène; ils y exprimèrent avec tant de grâces & de naïveté toute l'histoire de Megnoun, & celui sur-tout qui faisoit le rôle de l'esclave, joua son personnage avec un

comique si parfait, que toute l'assemblée en fut charmée; l'on admira même la délicatesse avec laquelle il rendit les scènes sur lesquelles on lui avoit recommandé d'être modeste, & la danseuse qui les jouoit avec lui ne fut pas moins applaudie, pour la manière simple & naturelle avec laquelle elle les exécuta, sans blesser le moins du monde les bienséances de son sexe. Si tous les spectateurs furent extrêmement contens; Goul-Saba le fut encore plus que les autres; mais quelque plaisir qu'elle eût eu à cette représentation, il fut moins vif que celui qu'elle ressentit à la vue de l'acteur qui jouoit le rôle de Megnoun; c'étoit un gros garçon de bonne mine; il avoit des cheveux noirs tout bouclés, les plus beaux yeux que l'on pût voir, & une physionomie qu'on ne pouvoit définir, parce que, suivant les différentes passions qu'il vouloit représenter, elle étoit variée à un point qu'il en étoit méconnoissable; malgré cela, hors de dessus la scène, l'on peut dire que c'étoit un fort bel homme : aussi Goul-Saba en fut-elle si frappée, que dès ce moment elle lui auroit fait connoître toute sa tendresse, si elle n'avoit pas craint les reproches des autres sultanes. Cependant ne pouvant se contrain-

356 LES SULTANES

dre à un certain point : Megnoun , lui dit-elle , car je ne vous connois pas sous un autre nom , je suis si satisfaite de votre jeu , que je veux vous donner des marques de mon amitié : recevez ce rubis , & portez-le pour l'amour de moi. Alors tirant de son doigt une bague de prix , elle la présenta à cet acteur qui la reçut avec une extrême joie , & avec le plus profond respect.

Les sultanes surprises du présent que Goul-Saba venoit de faire , & de l'air gracieux dont elle l'avoit accompagné , ne'doutèrent point qu'elle n'eût conçu une violente passion pour ce jeune homme , & dans la crainte qu'elle ne prît avec lui quelque engagement , elles ne jugèrent pas de meilleur moyen pour l'en détourner , que d'obliger cet acteur à leur raconter les aventures de sa vie. Pour cet effet , Gehernaz prenant la parole : Megnoun , lui dit-elle , vous devez vous estimer bien glorieux de recevoir des marques aussi brillantes de la protection de cette belle perize ; mais apprenez que ce présent ne vous est fait qu'à condition que vous nous ferez un récit des plus sincères de votre vie. Prenez garde de vous écarter le moins du monde de la vérité la plus exacte. Vous devez croire , si cela vous arrivoit , que découvrant

Dans le moment l'imposture, vous encourriez notre indignation. Illustre perize, répondit alors le jeune homme, il suffit que vous me l'ordonniez, pour que je ne vous cache rien de mes aventures, telles qu'elles puissent être. Ainsi vous me voyez prêt à vous satisfaire; alors voyant qu'on lui prêtoit silence, il commença en ces termes :

Histoire de Massoud, fils de Soffar.

MON père étoit un chaudronnier Arabe; établi à Schiraz, & il n'étoit connu dans cette ville que par le surnom de Soffar (1), qu'on lui donnoit par excellence, parce qu'il travailloit dans sa profession avec une extrême propreté, & que les ouvrages qui sortoient de ses mains étoient parfaits dans leur genre. Il demeuroit dans le voisinage d'un philosophe qui, quoique jeune, étoit très-habile, & qui l'employoit souvent à faire des alembics, ou d'autres vaisseaux propres à travailler à la chimie. Comme mon père étoit obligé d'aller souvent chez ce philosophe, il eut occasion d'y faire connoissance

(1) Soffar signifie en arabe le chaudronnier.

358 LES SULTANES

avec une esclave appelée Nour, âgée d'environ trente ans, & cette fille étant devenue amoureuse, eut tant de complaisance pour lui, que son maître s'aperçut bientôt du commerce qu'elle avoit avec Soffar.

LXIII. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Massoud, fils de Soffar.

LE philosophe n'eut pas plutôt connu la foiblesse que Nour avoit eue pour Soffar, qu'il en entra dans une violente colère, & s'étant saisi d'un bâton, il se jeta sur ce pauvre chaudronnier, & l'auroit assommé de coups, s'il ne se fût dérobé aux premiers mouvemens de sa fureur. A l'égard de Nour, elle n'eut recours qu'à ses larmes, & s'étant jetée aux pieds du philosophe, elle le toucha de manière qu'elle obtint la grâce de mon père & la sienne; Nour, lui dit-il, levez-vous, & voyez ce que vous perdez aujourd'hui; je vous avois assez distinguée de mes autres esclaves pour vous faire comprendre que je vous aimois; je croyois trouver en vous une personne raisonnable. Avec la liberté que j'allois vous

donner, je vous aurois offert une place dans mon lit, & je vous estimois assez pour vous juger digne d'être ma femme; je me suis heureusement trompé; la conduite que vous avez tenue avec un vil chaudronnier me fait connoître la bassesse de vos sentimens, & combien j'aurois été malheureux en m'associant avec une personne de votre caractère. Je loue le ciel de ce qu'il ne l'a pas permis. Faites avertir le cadi & l'iman : en leur présence, je vais vous délivrer de l'esclavage, & vous lier avec Soffar qui a été assez hardi pour deshonorar ma maison. Il trouvera peut-être dans ce mariage la punition de son insolence.

Les ordres du philosophe furent exécutés sur le champ; Nour fut affranchie chez le cadi, elle épousa ensuite Soffar, & l'émotion qu'elle avoit ressentie dans cette journée fut si violente, qu'à peine fut-elle arrivée dans la maison de son mari, qu'elle y accoucha de moi, à sept mois. Mon père en fut si transporté de joie, qu'il me nomma Massoud (1), prétendant que j'étois né pour être heureux; cela seroit peut-être arrivé, si avant ma naissance le philosophe n'avoit

(1) Fortuné.

pas tenu à ma mère le discours que je viens de vous rapporter ; elle ressentit tant de chagrin d'avoir manqué par sa faute un établissement aussi solide & aussi brillant , que concevant dès ce moment une extrême aversion pour mon père , j'en ressentis bientôt le contre-coup ; elle me regarda comme le seul obstacle à sa fortune , puisque si je n'avois pas été le fruit indiscret de ses amours , elle auroit pu cacher son commerce avec Soffar , & devenir l'épouse du philosophe qui étoit fort bel homme , riche & très-estimé dans Schiraz.

Mon père , qui s'étoit cru au comble du bonheur en épousant Nour , sentit bientôt qu'il étoit le plus malheureux de tous les hommes ; il n'éprouva que des mépris de sa femme , & il ne se passoit pas de jour qu'elle ne lui reprochât , que ses sollicitations & la foiblesse qu'elle avoit eue pour lui lui avoient fait manquer sa fortune ; enfin elle en usa si mal avec lui , qu'il en tomba malade de chagrin , & mourut sans que ma mère fût touchée des reproches qu'il lui fit dans ces derniers momens , ni qu'elle témoignât le moindre regret de sa perte.

Le philosophe , instruit par mon père de la cause de sa maladie , fut très-fâché d'y
avoir

avoir contribué , par la déclaration qu'il avoit faite à Nour ; la conduite qu'elle avoit tenue avec son mari ne lui inspira pas beaucoup d'estime pour elle , & voyant qu'elle me négligeoit tout-à-fait , & même qu'elle n'avoit pas voulu me nourrir , il eut la bonté de prendre soin de moi.

Ma mère , qui n'avoit écouté que ses idées ridicules de grandeur , fut bien surprise , quelques mois après la mort de Soffar , de voir que sa boutique se décrédoit tous les jours ; les ouvriers qu'elle ne savoit pas gouverner , l'abandonnèrent bientôt : enfin il ne se passa pas six mois , qu'étant tombée dans la misère , elle eut recours à son ancien maître , aux pieds duquel elle alla se jeter : seigneur , lui dit-elle , en fondant en larmes , permettez que je rentre dans l'esclavage dont je ne méritois pas de sortir ; livrée à des malheurs que je reconnois m'être attirés par ma seule faute , ne m'abandonnez pas à mon désespoir , & souffrez que j'embrasse vos genoux , je ne les quitterai point que je n'aie obtenu de vous cette grâce. Levez-vous , Nour , lui dit le philosophe , rentrez chez moi , puisque vous le souhaitez , non pas comme esclave , mais avec tous les droits que vous avez acquis lorsque je vous ai donné la

liberté, & reprenez les mêmes fonctions vous aviez dans ma maison; j'oublie vos fautes, que le passé vous rende

Ma mère versant des larmes en dance, baïsa la main d'un si bon m & pénétrée de sa générosité, elle rec ses soins pour l'économie de sa m mais malgré la satisfaction qu'elle y avoir, elle se livra à une mélanc noire, qu'elle ne survécut à mon père de huit mois.

A peine avois - ie deux ans lorsqu perdis ma mère, & je puis dire que fis pas une grande perte, puisque je i jamais trouvé en elle que les sen d'une marâtre; le philosophe m'ayan tinué ses bontés, je fus élevé jusqu'à chez la femme qui m'avoit nourri, commença à m'apprendre à lire & à & mon maître m'ayant mis, au sortir chez un Molla, (1) pour achever de truire, il me retira ensuite chez lui, lui rendis tous les services proportion mon âge.

J'avois à peine douze ans lorsqu

(1) Le *Molla* est une espèce de docteur Musulmane.

maître me fit entrer un jour dans son cabinet. Massoud, me dit-il, quoique tu sois encore bien jeune, comme je te connois pour être sage, je vais te faire une confidence que je n'ai encore faite à personne : mon père qui étoit un fameux médecin, partit de Schiraz il y a environ dix-huit ans, pour aller en Egypte; quoique je lui représentasse qu'il avoit plus de quatre-vingts ans, je ne pus obtenir de lui qu'il n'entreprît pas un voyage aussi long & aussi pénible; depuis ce temps, je n'ai eu de lui aucune nouvelle; & comme il n'avoit que moi d'enfant, il me remit à son départ trois phioles pleines de liqueurs, qu'il m'assura être d'un prix inestimable, puisqu'elles avoient la vertu de ressusciter un mort; il me dit que pour cet effet, en versant de la première phiole sur les lèvres d'un homme, peu après que l'ame seroit séparée de son corps, elle y retourneroit; qu'en y répandant de la seconde, il se redresseroit; & qu'en lui faisant avaler quelques gouttes de la troisième, il reprendroit tout-à-fait la vie, & feroit toutes ses fonctions comme auparavant : il ajouta qu'il n'avoit voulu se servir de ce secret que très-rarement, dans la crainte de commettre un trop grand

& m'assurant qu'à son retour, il m'igneroit un secret aussi rare.

LXIV. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Massoud, fils de S

Aussi scrupuleux que mon père, suivit le philosophe, je n'ai point fait l'épreuve de ces trois bouteilles que vois bien numérotées; mais si, par quelque événement que je ne puis prévoir, je venais à mourir subitement, n'oublie point de prendre dans cette armoire, dont tu trouveras la clef dans ma poche; & avant que mon corps soit refroidi, ne manque point de les verser l'une après l'autre dans

discours de mon maître avec toute l'attention possible, continua Massoud, & j'eus besoin de mettre en pratique les instructions qu'il m'avoit données avant que l'année fût révolue.

Un jour qu'il m'avoit chargé de plusieurs commissions dans Schiraz, & qu'après les avoir exécutées, je revenois au logis, je trouvai dix ou douze personnes rassemblées à la porte de notre maison; j'en demandai la raison, l'on me dit que mon maître s'étoit trouvé extrêmement mal chez un de ses amis, qu'on venoit de le reporter chez lui, & qu'on croyoit qu'il n'avoit plus que quelques momens à vivre. Emu d'une pareille nouvelle, je me rendis promptement auprès de lui : je le trouvai sans connoissance, & le chirurgien qui venoit de lui appliquer les ventouses, nous ayant assuré qu'il étoit mort, la maison fut en un moment remplie de cris & de tristesse. Comme je ne songeois qu'à exécuter les ordres du défunt, je me saisis promptement de la clef de l'armoire; & pendant que ses esclaves étoient occupés à tout ce qu'il falloit préparer pour les obsèques de leur maître, je m'enfermai avec lui, je pris les trois bouteilles, & je n'eus pas plutôt mis dans sa bouche quel-

ques gouttes de la liqueur qui étoit dans la première, que je sentis son poulx se ranimer, & que je vis la pâleur de la mort faire place sur son visage aux couleurs les plus vives; encouragé par un si bon succès, je versai de la seconde liqueur avec beaucoup de confiance; mais quelque prévenu que je fusse, ce ne fut pas sans une extrême émotion que je vis cet homme se relever sur son séant : Comme j'étois dans une espèce d'extase à la vue d'une opération si merveilleuse, & qui ne demandoit apparemment pas d'intervalle, je ne me pressois pas de lui donner de la troisième bouteille; lorsqu'impatient de retourner dans ce monde, quoiqu'il n'y eût pas plus d'une demi-heure qu'il en fût sorti, il s'écria d'une voix si aigre, & avec des yeux tellement remplis de colère, *verse, verse*, que j'en fus épouvanté; & que croyant que c'étoit le diable qui animoit ce corps, je laissai tomber par terre la boîte où étoient les trois phioles, qui se cassèrent en mille pièces, & je vis à l'instant ce pauvre homme qui m'avoit paru plus qu'à demi ressuscité, contraint de se recoucher de nouveau, sans espérance de se relever avant le jour du jugement dernier. La frayeur me saisit alors à un tel

point , que je tombai à la renverse , dans un état presque pareil à celui du philosophe. On vint quelque temps après heurter à la porte ; comme elle se trouva fermée , on l'enfonça ; & après que l'on m'eut secouru , l'on rendit les derniers devoirs à notre maître.

J'étois sans aucun bien , continua Maffoud , je ne savois où donner de la tête , & je me voyois dans la dernière misère , lorsqu'il passa à Schiraz une troupe de danteuses ; elles avoient à leur tête une vieille qui , dans son temps , avoit été la première actrice de l'orient ; elle me trouva sur la brune , au coin d'une rue , assis sur une pierre , & dans une situation qui lui fit connoître l'état déplorable dans lequel j'étois ; elle eut pitié de moi , & informée du sujet de ma douleur , & de la misère où j'allois me trouver , elle me proposa de prendre parti avec elle ; la situation où j'étois ne me permettoit pas d'en refuser aucun ; je l'acceptai sans hésiter , & dès ce moment , cette bonne femme m'emmena dans une maison des fauxbourgs de Schiraz , qu'elle avoit louée pour elle & pour sa troupe. Comme j'avois à peine atteint treize ans , & qu'il n'y avoit pas d'apparence que je pusse à cet âge jouer des rôles d'hommes , elle ne m'eut pas plutôt introduit

dans sa chambre, que me choisissant dans sa garde-robe ambulante un habit & une coëffure de femme, elle me les fit mettre, & m'ayant trouvé charmant sous ce déguïsement, elle me fit entendre qu'elle me destinoit à représenter les amoureuses, & qu'elle vouloit que je cachasse mon sexe, même à toute sa troupe. : ensuite m'ayant fait répéter quelque petite scène, & m'ayant trouvé des talens naturels pour sa profession, elle employa tous les siens pour me rendre parfait dans ce genre ; en effet, je n'eus pas profité pendant trois mois de ses instructions, que sous le nom de Roufchen (1) qu'elle m'avoit donné, elle me crut capable de remplir les premiers rôles, & je répondis si bien à son attente, que tous les seigneurs de Schiraz & des villes par où nous passâmes ensuite, ne manquoient pas de nous faire venir chez eux ; & par la réputation que nous avions d'être une troupe fort complète, notre gouvernante gagna beaucoup d'argent.

Comme vous savez, illustres Périzes, que les danseuses sont destinées aux plaisirs du public de plus d'une manière, les vœux des

(1) *Roufchen* signifie lumière en Persien.

jeunes gens qui me prenoient pour une fille, s'adreffoient souvent à moi; mais la directrice de la troupe qui ne vouloit pas (je ne fais par quelle fantaisie) que je fusse reconnu pour ce que j'étois, ne manquoit jamais, quand nous allions en ville, de me faire mettre en caleçon (1) noir; elle arrê-

(1) L'art de la danse est non-seulement déshon-
nête, mais même infâme en orient, surtout à l'égard
des femmes, parce que les danseuses sont constam-
ment femmes publiques; ce sont ordinairement des
hommes qui touchent les instrumens. Les plus nou-
velles actrices ouvrent la scène qui commence par la
description de l'amour, dont elles dépeignent, en
chantant, les appas & les enchantemens; elles repré-
sentent ensuite toutes les passions qu'il fait naître;
c'est là d'ordinaire le premier acte; on voit au second
la troupe séparée en deux chœurs, représenter, l'un
les poursuites d'un amant passionné, l'autre les rebuts
d'une fière maîtresse. Le troisième contient l'accord
des amans, & c'est là-dessus que les actrices se sur-
passent, & qu'elles épuisent la voix & les gestes;
& quoique souvent les yeux & les oreilles, en qui
il est quelque pudeur, soient obligés de se détourner,
ne pouvant soutenir ni l'effronterie, ni la lasciveté de
ces derniers actes, cela ne blesse point, pour l'ordi-
naire, la vertu orientale. Lorsque ces femmes publi-
ques sont dans l'état de la souillure légale, elles
portent un caleçon de taffetas noir, afin qu'on ne les
touche pas, & alors même on les fait manger à part.

*Voyages de Chardin, Tome II, fol. 247; & Tome
IV, fol. 194.*

toit par-là les désirs de tous ceux qui pouvoient jeter les yeux sur moi ; mais en voulant , sans une raison essentielle , cacher ainsi mon sexe , elle fut cause que je fus bientôt séparé de sa troupe par une aventure singulière. La veuve du gouverneur de Tauris (1) où nous étions pour lors , appelée Raoudhah (2) , âgée au plus de vingt-huit ans , venoit de marier sa fille , qui en avoit à peine douze , à un jeune seigneur de cette ville ; les noces s'étoient faites avec beaucoup de magnificence , & vous pouvez croire qu'on n'avoit eu garde de manquer à nous y appeler , pour orner la fête ; nous procurâmes tout le plaisir possible à l'assemblée ; il n'y eut presque aucun jeune seigneur qui ne me regardât avec quelque dessein sur ma personne. La veuve du gouverneur s'en apperçut , & ayant fait appeler notre directrice , elle lui demanda depuis quand j'étois dans sa troupe : depuis environ deux ans , madame , lui dit-elle , & cette

(1) Tauris , autrefois capitale de la Perse ; on la prend pour l'ancienne Ecbatane , capitale de la Médie , quoique les voyageurs assurent qu'on n'y voit aucun vestige des palais qui étoient dans cette ville.

(2) *Raoudhah* signifie en persien prairie semée de fleurs.

jeune fille n'y est entrée qu'à condition que toutes les fois que nous irions en ville, elle porteroit toujours le caleçon noir ; elle ne se sent pas d'inclination à remplir toutes les fonctions des danseuses ordinaires, & je lui ai accordé qu'elle pourroit vivre à sa fantaisie, sans la gêner en aucune manière.

La veuve fut touchée des sentimens de vertu qu'on l'assura que j'avois ; elle fit de grandes leçons de morale à notre maîtresse, & cette femme ayant paru touchée de ses remontrances, elle lui fit promettre qu'elle abandonneroit le genre de vie qu'elle menoit, & pour être sûre qu'elle lui tiendrait parole, elle lui offrit trois mille pièces d'or, si elle vouloit m'engager à quitter cette profession & à rester auprès d'elle. Notre directrice se trouva assez embarrassée à cette proposition, dont l'événement pouvoit être de conséquence pour elle ; cependant, comme elle n'avoit pas envie de faire un long séjour à Tauris, & qu'elle prit sur-le-champ la résolution d'en partir le lendemain, elle n'hésita pas à me remettre entre les mains de Raoudhah.

Je fus d'un étonnement extrême, quand cette vieille m'ayant fait appeler, elle me déclara que j'appartenois à cette belle veuve,

non pas à titre d'esclave , mais comme une fille pour laquelle elle avoit pris du goût, dont elle admiroit la vertu , & qu'elle vouloit avoir auprès d'elle pour lui tenir compagnie : j'eus beau faire signe à la directrice que je ne savois comment me tirer de l'embarras dans lequel elle me jetoit ; elle reçut en ma présence les trois mille pièces d'or , & en m'embrassant pour me dire adieu : joue bien ton rôle , mon enfant , me dit-elle , & profite de l'occasion favorable de faire une fortune des plus brillantes ; ensuite la vieille me quitta sans attendre ma réponse , & me laissa avec Raoudhah.

LXV. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire de Massoud , fils de Soffar.

JE ne fus jamais plus surpris , poursuivit Massoud , que quand je vis que la directrice de la troupe avoit ainsi disposé de moi ; je ne savois quelle contenance faire , & si je ne pus m'empêcher de verser des larmes en abondance en ce moment , ce fut moins par rapport à ce que la vieille me quittoit ainsi , que par la crainte où je

me trouvai que le dénouement de cette aventure ne me fût funeste. Raoudhah essuya mes pleurs avec toute la bonté imaginable : ma chère fille, me dit-elle, en me baisant tendrement, je suis touchée de votre bon cœur, vos sentimens me charment ; mais comme vous n'auriez pu résister long-temps aux sollicitations des jeunes libertins, j'ai cru faire une action très-méritoire en vous arrachant à une profession si dangereuse, que vous ne faisiez que par nécessité, & dans laquelle, tôt ou tard, votre vertu auroit succombé ; cessez donc de vous affliger du départ de la vieille, & comptez que vous avez en moi une personne qui vous aimera comme pourroit faire une mère véritable, & dans laquelle vous trouverez toute la protection que vous méritez.

Je devois être un peu rassuré par les caresses de cette aimable dame ; cependant, mon inquiétude me donna un certain air de timidité & de pudeur, dont elle fut d'autant plus enchantée, que quoique dans un âge où les passions sont encore très-vives, elle avoit renoncé aux plaisirs, & faisoit profession d'une vertu des plus austères ; elle m'accabla de caresses, me fit manger avec elle, & quand la nuit fut venue, elle

ordonna qu'on me plaçât un lit dans sa chambre à côté du sien ; je dormis très-peu cette nuit , non pas parce que j'étois à côté d'une femme très-aimable ; (car ma simplicité étoit si grande , que quoique j'eusse souvent exprimé dans nos pièces les passions les plus vives , je n'en avois encore ressenti aucune qui eût du rapport à l'amour) mais parce que je craignois toujours que Raoudhah venant à me connoître pour ce que j'étois , n'entrât dans une violente colère contre moi , & ne me fît punir d'une faute où je n'avois point de part. Enfin , le matin étant venu , Rouschen , me dit-elle , ma chère fille , vous êtes depuis deux ans dans la compagnie de gens qui ne sont pas scrupuleux observateurs de notre loi : je suis persuadée même que la vie ambulante qu'ils mènent , leur fait souvent omettre un des principaux points de notre religion , qui est la pureté du corps ; elle ne s'acquiert que par l'ablution légale , c'est un devoir dont je souhaite que vous acquittiez exactement , & pour cet effet , j'ai ordonné que l'on nous préparât le bain.

Vous pouvez juger de la situation où je me trouvai à ce discours , j'en pensai mourir de frayeur , & la veuve m'ayant demandé

ce que j'avois pour paroître si émue , je me jetai à ses pieds , plus pâle que la mort : madame , lui dis-je d'une voix tremblante , permettez que je ne me relève point de devant vous , que je n'aie obtenu le pardon de ma témérité : je ne suis point ce que je parois à vos yeux , & sous les habits d'une fille , vous voyez un infortuné jeune homme , à qui la gouvernante des danseuses , par caprice , & pour son seul intérêt , a fait jouer depuis deux ans un personnage aussi indécent à son sexe , elle ne m'a point donné le temps de m'opposer aux conventions qu'elle a faites avec vous , puisque je n'en ai été instruit qu'au moment qu'elle m'a remis entre vos mains : voilà , madame , la source de mes larmes , & vous avez pu connoître , par mes craintes & par mes inquiétudes , que je n'ai nulle part à la tromperie qu'elle vous a faite.

On ne peut être plus étonné que le fut en ce moment la belle Raoudhah : elle fut quelque temps sans parler ; ensuite prenant tout d'un coup son parti en femme d'esprit , & que sa réputation mettoit au-dessus de tout : Quoi , Rouschen , me dit-elle , il est bien vrai que vous n'êtes pas une fille ? Ah ! sans doute mon cœur pressentoit un événe-

376 LES SULTANES.

ment aussi extraordinaire , & je ne comprenois pas en effet , comment j'avois pu ressentir une passion aussi violente pour une personne de mon sexe. Je vois bien à présent que la nature ne se trompe point chez nous , c'étoit le beau Rouschen que j'adorois sans le savoir ; je ne perds point au change , & je rends grâce au souverain prophète de la bonté qu'il a de me procurer un amant plus beau que l'amour même , & de permettre que ce soit par une voie aussi singulière , puisque toute la ville de Tauris me verroit entre ses bras sans oser soupçonner ma vertu.

LXVI. SOIRÉE.

*Suite & conclusion de l'Histoire de Massoud,
fils de Soffar.*

MON cher enfant , me dit alors la veuve en m'embrassant avec les transports les plus vifs , que mon sort seroit heureux si vous répondiez avec l'affection que je demande de vous , à toute la tendresse que je ressens pour votre aimable personne ! Ah ! je mourrois de douleur , si vous n'étiez pas

fenfible à tout l'amour que j'ai pour l'adorable Rouschen.

Que vous dirai-je , poursuivit Maffoud ? les careffes les plus touchantes d'une des plus belles femmes du monde m'émurent à un point , que je fentis dans le moment un feu violent qui me couroit dans les veines. Comme ce qui se passoit en moi m'étoit nouveau , & que jusqu'alors je n'avois rien reconnu de pareil dans ma personne , j'étois dans un embarras extrême dont les bontés de la veuve me tirèrent , & je lui devins si cher en si peu de momens , qu'elle me jura cent fois qu'il n'y avoit rien au monde qu'elle ne voulut me sacrifier , & qu'elle expireroit de défefpoir , si j'étois capable de cesser de répondre à sa tendresse avec la même vivacité que je venois de lui témoigner.

Enhardi par les bontés de ma belle veuve : adorable Raoudhah , lui dis-je en l'embrassant , ne craignez pas que l'amour que vous m'avez donné diminue , je n'ai besoin que de vos préceptes , pour qu'il augmente tous les jours , & je vous jure par le seigneur (1) des enfans d'Adam , que vous trouverez en moi un disciple dont la docilité s'effor-

(1) Mahomet.

378 LES SULTANES

cera de mettre à profit des leçons qu'il recevra d'une aussi charmante maîtresse.

Raoudhah se mit à rire de tout son cœur de la naïveté de ma réponse; elle me conduisit au bain que notre religion nous recommande avec tant d'exactitude, & comme ses esclaves étoient bien éloignées de croire que je fusse un garçon, elles ne furent point scandalisées de voir que j'avois accompagné seul notre maîtresse en cet endroit, ni des bontés excessives qu'elle parut dans la suite avoir pour moi.

Il y avoit plus de quatre mois que je menois la vie du monde la plus délicieuse, lorsqu'un jour je trouvai Raoudhah extrêmement triste & rêveuse. Qu'avez-vous donc, ma belle maîtresse, lui demandai-je avec empressement? Ah! Rouschen, me dit-elle en m'embrassant & en versant quelques larmes, que je vais payer cher la tendresse que je vous ai marquée! Depuis que vous êtes avec moi, j'ai des preuves certaines que je suis enceinte.

Qu'est-ce que cela signifie, repris-je précipitamment? cela veut dire, me dit la belle veuve, que depuis quatre mois & plus, je porte dans mes entrailles un petit serpent qui va découvrir aux yeux de toute la

ville de Tauris la foiblesse que j'ai eue pour vous. Ah ! divine Raoudhah , m'écriai-je , & quel est le détestable magicien qui vous a jeté un pareil fort ? Ah ! si je le connoissois ! . . . Dans quelqu'affliction que fût ma veuve , elle trouva ma réponse si singulière , & la colère que je témoignois contre ce magicien lui parut si plaisante , qu'elle en pensa mourir de rire ; elle m'expliqua plus clairement le sujet de ses alarmes , & ce ne fut qu'avec une peine extrême qu'elle me fit comprendre que j'étois l'auteur de tous les maux qu'elle souffroit ; elle avoit une fort belle maison à huit lieues de Tauris , elle résolut d'y aller cacher sa grossesse , n'y mena avec elle que deux personnes , dont l'une étoit sa nourrice , & l'autre , la fille de cette femme , & nous nous retirâmes dans ce château , n'ayant avec nous , outre ces femmes , que quelques domestiques indispensables pour le dehors.

Raoudhah , extrêmement incommodée dans les derniers mois , étoit d'une très-mauvaise humeur , elle ne recevoit pas mes caresses comme elle avoit coutume de le faire , cela m'inquiétoit , je n'osois pas lui en demander la raison ; la fille de sa nourrice étoit fort jolie , je me trouvois quelquefois avec elle ,

pendant que Raoudhah reposoit ; je lui appris ce que je souffrois par rapport à ma belle maîtresse ; elle eut la bonté d'entrer dans mes peines , & de s'offrir à les soulager , si elle s'en croyoit digne. Je n'y entendois pas de finesse , je profitai de sa bonne volonté , & je trouvai dans cette fille des agrémens que je n'avois pas rencontrés dans ma veuve. Comme je ne croyois pas faire de mal en cette occasion , & que je ne m'imaginois pas que cela dût la fâcher , je ne pris pas toutes les précautions nécessaires pour cacher ce commerce , & Raoudhah m'ayant surpris un soir avec cette jeune fille , à ne pouvoir douter de notre bonne intelligence , elle entra dans une fureur si excessive , que sans balancer , elle lui porta un coup de poignard , dont elle lui perça le cœur.

Jamais il n'y eut de surprise ni de frayeur égale à la mienne , lorsque je vis cette malheureuse fille expirer à mes yeux , & Raoudhah vouloir se jeter sur moi pour me traiter de la même manière. Comme l'état dans lequel elle étoit l'empêchoit d'agir avec autant de vivacité qu'elle paroïssoit le souhaiter , j'évitai ses coups par une prompte fuite , & me jetant dans une garde-

robe dont je fermai la porte sur moi, je me préparai à défendre ma vie, si elle étoit assez injuste pour l'attaquer. Il y avoit heureusement dans le lieu où je m'étois réfugié quelques habits de campagne du défunt gouverneur, dont m'étant promptement revêtu, je laissai les miens en leur place, & sautant par la fenêtre qui donnoit dans le jardin, je trouvai le moyen de sortir de ce château, que j'entendis retentir de cris de toutes parts. Je me sauvai promptement, & m'étant arrêté dans le plus prochain village, où je passai la nuit, j'y appris le lendemain le détail de toute mon histoire, & je fus de plus informé que Raoudhah enragée de ce que j'avois échappé à sa vengeance, s'étoit frappée du même poignard, & qu'en expirant entre les bras de sa nourrice, elle avoit causé la mort de son enfant. Je me gardai bien de laisser voir sur mon visage la part que je prenois à une aventure aussi tragique, & m'éloignant avec précipitation de ces lieux, je pris la route d'Hispan, où je retrouvai heureusement la troupe dans laquelle j'étois lorsque nous arrivâmes à Tauris. Notre vieille directrice m'y reçut avec beaucoup de joie, mais n'ayant plus voulu y paroître sous le personnage d'une fille, j'y

382 LES SULTANES

pris les rôles d'amoureux caractérisé , dont je m'acquittai avec beaucoup de succès : comme je sentoís alors ce que je jouois , je l'exprimois de manière à satisfaire nos auditeurs. J'eus le bonheur d'être applaudi par tous les seigneurs , & de devenir l'idole d'une bonne partie des dames , dont les maris étoient assez bons pour nous attirer chez eux. Le noviciat que j'avois fait chez Raoudhah m'avoit donné de l'expérience , je n'étois plus aussi sot que quand j'entrai à son service , & profitant de mes talens , & de la foiblesse des belles personnes qui me voulurent du bien , je puis dire qu'il y a peu d'hommes de mon âge qui ait eu autant de bonnes fortunes , & qui se soit moins piqué de fidélité que moi , puisque , depuis plus de dix ans que j'exerce cette profession dans différentes troupes , il y a peu de semaines que je n'aie changé de maîtresse.

Voilà , belles petizes , le récit sincère de mes aventures , tel que vous l'avez exigé de moi , sans cela vous devez croire que je ne vous aurois pas parlé aussi naturellement que je l'ai fait ; mais si vous êtes curieuses d'entendre des histoires qui tiennent encore plus du merveilleux , celui qui , dans la pièce que nous avons représentée , faisoit le rôle de

mon esclave, & qui, par un comique des plus naïfs & des plus gracieux, a mérité avec justice vos applaudissemens, vous en fera volontiers le récit, quelque incroyables qu'elles paroissent; il assure sur la foi de son père, qu'il n'y a pas un mot d'imaginé, & que le tout est conforme à la plus exacte vérité. Vos aventures nous ont fait plaisir, dit alors Gehernaz, par leur singularité, & par la manière avec laquelle vous les avez racontées, & nous écouterons très-favorablement celles de votre camarade. Le jeune homme ayant regardé ces paroles comme un ordre de la perize, commença en ces termes.

Histoire d'Abderaïm, racontée par Mouïad.

JE suis fils d'un homme qui avoit servi dans les troupes du sultan de Candahar avec assez de distinction : il s'appeloit Abderaïm, & il racontoit des choses si singulières qui lui étoient arrivées, que la plupart de ceux qui l'écoutaient, n'y ajoutant aucune foi, lui avoient donné le nom de Kedhad (1). Comme j'étois presque toujours présent à ces récits, voici ce que je lui ai ouï dire, entr'autres,

(1) C'est-à-dire, le menteur.

de l'évènement qui avoit donné lieu à ma naissance.

Dans la prise d'une ville de Perse , par les troupes du sultan de Candahar , on abandonna tout au pillage : on peut juger des excès de cruauté qui s'y commirent : comme les généraux de notre armée étoient irrités de la défense obstinée de cette ville , on en passa presque tous les habitans au fil de l'épée ; il n'y eut que les femmes & les filles à qui il fut défendu de faire aucune violence. On les réserva pour les faire esclaves , & afin que le soldat eût part à ce butin , on en fit une espèce de loterie , dont on distribua les billets dans chaque compagnie ; les numéros de ces billets qui ne montoient qu'à quatre mille , répondoient à quatre mille sacs , dans chacun desquels on enferma une femme ou une fille qui devoit appartenir au soldat à qui échoiroit le numéro du sac. Mon père fut assez heureux pour avoir un billet ; il alla prendre son sac , le chargea sur ses épaules , & suivant la défense qui étoit faite de ne l'ouvrir qu'à une lieue de la ville , il en sortit avec trois de ses camarades qui avoient eu le même bonheur que lui , & se rendit en leur compagnie jusqu'au lieu marqué pour l'ouverture du sac.

LXVII. SOIRÉE.

Histoire de la Sultane Goul-Saba.

L'HEURE de se retirer étant arrivée , & les sultanes ayant fait reconduire les danseuses & les acteurs dans un appartement séparé de celui des princes , avec ordre de leur laisser croire qu'ils étoient dans le palais des peris , Goul-Saba fut sur le point de déranger leurs projets , par la passion violente qu'elle avoit conçue pour Massoud , & qui n'avoit fait qu'augmenter par le récit de ses aventures. Elle ne vit pas plutôt les princes & princesses sortir du fallon , que ne pouvant dissimuler plus long-temps ses sentimens : le temps approche , dit-elle aux sultanes , qu'Oguz nous a permis de disposer de nos personnes , & je vous déclare que je veux user de mes droits & du pouvoir qu'il nous a donné ; j'aime Massoud , je ne m'en défends pas , je vous avouerai même que je n'ai point voulu travailler à combattre tout l'amour que je ressens pour lui. O ciel ! reprit Gehernaz avec précipitation , pensez-bien , sultane , à la honte que doit vous procurer une pareille

Tome XXIII.

R

alliance ! Quoi ! des bras du monarque de Guzarate , notre souverain seigneur & notre époux , vous pourriez vous résoudre à passer dans ceux du fils d'un vil chaudronnier , que sa condition présente met encore au-dessous de sa naissance , & qui par le récit d'une vie remplie de désordre & de libertinage , auroit dû vous dégoûter de sa personne ? Ah ! Goul-Saba , rentrez en vous-même , ne vous deshonnez pas par une union aussi disproportionnée , justifiez au contraire par une conduite sage & modérée le choix qu'Oguz avoit fait de vous , & la préférence dont il vous a honorée depuis plus de quinze ans. Nos cœurs peuvent , il est vrai , se laisser surprendre au premier abord , mais la raison venant à notre secours , il est beau de s'opposer à cette surprise des sens , & de sortir victorieuse d'un combat dont le vaincu doit être couvert de honte. Ces remontrances sont inutiles , repliqua vivement Goul-Saba , je sens bien qu'elles ont quelque lueur de bon sens , mais je ne me paye pas de ces chimères , il vous est bien aisé de parler comme vous faites , les autres sultanes & vous ; vous avez eu toute la jeunesse du sultan , il vous aimoit , vous l'adoriez , & vous avez joui avec lui , pendant plus de vingt ans ,

de la vie la plus délicieuse ; mais moi , je n'ai trouvé dans ce monarque qu'une vieillisse anticipée & languissante , & puisqu'il n'est plus , je vous avouerai que je n'ai jamais eu pour lui que de l'indifférence , & même de l'aversion. Oh ciel ! s'écria Gehernaz , & que signifioient donc toutes ces démonstrations de tendresse , ces inquiétudes , ces agitations , & même ces larmes que vous versâtes en abondance , au moment que l'ange de la mort avoit tiré son sabre pour trancher le fil des jours d'Oguz ? Pures grimaces , reprit Goul-Saba , je jouois parfaitement la comédie , voilà tout le mystère ; & si dans ces derniers momens vous m'avez vue très-affligée , mes pleurs marquoient la crainte où j'étois que vous ne vous vengeassiez sur mon fils & sur ma personne , de ces bontés fatigantes que le sultan avoit eues pour moi , à votre préjudice ; le peu de commerce que nous avions eu ensemble ne m'avoit pas permis de vous bien connoître , je ne vous avois pas assez étudiées ; depuis la mort de ce bon prince , toutes mes appréhensions ont cessé , la douceur de votre conduite me rassure & la bonté de vos cœurs me surprend ; je vous loue infiniment d'en agir ainsi , je voudrois même pouvoir vous imi-

ter ; mais la différence de l'âge me fait penser autrement. Ma jeunesse & la destinée m'entraînent , & la liberté pleine & entière que je vais goûter avec mon cher Massoud me donne par avance des idées de plaisir qui ravissent tous mes sens.

Quoique cette déclaration si précise de Goul - Saba se fût faite dans le particulier , elle s'étoit passée en présence des sultanes , de Bathal digne fils d'une mère si sensée , & de Cothroby ; ce dernier n'avoit pas cru devoir rien ajouter aux sages remontrances de Gehernaz , il s'étoit contenté de dire à Goul-Saba , qu'avant que le terme prescrit par Oguz fût arrivé , elle feroit peut - être de solides réflexions sur l'engagement qu'elle vouloit prendre ; que cependant jusqu'à ce jour elle étoit priée de ne point découvrir sa qualité à Massoud ; elle le promit , & ayant ensuite passé pour quelques momens dans son appartement , Bathal la suivit , & ne fut pas plutôt entré , que se jetant à son col : belle sultane , lui dit-il , la fermeté que vous venez de faire paroître dans votre résolution , me fait d'autant plus de plaisir , qu'elle m'autorise dans la passion que j'ai conçue pour Ildiz (1) la plus jeune de ces danseuses , &

(1) Etoile.

je vous crois trop raisonnable (si vous épousez Massoud) pour me refuser cette charmante personne pour ma femme.

Goul-Saba fut très-étonnée de la proposition que lui fit son fils en ce moment. Y pensez-vous bien , Bathal , lui dit-elle ? Ildiz seroit votre femme ! Et pourquoi non ? reprit-il ; Massoud , qui est de la même condition , sera bien votre mari. Ce n'est pas de même , ajouta-t-elle ; je n'épouse Massoud que pour mettre ma conscience en repos ; mais vous , vous n'avez pas besoin d'épouser Ildiz , pour jouir avec elle de tous les plaisirs que vous vous promettez ; cette petite fille qui sera trop honorée que vous daigniez jeter un regard favorable sur elle , n'est propre que pour être une princesse de théâtre , & non pas pour épouser un prince qui , suivant le testament d'Oguz qui paroîtra dans quelques jours , va peut-être devenir sultan de Guzarate , ou doit s'attendre du moins à avoir une part très-considérable dans ses états.

Voulez-vous , belle sultane , que je vous parle à cœur ouvert , reprit Bathal ? Toutes ces grandeurs m'embarrassent , leur poids m'effraye ; je me sens peu propre à tout cela , je me suis toujours ennuyé dans le

sérail , & je vous avouerai même que je n'ai jamais eu pour Oguz cette tendresse que je remarque que la princesse Acfou témoigne à la sultane Gehernaz sa mère , & que je ressens pour vous. Je n'ai point été sensible à sa perte , & je l'ai regardée au contraire comme la fin de notre esclavage , car enfin , belle Goul-Saba , je ne puis plus vous cacher mon inclination , le goût que j'ai pour la musique , & la passion violente que je ressens pour Ildiz , m'ont fait prendre la résolution d'embrasser une profession aussi amusante que la sienne ; permettez donc de grâce que je suive cette adorable danseuse , puisqu'elle seule peut faire tout le bonheur de ma vie.

Goul - Saba fut si émue & si surprise du discours de son fils , qu'elle en resta toute interdite pendant quelques momens ; ensuite reprenant la parole : oh nature , nature ! s'écria-t-elle , que tu es forte , & que je conçois aisément combien il est difficile de te vaincre ! eh bien , Bathal , pour justifier vos sentimens , apprenez votre naissance & la mienne.

Il n'est plus temps , continua la sultane , de vous cacher des mystères que je n'ai pas cru jusqu'à présent devoir vous révéler ; je ne suis ni Circassienne , ni princesse ,

comme j'ai voulu le faire croire à Oguz : le marchand Juif qui me vendit à lui m'avoit achetée, à l'âge de sept ans, de ma mère qui étoit une danseuse de la troupe d'Agra (1), & qui auroit été bien embarrassée de déclarer quel étoit mon père ; ce fut elle qui, étant interrogée sur la naissance d'un de ses enfans par une femme de sa troupe, fut l'auteur de cette réponse que l'on a depuis donnée à bien d'autres ; qu'il lui seroit aussi difficile de dire à qui cet enfant appartient, que de décider, après s'être assise sur un fagot d'épines, laquelle de ces épines l'auroit piquée. Comme cette femme étoit dans l'habitude de disposer ainsi de ceux à qui elle donnoit le jour, le Juif m'ayant trouvée à son gré, elle me remit entre ses mains, moyenant trente pièces d'or, & il fut d'autant plus content de son acquisition, qu'il trouva dans ma personne toutes les dispositions qu'il pouvoit souhaiter dans une esclave sur laquelle il comptoit un jour faire un gros profit ; aussi n'oublia-t-il rien pour mon éducation ; &

(1) *Agra*, ville capitale du royaume d'Agra, située sur la rivière de Geminy ; elle étoit, il n'y a pas long-temps, capitale de tout l'empire du Mogol.

Géog. de Noblot, Tom. V, fol. 262.

392 LES SULTANES

comme il fut informé que le sultan de Guzarate faisoit chercher les plus belles filles de l'orient , pour en faire présent aux princes ses fils , il crut que je pouvois aspirer à cet honneur.

Il n'avoit pas passé à Cambaye de troupes de danseuses, qu'il ne m'eût fait donner quelques leçons de danse ou de chant par les plus habiles dans cette profession ; & lorsqu'Oguz fit savoir ses intentions aux marchands d'esclaves , j'avois alors un maître de musique dont j'étois d'autant plus contente , qu'il avoit trouvé le chemin de mon cœur ; nous avions chez le Juif une vieille & sévère gouvernante qui ne nous quittoit pas un seul moment, sa présence nous gênoit extrêmement ; Casfour (c'étoit le nom du musicien , lui ayant présenté de la conserve de rose soporative , comme elle étoit très-friande, elle n'en eut pas plutôt mangé, que cette confiture faisant l'opération à laquelle nous nous attendions , elle tomba dans un profond assoupissement qui dura plus d'une heure ; c'étoit à-peu-près le temps que nous donnions à notre leçon ; vous pouvez juger , mon fils , que nos deux cœurs étant d'accord , nous n'employâmes pas des momens si désirés à chanter ; nous sûmes

mieux profiter du sommeil de la vieille ; & suivant le calcul que j'en ai fait , vous devez votre naissance à cette leçon de musique.

Quand nous nous aperçûmes que la vieille alloit se réveiller , nous nous remîmes à chanter , & cette femme ne s'étant pas aperçue de notre bonne intelligence , nous nous proposons de recommencer souvent la même opération , lorsque le Juif m'annonça qu'il falloit passer en revue devant le sultan : je fus frappée comme d'un coup de foudre à cette nouvelle ; cependant , n'osant résister à ses volontés , il fallut le suivre au sérail. Je fus malheureusement du nombre des douze esclaves que ce monarque choisit ; & si je ressentis une extrême joie de ce qu'aucun des princes n'avoit daigné m'honorer de ses regards ; elle ne fut pas de longue durée , en voyant que ce monarque nous acheta toutes , & que dès le même jour il me fit entendre par son visir , qu'il me destinoit à l'honneur de sa couche : j'étois dans un désespoir affreux , & je fus vingt fois prête à faire connoître au sultan mon inclination pour Cafour ; mais craignant sa fureur & les mauvais traitemens du Juif , s'il me renvoyoit chez lui , je lui déclarai que je ne consentirois jamais à ses volontés

qu'en qualité de son épouse : je croyois que ce seroit un obstacle invincible à son amour ; il leva ces difficultés sur-le-champ ; l'iman appréhendant toute sa colère , s'il ne devoit pas en sa faveur , trahit sa religion , en déclarant que malgré les quatre sultanes qu'il avoit épousées , je pouvois encore être sa femme légitime , & il nous maria sur-le-champ : jugez , mon fils , de l'embarras où je me trouvai , dans la situation où la dernière leçon de Cafour m'avoit mise ; je n'eus plus recours qu'à l'artifice pour paroître à ses yeux toute autre que je n'étois ; pendant plus de huit jours j'irritai ses desirs par une résistance qu'il attribua à une extrême pudeur & à une sagesse peu commune ; & enfin je jouai si bien mon rôle , que le sultan en fut la dupe , qu'il se crut le plus heureux de tous les hommes , & qu'accouchant de vous au bout de neuf mois , juste , à compter du jour de l'assoupissement de la vieille gouvernante , ce bon monarque se crut votre père avec toute la bonne foi imaginable , & vous prodigua , jusqu'à sa mort , les caresses les plus tendres ; il n'est pas étonnant , mon cher Bathal , que moi , devant le jour à une danseuse , telle qu'étoit ma mère , & vous à un musicien de l'espèce de Cafour ,

nous ayions tous deux des inclinations si conformes à notre naissance , c'est-à-dire , que j'aime Massoud , & que vous adoriez Ildiz ; ainsi , quoique vous renonciez à votre fortune , je ne puis absolument désapprouver votre passion , & je vous promets de l'autoriser en tout ce qui dépendra de moi.

Si Bathal fut étonné en apprenant qu'il n'étoit pas fils d'Oguz , ce monarque qui , du corridor qui régnoit le long des appartemens des sultanes , avoit écouté toute la conversation de Goul-Saba , fut si surpris de ce qu'il venoit d'entendre , qu'il en pensa mourir de douleur & de rage ; heureusement que Cothrobb qui prévoyoit cette découverte , étoit à côté du sultan ; il le tira du corridor , & l'emmenant dans sa chambre , il lui laissa exhaler tout son ressentiment : Quoi ! s'écrioit Oguz , il est possible que j'aie été à ce point la dupe de cette indigne créature ? Non , la chose ne me paroîtroit pas possible , si je ne l'avois entendue de mes propres oreilles. Ah ! perfide Goul-Saba , continua-t-il , vous ne porterez pas loin une telle insulte , & je saurai venger mon honneur outragé , d'une manière si terrible , que vous servirez d'exemple à la postérité. Seigneur , reprit alors Cothrobb , le prophète ne

veut pas que vous punissiez de mort la sultane; après tout, elle n'est pas si coupable: étoit-il en son pouvoir d'éviter ce qui s'est passé? Elle ignoroit l'honneur auquel elle étoit destinée, & ayant eu la foiblesse de succomber aux poursuites de Cafour, pouvoit-elle cacher l'accident qui lui étoit arrivé avec plus d'adresse; elle étoit donc dans la nécessité absolue de vous tromper, & cela vous fait voir, seigneur, que le bonheur des hommes n'est que dans l'opinion: vous avez été heureux pendant près de quinze ans avec Goul-Saba, parce que vous croyiez l'être; vos inquiétudes vous ont fait soupçonner ensuite que ses caresses n'étoient pas sincères, vous avez souhaité d'en être éclairci; le prophète a exaucé vos vœux, plutôt pour la justification des autres sultanes, & pour vous faire voir la bonté de leur cœur, que pour votre propre satisfaction; car il auroit peut-être mieux valu pour vous que vous fussiez toujours resté dans l'ignorance: mais, puisque c'est une affaire faite, il faut prendre votre parti comme vous l'aviez ci-devant projeté, & regarder la conduite de cette lâche sultane avec tout le mépris dont elle est digne.

• Vous avez raison, mon cher ami, dit le

sultan ; mais comme il se fait tard , & que j'ai besoin de repos , je vais tâcher de me remettre entièrement l'esprit , que j'ai encore échauffé de la conversation que je viens d'entendre ; car quoique la conduite que Goul-Saba a tenue depuis que je suis renfermé dans cet appartement , & son indifférence pour ma mort , ayent dû me préparer à tout événement , je ne pouvois du moins m'attendre à ce que je viens de découvrir au sujet de la naissance de Bathal ; cependant , en suivant vos sages conseils & mes premières résolutions , je sens que je reprendrai bientôt tout l'usage de ma raison , & je me regarde même dès à présent comme un homme absolument désintéressé dans cette aventure.

L'iman ayant laissé le monarque de Guzarate dans ces bons sentimens , il y passa la nuit avec beaucoup de tranquillité ; & les sultanes s'étant rendues le lendemain dans le fallon , elles n'eurent pas plutôt fait connoître à Mouïad qu'elles attendoient la suite des aventures d'Abderaïm , qu'il les continua dans ces termes.



LXVIII. SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée par
Mouïad.*

J'EN étois resté, ce me semble, au moment que mon père & ses camarades étoient arrivés à une lieue de la ville que l'on venoit de mettre au pillage. Là, à l'entrée d'un petit bois, les trois soldats, plus pressés qu'Abderaïm, dénouèrent leurs sacs; chacun d'eux y trouva une jeune fille d'une rare beauté. Abderaïm qui comptoit avoir le même sort, délia aussi le sien; mais il ne l'eut pas plutôt ouvert, que les autres pensèrent étouffer à force de rire, à la vue d'une vieille qui paroissoit âgée de plus de cent ans, & qui avoit plus l'air d'un démon que d'une femme. Jamais surprise ne fut égale à celle de mon père, il pensa expirer de rage, & les railleries sanglantes de ses camarades qui le quittèrent pour ne pas troubler, lui disoient-ils, un si joli tête à tête, lui inspirèrent une telle fureur, que mettant le sabre à la main, il alloit couper la vieille en mille morceaux, lorsque rentrant tout

d'un coup en lui-même, il remit son sabre dans le fourreau; ce n'est pas ta faute, lui dit-il, si je n'ai pas eu un meilleur lot, je te le pardonne, excuse mon premier mouvement, & jouis de la liberté que je te rends; je ne suis pas né pour être heureux. Tu l'es plus que tu ne le crois, Abderaïm, lui dit la vieille, & pour t'en convaincre, donne-moi la main, je vais te faire ressentir les effets de mon pouvoir.

Mon père tendit la main à la vieille, & cette femme n'eut pas plutôt frappé la terre avec son pied, qu'elle s'ouvrit, & qu'après l'avoir entraîné avec une extrême rapidité, ils se trouvèrent l'un & l'autre dans un palais superbe dont les appartemens étoient d'une magnificence surprenante, qui avoit des jardins à perte de vue, & au lieu d'une vieille, il apperçut une femme parfaitement belle, & d'un air très-majestueux. Tu es surpris de ce que tu vois, lui dit-elle, tu cesseras de l'être, en apprenant que je suis la fameuse Mergian-Banou (1), si vantée

(1) *Mergian-Banou*, est le nom d'une fée ou enchanteresse, de laquelle il est souvent fait mention dans les romans orientaux; elle étoit de la race des péris, c'est-à-dire, des géans ou démons de la belle

400 LES SULTANES

dans tous vos romans pour être de cette belle espèce de génies qui ne s'attachent qu'à faire du bien aux hommes. Comme j'avois mis sous ma protection trois belles personnes qui demeuroient dans la ville que vous venez de saccager , & que je voulois les préserver de l'insolence du soldat , je me suis transportée dans leur maison , je les ai secourues à propos , & voulant me réjouir , je me suis laissée arrêter & enfermer dans un sac , sous la figure d'une vieille , pour voir si celui à qui je tomberois en partage , seroit doué de quelqu'humanité : tu as été assez heureux pour avoir les sentimens d'un honnête homme : je veux t'en récompenser ; mais il faut d'abord te faire voir toutes les beautés de ce palais qui a autrefois appartenu à Rocaïl ben Adam (1). Ce grand homme qui possédoit les sciences

espèce. C'est du nom de cette fée que nos anciens romans ont formé celui de *Morgante la déconnue*.

Biblioth. orient. fol. 578.

(1) *Rocaïl ben Adam*, c'est-à-dire, *Rocaïl*, fils d'*Adam* : voilà un fils de notre premier père, que l'écriture sainte ne reconnoît pas : selon la tradition fabuleuse des Orientaux , il étoit le frère puîné de *Seth* , & possédoit les sciences les plus cachées. Voyez toute son histoire dans la *Biblioth. orient. fol. 716.*

les plus relevées , étoit doué d'un esprit si vif & si pénétrant , qu'il paroissoit plutôt tenir de l'ange que de l'homme.

Surkhfrage , qui étoit alors un puissant génie , commandoit en ce temps-là absolument dans toute l'étendue du mont Caf (1) qui entoure toute la terre , connoissant le mérite de Rocaïl ben Adam , il l'envoya prier de venir l'aider à gouverner ses états , ayant besoin d'un aussi habile homme que lui pour tenir en bride ses sujets. Cet illustre philosophe déféra aux prières de Surkhfrage , le vint trouver , vécut avec lui pendant plusieurs siècles , & connoissant ensuite , ou par des révélations divines , ou par les principes des sciences secrètes qu'il possédoit , que le

(1) *Caf*, montagne que les Mahométans ignorent dans la géographie , croyent entourer tout le globe de la terre & de l'eau , & borner de tous côtés son hémisphère ; ainsi pour comprendre toute l'étendue de la terre & de l'eau , ils disent depuis Caf jusqu'à Caf , c'est-à-dire , d'une de ses extrémités à l'autre ; mais depuis que les Arabes ont étudié la géographie , ils ont reconnu que cette montagne fabuleuse n'étoit autre chose que le mont Caucase , ou Imaüs à l'orient , & le mont Atlas à l'occident , lesquels , à cause de leur étendue & de leur hauteur , ont donné lieu à ces fables.

Biblioth. orient. fol. 230.

402. LES SULTANES

temps de sa mort approchoit, il témoigna à Surkhraque que sur le point de passer dans l'autre vie, il vouloit lui laisser quelque monument extraordinaire dont la mémoire se conservât, & qui pût le faire vivre dans la postérité: en effet, il fit bâtir ce palais, d'une structure si superbe, qu'il n'y a rien dans tout l'univers qui en approche, & il le construisit avec tant d'artifice, que l'on y voit un grand nombre de statues de différens métaux, faites par un art talismanique, lesquelles, par des ressorts secrets, opèrent ce que tout homme vivant pourroit faire pour le service d'autrui. Vous les connoîtrez, dit la fée, à leurs yeux seuls qui sont fixes & sans aucun mouvement.

Rocaïl ben Adam mourut ensuite, & Surkhraque en conçut une si violente douleur, qu'il résolut de quitter ses états; il les remit à l'assemblée générale des peris qui les confièrent à mon pouvoir, & depuis plusieurs milliers d'années je les gouverne paisiblement, en suivant exactement les conseils de ce grand homme que je garde dans mon cabinet, écrits en lettres d'or, comme un trésor des plus précieux.

Alors Mergian Banou ayant conduit mon père dans un superbe salon, il fut surpris

d'y trouver les trois belles personnes qu'il venoit de voir il y avoit quelques momens dans les sacs de ses camarades , & d'apprendre qu'au moment qu'ils se dispofoient à les traiter en esclaves , la fée avoit fubftitué à leur place trois guenons qui s'élançant fur les arbres les plus prochains , avoient laiffé ces foldats dans une fi grande fuprife qu'ils n'en étoient pas encore revenus. Voilà , lui dit la fée , la récompense du fervice que ces trois belles filles m'ont rendu. Suivant l'ufage de féerie , nous fommes obligés un jour de la femaine de prendre la figure de quelqu'animal , & pendant ce temps feulemment nous fommes fujettes à toutes les infirmités humaines , & même à la mort. J'étois , il y a environ trois mois , transformée en grenouille ; un payfan m'ayant trouvée fur le bord de la rivière , où les flots très-agités m'avoient poulfée , alloit me tuer , lorsque ces trois fœurs , touchées de compaffion , le prièrent de ne me faire aucun mal : pour obtenir cette grâce , il exigea qu'elles lui donnaffent chacune un baifer & une pièce d'argent ; quelque répugnance qu'elles euflent à fe laiffer approcher par ce ruftaut , elles n'héfitérent pas à lui accorder ce qu'il leur demandoit pour me fauver la

404 LES SULTANES

vie , & m'ayant tirée de ses mains , elles me rejetèrent dans l'eau. Depuis ce temps , je les ai comblées de biens , & je prétends leur former à chacune un établissement qui pourroit faire envie aux plus belles personnes de l'orient.

LXIX. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaïm , racontée par Mouïad.

MON père , après avoir été conduit ensuite par Mergian Banou par tout le palais , dont il eut lieu d'admirer les raretés , revint dans le salon. On y servit un repas d'une délicatesse achevée , & ce furent ces statues animées qui firent tout le service avec un si grand ordre , que les domestiques les plus exacts n'auroient pu s'en acquitter mieux ; il y passa la nuit dans un appartement délicieux , & le lendemain la fée l'étant venu trouver : Abderaïm , lui dit - elle , pour te récompenser de la manière dont tu en as usé hier avec moi , je vais te faire un don ; mais tu n'en jouiras que pendant une année , à commencer de ce jour ; c'est de pouvoir

prendre, quand il te plaira, la figure des trois premiers animaux que tu rencontreras en sortant de ce palais, & sous la forme desquels, ainsi que sous la tienne, tu feras invulnérable. Pendant tout ce temps tu ne manqueras de rien, & en prononçant seulement mon nom, tu me trouveras toujours prête à te rendre service dans ce qui sera raisonnable. Il n'y a dans l'univers qu'une seule divinité contre laquelle mon pouvoir soit inutile; c'est Scheïtan-Couli (1); cette ginne qui ne s'attache qu'à faire du mal, ne saura pas plutôt que je te protège, qu'elle cherchera toutes les occasions de te nuire; elle ne pourra rien sur toi pendant cette année, pourvu que tous les matins en t'éveillant tu prononces ces saintes paroles, qui écartent de nous les démons & les font frémir jusqu'au fond des enfers, *en* (2) *la Illave Mouhemed-ul ressoul oullah.*

Il me reste à présent à te demander si tu n'as rien ressenti pour quelqu'une de ces trois belles filles que tu as vues hier dans ce palais; mon père se trouva fort embarrassé à cette question; cependant la fée lui ayant

(1) Esclave du diable.

(2) Il n'y a qu'un seul Dieu, & Mahomet son prophète.

406 LES SULTANES

témoigné qu'elle souhaitoit qu'il lui parlât franchement : puissante Mergian-Banou , lui dit-il , on ne dispose pas de son cœur comme l'on veut ; ces charmantes personnes sont parfaites dans leur espèce ; mais puisque vous m'ordonnez de vous expliquer naturellement mes sentimens , je vous avouerai qu'elles n'ont fait aucune impression sur moi. J'en suis fâchée , reprit la fée , si tu avois fait choix d'une d'elles , tu en aurois été plus heureux & plus tranquille ; mais je ne prétends point te gêner ; choisis en quel endroit du monde tu souhaites que je te transporte. Illustre Mergian-Banou , répliqua mon père , puisqu'avec votre protection & les dons que vous m'avez faits , il n'est presque point de fortune à laquelle je ne puisse aspirer , obligez-moi de me faire conduire dans les états du sultan de Carizme (1) ;

(1) Quoiqu'il soit parlé dans les contes arabes & persans du royaume de Carizme , je ne le trouve dans aucun géographe , ni sur aucune carte ; voici seulement ce que *Noblot*, *Tom. V*, fol. 15, dit en parlant d'Usbec. *Les Tartares de ce pays sont beaucoup plus civilisés que les autres , ils ont divers princes dont les terres sont séparées , mais qui dépendent presque tous des sultans de Bochara , de Balcob & de Careeschme , princes du pays.*

j'entends , dit alors la fée , tu as ouï dire que la princesse Zarat - Alriadh (1) sa fille est un miracle de beauté ; eh bien , je vais t'y conduire , mais prends bien garde aux trois premiers animaux que tu rencontreras , & profite , pendant l'année que tu as devant toi ; des dons que je t'ai faits , & de ma protection ; passé ce temps , n'espère de moi aucun secours , tel est l'arrêt des destinées. Alors la fée embrassant mon père , elle traversa la terre avec une extrême vitesse , en sortit avec lui dans un bois qui étoit environ à trois lieues de la ville de Carizme , & disparut aussitôt.

L'endroit par où la terre s'étoit entr'ouverte , étoit justement sous le repaire d'un lion terrible ; effrayé par le bruit qui se fit en ce moment au-dessous de lui , il se mit en fuite. Bon , s'écria mon père , je prendrai donc cette forme quand je le voudrai. Alors , sortant du bois & continuant son chemin vers la ville de Carizme , il aperçut un gros rat au bord de son trou , & quelques momens après , une petite mouche dorée vint se placer sur sa main ; voici sans doute , dit-il , les deux autres animaux dont

(1) *Zarat-Alriadh* signifie fleur des jardins.

408 LES SULTANES

m'a parlé Mergian-Banou ; alors , pour en faire l'épreuve , s'étant successivement transformé en lion , en rat & en mouche , il reprit ensuite sa véritable figure , sous laquelle il s'avança vers la ville de Carizme. Il fut surpris de la voir bloquée de toutes parts par une armée de quarante mille hommes , commandée par le sultan des Tartares Noguais , & s'étant informé à quelques soldats du sujet de division qui régnoit entre ces deux monarques , il apprit qu'Hebat-Alladh (1), sultan de Carizme , avoit refusé sa fille à celui des Tartares , parce qu'outre le surnom de Nemer (2) , que la férocité de ce prince lui avoit fait donner par ses propres sujets , il avoit près de soixante-quinze ans , & étoit par-dessus cela si difforme , qu'on ne pouvoit le regarder sans frémir. On y ajouta que Nemer , outré de ce refus , en étoit dans une si violente colère , qu'il avoit juré de détruire ce royaume , d'en emmener esclaves tous les sujets de l'un & de l'autre sexe , & de couper lui-même la tête au sultan de Carizme & à la princesse.

Abderaïm , informé de l'injustice du pro-

(1) Don de Dieu.

(2) Tigre.

cédé du Tartare , & touché des malheurs de Zarat-Alriadh , de la beauté de laquelle on lui avoit fait un détail très-avantageux , résolut de la secourir dans un aussi pressant besoin ; mais auparavant , il voulut juger par lui-même du mérite de cette princesse. Pour cet effet , il prit la figure d'une mouche , & passant sans difficulté par-dessus le camp des ennemis , il alla droit au palais du sultan , dans l'intérieur duquel s'étant introduit , il parvint jusqu'à la chambre dans laquelle reposoit Zarat-Alriadh.

Jamais , à ce que j'ai ouï dire à mon père , il n'avoit rien vu de si beau , la nature s'étoit épuisée en formant une princesse aussi parfaite ; il étoit encore très-matin , il eut le loisir d'admirer à son aise les grâces dont la princesse étoit pourvue ; & comme tout dans le palais étoit dans un plein-repos , Abderaïm crut ne rien hasarder à reprendre sa figure ordinaire , il demanda seulement à Mergian - Banou , d'être vêtu d'une manière convenable ; & se trouvant dans le moment couvert d'habillemens magnifiques , il mit un genouil en terre , à côté de la princesse , & lui ayant pris la main qu'elle avoit hors du lit , il la baïsa avec des transports si extraordinaires qu'elle se

réveilla. On peut juger de la frayeur de Zarat-Alriadh, de se voir, pour ainsi dire, entre les bras d'un homme, & d'un homme qui lui étoit absolument inconnu ; mon père vouloit lui expliquer le sujet de sa visite, mais elle fit de si grands cris, que ses femmes & ses eunuques étant accourus à son secours, il jugea à propos de se remettre promptement sous la figure d'une mouche, & se plaça sur le chevet du lit de cette princesse.

LXX. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée par Mouïad.

ZARAT-ALRIADH eut beau assurer qu'elle avoit vu un homme dans sa chambre, on n'en crut rien ; l'on regarda ses discours comme l'effet d'un rêve, & le sultan son père étant venu la voir, lui fit entendre qu'il n'y avoit pas de prudence à assurer positivement des choses aussi moralement impossibles, & que si elle continuoit de parler sur ce ton, on la regarderoit comme une personne dont l'esprit seroit dérangé.

La princesse qui étoit bien sûre de ce qu'elle avoit vu , étoit au désespoir de ce que l'on n'ajoutoit aucune foi à ses discours ; elle ne savoit que penser d'un événement aussi singulier , & fut toute la matinée dans une extrême agitation ; s'étant ensuite de dépit renfermée seule dans son cabinet , elle se mit à pleurer : que je suis malheureuse ! s'écria-t-elle , je n'ai pas assez de chagrin de l'état déplorable où nous sommes réduits , il faut encore que l'on me traite de visionnaire : ah ! qui que tu sois , que j'ai vu ce matin , homme ou génie , je te pardonne la hardiesse que tu as prise d'entrer dans ma chambre , pourvu que dans le moment même tu paroisses à mes yeux sous la même forme , je te verrai sans frayeur , & je jure sur la tête de mon père , que je te garderai un secret inviolable , si tu veux l'exiger de moi.

Zarat-Alriadh n'eut pas plutôt prononcé ces dernières paroles , qu'Abderaïm parut à ses yeux , tel qu'elle l'avoit vu le matin , & s'appervant qu'elle étoit très-émue : rassurez-vous , madame , lui dit-il ! je fais trop le profond respect que je vous dois , pour abuser jamais de mon pouvoir ; instruit de la manière indigne dont le sultan Nemer en

412 LES SULTANES

agit avec vous , je suis accouru à votre secours , je me flatte de pouvoir aisément détruire tous ses projets ; mais belle princesse , approuverez-vous les miens ? Favorisé par la plus puissante des perizes , appelée Mergian-Banou , j'ai osé porter mes vœux jusqu'à la princesse de Carizme ; me sera-t-il permis d'espérer quelques regards favorables de la plus belle personne de l'univers.

La princesse , pendant ce discours , avoit regardé Abderaïm avec une extrême attention ; il étoit beau , jeune , bien fait , il lui paroissoit doué d'un pouvoir extraordinaire ; en faisant comparaison entre lui & le vieux sultan des Tartares , dont on l'avoit assurée que la figure étoit affreuse , elle donna bientôt la préférence au premier , & prenant la parole avec timidité : qui que vous soyez , lui dit - elle , j'approuve tout ce que vous ferez pour nous délivrer de l'oppression de Nemer , & je vous en ai une extrême obligation ; mais enfin qu'exigez - vous de moi pour un service aussi essentiel ? La liberté , madame , reprit Abderaïm , de vous dire à tout moment que je vous adore , & l'espérance de pouvoir un jour toucher votre cœur : seigneur , lui dit Zarat-Alriadh avec beaucoup de pudeur , aimez , espérez , mais

vous ne devez pas ignorer que je dépends d'Hebat - Alladh , obtenez - moi de lui , & soyez sûr que s'il m'ordonne de recevoir vos vœux , vous ne me verrez pas montrer la moindre répugnance pour cette union. Mon père s'étant en ce moment jeté aux pieds de la princesse , qu'il embrassoit avec les marques de la reconnoissance la plus vive , alloit lui témoigner combien il étoit sensible à ses bontés , lorsqu'il entendit du bruit dans la chambre prochaine ; il jugea à propos de disparoître dans le moment , & à peine étoit-il redevenu mouche , que le sultan de Carizme s'étant fait ouvrir la porte du cabinet , y entra , portant sur son visage les signes du plus violent chagrin. Ah ! ma fille , s'écria-t-il dès la porte , je viens d'apprendre que le Tartare a des intelligences dans Carizme , & je tremble encore d'effroi , en vous disant que l'on devoit la nuit prochaine nous livrer vous & moi entre ses mains ; heureusement j'ai découvert l'entreprise , les traîtres viennent d'être punis du dernier supplice , j'ai fait redoubler la garde partout , & j'ai confié celle des portes de la ville à des gens de la fidélité desquels je suis sûr ; mais ce qui m'inquiète le plus , c'est que Nemer vient de m'envoyer un

défi; il a un éléphant d'une si prodigieuse grosseur, que l'on n'en a jamais vu de pareil pour la force & pour le courage; il a fait un si grand ravage dans le dernier combat, que personne de nous n'ignore combien il est à craindre : le Tartare me fait proposer de le faire combattre contre un homme, ou contre quelqu'autre animal que ce puisse être, aux conditions, s'il est vainqueur, qu'il se retirera dans son pays avec toutes ses troupes; mais que si son éléphant est vainqueur, nous nous rendrons, vous & moi à sa merci. J'ai assemblé à ce sujet mon conseil, je n'y ai trouvé que des visages remplis d'effroi : j'ai fait publier ce défi dans tout Carizme, aucun de nos braves n'a osé se présenter, & Nemer me fait entendre que si je ne lui rends réponse avant la nuit, il donnera demain un assaut général, & fera tout passer au fil de l'épée.

La princesse, alarmée de cette nouvelle, répandit d'abord beaucoup de larmes; mais ensuite se rassurant sur les promesses d'Abderaim : seigneur, dit-elle à Hebat-Alladh, il faut espérer que le prophète nous regardera en pitié, & pour implorer son assistance, je vous conseillerois de faire redoubler les prières dans toutes les mosquées, peut-être

au moment que nous nous y attendrons le moins , nous enverra-t-il du secours contre notre ennemi.

Le sultan approuva fort le conseil de sa fille ; il ne fut pas plutôt retiré , pour donner ses ordres à ce sujet , que mon père parut devant Zarat - Alriadh. J'ai entendu votre conversation avec le sultan , lui dit-il , & je puis , belle princesse , vous assurer sur la tête de notre saint prophète , que je serai demain vainqueur de l'éléphant de Nemer. Après en avoir conféré avec Mergian-Banou , je cours me présenter à Hebat - Alladh , & je vais lui demander votre main pour le prix de cette victoire , puisque vous voulez bien me le permettre. Je vous la donne d'avance , lui répondit-elle ; mais songez , seigneur , que je m'intéresse à vos jours , tâchez de conserver une vie qui m'est chère.

Abderaïm baïsa mille fois la main de Zarat-Alriadh , & après avoir imploré le secours de la fée sa protectrice , il alla , suivant ses conseils , trouver le sultan de Carizme : seigneur , lui dit-il , instruit de l'embarras où vous êtes , je viens vous offrir mes services , je vous promets la mort de l'éléphant du prince tartare : je ferai plus , comme je connois la perfidie de ce sultan ,

& que je fais qu'il n'a point envie de vous tenir les paroles qu'il vous a fait donner, en cas que l'on puisse remporter la victoire sur cet animal, je veux mettre demain sa tête à vos pieds, & faire passer toutes ses troupes sous le sabre de vos soldats ; mais souffrez que je mette un prix à cette victoire, & que la main de la princesse en soit la récompense : animé par cet espoir, il n'est rien, seigneur, que je ne sois en état d'exécuter.

Brave inconnu, reprit le sultan, qui que vous puissiez être, vous ne pouvez venir à bout d'une chose aussi difficile, sans un pouvoir tout-à-fait surnaturel : si vous me tenez parole, je vous jure par ce qu'il y a de plus saint dans notre religion, de vous donner la princesse pour épouse, si elle veut y consentir. Cela me suffit, seigneur, reprit Abderaim : faites savoir au sultan qu'il peut envoyer demain son éléphant au lieu qu'il vous marque pour le combat, je lui opposerai un lion qui ne le craint point, & après la victoire qu'il remportera sur ce monstrueux animal, vous me verrez à la tête de vos soldats, fondre sur les perfides Tartares. Que leur nombre ne vous effraye pas, j'ai le secret de rendre leurs arcs

inutiles , & quand les flèches de vos soldats les auront percés de toutes parts, nous en ferons un tel carnage , qu'à peine en échappera - t - il un seul pour en porter la nouvelle dans leur pays.

LXXI. S O I R É E.

Suite de l'Histoire d'Abderaïm , racontée par Mouïad.

QUOIQUE les promesses d'Abderaïm parussent peu vraisemblables , cependant l'assurance avec laquelle il les fit , remit le sultan de Carizme dans son assiette ordinaire ; il envoya dire à Nemer qu'il acceptoit ses conditions , & qu'à la tête de dix mille hommes , qui sortiroient le lendemain de la ville , il conduiroit un lion sur l'esplanade qui faisoit face à la principale porte , pour y combattre son éléphant. Si cette réponse étonna le sultan des Tartares , elle causa une grande joie dans Carizme , & chacun attendit le jour avec une extrême impatience. Pendant ce temps Hebat - Alladh , pour encourager mon père , crut qu'il devoit lui faire voir la princesse : il le conduisit à son appartement.

ment , & le lui présentant : ma fille , lui dit-il , voici un jeune guerrier en qui je mets toute mon espérance. Quelque difficile que soit la réussite de ce qu'il me promet , j'ai une extrême confiance en ses discours , & s'il vient à bout de détruire notre ennemi ; comme il s'en flatte , je crois que vous ne refuserez pas de l'accepter pour époux. .

Zarat-Alriadh feignant d'être extrêmement surprise à la vue d'Abderaïm : seigneur , dit-elle au sultan , je reçois vos ordres avec toute la soumission que je vous dois , j'augure d'autant mieux des promesses de celui que vous me présentez , que c'est lui-même que j'ai vu ce matin dans ma chambre , & dont la présence m'a si fort effrayée : que ce soit un rêve ou une réalité , il y a apparence qu'il est doué d'un pouvoir surnaturel , & qu'il est très-capable d'exécuter les choses qui paroissent les plus impossibles. Le sultan se mit à rire de l'idée de sa fille : eh ! mon enfant , lui dit-il , laisse-là les imaginations nocturnes , & recommande seulement ton époux futur aux bontés de l'envoyé de Dieu. Seigneur , reprit Abderaïm , la princesse pourroit n'avoir pas tort , je n'oserois vous assurer que ce soit moi qu'elle ait vu ce matin dans son appartement ; mais je suis

bien certain que ce qu'elle vous a dit à ce sujet n'est point une illusion. Je n'y comprends rien, répliqua le sultan, qui crut que mon père vouloit flatter l'imagination de sa fille : songeons seulement à nous débarrasser d'un ennemi dont je n'ai que trop souffert d'outrages. C'est mon affaire, dit alors Abderaïm, & je puis vous assurer que demain, à l'heure qu'il est, vous verrez un grand changement dans vos états. Que le prophète puisse seconder vos projets, ajouta le sultan, mais il est temps de nous retirer, & de laisser la princesse en liberté. Alors ayant emmené mon père avec lui, après lui avoir fait servir une magnifique collation, il le fit conduire dans un appartement de son palais pour y passer la nuit.

Le lendemain à la pointe du jour, Hebat-Alladh étant parti de Carizme avec dix mille hommes, il trouva déjà sur l'esplanade l'éléphant que les Tartares irritoient au combat, & cet animal commençoit à s'impatienter de ne point voir son ennemi, lorsque l'on apperçut sortir de la ville un lion monstrueux qui se battoit les flancs de sa queue, qui par des rugissemens terribles, fit connoître aux Tartares l'envie qu'il avoit de

combattre un adversaire aussi digne de son courage.

Avant que de vous faire le récit de ce combat, poursuivit Mouïad, il est bon que je vous rappelle, illustres perizes, ce que vous savez sans doute, c'est que tous les animaux de la même espèce ont entr'eux des signaux ou des articulations de voix par lesquels ils s'entendent. Mon père, informé de cela par Mergian-Banou, ne s'étoit pas plutôt trouvé seul dans son appartement, la veille du combat, qu'ouvrant les fenêtres de sa chambre & se faisant mouche, il en étoit sorti, étoit descendu dans la grande place de la ville, avoit pris la figure d'un rat, & par un cri, qui parmi ces petits animaux étoit un signe d'appel, il avoit assemblé en moins d'une demi-heure tout ce qu'il y avoit de rats dans la ville. Alors leur ayant, dans son langage, expliqué de quoi il s'agissoit, il s'étoit mis à leur tête, étoit sorti avec eux par-dessous les portes, au nombre de plus de huit mille, & avoit été droit au camp des Tartares, & y ayant distribué ses troupes dans les différens quartiers de cette armée, chacun d'eux s'étoit appliqué, suivant les ordres de leur chef, à rom-

ger (1) la corde des arcs de tous les Tartares qui étoient ensevelis dans le sommeil, & ils avoient exécuté leur commission de manière que cette corde ne tenoit presque plus qu'à un filet.

Cette opération faite dans un extrême silence, mon père avoit ramené les rats dans la ville, & après avoir repris sa figure & reposé quelques heures, il avoit de grand matin pris la forme d'un lion, & s'étoit trouvé dans la grande place de Carizme, accompagné de deux esclaves noirs que Mergian - Banou lui avoit envoyés, & sous la conduite desquels il s'étoit rendu sur l'esplanade.

L'éléphant & le lion s'étant regardés quelque temps avec des yeux étincelans de fureur, ils commencèrent un combat si terrible qu'on n'en a jamais vu de pareil; si l'éléphant étoit d'une force prodigieuse, le lion qui étoit invulnérable, & doué d'une extrême agilité, l'attaquoit avec tant d'adresse, que cet animal pesant avoit toutes les pei-

(1) Cette aventure n'est pas sans exemple, puisque dans la petite Phrigie les rats du pays y étoient adorés par ses habitans pour avoir rongé les cordes des arcs de leurs ennemis. *Géographie univ. de M. Noblet, T. V, fol. 110.*

nes du monde à se défendre de ses griffes & de ses dents. En vain il employoit contre le lion sa trompe dont il le frappoit avec beaucoup de force : en vain cherchoit-il à le découdre avec ses dents, le lion évitoit par sa légèreté les attaques de son ennemi ; enfin après plus d'une heure de combat, ce dernier lui saisit sa trompe, la lui coupa avec ses dents, & lui ayant crevé les yeux avec ses griffes, l'éléphant aveuglé & perdant son sang, fut bientôt renversé par le lion qui le saisit à la gorge, avec autant de facilité qu'il auroit fait un chevreuil.

Les murailles de Carizme qui étoient bordées de spectateurs, retentirent alors de cris de joie, & les dix mille hommes à la tête desquels étoit Hebat-Alladh, ayant répondu à ces cris, les Tartares en furent si outrés, que suivant les ordres de Nemer, ils s'avancèrent à grands pas pour les punir de cette insolence ; mais Abderaïm qui avoit déjà repris sa véritable figure, s'étant joint au sultan de Carizme, prévint les Tartares qui voulant se servir de leurs arcs furent dans une surprise extrême de voir qu'ils n'en pouvoient faire aucun usage : effrayés d'un événement aussi extraordinaire, & percés de toutes parts par les flèches des Carizmiens

qui , après avoir vidé tous leurs carquois , fondirent sur eux le sabre à la main , ils perdirent bientôt courage , & en moins de quatre heures , il ne resta pas un seul Tartare en vie.

Mon père qui cherchoit avec empressement le cruel Nemer , n'eut pas de peine à le trouver , & après un combat opiniâtre , lui ayant tranché la tête , il alla la porter aux pieds du sultan de Carizme. A cette vue , & après une victoire aussi complète , dont tout l'honneur étoit dû à Abderaïm , l'on peut juger de la joie d'Hebat-Alladh & de la princesse ; on le regardoit avec raison comme le souverain libérateur des états du sultan , & ce monarque , voulant lui tenir sa parole , lui fit épouser dans le même jour Zarat-Alriadh.

On ne peut exprimer l'extrême satisfaction de mon père & de son épouse : pendant trois mois de suite ce ne furent que fêtes , après lesquelles le sultan , voulant faire reconnoître Abderaïm pour son successeur , il résolut de le conduire dans toutes les villes de ses états , & de lui faire prêter le serment de fidélité. Il exécuta ses intentions & étant arrivé dans une ville dont j'ai oublié le nom , mais qui étoit située sur le bord de la mer ,

le gouverneur , après les avoir reçus avec une extrême magnificence pendant plusieurs jours , les invita à aller voir la pêche des perles qui se faisoit à trois lieues de-là , & se proposa de leur y donner une fête superbe : l'on accepta ses offres ; le sultan , Abderaïm & son épouse , car elle avoit voulu le suivre dans ce voyage , étant montés sur un vaisseau des plus lestes , se rendirent à l'endroit de la pêche qui devoit durer trois jours ; l'on servit le premier & le second des repas d'une délicatesse exquise , & la nuit du deux au troisième jour , les trois vaisseaux s'étant trouvés illuminés par les ordres du gouverneur , on poussa le festin bien avant dans la nuit , & Abderaïm ayant fait une espèce de débauche avec d'excellent vin de Schiraz , il dormit le lendemain un peu plus tard qu'il n'avoit fait les autres jours. On l'attendoit pour recommencer la pêche , & apporter à ses pieds les perles , à mesure qu'on les tiroit de leurs coquilles , lorsque s'éveillant en sursaut , & s'apercevant de l'inaction où l'on étoit par rapport à lui , il s'habilla promptement , descendit du vaisseau dans la barque , sans songer à prononcer , comme il avoit fait tous les jours , cet acte de foi contenu dans les paroles que Mer-

Jan-Banou lui avoit tant recommandé de ne point omettre. Alors un pêcheur lui ayant présenté une huître qui contenoit une perle d'une extrême beauté, comme mon père tendoit la main pour la recevoir, il la sentit saisir par une femme d'une figure horrible, qui l'entraîna dans le fond de la mer.

LXXII. SOIRÉE.

*Suite de l'histoire d'Abderaïm, racontée par
Mouïad.*

JAMAIS il n'y eut de surprise & de douleur égale à celle de Zarat-Alriadh & du sultan : ils ordonnèrent à tous les pêcheurs de plonger promptement, pour voir s'ils ne pourroient pas retirer mon père des mains de cette Mégère ; leurs peines furent inutiles, & Zarat - Alriadh & Hebat - Alladh, livrés au plus cruel désespoir, furent obligés de retourner à la ville d'où ils étoient partis trois jours auparavant, sans espérance de revoir jamais l'infortuné Abderaïm.

La princesse de Carizme, abîmée dans sa douleur, s'étoit retirée dans sa chambre qui avoit vue sur la mer ; elle y répandoit des

larmes sincères sur la perte d'un époux qu'elle aimoit tendrement, lorsque s'appuyant par hafard contre un panneau de la boiserie, il s'ouvrit, & lui laiffa voir un cabinet rempli de tableaux, qui repréentoient toute l'histoire d'Abderaïm, jufqu'au moment qu'à la pêche des perles il avoit été enlevé par Scheitan - Couli; car c'étoit cette mauvaife dive qui l'avoit emporté dans fa noire & fombre demeure.

Elle fut dans un étonnement extrême en examinant ces tableaux, & ayant jeté la vue fur un livre qu'elle trouva ouvert fur une table: elle y lut ces mots: *princeffe, fi tu veux retrouver ton époux, avale trois gouttes de la liqueur qui eft fur cette table, tu prendras aufsitôt la forme d'une aigle; fous cette figure transporte - toi en Egypte fur le Gebel-Teir (1). C'eft dans huit jours que tous les*

(1) Dans la relation d'un voyage fait en Egypte par le Pere Vansleb en 1672 & 1673, voici ce qu'on y lit au fol. 402. *Le 19 du courant (Avril 1673) je m'embarquai pour Benefuef, avec un bon vent qui nous fit faire en peu de temps bien du chemin; nous nous trouvâmes à neuf heures du matin fous Gebel-Teir, ou la montagne des Oifeaux, appelée ainfi, à caufe qu'un certain jour de l'année tous les oifeaux s'y affembloient en un endroit où il y a un talifman qui les attire*

oiseaux des environs s'y rassemblent par le moyen d'un talisman qui les attire, & qui les y fait rester jusqu'au soir, alors ils s'envolent tous, à l'exception d'un seul qui y demeure le bec enfoncé dans le roc, jusqu'au même jour de l'année suivante qu'il tombe, & qu'un autre prend sa place. Rends-toi la maîtresse du roc, c'est-à-dire, prends la place de l'oiseau qui y est pris par le bec, & quand tous les autres seront partis, prononce intérieurement ces mots divins que ton époux a malheureusement oublié de dire le jour que tu l'as perdu. Ces saintes paroles sont : en la illallava Mouhemed ul refoul ulla. Tu seras alors instruite de ce qu'il faudra que tu fasses pour tirer Abderaïm des mains de la méchante Gine.

Zarat-Alriadh après avoir lu plus d'une fois cette longue instruction, & répété ces divines paroles, n'hésita pas un moment à avaler de l'eau de la bouteille qui étoit à côté du livre : dans le moment même elle se sentit couverte de plumes, & s'élançant

par un charme de tous côtés, & les y fait rester pendant un jour, & après être restés là jusqu'au soir, ils s'envolent tous, à la réserve d'un seul qui y demeure le bec fiché dans le roc jusqu'au même jour de l'année suivante, qu'il tombe & qu'un autre s'y fiche à sa place.

428 LES SULTANES

dans l'air, elle prit son vol du côté de l'égypte, où elle arriva après sept jours d'une extrême fatigue, sur la montagne qui lui avoit été indiquée; là, s'étant approchée de l'oiseau qui étoit attaché par le bec, elle combattit avec tant de vivacité tous ceux qui vouloient lui disputer cette place, qu'elle s'en rendit la maîtresse, & que le soir étant survenu, & tous les oiseaux ayant quitté la montagne, elle se trouva prise par le bec. Alors prononçant les mystérieuses paroles qu'elle avoit lues dans le livre du cabinet, le roc s'ouvrit, elle reprit sa forme naturelle, & descendit par un escalier tout brillant de rubis & d'escarboucles, dans un salon d'une extrême richesse : il n'étoit éclairé que par une lampe d'or suspendue au plancher, au-dessus d'un tombeau de crystal de roche, & au pied du tombeau étoit un petit arbre auquel pendoient trois cerises d'or. Quelle fut son affliction quand elle apperçut sous ce crystal son cher Abderaim nud de la ceinture en haut, & dont le corps paroissoit déchiré de coups de fouets ! elle pensa expirer mille fois à la vue d'un objet si touchant & si déplorable ; elle vouloit casser le tombeau en mille pièces ; mais mon père lui fit entendre d'une voix foible,

que tous ses efforts seroient inutiles , & que ce n'étoit pas le moyen de le tirer d'un état si misérable. Chère lumière de ma vie , lui dit-il , saisissez-vous des trois cerises d'or que vous voyez attachées à cet arbre , mettez-les dans votre bouche : remontez promptement l'escalier , reprenez votre forme d'oiseau , retournez au cabinet où vous avez fait cette métamorphose ; tournez le feuillet du livre que vous y avez lu , & exécutez ce que Mergian-Banou y a écrit pour ma délivrance ; j'attendrai ce moment avec la résignation que je dois aux volontés de notre saint prophète.

La princesse s'empara sans différer des trois cerises , qu'elle mit dans sa bouche ; elle remonta l'escalier sans perdre de temps , & ayant repris la forme d'aigle , elle regagna le cabinet dont elle étoit partie , & où elle ne put arriver bien fatiguée , qu'après le septième jour ; elle n'y fut pas plutôt entrée , que reprenant sa première figure , elle tira de sa bouche les cerises d'or , qu'elle mit sur la table , & tournant le feuillet du livre , voici ce qu'elle y lut : *Tu ne peux obtenir la délivrance de ton époux que d'aujourd'hui en neuf mois ; pendant ce temps , reste dans ce château , tu y accoucheras d'un garçon ,*

430 LES SULTANES

que tu nommeras Mouïad , & au jour indiqué , monte avec ton fils dans une barque , & fais-toi conduire à l'endroit même où tu perdis Abderaïm. Là , le prophète t'inspirera ce qu'il faut que tu fasses pour la délivrance de ton époux ; n'oublie pas surtout de porter avec toi les trois cerises d'or.

Conformément à ce que Zarat - Alriadh venoit de lire , elle serra très-précieusement les cerises d'or , & rentrant dans sa chambre , elle descendit à l'appartement du sultan , qui passa de la plus vive douleur à la joie la plus excessive , en revoyant la princesse , qu'il croyoit s'être précipitée dans la mer ; elle lui raconta tout ce qui lui étoit arrivé , & lui ayant montré les trois cerises d'or , elle le surprit tellement par ce récit , qu'il eut toutes les peines du monde à y ajouter foi. Il courut à la chambre de la boiserie ; mais , ainsi que la princesse , il ne put jamais retrouver la porte du cabinet ; cependant , persuadé qu'elle ne lui en imposoit pas , il prit le parti quelques jours après de la laisser dans le château , & de retourner à Carizme , dans la crainte que les Tartares ne vinssent de nouveau lui faire quelque insulte.

Zarat - Alriadh resta donc dans ce châ-

teau , incessamment occupée de son cher Abderaïm , & sentant croître de jour en jour le fardeau qu'elle portoit dans ses entrailles ; enfin , elle étoit prête à en être délivrée , lorsqu'elle retrouva la porte du cabinet mystérieux ; elle y entra avec une extrême joie , & courut au livre qu'elle trouva ouvert , elle y lut ceci : *Tu accoucheras d'un fils ; mais apprends que la durée de sa vie dépend de toi ; si tu souhaites qu'il vive , il faut renoncer à toutes les grandeurs qui t'appartiennent ; c'est l'arrêt du destin qui te séparera encore dans quelques années de ton époux , pour un temps très-considérable.*

Il est impossible de bien s'imaginer dans quelle situation se trouva la princesse à cette lecture ; elle se livra pendant le reste du jour & toute la nuit à la plus amère douleur , & le lendemain m'ayant mis au monde , elle eut tant de compassion de moi , que me prenant dans ses bras , mon cher Mouiad , me dit-elle , je te sacrifie sans regret toutes les dignités auxquelles j'ai droit d'aspirer ; ta vie m'est plus précieuse que de vains titres que je méprise ; je les quitte pour toi sans hésiter : Fais le ciel que tu sois heureux , & que notre saint prophète te regarde d'un œil favorable.

Je vécus donc par l'abdication que ma mère fit de ses grandeurs, & quand le jour qu'elle attendoit avec tant d'impatience, pour la délivrance de mon père, fut arrivé, elle me prit entre ses bras, me porta elle-même dans la barque; & munie de ses trois cerises d'or, elle se fit conduire à l'endroit où Abderaïm avoit été englouti il y avoit neuf mois.

LXXIII. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée par Mouïad.

Nous ne fûmes pas plutôt arrivés au lieu marqué, que je me mis à pleurer amèrement: ma mère, qui jusqu'à ce moment ne m'avoit pas encore vu verser une seule larme, en fut très - étonnée, mais elle le fut encore plus, lorsque l'horrible Gine qui avoit enlevé mon père mit la tête hors de l'eau: Pourquoi cet enfant crie-t-il ainsi, dit-elle d'une voix terrible? C'est, lui répondit la princesse, qu'il te redemande son père. Et bien, répliqua Scheitan - Couli, que me donneras-tu, je te le ferai voir jusqu'aux épaules? Je te ferai présent de cette cerise d'or,

d'or, lui dit ma mère, en la lui montrant, & ensuite la jetant sur la parole de la Gine, mon père parut hors de l'eau, ainsi qu'elle l'avoit promis; ma mère en fut si transportée de joie, qu'elle proposa à la mauvaise fée de lui en donner encore une, pourvu qu'elle lui fit voir son époux jusqu'aux genoux. Je ferai plus, lui dit-elle, tu le verras entièrement hors de l'eau, si tu veux me jeter la troisième. Je te le jure, lui répliqua ma mère, par le trône de l'envoyé de Dieu; alors Scheitan-Couli ayant élevé mon père au-dessus des flots de la mer, il n'eut pas plutôt prononcé les mystérieuses paroles que je vous ai dites, & souhaité de devenir mouche, que disparoissant aussitôt, il prit son vol vers notre barque, dans laquelle il ne fut pas plutôt entré, que reprenant la figure d'Abderaïm, il embrassa tendrement ma mère, & me mouilla le visage de ses larmes.

La mauvaise fée, qui croyoit que le don de métamorphose, accordé à mon père, étoit fini dès la veille, fut dans une surprise extrême, lorsqu'après avoir ramassé la troisième cerise d'or, elle s'aperçut qu'Abderaïm n'étoit plus en son pouvoir; elle en devint forcenée de rage, & pour se ven-

ger de nous , elle excita une tempête si furieuse , que notre barque s'élevant à tous momens jusqu'au ciel , paroissoit l'instant d'ensuite vouloir se précipiter au fond des abîmes.

Tant que dura ce terrible ouragan , mon père tint ma mère entre ses bras ; il implora vainement le secours de Mergian - Banou ; l'année venoit d'expirer , la fée fut sourde à ses prières ; & après avoir été pendant tout le jour le jouet des flots , nous fûmes enfin jetés sur un écueil , où notre barque échoua. Heureusement qu'il y avoit dedans des provisions dont mon père & ma mère avoient un extrême besoin ; pour moi , j'étois mourant , n'ayant pu prendre la mamelle tant que la tempête avoit duré. Le lendemain le temps ayant paru plus serein , Abderaïm jugea à propos de nous remettre en mer ; & pendant que nos matelots travailloient à nous tirer de dessus l'écueil , Zarat-Alriadh lui raconta de quelle manière elle m'avoit conservé la vie , & lui annonça leur séparation future ; mon père fut extrêmement touché de ce récit , & de l'état déplorable dans lequel nous étions : enfin , en ménageant nos vivres avec beaucoup d'économie , nous voguâmes au gré du vent

pendant neuf jours, au bout desquels il devint si violent, qu'il nous emporta, sans que nous eussions aucune espérance d'échapper à la fureur des flots; nous fûmes trois jours dans cet état, sans aucuns vivres, la nature défaillant en nous; nos matelots furent contraints par foiblesse d'abandonner la conduite de la barque, & tombant tous dans une espèce d'assoupissement qui ressembloit fort au sommeil de la mort, nous ne pouvons dire ce que nous devinmes, ni quelles mers nous traversâmes; mais après avoir été environ huit jours, suivant toutes les apparences, dans cette situation, notre barque s'arrêta à un port, dont les habitans nous reçurent avec beaucoup de bonté. L'état dans lequel nous étions ayant excité leur pitié, ils eurent un soin extrême de nous, & nous ayant transportés dans différentes maisons, ils n'épargnèrent rien pour nous rétablir de la fatigue inouïe que nous avions supportée.

La ville où nous étions étoit située dans une petite isle de la mer de Tartarie, fort au-dessus du royaume d'Anian (1); & comme

(1) Le détroit d'Anian est entre l'isle de Californie, vers l'Amérique & la terre de Jesso, Jedao ou Jesso, *Baudran*.

elle fournissoit peu de marchandises, il n'y abordoit presque point de vaisseaux; en effet, nous fûmes près de deux ans & demi sans en voir aucun; cependant, au bout de ce temps, il y en vint un, dont le capitaine, après avoir bien vendu sa cargaison, se disposa à partir pour la ville de Bargu, qui est située dans l'océan septentrional, vers l'endroit où la rivière de Tartarie se décharge dans la mer. Comme nous aurions pu de-là gagner par terre le royaume de Carizme, Abderaïm alla trouver le capitaine de ce vaisseau, & lui ayant fait présent d'un diamant de prix, du nombre de ceux que ma mère avoit sur elle, lorsqu'elle étoit entrée dans la barque, il l'engagea à nous recevoir dans son bord.

Ce capitaine étoit un assez bel homme; mais il étoit d'une violence extrême dans ses passions. Pendant le cours de notre voyage, comme il devint, suivant les apparences, amoureux de ma mère, & qu'il jugea bien par l'union étroite qui régnoit entr'elle & Abderaïm, que tant qu'ils seroient ensemble, la présence de mon père seroit un obstacle invincible à ses desirs, il résolut de se défaire de lui, & il eut bientôt lieu d'exécuter ses mauvaises intentions. Nous avions été obli-

gés de relâcher à une petite isle, pour faire quelques provisions. Il y trouva un autre vaisseau qui étoit prêt à faire voile; il alla trouver le capitaine, & lui ayant proposé de lui vendre un de ses esclaves & un enfant, jil nous donna à lui pour quarante pièces d'or, à condition qu'il nous enlèveroit la veille de son départ : cela fut exécuté au moment que mon père se promenoit avec moi sur le bord de la mer; & l'esquif dans lequel on nous jeta n'eut pas plutôt joint le vaisseau, que tout étant prêt pour partir, nous étions déjà bien loin du port avant que l'on eût pu s'appercevoir de notre départ; Abderaim en témoigna sa surprise au capitaine; mais cet homme; sans lui répondre, alla donner les ordres nécessaires pour la manœuvre; l'on peut juger de l'extrême douleur de mon père; il ressentit en ce moment tout son malheur : séparé d'une princesse qu'il aimoit tendrement; & soupçonnant avec justice notre capitaine de perfidie, il se livra au désespoir le plus affreux; & si quelque chose, à ce qu'il m'a dit depuis, fut capable de l'empêcher de survivre à la perte de sa liberté, ce furent les caresses innocentes que je lui fis dans ce moment; il résolut donc de se roidir contre sa mauvaise fortune, &

438 LES SULTANES

n'ayant revu que le lendemain le capitaine du vaisseau sur lequel nous étions : Je vois bien lui dit-il, que je suis ton esclave, & que le scélérat qui m'a remis entre tes mains, par une lâcheté incomparable, a bien compté que tu ne me rendrois pas la liberté ; je te crois cependant trop honnête homme pour avoir part aux infâmes desseins de ce traître qui, sans doute, n'a contribué à nous remettre entre tes mains, que pour m'enlever ma femme ; mais le ciel toujours juste, n'approuvera pas sans doute ses projets, & je suis si sûr de la vertu de mon épouse, que je ne crains point de dire qu'elle préférera toujours la mort à la moindre action par laquelle sa pudeur pourroit être offensée.

LXXIV. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaim, racontée par Mouïad.

LE capitaine fut surpris du discours de mon père : il est vrai, lui dit-il, que toi & cet enfant vous êtes mes esclaves ; mais je n'ai point été instruit des mauvaises intentions de celui qui vous a fait perdre votre liberté ; &

pour te le faire voir, comme tu ne m'as coûté avec cet enfant que quarante pièces d'or, tu n'as qu'à me les rendre, ou me jurer que tu me les feras toucher dans quelque'un des ports où nous aborderons, & je te déclare que vous êtes libres l'un & l'autre dès ce moment.

Quelqu'affliction que mon père ressentît, il fut touché d'un procédé aussi généreux, & ayant tiré de sa poche un diamant qui pouvoit valoir cent pièces d'or, il le présenta au capitaine, & le pria de l'accepter pour notre liberté; cet homme, charmé de la libéralité de mon père, déclara en présence de tout l'équipage que nous n'étions plus dans l'esclavage; ayant abordé le surlendemain un port dont le nom m'est échappé, il nous mit à terre, suivant les intentions de mon père.

Comme nous avions eu le vent très-favorable, nous avons fait plus de deux cent lieues pendant les quatre ou cinq jours que nous avons été en mer, ainsi nous trouvant trop éloignés de l'endroit où nous avions laissé Zarat-Alriadh pour espérer qu'elle y fût encore, mon père ne crut pas pouvoir trouver de moyens plus prompts pour l'arracher des mains du perfide capitaine, que

440 LES SULTANES

celui de croiser la mer ; pour cet effet , ayant par le moyen de ses diamans acheté un vaisseau très-bon voilier , & fait choix pour le gouverner d'un capitaine brave & intelligent , nous courûmes tous les ports de l'océan septentrional , sans avoir pu en apprendre aucune nouvelle.

Abderaïm enfin n'ayant plus aucune espérance de retrouver son épouse , & se ressouvenant qu'elle lui avoit annoncé qu'ils devoient un jour être séparés l'un de l'autre pendant un très-long temps , il résolut de se conformer avec toute la résignation imaginable à la volonté du ciel. Pour cet effet , ne jugeant pas à propos de retourner à Carizime , & de s'aller présenter au sultan son beau-père sans la princesse Zarat-Alriadh ; & appréhendant qu'il ne traitât de fable tout ce qui lui seroit arrivé , il prit la résolution de retourner dans sa patrie. Après avoir passé du détroit d'Anian dans l'océan oriental , avoir parcouru la mer de la Chine , être parvenu dans l'Océan indien , avoir traversé le détroit de la Sonde , & être entré dans la mer d'Arabie , nous arrivâmes après deux ans dans le port de Soret , d'où nous retournâmes par terre à Candahar.

Abderaïm , à ce qu'il m'a dit depuis , car

vous jugez bien que je n'ai point du tout d'idée de ce que je vous ai raconté jusqu'à présent, & que ce n'est que pour le lui avoir souvent entendu répéter que je m'en suis si bien ressouvenu. Abderaïm, dis-je, de retour à Candahar, y acheta un petit bien, & se donna tous les soins possibles pour mon éducation.

Comme toutes les espérances de mon père, malgré sa situation présente, n'étoient pas entièrement évanouies, il se plaisoit à se rappeler souvent l'heureux temps auquel il avoit joui d'une fortune si brillante; il avoit des voisins avec lesquels il s'entretenoit souvent de ses aventures; & quoiqu'il les racontât toujours de la même manière, sans jamais se contredire, ils les trouvoient si incroyables, qu'ils lui donnoient souvent en riant, comme je vous l'ai déjà dit, le surnom de (1) Kedhab, dont Abderaïm ne se fâchoit pas, convenant lui-même que si un autre lui faisoit de pareils récits, il auroit toutes les peines du monde à y ajouter foi.

Je restai à Candahar, poursuivit Mouïad,

(1) *Kedhab* signifie un menteur, un homme qui entre ses récits.

jusqu'à l'âge de quatorze ans , fort attaché à mes devoirs ; mais alors deux de mes camarades que l'on tenoit de fort court , ainsi que moi , lassés de cette gêne , me proposèrent de quitter la maison de mon père , & de faire un voyage avec eux en Perse. Nous avions tous trois appris la musique , & nous fiant sur ce talent , avec l'argent dont nous pûmes nous emparer , nous n'appréhendâmes pas de nous trouver jamais dans l'indigence ; nous partîmes donc pour Hispahan , & nous y arrivâmes sans aucun obstacle : nous nous y réjouîmes beaucoup , & comme cette grande ville fournit des plaisirs de toutes les espèces , nous eûmes bientôt dépensé tout notre argent ; ce fut alors que nous commençâmes à faire des réflexions : nous ne savions où donner de la tête ; mais enfin , résolus de profiter du mérite que nous avions dans le chant , nous nous joignîmes à une troupe de danseuses , dont les charmes furent un nouvel empêchement à notre retour à Candahar ; je me conformai donc aux sentimens de mes camarades , & les éloges que nous reçûmes dans notre profession nous flattèrent tellement , qu'elle commença à nous plaire.

Cependant je me reprochois souvent

d'avoir ainsi quitté mon père : outre que je faisois alors des réflexions très-sensées sur la douleur qu'il devoit avoir ressentie à mon départ , j'avois encore quelquefois regret au parti que nous avions pris : s'il est vrai, me disois-je , que je sois petit-fils du sultan de Carizme , quelle honte pour moi d'avoir embrassé ce genre de vie !

Pendant que je raisonnois ainsi en moi-même , il arriva à Hispahan une autre troupe de danseuses qui , après y avoir fait quelque séjour , se disposoit à passer dans le Mogolistan , & qui devoit pour y entrer prendre la route de Candahar. Agité sans cesse des remords d'avoir quitté avec aussi peu de raison Abderaïm , j'abandonnai mes camarades qui ne voulurent pas me suivre , & me mettant dans cette troupe , qui étoit de beaucoup supérieure à celle que je quittois , je repris le chemin de cette ville , & après avoir passé par toutes celles qui se trouvèrent sur notre route , & dans lesquelles nous gagnâmes beaucoup d'argent , nous arrivâmes enfin à cinq lieues de Candahar , d'où j'étois parti il y avoit près de deux ans , & là je pris congé de notre directrice , à qui je dis que je la rejoindrois dans peu , quoique ce ne fût pas mon intention. J'allai donc

seul dans cette ville : j'y trouvai bien la maison d'Abderaïm ; mais ses voisins qui ne me reconnurent pas , me dirent qu'il y avoit plus de dix - huit mois qu'il en étoit parti pour aller chercher un fils unique qu'il avoit perdu.

LXXV. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée par Mouïad.

JE fus saisi d'une extrême douleur, en apprenant que mon père n'étoit pas à Candahar ; je fis alors mille réflexions plus tristes les unes que les autres , sur les peines qu'il auroit à souffrir dans ses voyages. Cependant n'y pouvant apporter aucun remède , je résolus d'aller retrouver notre directrice, espérant dans nos courses de retrouver Abderaïm. Mais avant que de partir de Candahar , j'allai à la porte de derrière de notre maison : elle s'ouvrit avec un secret qui n'étoit connu que de mon père & de moi ; je l'ouvris , j'y vis tous les meubles à-peu-près tels qu'ils étoient lorsque j'en étois parti , & j'y trouvai sur la table de la chambre de

mor
avo
ma
dre
lais
je
abl
je
de
les
ci
ce
n
d
e
d
t
a
i
f
l
f
c
f
q
n
d
p

mon père un papier plié dans lequel il y avoit écrit : *l'ingrat Mouïad fera cause de ma mort.* Je ne pus lire ces mots sans répandre beaucoup de larmes , & après avoir laissé sur la même table une lettre par laquelle je demandois pardon à Abderaïm de mon absence , dans les termes les plus soumis , je lui marquois que la nécessité m'obligeoit de parcourir la Tartarie , le Turquestan & les Indes , & que je faisois des vœux au ciel pour le rencontrer dans quelqu'un de ces pays. Je refermai ensuite la porte ; je me rendis au caravansérail où notre troupe devoit loger : j'y fus reçu avec une joie extrême , & après avoir gagné beaucoup d'argent dans cette ville , ainsi que dans toutes celles où nous avons passé depuis six ans , en m'informant toujours si l'on ne connoissoit pas Abderaïm , nous arrivâmes enfin , il y a quelques jours , très-tard à Cambaye ; nous y fûmes reçus dans le caravansérail avec bonté par le concierge : il nous distribua des chambres , & comme j'étois fort fatigué , à peine fus-je dans la mienne , que je m'endormis profondément ; mais je n'ai jamais passé de nuit qui m'ait fait tant de peine. Toute l'histoire de la vie de mon père me repassa dans l'esprit ; je le vis en

rève , tenant par la main une belle dame fans voile : je courus , fondant en larmes , me jeter à ses pieds ; il me releva , m'embrassa , & me présentant à cette dame : Zarat-Alriadh , lui dit-il les larmes aux yeux , voilà notre fils que je cherche depuis si long-temps ; je voulus me jeter au col de ma mère , avec les transports qu'inspire la nature dans de pareils momens , lorsque me repoussant avec indignation : ce ne peut pas être là Mouïad , lui dit-elle ; le petit-fils du sultan de Carizme doit avoir trop de cœur pour être de la profession que ce jeune homme a embrassée , ce n'est point là mon fils. Quelque confus que je fusse de ce reproche que je méritois avec tant de justice : ah ! madame , m'écriai - je , quelqu'indigne que je me sois rendu de me dire votre fils , je suis pourtant ce Mouïad qui vous fut autrefois si cher ; & puisqu'Abderaïm m'assure que je vous dois le jour , permettez que par cet embrassement je vous témoigne la joie que j'ai de vous retrouver après une séparation aussi longue.

Je m'approchois de la princesse pour l'embrasser , lorsqu'elle me donna un soufflet si furieux , que j'en tombai à la renverie. Je fis alors un cri si perçant , poursuivit Mouïad ,

qu'il réveilla Massoud qui couchoit dans ma chambre : il vint à mon lit & me demanda ce que j'avois ; j'étois si ému que je ne pouvois parler ; il crut que je me trouvois mal , & ayant été promptement allumer la lampe de notre chambre à celle qui étoit dans la galerie du caravansérail , il vint me retrouver ; je lui contai mon rêve , dont il ne fit d'abord que rire ; mais me voyant la joue extrêmement rouge & enflée , il en resta surpris ; ensuite faisant réflexion sur cet événement : il faut , dit-il , que sur la fin de ton songe , tu te sois cogné la tête contre la muraille ; voilà le soufflet que tu t'imagines avoir reçu.

Je ne savois que penser de tout ce qui venoit de se passer ; pendant que nous raisonnions , Massoud & moi , sur une aventure aussi singulière , le jour parut ; je me levai , nous fûmes ensemble nous promener dans la ville de Cambaye , & nous nous y fîmes annoncer ; mais soit que personne ne fût encore curieux de nous voir , ou que l'on crût notre troupe aussi mauvaise que celle qui , quelques mois auparavant , étoit partie de cette ville , nous ne fûmes appelés dans aucune maison ; nous en témoignâmes notre chagrin au concierge. Il ne faut

pas que cela vous fasse peine, nous dit-il ; votre mérite n'est pas encore connu dans Cambaye ; en attendant, vous pouvez rester dans ce lieu tant qu'il vous plaira, & sans qu'il vous en coûte rien, & pour vous remettre de bonne humeur, je veux ce soir donner un grand souper à toute la troupe. Nous soupâmes effectivement ce soir-là chez le concierge, & il nous régala très-bien ; mais depuis ce temps nous n'avons pas entendu parler de lui, & il y a toute apparence que pendant la nuit qui suivit ce repas, nous fûmes transportés dans ces lieux enchantés.

Les aventures de votre père sont singulières, dit Cothro à ce jeune homme ; le temps vous fera bientôt connoître si en les racontant Abderaïm disoit vrai, & si le soufflet que vous croyez avoir reçu dans le caravanféraïl est réel, ou s'il n'est que l'effet d'un songe. Nous sommes bien persuadées, reprirent les sultanes, que Mouïad est dans la bonne foi ; mais il y a beaucoup d'apparence qu'Abderaïm, pour se donner un air de distinction parmi ses voisins de Candahar, a imaginé toute cette histoire..... Vous pourriez vous tromper, reprit l'iman, & moi je crois que tout le récit

de Mouïad contient une exacte vérité. Au reste, il est bien aisé de vous en éclaircir, vous n'avez qu'à ordonner aux génies qui vous obéissent, de transporter en ces lieux Abderaim & la princesse de Carizme, je suis sûr que vous ferez servies dans le moment même; ah! seigneur, dit Mouïad, en se jetant aux pieds de Cothroob, engagez ces illustres perizes à m'accorder cette grâce; quelqu'indigne que je sois par ma conduite de l'obtenir. Reconnoître ses fautes, s'en repentir sincèrement, c'est le devoir d'un honnête homme, reprit l'iman, & notre prophète qui connoît le fond de votre cœur, vous accorde cette grâce, autant pour votre satisfaction que pour sa gloire; alors au signal qu'il fit, les portières ayant été relevées, Abderaim & Zarat-Alriadh parurent dans le fallon: il est impossible de bien représenter l'étonnement de tous les spectateurs, & l'extrême joie que ressentit Mouïad à la vue de son père: seigneur, lui dit-il, en se prosternant à ses genoux, vous voyez à vos pieds un fils qui n'ose lever les yeux sur votre auguste visage ni sur celui de la princesse de Carizme, sa conduite le rend indigne de vos bontés; mais l'extrême regret qu'il a de vous avoir offensé peut mériter

merveilleuses & consolantes que vous nous avez annoncées.

Abderaïm ayant témoigné aux sultanes qu'il seroit toujours très-disposé à leur donner toutes les marques de son respect & de sa soumission, les assura qu'il ne manqueroit pas le lendemain d'être prêt à leur raconter son histoire; il passa ensuite avec son épouse & son fils dans le lieu qu'on lui avoit destiné. Ce fut là où Mouïad, après avoir réitéré ses pardons, reçut mille tendres embrassemens de la princesse de Carizme, & qu'il lui apprit, ainsi qu'à Abderaïm, qu'ils étoient dans le Ginnistan, cela étoit d'autant moins difficile à croire, que leur transport merveilleux dans ce palais, & leurs propres aventures, les autorisoient à être fort crédules sur de pareils événemens; persuadés donc qu'ils étoient dans le palais des Perizes, & que ce qui venoit de leur arriver n'avoit été fait que par leur moyen, ils ne parurent pas plutôt devant elles le lendemain, que se prosternant à leurs pieds, ils leur firent tous les remerciemens imaginables des obligations qu'ils leur avoient; & Abderaïm croyant s'appercevoir qu'elles attendoient avec quelque sorte d'impatience qu'il leur racontât ses aventures, il commença en ces termes.

LXXVI. SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire d'Abderaïm, racontée par
lui-même.*

L'ABSENCE de Mouïad me causa un déplaisir si sensible, que j'en pensai mourir mille fois de douleur. J'attendis une quinzaine de jours pour voir s'il ne reviendrait pas, & ce temps expiré, n'ayant point eu de ses nouvelles, je résolus de l'aller chercher; je fermai ma maison, je laissai sur la table de ma chambre un papier sur lequel en peu de mots, je lui expliquois la situation cruelle où sa fuite me mettoit (en cas qu'il revînt à la maison pendant mon absence) & je me mis en chemin pour aller le chercher; je n'avois garde de le trouver en commençant le Turquestan, le Mogolistan & par les Indes auxquelles il tournoit le dos, puisqu'il m'a appris hier qu'il avoit porté d'abord ses pas du côté de la Perse. Après plus d'un an de fatigue, un jour que j'arrivai assez tard à un gros bourg, tout proche d'Agra, la nuit me surprit auprès d'une pagode qui me parut fort joliment bâtie; comme j'étois

454 LES SULTANES

assez embarrassé à savoir ce que je devien-
drois, je résolus de me coucher sur les de-
grés de ce temple, & ayant voulu m'y
arranger, je fus surpris, en m'appuyant con-
tre la porte, de voir qu'elle n'étoit pas fer-
mée; j'y entrai sans hésiter, & après l'avoir
examiné à la lueur de trois lampes qui étoient
devant la statue de Ram (1), pour qui ces
idolâtres ont la plus grande vénération.
Comme j'avois extrêmement besoin de repos,
je crus que je ne pouvois le goûter plus tran-
quillement que dans ce lieu. Je résolus donc
d'y passer la nuit, & pour cet effet, ayant
été fermer la porte que j'avois trouvée
ouverte, je ne vis point de place qui me
convînt mieux pour dormir, que derrière
la statue gigantesque de ce faux dieu, & je
commençois à y goûter un doux sommeil,
lorsque du bruit que j'entendis assez près de
moi me rendit attentif. Je vis le marchepied
qui conduisoit à une espèce d'autel qui étoit
aux pieds de la statue, se lever; j'aperçus
alors deux bramins (2) sortir de dessous ce

(1) Voyez toute l'histoire de Ram dans le Chapitre
V du troisième livre du voyage des Indes de Taver-
nier, Tom. IV, fol. 114.

(2) Les Bramins sont les prêtres des gentils ou des
idolâtres des Indes.

marchepied , & l'un d'eux adressant la parole à l'autre : frère , lui dit - il , j'attends ici ce soir un friand morceau , c'est une fille de quatorze ans au plus , mais plus belle que tout ce que la nature a jamais produit ; elle s'appelle Asfer , & doit le jour à un gros négociant de ce bourg. J'en suis devenu si éperdument amoureux , que je n'ai pas trouvé de moyen plus prompt pour contenter ma passion , que de faire savoir à son père qu'elle avoit eu le bonheur de plaire à notre grand dieu Ram , qu'il souhaitoit qu'elle fût conduite ce soir dans ce temple , pour être sa femme , & que s'il étoit content d'elle , il vouloit qu'elle lui fût amenée pendant huit jours de suite. Le bon homme de père , qui s'appelle Nahou , s'est trouvé fort honoré du choix de Ram , & je compte que dans une demi heure , au plus tard , il amènera ici lui-même la charmante Asfer ; c'est pourquoi je vais prendre sans différer les habillemens qui nous servent en pareille occasion.

Oh ! ma foi , répondit l'autre Brâmin , tu as raison de dire qu'Asfer est une fille parfaite : il y a long-temps que j'en suis amoureux aussi , & je t'aurois prévenu , si je ne l'avois pas crue trop jeune ; elle est à toi , puisque c'est ton rang , mais du moins ,

456 LES SULTANES

quand tu ne t'en soucieras plus, je te prie de me la céder. Très-volontiers, reprit le premier Bramin, quand j'aurai fait ma huitaine, j'en demanderai encore une autre; & ce fera pour toi; aide-moi seulement à m'habiller en dieu, dont je vais faire le personnage, & sois persuadé que je m'en acquitterai bien.

Après que cet infâme fut revêtu d'habits pareils à ceux dont la statue étoit ornée, il alla doucement ouvrir la porte de la pagode, qu'il laissa pousée tout-contre, il entra ensuite avec son camarade dans la trappe, & attendit, à ce que je m'imagine, avec impatience, l'arrivée de cette malheureuse victime de l'aveugle crédulité des Gentils.

Asfer arriva enfin, conduite par son père, il poussa la porte, & étant entré dans la pagode : ma chère fille, lui dit-il, louez notre dieu Ram de vouloir bien se communiquer à vous, c'est un honneur qu'il répand sur ma famille, qui va redoubler nos respects pour lui, & qui nous attirera ceux de tout le bourg. Après cette petite exhortation, Nahou sortit du temple, retira la porte qui se ferma sur lui, & laissa sa fille en proie aux désirs du digne ministre d'un tel dieu.

Asfer,

Asfer , pénétrée de l'acte de religion qu'elle alloit faire , se prosterna alors , suivant ses instructions , le visage contre terre ; & pendant que cette innocente créature adressoit de ferventes prières à Ram : ô ciel ! me dis-je en moi-même , comment souffrez-vous que des scélérats abusent ainsi un peuple crédule , & deshonorent leurs femmes & leurs filles ? Grand Mahomet ! puissant envoyé de dieu ! vous qui ne devez regarder ces infamies qu'avec une horreur extrême , que ne faites-vous lancer la foudre sur ces impies ? Ah ! puiffai-je , aux dépens de ma vie , contribuer à détruire une secte aussi abominable.

LXXVII. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaïm , racontée par lui-même.

A PEINE eus-je achevé cette espèce de prière , que je me sentis animé d'un saint transport , & que je fus sans-doute inspiré de l'esprit de notre divin prophète ; j'attendis que le fourbe de Bramin fut sorti de son souterrain , qu'il eût relevé de terre l'anno-

cente Asfer, qu'il lui eût fait connoître sa passion; & lorsque cette simple créature, éblouie par la figure brillante de l'imposteur, se disposoit avec respect à recevoir ses caresses, je sortis de l'endroit où j'étois caché, & mettant le sabre à la main, j'abattis le bramin sans vie à mes pieds.

Asfer, en ce moment, fut si étonnée, qu'elle se laissa tomber sur un petit lit sur lequel elle devoit passer la nuit avec ce fourbe, mais la prenant par la main : belle Asfer, lui dis-je, ne crains rien, tu vas en moi l'ami de dieu & son envoyé, en un mot, je suis Mahomet, qui las des abominations de ces impies, ai résolu de détruire leur temple, leur idole & leur religion; je lui montrai alors le passage pour aller au souterrain, je lui fis connoître l'imposture de ces misérables, & que Ram, au lieu d'être un dieu puissant, comme on le leur faisoit accroire, n'étoit qu'une vaine idole, faite par la main des hommes, & que leur aveuglement portoit ensuite à adorer. Je t'ai sauvé l'honneur, lui dis-je, je vais te reconduire à ton père; dis-lui de ma part, qu'avant que le jour paroisse, il assemble tous ceux de sa secte, qu'il vienne avec eux dans le temple, voir le dieu auquel il



*Belle Asfer, ne crains rien, tu vois en moi l'Ami de
Dieu et Son envoyé, en un mot je Suis Mahomet.*



te sacrifioit; ordonne-lui de ma part de massacrer ces infâmes ministres de Ram sans aucune pitié, & assure-le que si tous les Gentils de ce bourg ne reconnoissent pas dans ce jour un seul dieu, & Mahomet pour son envoyé, je ferai pleuvoir sur eux le feu du ciel qui les réduira tous en cendre.

J'étois en ce moment animé d'un si saint zèle, poursuivit Abderaïm, qu'il y a apparence que je parus à Asfer être quelque chose de plus qu'un homme ordinaire. Persuadée de ce que je lui disois, elle fit entre mes mains abjuration de son idolâtrie, & sortant avec elle du temple, sans en refermer la porte, je la conduisis chez elle, à travers les éclairs & le tonnerre, que cette fille simple prenoit pour l'effet de mes menaces, & que le prophète, qui sans-doute m'avoit inspiré ce langage, avoit en ce moment obtenu du ciel, pour confirmer ce que je venois d'avancer en faveur de notre religion.

Quand nous fûmes à la porte d'Asfer, dont heureusement la maison faisoit le coin d'une rue, j'y heurtai de toutes mes forces, & quand je crus m'appercevoir qu'on se mettoit en mouvement pour venir ouvrir, je profitai de l'obscurité qui régnoit dans les

intervalles qu'il n'éclaircit pas , & je me coulai dans la rue prochaine , de sorte que cette belle fille ne me trouvant plus à côté d'elle lorsqu'on vint lui ouvrir la porte , ne douta point que je n'eusse disparu au moment qu'elle n'avoit plus besoin de mon secours.

Il y a apparence qu'Asfer s'acquitta parfaitement des ordres que je lui avois donnés , & qu'elle n'eut pas de peine à convaincre son père de l'imposture des bramins ; car ayant sur l'heure assemblé tous les Gentils qui demeuroient dans ce bourg , & s'étant transportés dans le temple , ils ne furent pas plutôt convaincus par la mort du faux dieu , qu'ils reconnurent parfaitement , de la débauche de leurs prêtres , & de l'abus que ces scélérats faisoient de leur ridicule religion , qu'y renonçant tous d'un consentement unanime , ils envoyèrent en diligence chercher le cadi d'Agra , dont leur bourg n'étoit éloigné que d'une demi-lieue , le firent instruire de l'aventure d'Asfer , & le prièrent de se transporter , sans différer , dans leur temple. Cela fut exécuté si promptement & avec tant de secret , que tous les bramins étoient encore dans un profond sommeil , lorsque le cadi & ses archers , en entrant dans leur cloître par le souterrain , les arrê-

tèrent. Ils furent conduits à Agra chargés de chaînes, & le lendemain ayant avoué dans les tourmens leur imposture & leur débauche, ils furent brûlés vifs dans la place publique; leur temple & leur demeure furent détruits jusqu'aux fondemens; leur idole fut brisée en mille morceaux, & tous les Gentils du bourg, ainsi que ceux d'Agra, sans en excepter un seul, firent profession de la religion de notre prophète, & ce jour fut marqué comme un des plus illustres & des plus vénérables, par rapport à un événement aussi surprenant.

Je n'avois garde, comme l'on peut croire, de faire connoître la part que j'avois dans cette aventure; j'étois satisfait de la ruse dont je m'étois servi pour étendre la religion de notre saint prophète, je m'en applaudissois en secret, & il y a trois jours que j'étois à Agra dans le caravansérail de cette ville, lorsqu'une nuit que j'y reposois profondément, je crus voir en rêve l'envoyé de dieu. Abderaïm, me dit-il, je suis content de toi, tu as exécuté de point en point mes intentions; le temple des Gentils est détruit, leur religion est abolie, celle de dieu est exaltée, & tout cela s'est fait par ton moyen; je prétends te récompenser d'une si

grande action , mais comme je ne puis m'opposer à ce qui est écrit sur l'*Hommal Ketel* (1), & que tu ne peux rejoindre de long-temps d'ici ta femme & ton fils , je veux , pendant ce temps charmer tes ennuis , & pour cet effet , je vais moi-même te conduire dans un lieu de délices , où , par anticipation , tu verras les plaisirs réservés aux vrais croyans.

LXXVIII. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaim , racontée par lui-même.

LE prophète alors m'ayant enlevé par le toupet des cheveux que nous portons sur la tête , il me transporta en moins d'un clin d'œil devant un dôme fabriqué de perles blanches , dont la porte étoit d'émeraudes , & la serrure d'or. Cet édifice étoit d'une grandeur si extraordinaire , que l'envoyé de dieu m'assura , que quand même tous les hommes & tous les anges seroient réunis ensemble au-dessus de ce dôme , ils ne paroî-

(1) La Table de lumière.

troient à nos yeux que comme quelques petits oiseaux sur la branche d'un grand arbre : alors m'ayant posé à terre, prononce avec moi, me dit-il, ces paroles mystérieuses *Bismilla* (1), *Irraham*, *Irrahim*.

Je n'eus pas plutôt obéi au prophète, avec un profond respect, poursuivit Abderraïm, que la porte s'ouvrit; j'entrai alors sous un pavillon dont la beauté & le brillant des pierres précieuses m'éblouirent à un point, que je demeurai pendant un temps très-considérable dans une espèce d'extase.

Quand je fus un peu revenu à moi, je ne vis plus le prophète, mais j'aperçus à mes côtés un ange qui me parla ainsi. Oh! homme heureux, puisque tu es ami de l'envoyé de dieu, j'ai ordre de te faire voir toutes les raretés de ce lieu; regarde sous ce riche pavillon, la source de ces quatre fleuves dont le premier est d'eau claire, le second de lait, le troisième de vin, & le dernier de miel. Sache que quiconque prononcera d'un cœur pur les saintes paroles qui t'ont ouvert la porte du dôme, boira de la douce & agréable liqueur de ces quatre fleuves, qui produira sur lui des mer-

(1) Au nom de Dieu clément & miséricordieux.

464 LES SULTANES

veilles si extraordinaires , qu'elles paroissent incroyables à ceux qui ne professent pas la loi dictée par Gabriel au prophète de Dieu , mais puisque tu as contribué à la faire connoître aux Gentils que tu as tirés de l'erreur & du précipice où ils étoient plongés , je vais te faire voir une partie de ces merveilles : avance dans ce jardin délicieux , examine ce grand arbre qui se nomme *Touba* , sa racine est de perles , ses branches d'émeraudes & ses feuilles de soie fine ; il pousse jusqu'à soixante & dix mille branches dont chaque bout touche l'arcade qui soutient le trône du grand Dieu que nous adorons , de sorte qu'il ne se trouve aucune fenêtre , pavillon ou dôme dans le paradis , qui ne reçoive son ombrage de quelque branche de cet arbre , & tous ceux qui habitent sous ces bâtimens magnifiques & précieux , en peuvent facilement cueillir le fruit , & en prendre à leur goût autant qu'ils en souhaitent.

Vois-tu , poursuivit l'ange , cet autre arbre à l'extrémité des branches duquel pendent une infinité de vestes brochées d'or , & au-dessous des chevaux ailés portant sur leur dos des selles d'or ornées de perles & de rubis. Les grands , les petits prophètes , &

les bien-aimés de dieu , se servent de cette magnifique monture pour voler dans le paradis , le parcourir & en admirer les richesses surprenantes , & lorsque ceux qui se trouvent présens à ce spectacle si surprenant disent à dieu : seigneur , par quel privilège ces esclaves ont-ils obtenu de toi cette riche & avantageuse monture ? C'est , leur répond le grand dieu , *parce qu'étant vivans, ils faisoient l'oraison & veilloient pendant que vous dormiez ; c'est parce qu'ils alloient combattre contre les infidelles pendant que vous restiez inactifs & tranquilles dans vos maisons ; c'est parce qu'ils jeûnoient pendant que vous faisiez bonne chère , & que vous étiez mollement assis sur vos sofas , buvant le café avec vos amis ; c'est parce qu'ils distribuoient des aumônes considérables aux pauvres & aux savans , pendant que vous les rebutiez , & que vous vous montriez réservés à leur égard.*

Comme tu as fidèlement exécuté ces points essentiels de la religion du prophète , continua cet ange , & que tu as étendu sa loi sur les Gentils , il t'est permis de te servir d'une de ces montures. Alors deux chevaux ailés s'étant détachés de l'arbre , vinrent se poser à nos pieds ; nous montâmes dessus , & nous parcourûmes tout ce saint lieu avec

466 LES SULTANES

une vitesse incompréhensible, sans que tous les objets ravissans qui se présentoient à mes yeux en fussent vus moins distinctement.

Il est impossible, illustres perizes, poursuivit Abderaïm, de vous raconter en détail toutes les merveilles (1) que je vis dans ce bienheureux séjour; mais ce qui me frappa le plus, ce fut une de ces belles filles à sourcils noirs, qui sortit de son pavillon au moment que nous passions devant elle. Elle portoit ses mains sur son front pour se faire quelqu'ombre au milieu de la clarté dont elle étoit environnée, & pour pouvoir nous regarder plus fixement.

Elle ne m'eût pas plutôt apperçu avec mon conducteur, qu'elle se prit à rire; & montrant ses dents, il en sortit une lueur si extraordinaire, qu'elle répandit une lumière surprenante dans tout le paradis.

L'ange surpris à l'aspect de cette beauté

(1) Une relation du paradis de Mahomet, aussi exacte, aussi ridicule & aussi remplie d'extravagances, se trouve écrite & imprimée dans la religion ou théologie des Turcs par *Echial Musti*, *Partie II*, depuis le folio 88 jusqu'au 108. Il est difficile de concevoir comment des gens sensés peuvent ajouter foi à de pareilles puérités, dont le détail est encore infiniment plus circonstancié dans ce livre.

qui brilloit avec tant d'éclat , pancha la tête contre terre , pour lui faire plus d'honneur ; mais cette fille lui ayant dit : *Oh ! depositaire des secrets du grand Dieu , lève la tête & me regarde.* L'ange obéit , se releva , l'envisagea fixement , & lui répondit : *Je suis de ceux qui crient sans cesse : le grand Dieu est purificateur. Je te connois bien , reprit cette fille , mais toi pourrois-tu bien deviner qui je suis ?* L'ange ayant témoigné par son silence qu'il ignoroit son essence : *Je suis , continua-t-elle , une de ces belles filles que Dieu a créées exprès pour remplir les désirs de ceux qui seront portés d'inclination à habiter avec moi dans ce saint lieu.*

LXXIX. SOIRÉE.

Suite de l'Histoire d'Abderaïm , racontée par lui-même.

L'ANGE , mon conducteur , poursuivit Abderaïm , me fit voir la source des deux fontaines purificatoires , qui éteignent la jalousie , la haine , la trahison , & les autres défauts auxquels les hommes sont si sujets , & dont ils doivent boire avant d'entrer

468 LES SULTANES

dans le paradis ; il me conduisit à la citerne de notre prophète , dans laquelle tout fidèle croyant , s'étant plongé & lavé la tête , en sortira avec une face plus resplendissante & plus brillante que la lune dans son quatorzième jour. J'examinai ensuite avec attention les sept murailles qui entourent ce lieu si vénérable , & dont chacune est si brillante , qu'elle porte sa clarté à plus de cinq cent journées de chemin.

Pendant que je parcourais ainsi tant de beautés , avec une vitesse inconcevable , je voyois souvent autour de moi les bienheureux habitans de ce saint lieu ; ils me paroissoient frais , jeunes , les yeux étincelans comme des étoiles , & portant de belles moustaches vertes , pour les distinguer d'avec les femmes ; je les vis à table manger des mets & des ragoûts les plus exquis , qui n'avoient pas passé par le feu ; mais ce qui me surprit , c'est qu'après qu'ils paroïssent rassasiés , je vis des oiseaux descendre de l'air , dont plusieurs volant sur la tête de ces élus , leur disoient : *Je suis un oiseau dont les os sont semblables à ceux d'un chameau , qui ai bu de l'eau pure des fontaines de Salsebil & Kiafour , qui ensuite me suis repu des herbes odoriférantes qui croissent dans*

le paradis. Alors les bienheureux ne paroissent pas plutôt souhaiter de goûter de ces oiseaux, qu'ils tomboient (1) tous rôtis & accommodés sur la table, selon le goût de ceux qui les mangeoient; & ensuite par le plus grand des prodiges, ils ressuscitoient dans le moment, & s'envoloient.

L'ange voyant ma surprise : ne t'étonne pas, me dit-il, de ce que tu vois; cet oiseau que l'on a beau manger, & dont la chair ne diminue point, est l'image sensible de l'alcoran, dont chacun peut tirer profit, qu'on a beau lire sans qu'on en perde le goût, & sans que la force des paroles en soit énermée. Alors nous étant retrouvés sous le même dôme d'où nous étions partis, nous quittâmes nos chevaux qui retournèrent à leurs postes; l'ange disparut, & je retrouvai le prophète, aux pieds duquel m'étant prosterné pour le remercier d'une grâce qu'il accordoit à peu de mortels; je vais te reporter sur la terre, me dit-il, tu y trouveras un de mes favoris, qui t'y donnera tous les secours dont tu auras besoin; mais combien crois-tu avoir été de temps

(1) Voilà ce qui s'appelle un véritable pays de cocagne. Voyez Echial Musti, Part. II, fol. 108.

dans ce séjour de délices ? Oh ! saint envoyé de Dieu , répondis-je , ai-je passé plus de sept minutes dans ce lieu vénérable ? Tu y as été sept ans & plus , me dit-il ; voilà comme les heures s'écoulent dans la demeure éternelle de ceux qui seront dociles à mes commandemens.

Instruis mes fidèles serviteurs d'un si grand événement ; malheur à ceux qui n'ajouteront pas foi à tes discours ; alors me prenant par mon toupet de cheveux , le prophète me transporta sur les pas d'une mosquée , où il me laissa endormi ; j'aurois pris tout ce que je viens de vous dire pour un rêve , si me souvenant parfaitement que j'étois couché dans le Karavenféraïl d'Agra , je ne m'étois pas retrouvé à mon réveil sur les pas d'une mosquée , que j'appris être celle de Tangut ; & que nous étions plus avancés de sept ans dans le siècle , depuis que je m'étois endormi.

Mon premier soin fut d'entrer dans la mosquée , pour y remercier le prophète des grâces qu'il venoit de répandre sur ma personne ; & après la prière , ayant reçu de l'iman la permission de parler au peuple , je lui rapportai avec une éloquence que le prophète m'avoit sans doute communiquée ,

le voyage que je venois de faire dans son paradis. Quoique je leur racontasse des choses assez difficiles à croire , aucun ne parut incrédule à ce récit ; au contraire , je fus regardé de tous les auditeurs avec une extrême vénération , & le sultan de Tangut ayant été informé de ce que je venois de rapporter au peuple , envoya chez l'iman qui m'avoit emmené dans sa maison , me prier de me rendre à son palais.

Je trouvai à sa porte un cheval magnifique , dont la selle étoit couverte d'étoffe d'or , & la bride brodée en perles , & couverte d'émeraudes ; je montai dessus , & quatre imans , dont celui qui m'avoit reçu étoit du nombre , m'ayant escorté , je fus accompagné dans cette route de tout le peuple qui me combloit de bénédictions. Arrivé au palais , j'y fus reçu avec beaucoup de respect par les officiers du sultan , auprès duquel étant parvenu , je voulus me prosterner à ses pieds ; il m'en empêcha , & m'embrassant avec beaucoup de bonté , il me fit connoître que je lui ferois plaisir de lui raconter l'histoire de ma vie : je le fis sans me faire prier , & m'étendant beaucoup sur les merveilles que j'avois vues dans le paradis de notre saint prophète , je le

472 LES SULTANES

touchai tellement par ce récit , que je vis ses larmes couler en abondance. Oh ! saint homme , & ami de l'ami de Dieu , me dit-il , que tu es heureux d'avoir vu de ton vivant des choses aussi merveilleuses ! Quelqu'incroyables qu'elles paroissent , je suis bien persuadé qu'elles sont véritables ; & je te conjure de vouloir bien édifier par un récit aussi saint , une de mes sultanes , qui ne me paroît pas bien convaincue de la vérité de notre religion : je puis , sans crainte , exposer à ses regards un mortel qui a vu les beautés incomparables des houris.

Eh ! seigneur , repris-je , cette vue , quoiqu'au-dessus de toute expression , ne m'a point fait oublier la princesse de Carizme ; & plus le moment auquel je dois la retrouver approche , plus j'ai d'impatience de rejoindre une épouse que j'adore : je risquerai donc encore moins de te faire voir la sultane dont je t'ai parlé , me dit-il , puisque le cœur rempli d'une passion violente , sa beauté telle qu'elle puisse être ne fera aucune impression sur tes sens ; je puis cependant t'assurer quelle est presque comparable à ces belles filles aux sourcils noirs , que tu as vues dans ton voyage mystérieux.

Et bien , seigneur , dis - je alors , puisque

vous le souhaitez, je verrai donc cette sultane; mais je vous jure par la pierre (1) blanche qu'Adam apporta du paradis, & qui tomba en héritage à Ibrahim, Ismaël & ses descendans, que sa beauté, quelque touchante qu'elle puisse être, n'altérera pas dans mon cœur l'amour violent que je ressens pour Zarat - Alriadh. Et moi, me dit alors le sultan, j'ai tant de vénération pour un homme tel qu'est Abderaim, que quelque chère que me soit la sultane, s'il se trouvoit touché de ses attraits, je lui promets sur ma tête, que je la lui céderai dans le moment même.

A ces mots, le sultan m'ayant pris par la main, & m'ayant conduit dans l'intérieur de son palais, nous entrâmes dans un salon superbe, où le premier objet qui frappa ma vue, fut la princesse de Carizme, dont j'étois séparé depuis si long-temps. Je fus en ce moment si ému à cette vue inespérée, & si affligé en même-temps de penser que cette princesse étoit l'épouse du sultan,

(1) C'est la pierre noire que l'on voit à la Mecque, & laquelle de blanche qu'elle étoit, à ce que disent les sectateurs de Mahomet, devint noire par l'attouchement d'une femme qui étoit dans l'état de la souillure légale.

474 LES SULTANES

que pénétré de la douleur la plus vive , je me laissai aller sans connoissance sur un sofa qui se trouva proche de moi.

LXXX. SOIRÉE.

Fin de l'Histoire d'Abderaïm , racontée par lui-même.

CE ne fut qu'après plus d'une demi-heure que je revins à moi ; je me trouvai alors avec surprise entre les bras de Zarat-Alriadh , & comme j'avois les yeux noyés de larmes , & qu'une pâleur mortelle paroissoit sur mon visage , le sultan de Tangut , qui vit bien que ses discours m'avoient réduit en cet état , m'embrassa tendrement : rassurez-vous , me dit-il , mon cher Abderaïm , la princesse de Carizme n'est pas du nombre de mes femmes ; la sultane à qui elle doit le jour étoit ma sœur , & ce n'est point sans mystère qu'elle se trouve aujourd'hui dans mon sérail.

A une nouvelle si peu attendue , je passai de la mort à la vie , & le sultan m'ayant laissé seul avec elle , je lui racontai les aventures qui m'étoient arrivées depuis le mo-

ment de notre cruelle séparation ; elle en fut très-étonnée , & l'ayant à mon tour priée de me faire le récit de ce qu'elle étoit devenue depuis ce triste moment , voici de quelle manière elle me parla.

*Histoire de la Princesse Zaras-Alriadh, racontée
par Abderaïm.*

Vous pouvez croire, mon cher Abderaïm, me dit la princesse, quelle douleur je ressentis quand je ne vous vis point revenir avec Mouïad le soir que vous fûtes vendus l'un & l'autre par le perfide capitaine : il feignit de vous faire chercher avec beaucoup de soin, & n'ayant point de vos nouvelles, il me dit qu'il falloit que vous vous fussiez écartés du bord de la mer, & que vous eussiez été dévorés par les tigres qui étoient assez communs dans ces quartiers. Comme cela ne me paroïssoit que trop vraisemblable, mon désespoir redoubla à un point, que je résolus de me laisser mourir.

Je fus trois jours sans boire ni manger, quelque prière que me fît ce scélérat ; & comme il souhaitoit que je rentrasse dans le vaisseau, il usa d'une ruse qui lui réussit :

476 LES SULTANES

Madame, me dit-il, votre époux ni votre fils ne sont pas morts, je viens d'apprendre d'un habitant de cette isle, que le dernier vaisseau qui est parti de ce port les a enlevés; le capitaine qui y commande est sujet à faire de pareils tours; je fais qu'il ne se pique pas d'une exacte probité; mon vaisseau est meilleur voilier que le sien; il est prêt à partir, je me flatte de le joindre avant qu'il soit entré dans aucun port, & de les lui enlever, & je verserai jusqu'à la dernière goutte de mon sang, plutôt que de souffrir qu'il m'ait fait impunément un affront aussi sanglant.

Séduite par des discours où il y avoit une apparence de bonne foi, & par l'espérance de vous retrouver, je pris quelque nourriture; j'entrai dans son vaisseau, & nous quittâmes aussitôt le port; mais à peine fumes-nous en pleine mer, que le capitaine entrant dans sa chambre qu'il m'avoit cédée; ce que je vous ai dit de l'enlèvement de votre époux & de votre fils est purement imaginé, me dit-il; ils ont été réellement la proie des tigres; mais, madame, je n'ai pas cru devoir vous abandonner à votre douleur; j'en ai été d'autant plus touché, que je vous aime avec toute la passion

imaginable, & il ne tiendra qu'à vous de réparer la perte que vous avez faite, en m'acceptant pour époux.

Je fus si surprise du compliment & de la proposition du capitaine, que j'en restai immobile; ensuite faisant réflexion sur sa conduite : Ah ! scélérat, m'écriai-je, je vois bien que tu as disposé de la vie ou de la liberté de mon époux & de mon fils; tu les as regardés comme des obstacles invincibles à tes infâmes désirs; mais ne crois pas en être plus avancé auprès de moi, & sache que je préférerai toujours la mort la plus cruelle à l'horreur d'être soumise à tes volontés.

Ce capitaine qui étoit un homme extrêmement violent, ne put s'entendre traiter ainsi sans frémir de rage. Je te donne une heure pour faire tes réflexions sur l'avantage que je t'offre, me dit-il avec des yeux étincelans de fureur; passé ce temps, crains les effets de ma juste colère & de mon ressentiment. Mon amour irrité n'aura plus pour toi aucune considération.

Le capitaine me quitta ensuite, & me laissa dans la plus cruelle situation où je pusse me trouver; j'employai presque tout le temps que ce perfide m'avoit donné à

278 LES SULTANES

verser un torrent de larmes , & le moment auquel il devoit revenir étoit prêt d'expirer , lorsqu'après avoir invoqué de tout mon cœur le saint prophète , je me sentis tout d'un coup fortifiée contre les entreprises du capitaine , & mon courage augmentant de moment en moment , je cherchai dans ses coffres , qu'il avoit laissé ouverts , pour voir s'il n'y auroit pas quelque poignard. J'y trouvai un sabre , dont m'étant saisie , j'attendis ce misérable avec un ferme dessein de lui ôter la vie , & je me mis derrière la porte de cette chambre qu'il avoit barricadée par dehors. Il ne manqua pas à sa parole , & à peine l'heure qu'il m'avoit donnée fut-elle passée , que se présentant dans la chambre , je lui abbatîs la tête d'un coup de sabre ; alors la prenant par le toupet , je sortis sur le tillac , & m'adressant aux officiers subalternes : Voilà , leur dis-je , la tête de votre infâme capitaine ; c'est ainsi que je fais traiter un scélérat qui , après avoir fait assassiner ou vendre comme esclaves mon époux & mon fils , vouloit encore attenter à l'honneur de la princesse de Carizme.

LXXXI. SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de Zorat-Alriadh , racontée
par Abderaïm.*

APPAREMMENT que le capitaine n'étoit pas fort aimé dans le vaisseau , car je ne vis personne fâché de l'action que je venois de faire ; au contraire , celui qui naturellement devoit lui succéder ayant pris la parole : Madame , me dit-il , il n'y a personne sur ce bord qui ne soit très-disposé à vous rendre tous les respects qui sont dûs à votre sexe & à votre rang ; si les intentions du capitaine nous avoient été connues , vous devez être bien persuadée , quelque autorité qu'il eût dans ce vaisseau , & quoique la meilleure partie de la cargaison lui appartînt , qu'il n'auroit pas été le maître de votre destinée , & pour vous faire connoître les dispositions où nous sommes à votre égard , trouvez bon que nous ne recevions pas d'autres ordres que de vous.

Avant que je pusse répondre à un compliment aussi poli , & auquel je ne m'attendois pas , tout l'équipage marqua par de grands cris de joie , qu'il approuvoit

proposition de cet officier , & chacun étant venu me rendre alors ses hommages , je ne crus pas devoir refuser l'honneur que l'on me faisoit ; vous pouvez juger , mon cher Abderaim , continua la princesse , & de ma joie , & de l'embarras où j'étois ; j'assemblai sur le champ le conseil , & les ayant priés de se choisir parmi eux une personne qui fût en état de gouverner le vaisseau , j'appris avec beaucoup de plaisir , qu'ils avoient élu celui qui m'avoit porté la parole comme le plus capable.

Le nouveau capitaine ne fut pas plutôt revêtu de cette dignité , qu'ayant sur le champ fait couper en quatre quartiers le cadavre de celui auquel il venoit de succéder , il le fit jeter à la mer ; & m'ayant ensuite demandé de quel côté je souhaitois qu'ils fissent route , je lui fis entendre que je ne serois pas fâchée que nous pussions reprendre celle du port le plus prochain de Carizme. On exécuta mes volontés , nous voguâmes pendant environ deux mois , avec un temps des plus favorable ; mais ayant été obligés de relâcher à un port connu de nos matelots , pour y prendre quelques provisions , il nous y arriva une scène assez plaisante.

Le

Le capitaine de notre vaisseau ayant résolu d'acheter quelques esclaves dont on faisoit commerce en cet endroit, deux habitans du lieu, l'un nommé (1) Okilan, & l'autre Ildirim, tous deux très-mauvais sujets, avoient conçu l'un contre l'autre une haine mortelle, & elle alla si loin, qu'ils résolurent de s'enlever leurs femmes, & de les vendre au commandant de notre vaisseau; ce qu'ils exécutèrent presqu'en même temps. Okilan ayant forcé de nuit la maison (2) d'Ildirim, s'empara de sa femme, & l'ayant menacée de la poignarder si elle se faisoit connoître pour être de condition libre, il l'amena sur notre bord, & la présenta au capitaine, à qui il la fit cent pièces d'or : celui-ci, surpris qu'on lui demandât une somme aussi considérable, ayant dit à Okilan que cette esclave étoit d'un prix trop excessif, & qu'il venoit d'en faire emplette d'une plus jeune & plus jolie qui lui avoit coûté la moitié moins : cela est impossible, reprit ce scélérat, nos habitans connoissent trop le prix des belles femmes, pour t'en avoir donné à si bon marché une telle que tu me

(1) *Okilan* signifie serpent volant.

(2) *Ildirim* le foudre.

la dépeins , & si cela est véritable , je t'accorde celle-ci pour le même prix. Il est aisé de te convaincre de ce que je viens de te dire , répliqua le capitaine ; alors s'étant fait amener l'esclave en question , & qu'il venoit d'acheter il n'y avoit pas une demi-heure , Okilan fut dans une surprise & dans une fureur inconcevable de reconnoître sa femme dans cette esclave , & d'apprendre que c'étoit Ildirim qui l'avoit vendue : quelqu'occupé qu'il fût de sa douleur , il songea moins à la retirer des mains du capitaine , qu'à le presser de prendre la femme de son ennemi pour tel prix qu'il en voudroit donner , afin que ces deux femmes ayant été à la discrétion du capitaine , ce ne fût pas pour lui seul , parmi ses compatriotes , un sujet perpétuel de honte & de raillerie.

Pendant que cette scène si singulière se passoit sur notre vaisseau , Ildirim , comblé de joie de s'être vengé de son ennemi par l'endroit le plus sensible & le plus délicat , étoit à peine rentré chez lui , qu'apprenant avec la douleur la plus vive , que pendant qu'il étoit allé chez Okilan sa maison avoit été forcée , & sa femme enlevée , il ne douta point que son ennemi capital ne fût l'auteur de cette violence , & courant promptement

à sa chaloupe, il aborda notre vaisseau au moment qu'Ildirim proposoit au capitaine de lui revendre sa femme; ces deux hommes, à la vue l'un de l'autre, furent en ce moment saisis d'une telle rage, que, s'abandonnant à leur fureur, ils se saisirent au corps, se précipitèrent dans la mer, & suivant les apparences, aucun des deux n'ayant voulu quitter son ennemi qu'il ne l'eut étouffé ou noyé, ils périrent sous les flots, puisque quelque diligence qu'on pût faire pour les secourir, il fut impossible de les sauver.

Informée de cette aventure si extraordinaire, je fis venir devant moi ces deux femmes, & j'envoyai chercher le commandant du port pour les lui remettre entre les mains, me chargeant de rembourser au capitaine ce qu'il avoit payé pour elles; mais elles me parurent si mécontentes de leurs maris en particulier, & en général, si peu prévenues pour tous les habitans de ce lieu, qu'elles me supplièrent de vouloir bien les emmener avec moi.

Comme elles n'avoient pas d'enfans, & que le commandant du port ne s'opposa pas à leur départ, je les pris volontiers à mon service, & leur promis d'avoir soin de leur

fortune quand nous serions de retour à Carizme. Nous mîmes à la voile quelques heures après, & ayant entendu raconter à une de ces femmes, que sur un rocher situé sur le bord de la mer, à douze lieues de l'endroit d'où nous partions, il y avoit un saint Derviche qui vivoit en solitaire, & qui avoit de grandes correspondances avec le ciel, puisqu'il découvroit les choses les plus cachées, je résolus d'aller lui rendre une visite, pour savoir des nouvelles de mon cher Abderaïm. J'y allai en effet, continua la princesse, & je le trouvai extrêmement malade, dans une grande grotte située dans le roc, au sommet de la montagne; & l'ayant abordé : Madame, me dit-il, avant que je lui adressasse la parole, vous savez que vous devez être encore très-long-temps séparée de votre époux & de votre fils. Ces momens ne vous paroîtront courts que par la manière dont vous les passerez ; retournez à votre vaisseau, faites présent à l'équipage de toute la cargaison dont ils vous ont rendu la maîtresse ; distribuez tous les diamans qui vous restent entre les officiers, & revenez ensuite en ces lieux avec ces deux femmes seulement ; vous y trouverez tout le soulagement possible à vos maux.

Je fus tellement étonnée , me dit alors Zarat-Alriadh , de ce que me conseilloit ce saint solitaire , que je n'hésitai pas à lui obéir. Je retournai au vaisseau , j'exécutai ses ordres , & malgré les obstacles que la politesse des officiers mit à mon dessein , j'y demurai ferme , & je ne voulus point retourner à la grotte du bon Derviche , que je n'eusse vu le vaisseau bien éloigné de l'endroit où il avoit abordé.

Je remontai alors avec beaucoup de peine ; & cependant avec une extrême confiance , à la demeure du vieillard ; mais jugez de mon étonnement & de ma douleur , de voir qu'il avoit perdu la parole , & qu'il paroissoit être à l'agonie ; je grimpai sur le haut du rocher , pour voir si je ne pourrois pas faire quelque signal au vaisseau ; il étoit si avancé en mer , que je perdis toute espérance de jamais le rejoindre , & que je me livrai au plus affreux désespoir.

Ces deux femmes qui m'avoient conseillé ce voyage , étoient dans un état difficile à exprimer ; cependant , voyant qu'il n'y avoit pas de remède à nos maux , je les exhortai à prendre courage ; nous retournâmes à la grotte , & nous y arrivâmes au moment que le bon Derviche venoit d'expirer.

LXXXII. SOIRÉE.

*Suite de l'Histoire de la Princesse de Zaïath-
Alriadh, racontée par Abderaïm.*

COMME nous avions pris notre résolution contre cet événement, auquel nous avions lieu de nous attendre, nous fîmes moins effrayées qu'embarrassées, de ce que nous ferions de ce bon vieillard, & nous raisonnions mes deux femmes & moi sur la manière dont nous lui donnerions la sépulture, lorsqu'accablées de fatigue, nous nous endormîmes profondément. Je ne saurois dire combien dura notre sommeil : mais il y a apparence que nous étions bien avancées dans la nuit, lorsque je crus entendre parler quelqu'un auprès de moi; cela me fit ouvrir les yeux, & j'aperçus en ce moment la grotte éclairée par plus de cent lampes de cristal, qui produisoient une lumière si vive, que j'en fus éblouie; je réveillai doucement mes deux femmes; elles furent aussi surprises que moi d'un spectacle aussi singulier, & notre étonnement augmenta encore, en voyant entrer dans la grotte fix

jeunes garçons vêtus de blanc , & d'une beauté inexprimable , qui emportèrent le corps du vieillard vers une fontaine qui étoit à une porte de la grotte : après l'avoir lavé & enveloppé d'un drap , ils le remirent sur son lit.

Pourquoi , dit alors l'un de ces beaux garçons , ne mettons-nous pas en terre ce fidèle croyant ? Nous attendons , reprit un autre , le digne neveu du grand Alroamat , c'est lui qui doit nous marquer l'endroit où doit être déposé le corps de ce saint homme ; il ne peut pas tarder , puisqu'il doit se rendre ici vers le milieu de la nuit. En attendant son arrivée , prions le tout - puissant qu'il déploie sa miséricorde sur cet illustre solitaire.

Alors ces jeunes garçons prononcèrent plusieurs chapitres de notre divin alcoran , avec un recueillement dont nous fûmes édifiées. Il n'y avoit pas une demi-heure qu'ils étoient dans ce pieux exercice , lorsque le sage qu'ils attendoient ayant paru , ils se prosternèrent le visage contre terre à son arrivée.

Le neveu d'Alroamat , dont le visage étoit si brillant que nous n'osâmes jamais le regarder en face , ayant fait en peu de paroles l'éloge du saint solitaire , montra ensuite

490 LES SULTANES

deffous un berceau d'orangers , une femme d'un air des plus majestueux ; elle nous aborda avec beaucoup d'affabilité ; & m'embrassant tendrement : princesse de Carizme , me dit-elle , je suis Mergian-Banou , qui ai protégé Abderaïm ; je n'ai pu m'opposer en sa faveur & en la vôtre à ce qui a été réglé par le destin ; il m'est seulement permis d'adoucir vos chagrins ; vous resterez en ces lieux enchantés , jusqu'à ce que vous puissiez rejoindre votre époux ; les jours y seront si courts , que quelque impatience que vous ayiez de revoir tout ce que vous aimez , vous n'aurez pas le temps de vous y ennuyer. En effet , Seigneur , poursuivit Zarat-Aliadh , j'ai passé plus de sept années dans le palais de la fée , qui ne m'out pas paru sept semaines ; & cette illustre Perize a tellement varié mes plaisirs , sa conversation est si charmante & si instructive , qu'il m'a été impossible de ne la pas regretter encore en la quittant. Il y a quatre jours que j'appris d'elle avec étonnement , que le terme auquel je devois vous retrouver alloit expirer ; j'en pensai mourir de joie ; allez , me dit-elle , en m'embrassant ; allez rejoindre un époux qui vous adore , je vais dans l'instant vous faire transporter dans le fénel

du sultan de Tangut votre oncle ; le neveu du célèbre Alroamat que vous avez vu dans la grotte du bon Derviche , de concert avec moi , l'a instruit en rêve de votre arrivée , & de celle d'Abderaïm , qui ne sera pas longtemps sans être conduit dans les mêmes lieux , d'une manière encore plus extraordinaire. Vous retrouverez bientôt après votre fils , dans une condition , à la vérité fort indigne de lui ; mais quoiqu'elle soit très-dangereuse , ses mœurs n'y ont point été corrompues.

En effet , illustres Perizes , poursuivit Abderaïm , tout s'est passé comme la fée l'avoit dit à la princesse mon épouse , & il n'y avoit guères que vingt-quatre heures que j'avois retrouvé ma chère Zarat - Alriadh , quand , nous promenant l'un & l'autre dans les jardins du sultan de Tangut , nous nous sommes sentis enlevés par les génies qui obéissent à vos ordres , & nous avons été transportés en moins de deux minutes dans ce superbe palais , où nous avons enfin retrouvé notre cher Mouïad.

Seigneur , dit alors Cothrob à Abderaïm , je puis vous assurer que nous avons eu tous un extrême plaisir au récit de vos aventures & de celles de la princesse votre épouse , & que conformément à l'empressement que

492 LES SULTANES

vous avez l'un & l'autre de revoir le sultan de Carizme , nous donnerons dans peu les ordres nécessaires pour vous y faire reconduire ; mais il est temps de nous retirer , & la journée de demain doit être remplie d'événemens si singuliers , que je crois que vous ne ferez pas fâchés d'en être spectateurs ; je vous invite donc , ainsi que tous les princes & princesses qui sont ici présens , de ne pas manquer de vous y rendre. Chacun alors s'étant retiré , & l'iman ayant fait mêler de la décoction de Bueng dans des liqueurs qu'on servit à la troupe des danseuses , & fait mettre dans la poche de chacune d'elles & de leurs directrices , deux cent pièces d'or , on les enleva pendant leur sommeil , & on les reporta tous dans le caravénérail de Cambaye , à l'exception d'Ildiz & de Massoud ; car pour Mouïad , il avoit passé dans l'appartement d'Abderaïm & de la princesse sa mère , dès le jour de leur arrivée dans le palais.



LXXXIV. ET DERNIÈRE SOIRÉE.

Conclusion de l'Histoire d'Oguz & des cinq Sultanes.

ENFIN, le lendemain, qui étoit le jour marqué par le sultan Oguz pour l'ouverture de son testament, étant arrivé, Cothrob se rendit dans le salon, suivi des sultanes, d'Acsou, de Schirin & de Bathal; il y trouva tous les princes & princesses, Ildiz & Maf-soud : Ecoutez-moi tous, seigneurs, avec attention, leur dit-il, & que personne ne m'interrompe; il est temps que les illusions cessent, vous n'êtes pas dans le Ginnistan, comme vous avez pu le croire; c'est ici le sérail du sultan de Cambaye, qui a disparu de devant les yeux de ses sultanes & de ses enfans, il y a aujourd'hui quatre mois accomplis; & s'il s'est passé dans ces lieux des aventures merveilleuses, c'est par le pouvoir que me donne l'anneau de Salomon que vous voyez à mon doigt; aucun de vous ne doit ignorer l'autorité qu'il donne à celui qui le possède, puisque toute la nature lui est soumise, & qu'il commande aux élémens

& aux peuples qui les habitent avec autant de droit qu'en avoit ce fultan, dont la science & la sagesse étoient immenses. Oguz qui connoissoit toute ma capacité, m'a confié le souverain pouvoir jusqu'à ce jour; suivant ses intentions, je le vais remettre à celui à qui il appartient légitimement; mais avant cela, il est bon que les sultanes dévoilent en ce moment leurs sentimens.

Les quatre sultanes se rappelant alors la perte qu'elles avoient faite du fultan, ne purent s'empêcher de verser un torrent de larmes.

Illustre Cothrob, dit alors Gehernaz, la mémoire de notre cher seigneur & époux nous est si précieuse, qu'il n'y a aucune de nous qui ne donnât tout son sang pour le rappeler à la lumière du jour; voilà ce que pensent Geanfouz, Neubahar, Schebgeraz & moi; si elles ont peut-être paru moins affligées, leur douleur n'en étoit pas moins forte & moins sincère au fond de leur cœur; jugez donc si dans de pareilles dispositions nous avons intention de passer dans les bras d'un autre homme? Non, seigneur, ne nous faites pas l'injure de nous en croire capables. Nous avons fait notre possible pour que Goul-Saba pensât de même que nous

& abandonnât la passion qu'elle ressent pour un homme tout-à-fait indigne d'elle ; il seroit aussi à souhaiter que le prince Bathal, son fils, fût moins entêté de la jeune Ildiz ; mais nos remontrances souvent réitérées n'ont rien opéré sur l'un ni sur l'autre. Goul-Saba est tellement éprise des charmes de Massoud , qui se trouvant très - honoré de son choix ne demande pas mieux que de lui donner la main , & le jeune prince, autorisé par l'exemple de sa mère, est devenu si passionné pour Ildiz, qu'il n'y a pas moyen de leur faire entendre aucune raison , ni de les faire rentrer en eux-mêmes.

Voilà, sage iman , quels sont nos véritables sentimens ; & comme par toutes les merveilles que nous avons vues opérées par votre moyen , nous sommes parfaitement convaincues que vous êtes très-puissant auprès de notre prophète, nous vous supplions d'obtenir de lui qu'il nous tire de ce monde ; depuis la perte de notre auguste époux, nous y avons trouvé trop d'amertume, pour souhaiter d'y faire un plus long séjour. Je me garlerai bien , sages sultanes , reprit Cothrob, de lui demander une pareille grâce ; au contraire, que l'épée de l'ange de la mort puisse s'enrouiller en votre sa-

veur! Que les sultanes sont insensées ! dit Goul-Saba, en interrompant l'iman, de vouloir mourir, parce qu'elles ont perdu leur époux : il y a long-temps que mon fils & moi nous avons pris notre parti là-dessus, & malgré tout ce qu'elles ont pris la peine de nous représenter à ce sujet, nous sentons que sans notre union avec Ildiz & Massoud, il n'y a pas pour nous de véritable félicité, & rien n'est capable de nous détourner de notre résolution. Eh bien donc, reprit alors Cothrob, puisque sans vouloir réfléchir sur la bassesse de vos sentimens, vous persistez l'un & l'autre dans votre aveuglement, ouvrons le testament du sultan, votre époux, & exécutons ses volontés à mesure qu'elles nous seront connues; c'est l'ordre secret que j'ai reçu de lui, lorsqu'il le déposa entre mes mains. Je vous en prie, répliqua vivement Goul-Saba. Comme les quatre mois nous ont paru d'une longueur extrême, nous souhai-tons ce moment avec une impatience extraordinaire. Je vais la satisfaire, dit l'iman; alors, ayant montré aux sultanes que le cachet du sultan étoit bien entier, il ouvrit le paquet, & y lut ce qui suit :

Notre saint prophète (que son nom soit à jamais glorifié, & que sa religion s'étende

depuis Caf jusqu'à Caf) m'a révélé , avant de me séparer de vous , mes chères sultanes , une partie de ce qui arrivera dans ce sérail. Le sultan d'Ormuz doit s'y rendre , son amour pour la princesse Acfou ma fille est approuvé par l'envoyé de dieu : qu'ils soient unis ensemble dans le moment , & que ce monarque (1) rompe le voile dont elle est couverte ?

Approchez , seigneur , dit alors Cothroba au prince Cazan-Can , & recevez de ma main la princesse qu'Oguz vous donne pour épouse ; si la pudeur ne lui a pas permis jusqu'à présent de vous faire connoître tout ce qu'elle ressentoit pour un aussi grand monarque , elle peut aujourd'hui , sans rougir , avouer que votre personne lui est extrêmement chère.

Cazan-Can étoit si ému , qu'il croyoit , avec les autres princes , que tout ce qui se passoit en ce moment étoit l'effet d'un rêve plutôt qu'une réalité ; mais l'iman qui lisoit au fond de son ame , le tira bientôt de cette erreur. Ce n'est point une illusion , comme vous le pensez , seigneur , lui dit-il ; vous allez devenir véritablement l'époux de la

(1) Cette expression est orientale , & veut dire qu'il jouisse de tous les droits que le mariage lui donne sur cette princesse.

498 LES SULTANES

princesse de Guzarate, si vous le voulez être. Si je le veux ! s'écria Cazan - Can ; ah ! sage vieillard, vous connoissez assez toute la violence de mon amour , & vous n'ignorez pas que je mourrois de douleur , si l'adorable Acfou y avoit la moindre répugnance ; loin d'en avoir , seigneur , reprit-elle modestement , j'ose vous assurer que je n'aurois jamais été heureuse si les ordres du sultan mon père ne s'étoient pas trouvés d'accord avec les sentimens de mon cœur. Le sultan d'Ormuz fut transporté de joie à une déclaration si naïve , il baïsa respectueusement la main de la princesse , & l'iman , après les avoir unis , ayant fait connoître qu'il alloit continuer la lecture du testament d'Oguz , il se fit un profond silence. *Mes sultanes (que le Tout - Puissant les regarde avec bonté) peuvent dès ce moment jouir de la liberté que je leur ai donnée de disposer d'elles-mêmes , je romps tous les liens qui les attachoient à moi , qu'elles songent seulement à ne point se déshonorer par un indigne choix ; si cependant quelqu'une d'elles oublie qu'elle a été l'épouse du sultan de Guzarate , que l'iman la marie , & qu'elle sorte sur le champ du sérail , pour ne pas faire rougir les autres par sa présence.*

Goul-Saba allant alors prendre Massoud par la main : voilà le successeur que je donne au sultan , dit-elle avec une effronterie dont les quatre sultanes furent indignées ; je fais très - peu de cas de la morale d'Oguz ; comme je vais quitter ces tristes lieux , je ne feindrai point de dire que je m'y suis toujours déplu , & que si l'autorité du sultan ne m'y avoit pas retenue , je n'y serois jamais restée de son vivant , & encore moins après sa mort.

Les sultanes étoient prêtes à faire à Goul-Saba les reproches les plus sanglans , lorsque Cothrob les arrêtant : laissez-la se contenter , leur dit-il , c'est la punir suffisamment , de permettre qu'elle se déshonore elle-même ; alors il l'unit à Massoud , ensuite il continua de lire ainsi :

Schirin règnera après moi... pour Bathal , attendu qu'il n'est pas mon fils , mais bien celui d'un vil musicien , je n'y prends aucune part.

A la lecture de cet article , les sultanes furent si surprises qu'elles ne purent s'empêcher de témoigner leur étonnement. Bathal n'est pas fils d'Oguz ! s'écrièrent - elles ; eh bien non ! il ne l'est pas , reprit Goul-Saba , sans témoigner aucune pudeur de cet aveu ;

j'avois un amant avant que d'entrer au sérail , & j'étois déjà enceinte quand on me présenta à votre sultan : ainsi , comme je puis seule disposer de mon fils , & que je consens à son hymen avec Ildiz , je prie l'iman de vouloir bien les unir sur le champ.

Cothroby ayant exécuté dans le moment les intentions de Goul-Saba , comme nous sommes à présent tous contents , s'écria-t-elle , nous pouvons donc , mon fils & moi , sortir de cette honorable prison. Rien ne vous en empêche , répondit l'iman , si le sultan de Guzarate vous en donne la permission ; je crois Schirin trop raisonnable pour s'y opposer , reprit l'épouse de Massoud : nous ne nous entendons pas , dit alors Cothroby , & comme nous approchons du dénouement de cette histoire , vous allez voir celui dont votre sort dépend encore ; en ce moment la porte du fallon qui donnoit dans la mosquée s'étant ouverte , l'on en vit sortir le sultan Oguz.

Il est impossible de bien représenter ce qui se passa alors dans le cœur des sultanes : si celui des quatre anciennes , qui s'évanouirent d'abord à une vue si peu espérée , parut ensuite touché d'une extrême joie de revoir ce qu'elles prenoient pour l'ombre de leur

époux , Goul-Saba en fut si émue & si étonnée , que peu s'en fallut qu'elle ne mourût de frayeur : pour Bathal , il resta comme une statue de marbre.

Sultanes , dit alors Oguz , je ne suis pas encore entré dans l'abîme du néant , j'ai voulu auparavant connoître à fond l'intérieur de vos cœurs ; j'y suis parvenu par une mort feinte , pendant laquelle aucune de vos actions , ni aucun de vos discours ne m'est échappé : voilà tout le mystère , l'iman a conduit le reste. Ces paroles qui rappelèrent les quatre sultanes à la vie qu'elles souhaitoient de perdre il n'y avoit qu'un moment , redoublèrent l'effroi de Goul-Saba. Confuse au-delà de toute expression , elle fut quelque temps sans faire aucun mouvement , ensuite se jetant aux pieds du sultan , elle y demeura prosternée dans un profond silence , & attendant avec crainte la punition des insolens discours qu'elle avoit tenus au sujet d'Oguz. Relevez-vous , indigne Goul-Saba , lui dit alors le sultan , & cessez de craindre pour votre vie ; quoique votre lâche conduite , & la manière dont vous vous êtes plusieurs fois exprimée en parlant de moi , méritent la mort , je ne veux pas souiller mes mains en versant un sang aussi abject

que le vôtre ; oubliez seulement pour jamais que vous avez eu l'honneur d'entrer dans mon lit , & suivez sans contrainte le lâche penchant qui vous entraîne ; fille d'une femme publique , amante autrefois d'un baladin , épouse aujourd'hui d'un homme de la même profession , allez exercer un métier qui vous convient , pour lequel vous étiez née , & finissez vos jours infortunés avec votre digne fils sur un trône de théâtre , puisque vous n'avez pas mérité de les finir sur celui de Guzarate. Vous , sage Cothrob , dont je connois le pouvoir sans bornes , obligez - moi d'éloigner pour toujours de mes yeux des objets dont la présence me choque , m'irrite & me fait rougir , & qu'avec la troupe que vous avez renvoyée au caravansérail , ils soient transportés si loin que je n'en entende jamais parler.

A peine Oguz eut achevé , qu'au grand étonnement des spectateurs , Goul - Saba , Massoud , Ildiz & Bathal disparurent du sal - lon où ils étoient , & le sultan s'étant tourné vers ses autres femmes : adorables sultanes , leur dit - il , en versant des larmes qu'il ne pouvoit retenir , pardonnez les faiblesses que j'ai eues pour Goul-Saba & pour son fils ; qu'elles vous fassent connoître la misère de

l'homme , combien il est sujet à se tromper , & rendez - moi toute votre tendresse , si la conduite que j'ai tenue à votre égard a été capable de la diminuer. Nullement , seigneur , reprit Gehernaz ; je suis caution pour les trois sultanes , qu'elles & moi nous n'avons jamais cessé un seul moment de vous aimer de l'amour le plus parfait ; plutôt au ciel que le temps qui détruit tout , n'eût pas altéré sur nos visages & sur nos personnes cette fraîcheur & cette beauté qui nous attiroient autrefois vos regards & vos soins , & que pourvues des grâces les plus brillantes , nous eussions le bonheur de vous plaire , à quel qu'âge que vous puissiez parvenir ! Ah ! s'écria Oguz , cela n'est pas nécessaire , belle Gehernaz , depuis que mon aveuglement est dissipé , & que j'ai recouvré l'usage de ma raison , vous me paroissez toutes aussi aimables que le premier jour que je vous vis , & je prie notre souverain prophète de me punir de la mort la plus misérable , si jamais je vous fais la moindre infidélité. Pour vous , sultan d'Ormuz , vous qui avez si visiblement éprouvé les bontés de l'envoyé de Dieu , je vous donne Acfou avec d'autant plus de plaisir , que le sage Cothrob , dont les lumières pénètrent jusqu'au fond des cœurs , m'a

304 LES SULTANES

assuré qu'elle seroit parfaitement heureuse avec un monarque aussi puissant : à l'égard du prince de Visapour & de son illustre épouse , je leur dois quelques excuses de les avoir retenus si long temps dans ces lieux , que le pouvoir immense de Cothroob leur faisoit paroître enchantés ; quand ils souhaiteront de prendre la route de Visapour , cet illustre philosophe , neveu du grand Alroamat , & qui , après avoir régné à la Chine , a quitté ce trône pour le remettre à ses enfans , & pour jouir de lui-même , les fera transporter dans leurs états.

Il n'y eut aucun des princes & des princesses qui ne témoignât au sultan la part qu'il prenoit dans l'événement présent ; il reçut leurs complimens avec toute la politesse imaginable , ensuite adressant la parole au prince Schirin , après l'avoir embrassé tendrement : mon fils , lui dit-il , que mon exemple vous rende sage ; apprenez qu'il y a un âge où nous sommes presque toujours les dupes de notre amour - propre , & que nous devons cesser de vouloir plaire quand le temps nous a rendus d'une figure qui n'est plus aimable. Mais laissons-là cette morale , & consacrons le reste de ce jour à la joie & au plaisir que je ressens de voir la princesse
ma

ma fille, épouse d'un aussi grand prince.

L'on servit ensuite une superbe collation qui dura jusques bien avant dans la nuit, & Cothrob ayant été placé auprès des sultanes, il leur fit présenter, ainsi qu'au sultan, du sorbet composé avec de l'eau (1) d'une fontaine dont lui seul avoit la connoissance & favoit la propriété. A peine en

(1) Dans les fameux voyages de Vincent le Blanc, Marseillois, Partie III, fol. 73, en parlant de la Floride découverte en 1495 par Sebastien Cabot, pilote du roi d'Angleterre, voilà ce que dit ce voyageur : *seulement je raconterai une merveille de ce pays, attestée par le jurisconsulte Ayllon, le licencié Figueroa & autres Espagnols de qualité, d'une fontaine de Jouvence, dont l'eau étant bue, non-seulement remet les malades en santé, mais même rajeunit les vieilles gens, & répare les forces & la vigueur perdues, comme ils en rapportent plusieurs exemples.*

La découverte de cette isle, selon Noblot, Tome V, fol. 517 de sa Géographie universelle, n'est point attribuée à Cabot, mais bien à Jean Ponce de Léon, lequel trouva la Floride, ainsi nommée, parce qu'elle étoit toute couverte d'herbes & de fleurs, en cherchant inutilement pendant six mois une fontaine qu'on disoit être dans l'isle *Bosque*, dont, selon le bruit qui courut alors, l'eau rajeunissoit; d'autres croient que ce fut Ferdinand Soto qui découvrit cette isle.

Il y a apparence que c'est de l'eau de cette fontaine que Cothrob fit boire au sultan de Guzarate & aux quatre sultanes.

eurent-elles-bu, que se regardant l'une l'autre, & jetant les yeux sur Oguz, elles restèrent immobiles d'étonnement. Une beauté mâle ornoit le visage du sultan, il se sentit tout différent de ce qu'il étoit il n'y avoit que quelques momens; avec toutes les grâces de la jeunesse, il vit renaître en lui la force & la vigueur d'un homme de trente ans au plus, & les sultanes se trouvèrent dans le même degré de beauté & de perfection dont elles jouissoient lorsqu'elles avoient épousé le sultan de Guzarate: leur surprise fut si grande, qu'elles furent quelque temps sans en pouvoir marquer leur reconnoissance à l'iman; mais enfin, revenant de leur étonnement: sage vieillard; lui dirent-elles, ce n'étoit pas assez faire pour nous; de nous rendre le cœur d'Oguz, vous avez voulu mettre le comble à vos bienfaits, en nous redonnant tous les agrémens dont nous avions besoin pour lui plaire, & que le temps avoit effacés en nous; & pour faire que notre satisfaction soit réciproque, vous faites jouir le sultan, notre époux, des mêmes avantages; que de grâces n'avons-nous pas à vous rendre? & comment pourrons-nous jamais nous acquitter envers vous de pareils bienfaits? Belles sultanes,

reprit Cothroob , je croirois n'avoir rien fait , si après avoir deffillé les yeux d'Oguz sur le compte de Goul-Saba & de Bathal , qui sont actuellement avec leur troupe aux portes de Balsora , je n'avois pas rendu au Sultan & à vous tous les dons que , dans votre jeunesse , vous aviez reçus des mains de la nature ; au lieu de vous faire boire de l'eau de Jouvence , que ne m'a-t-il été permis de vous faire goûter de celle de la fontaine appelée d'Holmat (1) , que le grand monar-

(1) La fontaine d'Elie & celle d'Holmat , dans les romans orientaux , est la même. Les sectateurs de Mahomet nomment ce prophète Khedher , à cause de la durée immortelle de sa vie , qui le maintient toujours dans un état florissant au milieu d'un paradis où jardin élevé que l'on pouvoit prendre pour le ciel même , suivant un poète Turc qui parle ainsi : *gardez-vous de croire que la terre soit votre domicile , votre véritable demeure n'est autre que le ciel ; efforcez - vous par votre vertu d'arriver où est Elie ; c'est dans ce jardin élevé que votre place est marquée.* Au reste , cette fontaine , si oclébrée dans les romans orientaux , est située dans le Modhallam , c'est-à-dire , la mer obscure & ténébreuse : c'est ainsi que les Arabes appellent l'Océan Atlantique , à cause , dit - on , que personne ne fait ce qui est au-delà. Cependant l'auteur des *Kiridat - Al - Agiaib* assure , que c'est dans cette région ténébreuse qu'il appelle d'Holmat , que se trouve cette fontaine de vie qui procura l'immortalité à

510 LES SULTANES

je veux , dès aujourd'hui , partager avec lui l'empire de Guzarate. Ah ! seigneur , s'écria Schirin , en se jetant aux pieds du sultan , ne croyez pas que séduit par l'impatience de régner , je ressente le moindre chagrin de vous voir en l'état où vous êtes à présent. Que le ciel lance sur moi ses foudres , si j'ai jamais eu des pensées aussi criminelles , & pour vous en bien convaincre , permettez qu'en restant votre premier sujet , je vous donne , par mon respect , ma soumission & mon obéissance , des preuves convaincantes du peu d'empressement que j'ai de régner.... Non , mon fils , reprit Oguz , en l'interrompant , je ne vous accorderai pas cette demande ; je suis si persuadé de la bonté de votre cœur , que je veux absolument vous associer à l'empire. Levez - vous donc , il ne convient pas qu'un sultan soit dans la posture où vous êtes , & obéissez-moi sans réplique , pour la dernière fois.

Schirin , à ce nouvel ordre , se leva , & après avoir baissé respectueusement la main d'Oguz , ce bon père l'embrassa tendrement , & pria Cothrob de faire savoir à ses sujets la dignité à laquelle il venoit d'élever le prince.

L'iman ayant , dans le moment , donné

ses ordres au premier visir, pour qu'ils fussent publiés le lendemain, on ne peut concevoir quel plaisir ressentit tout le peuple de Cambaye à cette nouvelle; il la témoigna par mille cris de joie, & tous les princes, après avoir été témoins pendant près d'un mois, des fêtes qui furent données à ce sujet, & avoir pendant tout ce temps marqué au sultan de Guzarate & à Cothrob, dans toutes les occasions, combien ils étoient reconnoissans de leurs bontés, ayant fait connoître au dernier que leur présence pouvoit être nécessaire dans leurs états.

Ce grand homme n'eut pas plutôt ordonné aux génies soumis à son pouvoir, de se charger de leur conduite, qu'ils furent dans le moment transportés, Cothbedin & Canzadé à Visapour; Abderaïm & Zarat - Aliadh à Carizme; Zem-Alzaman & Zendheroud à Kasgar; & Cazan - Can, Acfou, Karabag, Albaert, Gulendam & Aboul-Affam à Ormuz; & chacun d'eux avec leurs épouses, ainsi qu'Oguz avec les quatre sultanes, passèrent; jusqu'à une extrême vieillesse, des jours heureux & dignes d'envie.

Fin du vingt-troisième volume.

XLVII SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures</i> ,	pag. 250
XLVIII SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures</i> ,	255
XLIX SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures</i> ,	260
L SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures</i> ,	264
LI SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures</i> ,	273
LII SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures</i> ,	275
LIII SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures</i> ,	282
LIV SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures</i> ,	287
LV SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures</i> ,	292
LVI SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures</i> ,	300
LVII SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures</i> ,	307
LVIII SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures</i> ,	315
LIX SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures</i> ,	321
LX SOIRÉE. <i>Suite des mêmes Aventures</i> ,	328
LXI SOIRÉE. <i>Conclusion des Aventures de Katifé & de Margeon</i> ,	337
LXII SOIRÉE. <i>Histoire de Megnoun & de Leïleh</i> ,	349
<i>Histoire de Massoud, fils de Soffar</i> ,	357
LXIII SOIRÉE. <i>Suite de la même Histoire</i> ,	358
LXIV SOIRÉE. <i>Suite de la même Histoire</i> ,	364
LXV SOIRÉE. <i>Suite de la même Histoire</i> ,	372
LXVI SOIRÉE. <i>Suite & Conclusion de l'Histoire de Massoud, fils de Soffar</i> ,	376

DES CONTES. 515

Histoire d'Abderaïm racontée par Mouïad, p. 383

LXVII SOIRÉE. *Histoire de la sultane Goul-Saba , 385*

LXVIII SOIRÉE. *Suite de l'Histoire d'Abderaïm , racontée par Mouïad , 398*

LXIX SOIRÉE. *Suite de la même Histoire , 404*

LXX SOIRÉE. *Suite de la même Histoire , 410*

LXXI SOIRÉE. *Suite de la même Histoire , 417*

LXXII SOIRÉE. *Suite de la même Histoire , 425*

LXXIII SOIRÉE. *Suite de la même Histoire , 432*

LXXIV SOIRÉE. *Suite de la même Histoire , 438*

LXXV SOIRÉE. *Suite de la même Histoire , 444*

LXXVI SOIRÉE. *Suite de l'Histoire d'Abderaïm , racontée par lui-même , 453*

LXXVII SOIRÉE. *Suite de la même Histoire , 457*

LXXVIII SOIRÉE. *Suite de la même Histoire , 462*

LXXIX SOIRÉE. *Suite de la même Histoire , 467*

LXXX SOIRÉE. *Fin de l'Histoire d'Abderaïm , racontée par lui-même , 474*

Histoire de la princesse Zarat-Alriadh , racontée par Abderaïm , 475

LXXXI SOIRÉE. *Suite de la même Histoire , 479*

TABLE DES CONTES.

LXXXII SOIRÉE. <i>Suite de la même Histoire,</i>	486
LXXXIII SOIRÉE. <i>Conclusion de l'Histoire de la princesse Zarat - Atriadh , racontée par Abderaïm ,</i>	489
LXXXIV ET DERNIÈRE SOIRÉE. <i>Conclusion de l'Histoire d'Oguz & des cinq sultanes ,</i>	493

Fin de la Table du vingt-troisième Volume.

AVIS AU RELIEUR

Pour placer les figures des Tomes XXIII & XXIV du Cabinet de Fées, in-12. Genève.

Contes Mogols. <i>Ce n'est rien, Messieurs, ce n'est rien, &c.</i>	Tome XXIII. pag. 29
Idem. <i>Juste-Ciel! c'est Edris lui-même.</i>	192
Idem. <i>Belle Asfer, ne crains rien, tu vois en moi, &c.</i>	458
Le Prince des aigues marines : <i>Il étoit prêt à l'égorger, quand, &c.</i>	Tome XXIV. p. 8
Le Prince Muguet ; <i>On a vraiment bien raison de dire, &c.</i>	248
Mignonnètte : <i>Les cris de Mignonnètte ne te purent attendre.</i>	488



